

GRANDS PENSEURS DE LA PHILOSOPHIE

PHILOSOPHE ANTIQUITE

Épicure

Épicure (341-270 av. J.-C.), philosophe grec, fondateur de l'école du « Jardin », que la postérité retiendra sous l'appellation d'épicurisme.
Né sur l'île de Samos d'une famille athénienne, Épicure est formé par son père, maître d'école, et s'intéresse à la philosophie dès l'âge de douze ans, dit-on, suivant, notamment, l'enseignement de Pamphile et de Nausiphane. À l'âge de dix-huit ans, il part pour Athènes accomplir son service militaire, et y demeure deux années, pendant lesquelles il entend Xénocrate à l'Académie. On ignore précisément ce que fait Épicure durant les années suivantes, mais on sait qu'il fonde une école à Mytilène, sur l'île de Lesbos, vers 311 et, deux ou trois années plus tard, qu'il

assume la direction d'une autre à Lampsaque. De retour à Athènes en 306, il s'y installe définitivement, professant sa doctrine à des disciples dévoués. Les cours ayant lieu dans le jardin de sa maison, l'école d'Épicure est surnommée « le Jardin ». Des étudiants y affluent, venus de toute la Grèce et de l'Asie Mineure, attirés autant par le charme de la personnalité d'Épicure que par ses enseignements. L'école d'Athènes gardera par ailleurs des liens étroits avec les autres centres épicuriens, à Mytilène et à Lampsaque, entretenue grâce à une abondante relation épistolaire du Maître.
Épicure a en effet été un auteur prolifique. Selon sa biographie relatée par Diogène Laërce, il a laissé trois cents manuscrits, dont trente-sept traités sur la physique et de nombreux ouvrages sur l'amour, la justice, les dieux, etc. De tous ces écrits, seules trois lettres et un nombre de courts fragments ont été conservés dans la biographie de Diogène Laërce. Les principales sources d'information et de discussion concernant le système d'Épicure sont les écrits de Cicéron, Sénèque, Plutarque et Lucrèce, dont le poème De rerum natura (De la nature) expose l'épicurisme.
La doctrine éthique enseignée par Épicure prône essentiellement la quête du bonheur, à laquelle on peut accéder en valorisant des qualités morales telles que l'amitié et l'entraide. Fondé sur la frugalité, le désintérêt du politique, l'égalité, le système philosophique épicurien proclame enfin le droit de philosopher, accordé à tout un chacun, qu'il soit homme, femme, riche, pauvre ou esclave.

Épictète

Épictète (v. 55-v. 135), philosophe grec, une des principales figures du stoïcisme de l'époque impériale. L'enseignement d'Epictète a marqué le développement du stoïcisme en posant les fondements de sa doctrine morale sur la liberté et l'humanisme.
Né probablement à Hiérapolis (Phrygie), Épictète devient à Rome l'esclave d'Épaphrodite, homme violent. On raconte à son sujet qu'un jour, alors que son maître le brutalisait, Épictète lui aurait dit de sa jambe mise à mal : « Tu vas la casser. » Quand celle-ci le fut réellement, l'esclave se contenta d'ajouter : « Je te l'avais dit ! »
Malgré sa condition d'esclave, Épictète étudie dans sa jeunesse les thèses du stoïcisme auprès de Caïus Musonius Rufus. Affranchi, il enseigne la philosophie à Rome jusqu'en 90, année où l'empereur Domitien bannit les philosophes de la cité. Épictète s'établit alors à Nicopolis, en Épire, et y ouvre une école stoïcienne. Il meurt vers 130, sous le règne d'Hadrien.
Épictète n'a rien écrit. Son enseignement a été préservé dans deux recueils de notes établis par son élève, l'historien grec Arrien : l'Enchiridion (Manuel), conservé dans son intégralité jusqu'à nos jours, et les Entretiens d'Épictète, dont quatre des huit livres nous sont parvenus.
Les questions morales, en particulier la définition du Bien, sont au cœur des préoccupations d'Épictète. Les humains sont selon lui des êtres foncièrement limités et irrationnels, mais l'Univers gouverné par la raison pure de Dieu est parfait. Les hommes ne pouvant ni connaître, ni contrôler leur destin, ils doivent se résigner à accepter l'impuissance qui est la leur devant le destin en se tenant « à leur place ».

Ainsi, en raison de leurs propres faiblesses, les hommes doivent se montrer tolérants face aux défauts d'autrui. Animé et coloré, l'enseignement d'Épictète, cependant, n'est pas théorique. Basé sur l'exhortation, parfois véhémente, de son auditoire, où on a pu voir Hadrien lui-même, il a une perspective essentiellement pratique, consistant à édicter des règles de conduite morale qu'il s'agira d'utiliser à bon escient dans la vie, dans la pratique quotidienne d'un langage dont il faut s'attacher à faire un bon usage. Logique et dialectique seront à cet égard les outils qui serviront à l'homme pour trouver sa place, celle qui réside dans cette maxime d'Épictète : « Supporte et abstiens-toi », qui sera reprise plus tard par les Stoïciens sous sa forme latine : Sustine et abstine.

Ecole d'Elée

Ecole d'élée, école de philosophie grecque qui florissait aux VIe et Ve siècles av. J.-C. La pensée éléate s'oppose à la fois à la philosophie matérialiste de l'école ionienne et à la théorie du flux universel défendue par le philosophe grec Héraclite. Selon les éléates, l'Univers est une unité par essence immuable qui, étant infinie dans le temps et l'espace, ne peut être saisie par les sens de l'homme. La vérité ultime, affirmaient-ils, ne peut être connue que par la réflexion philosophique. Les observations sensorielles ne livrent qu'une vision limitée et déformée de la réalité. Le nom des éléates découle de celui de la cité grecque Élée (Italie du Sud), patrie de Parménide et de Zénon, principaux représentants de cette école. Les spécialistes ne sont pas unanimes sur la question de savoir si l'école fut créée par

Xénophane ou par Parménide. Si un bon nombre des doctrines éléates sont fondées sur les enseignements de Xénophane, Parménide les a fondues en un système de métaphysique. La philosophie éléate a servi de base au système métaphysique de Platon.

Zénon de Citium

Zénon de Citium (v. 335 av. J.-C.-v. 264 av. J.-C.), philosophe grec, fondateur de l'école stoïcienne. On sait peu de choses sur le début de sa vie, sinon que ses contemporains le nommaient le « Phénicien ». Originaire de Citium (Chypre), il s'installe à Athènes vers 310, et suit l'enseignement du cynique Cratès de Thèbes, puis de Stilpon et de Polémon. Zénon commence à constituer son propre enseignement vers 300, et choisit, pour dispenser ses cours, un lieu public appelé Stoa Poikilè (« le Portique des peintures »). C'est de ce nom que sera dérivé celui de l'école, stoïcisme, ou portique. L'obligation morale, la maîtrise de soi, une vie en harmonie avec la nature, tels étaient quelques-uns des principes de l'éthique pratique prônée par Zénon. Sa pensée est cependant difficile à reconstituer, étant donné qu'il ne reste quasiment aucune trace de ses écrits. S'il est fondateur du stoïcisme, ce sont surtout les apports de son disciple Chrysippe qu'on a retenus. Zénon avait l'ambition « stoïcienne » de couvrir toute la connaissance et la conduite humaine, il a écrit de nombreux traités, sur la vertu, le devoir, la nature, la poésie, ou qui font état de l'influence cynique (Souvenirs sur Cratès).
À sa mort, Zénon a reçu des Athéniens les honneurs publics en hommage à sa vie vertueuse. Il a eu de nombreux

disciples, dont Ariston de Chios, Denys, Zénon de Sidon, Aratos de Soles et Cléanthe, qui ont diffusé sa pensée.

Zénon d'Élée

Zénon d'Élée (Ve siècle av. J.-C.), mathématicien et philosophe grec de l'école d'Élée, célèbre pour ses paradoxes philosophiques. Disciple de Parménide, il accompagna celui-ci lors d'un voyage à Athènes, à l'âge de quarante ans environ. Zénon a enseigné la philosophie à Athènes pendant quelques années. Périclès et Callias ont été au nombre de ses élèves. Diogène Laërce raconte que, Élée étant tombée sous le joug d'un tyran, Zénon aurait pris part à une conspiration visant à l'en débarrasser. La conspiration ayant échoué, Zénon serait mort cruellement torturé.
Il ne subsiste que quelques fragments de ses œuvres, mais les écrits de Platon et d'Aristote comportent des références à ses ouvrages. On lui attribue notamment un Traité sur la nature et un Commentaire critique d'Empédocle.
Zénon reprend l'idée parménidienne selon laquelle l'Univers, ou être, est une substance simple, indifférenciée (l'Être-Un), en dépit de l'évidence sensible de sa pluralité. Zénon est en effet célèbre pour sa tentative de discrédit des sens en tant que sources de connaissances. De même, il s'applique à démontrer l'impossibilité logique du mouvement par quatre arguments ou paradoxes célèbres. Ainsi, dans l'« Achille », par exemple, le véloce coureur ne pourra jamais rattraper la tortue, parce que la distance qui les séparent est constituée d'une infinité de points. De même, un mobile, pour atteindre un point donné, doit parcourir une certaine distance ; or il ne

peut parcourir cette distance avant d'en avoir parcouru la moitié, les deux tiers, les trois-quarts, et ainsi de suite, à l'infini : comme il existe un nombre infini de divisions dans une distance spatiale, on ne peut parcourir aucune distance dans un temps fini, aussi petite soit la distance et grande la vitesse. L'argument de la « flèche » consiste à démontrer que, malgré son déplacement apparent dans l'espace, celui-ci n'est en fait constitué que d'une suite infinie d'états immobiles (« le mobile ne se meut ni dans l'espace où il se trouve, ni dans celui où il ne se trouve pas ») et que le temps se décompose en une série d'instants indivisibles.
Zénon est connu non seulement pour ses paradoxes mais aussi pour avoir inventé le type même d'argument philosophique dont ils relèvent. Aussi Aristote le surnomma-t-il l'« inventeur du raisonnement dialectique ».

Zhuangzi

Zhuangzi (v. 350-v. 275 av. J.-C.), philosophe chinois, un des Pères du taoïsme. Petit fonctionnaire dans l'État de Meng, dans la province actuelle de Henan, il fut d'abord disciple du sophiste Hui Shi. Des recherches récentes ont montré que le livre célèbre qui porte son nom est une compilation inauthentique, mêlant en toute liberté à l'œuvre de Zhuangzi les écrits de ses disciples ainsi que ceux d'autres écoles et de commentateurs postérieurs. Les œuvres authentiques de Zhuangzi révèlent un penseur doté d'une brillante imagination poétique, qui use de la parabole et de l'image plutôt que de l'argument. Il condamna la rigidité de la logique dont les distinctions artificielles ne font qu'obscurcir le Dao (la Voie), l'origine métaphysique de

toute chose. Son idéal est représenté par l'art muet et incommunicable des artisans et des travailleurs manuels. Le dédain mystique que portait Zhuangzi aux valeurs conventionnelles allait de pair avec le courage devant la mort, qu'il attendait avec extase. Paradoxalement, ce sont les métaphores sur le xian immortel, contenues dans le Zhuangzi, qui ont incité les taoïstes ultérieurs à s'engager dans la vaine quête de l'immortalité physique.

Xénophane

Xénophane (fin du VIe-début du Ve siècle av. J.-C.), poète grec, philosophe et réformateur religieux, né à Colophon, en Asie Mineure. Il quitta Colophon en 545 av. J.-C. pour mener la vie vagabonde d'un rhapsode à travers la Grèce et la Sicile. La tradition rapporte qu'il s'installa définitivement dans la colonie phénicienne d'Élée, en Italie du Sud, en 536 av. J.-C. Il y aurait fondé l'école d'Élée, dont les concepts philosophiques furent diffusés et systématisés par son disciple Parménide.
Dans ses écrits, Xénophane se livre à une fine satire des croyances polythéistes des poètes grecs anciens et de ses contemporains. Il critique la représentation des divinités, créées à l'image des mortels qui les vénèrent. Dans un passage célèbre, il affirme que si les bœufs pouvaient peindre et sculpter, ils concevraient les dieux à leur image. Aussi recommande-t-il aux hommes de rejeter l'anthropomorphisme polythéiste et de lui substituer une unique divinité non humaine, principe unificateur de tous les phénomènes. Dans d'autres ouvrages, il tourne en dérision la doctrine de la transmigration des âmes et déplore le culte

de l'athlétisme et du luxe qu'entretenaient les Grecs aux dépens de la sagesse. Seuls quelques fragments de ses poèmes ont subsisté.

Xénocrate

Xénocrate (v. 396 av. J.-C.-314 av. J.-C.), philosophe grec platonicien.
Né à Chalcédoine, il succède à Speusippe à la direction de l'Académie en 339 av. J.-C.
De ses écrits, seuls quelques fragments subsistent, fortement inspirés des œuvres de Platon, dont il retient l'héritage pythagoricien en identifiant les Idées aux nombres mathématiques. Xénocrate crée d'importantes classifications tripartites, notamment en philosophie, au sein de laquelle il distingue le domaine de la logique et de la dialectique, celui de la physique et celui de l'éthique. Il divise la réalité en objets de la perception, en connaissances et en opinions. Xénocrate est souvent considéré comme l'initiateur de la distinction de l'esprit, du corps et de l'âme.
Il postule, par ailleurs, que la réalité tout entière procède de l'interaction de deux principes opposés, l'« Un » et la « dyade indéterminée ». Tandis que l'Un engendre unité, repos et bien, la dyade est source de multiplicité, de mouvement et de mal.

Xunzi

1 PRÉSENTATION

Xunzi (v. 298 av. J.-C.-v. 238 av. J.-C.), philosophe chinois, qui fut, avec Confucius et Mencius, l'un des grands fondateurs du confucianisme.

2 VIE

Xunzi (transcrit également Hsun-tseu) est né dans l'État de Zhao vers la fin de la dynastie Zhou. Il aurait voyagé dans plusieurs États et fréquenté une académie de philosophes dans l'État de Qi avant que des calomnies ne le poussent à partir et à se rendre dans l'État de Chu, au sud, où il devient magistrat en 255 av. J.-C. Il y demeurera jusqu'à sa mort. Son œuvre a été rassemblée par Liu Xiang. Elle comprend trente-deux chapitres.

3 .XUNZI, LE LÉGISME ET LE TAOÏSME

En conformité avec la pensée confucéenne, Xunzi insiste sur l'importance des rites (li) et de la musique. Le rôle des rites est de contenir les désirs humains, qui sont source de conflits. Or les conflits causent le désordre et la misère. Les rites sont donc le fondement de la vie en société, et Xunzi critique le retrait de la vie sociale préconisé par les taoïstes. Le concept de rite proposé par Xunzi n'est pas très éloigné de celui de loi élaboré par les légistes.
Malgré un certain nombre de divergences, la pensée de Xunzi est proche du taoïsme. Pour lui, seul un exercice de l'esprit permet de connaître le bien et de le différencier du mal. De même, ses nombreuses références à la vacuité et à l'unité rappellent la doctrine taoïste.

Contrairement à Mencius, Xunzi soutient que la nature de l'Homme est mauvaise. C'est donc la culture qui, à travers les rites, cimente la société et qui protège les hommes de leur propre nature. Aussi les hommes les plus cultivés, les sages confucéens, sont-ils les plus aptes à gouverner, et non les souverains héréditaires. Polémiste de talent, Xunzi n'en déplore pas moins les controverses et souhaite qu'un despote-sage restaure le li originel et impose le consensus. Cette tendance autoritaire le rapproche du légisme soutenu par deux de ses élèves, Han Fei et l'homme d'État Li Si. Par la suite, les confucéens ont rejeté Xunzi, antithèse de Mencius. Xunzi a néanmoins fortement contribué à systématiser et à perpétuer la pensée de ses prédécesseurs.

Théophraste

1 PRÉSENTATION
Théophraste (371-288 av. J.-C.), philosophe et botaniste grec.

2 LE DIVIN PARLEUR

Né à Érèse, sur l'île de Lesbos, Tyrtame dit Théophraste étudie d'abord à Érèse même, puis se rend à Athènes où il fréquente l'Académie de Platon et suit les enseignements de ce dernier. Il y rencontre Aristote, qui lui donne le nom de Théophraste en hommage à sa grande éloquence — le mot grec Theophrastos signifie littéralement « divin parleur ». Ils voyagent ensemble, et Théophraste succède à son maître à la tête de l'école, où il demeure pendant trente-six ans, jusqu'à sa propre mort.

3. DE LA RHÉTORIQUE À LA PHYSIQUE, UNE ŒUVRE IMMENSE

L'œuvre de Théophraste est immense. Elle traite de logique, de rhétorique, d'éthique, de politique, de religion, de métaphysique, de physique et de poétique. On lui attribue plus de 200 ouvrages — Diogène en évoque 240 —, dont les seuls parvenus complets à nos jours sont deux grands traités de botanique : Histoire des plantes (9 livres) et Causes des plantes (6 livres). Ont également été conservés divers fragments d'ouvrages plus vastes, parmi lesquels figurent en particulier les Caractères, recueil de trois portraits décrivant des défauts universels de l'humanité (« Le flagorneur », « Le phraseur », « L'effronté », « Le râleur »,…), dont le propos n'est pas connu — s'agit-il d'un simple divertissement ou fait-il partie d'un enseignement de morale ou de rhétorique ? Librement traduits par Jean de La Bruyère au XVIIe siècle, les Caractères de Théophraste constituent la première partie du célèbre les Caractères ou les mœurs de ce siècle (1688).

4 LE PREMIER BOTANISTE

Histoires des plantes et Causes des plantes font de Théophraste le premier botaniste de l'histoire de la biologie. Rassemblant, confrontant et organisant de nombreuses informations, notamment des descriptions minutieuses d'espèces particulières, il s'inspire largement du modèle général que donne Aristote dans ses traités de zoologie tel Histoire des animaux. Il reste toutefois très prudent sur la

systématique des plantes, qu'il classe selon une méthode dérivée de celle d'Aristote pour les animaux.
Entre autres théories développées dans ses ouvrages, Théophraste distingue trois types de nature : la nature de la plante elle-même, la nature de l'environnement dans lequel elle pousse et, enfin, la nature humaine. Il postule que la nature de la plante est liée à la nature de l'habitat dans lequel elle pousse le mieux — ainsi, un arbre sec pousse dans un habitat sec — et ajoute à ces études celles des relations des plantes entre elles et avec les animaux. Si Théophraste suit, dans ses grandes lignes, la position aristotélicienne (la nature ne fait rien en vain et va toujours vers le meilleur), il rajoute, enfin, que tout ce qui est contraire à la nature est dangereux.

Thalès

Thalès (v. 625-v. 547 av. J.-C.), philosophe, astronome et mathématicien grec.
Originaire de Milet, en Asie Mineure, Thalès est le fondateur de la philosophie grecque ; créateur de l'école ionienne (ou milésienne), il est considéré comme l'un des Sept Sages de Grèce. Il désigne l'eau comme le principe de toute chose, substance primordiale dont procède et dans laquelle retourne chaque chose. En rompant avec les explications mythologiques de l'Univers, qui relatent l'origine du monde sous une forme poétique, Thalès cherche à définir un principe rationnel qui régit la nature. Cette approche marque le début de la pensée scientifique et de la philosophie vouée à la recherche des lois et des éléments constants de la réalité changeante. Thalès n'ayant laissé aucun écrit,

Aristote transmet sa doctrine à la postérité dans la Métaphysique.
En astronomie, Thalès annonce l'éclipse de Soleil du 28 mai 585 av. J.-C. En mathématiques, le théorème de Thalès est un théorème de géométrie qui permet, à partir de la construction d'un triangle, de calculer des longueurs ou encore de vérifier si des droites sont parallèles.

Sénèque

1 PRÉSENTATION
Sénèque (v. 4 av. J.-C.-65 apr. J.-C.), philosophe stoïcien, homme d'État et écrivain romain qui a été le précepteur de Néron.

2. DANS LE TUMULTE DES AFFAIRES DE L'ÉTAT

Né à Cordoue, en Espagne, Sénèque, de son nom latin Lucius Annaeus Seneca, est le fils du rhétoricien romain Marcus Lucius Annaeus Seneca, connu sous le nom de Sénèque le Père ou Sénèque le Rhéteur. Sénèque reçoit à Rome une éducation très poussée en rhétorique et en philosophie ; il est influencé par les enseignements des stoïciens, dont il développe plus tard les doctrines. Très malade, il passe six années en Égypte pour s'y refaire une santé (25-31 apr. J.-C.).
Orateur brillant, il remplit à son retour les fonctions d'avocat, puis de questeur, mais son talent l'expose à des jalousies. À la suite d'intrigues à la cour, orchestrées par l'impératrice Messaline, il est accusé d'adultère avec Julia Livilla, une des sœurs de Caligula, et il doit s'exiler en Corse

en 41. Ses premières œuvres philosophiques, les Consolations à Marcia (v. 39-40), une femme qui vient de perdre son fils, Helvia (42), sa mère affligée, éloignée de son fils en exil en Corse, et Polybe (43-44), un affranchi qui vient de perdre son frère, datent de cette période. Sénèque y prêche à ses proches éprouvés par le sort une résistance morale faite de courage, d'indifférence voulue et de rigueur.
En 49, rappelé à Rome, Sénèque devient préteur et Agrippine le nomme précepteur de Néron, le fils adoptif de l'empereur Claude, âgé alors de treize ans. À la mort de Claude en 54, Néron devient empereur ; Sénèque diffuse peu après une satire mordante (Transformation en citrouille du dieu Claude) où l'on voit le défunt empereur métamorphosé en citrouille. La décence et la modération avec lesquelles Néron gouverne pendant les cinq premières années de son règne sont certainement dues à l'éducation et aux conseils prodigués par Sénèque, devenu le véritable régulateur de la politique impériale, aux côtés de Sextus Afranius Burrus, préfet romain du prétoire.
En 59, Néron fait assassiner sa mère Agrippine, tandis que Burrus meurt mystérieusement en 62. Après ce décès, Sénèque perd toute son influence sur l'empereur. Il demande à Néron la permission de se retirer des affaires, mais l'empereur refuse. La grande richesse qu'il a accumulée suscite peut-être la jalousie de ce dernier qui essaie, en vain, de le faire empoisonner. Retiré du monde, Sénèque décide de se consacrer à l'étude philosophique et à l'écriture ; mais en 65, il se trouve impliqué dans une conspiration contre Néron menée par un personnage issu de la plèbe, Caius Calpurnius Pison ; il est contraint de s'ouvrir les veines sur ordre de l'empereur.

3 LES « DIALOGUES »

Les « dialogues » (Dialogorum libri XII) sont des écrits moraux dont le développement ne s'interrompt que pour laisser entendre les objections d'un interlocuteur imaginaire. Ils représentent la part la plus importante de l'œuvre de Sénèque. Il y plaide avec ardeur la cause de la vertu, en des termes profondément humains, loin de tout dogmatisme. De la colère (41), dédié à Novatus, frère de Sénèque, étudie cette passion essentiellement sous l'angle du pouvoir. De la clémence (v. 56), dédié à Néron au début de son règne, loue cette vertu exercée idéalement par le bon souverain. De la brièveté de la vie (49), adressé à Paulinus, beau-père de Sénèque, expose l'idée que pour échapper à l'angoisse et trouver le bonheur, il faut se consacrer à la sagesse et éviter de gaspiller son temps en activités stériles. De la tranquillité de l'âme (v. 53-54), dédié à son jeune ami Annaeus Serenus, analyse l'état d'insatisfaction et lui oppose le calme du sage stoïcien. De la constance du sage (v. 55), à nouveau dédié à Serenus, trace le portrait du sage maître de sa sensibilité, indifférent même aux outrages. Du bonheur (v. 58), affirme que celui-ci, loin de résider dans les objets et les plaisirs, est un bien de l'âme auquel on accède en vivant selon la raison et la vertu. Des bienfaits (v. 59-60) aborde notamment la question des rapports entre maîtres et esclaves — la qualité d'esclave, selon Sénèque, est un accident ou une convention, non un fait de nature. Du loisir (62), troisième dialogue dédié à Serenus, loue les bienfaits de la retraite et de la méditation. Enfin, De la providence

(63), adressé à Lucilius, un ami de Sénèque procurateur en Sicile, pose le problème du mal dans le monde.

4 LETTRES À LUCILIUS

Sénèque est également célèbre pour ses Lettres à Lucilius (62-65), dans lesquelles il synthétise à travers son expérience, dans un ensemble de cent vingt-quatre lettres adressées à son ami cher, ses grandes idées sur des questions politiques, mais surtout morales, philosophiques et personnelles. Sénèque fait œuvre de directeur de conscience : l'enjeu est de guider Lucilius sur le chemin de la sagesse ; la lecture de ces lettres laisse cependant transparaître la grande difficulté qu'il éprouve lui-même pour accéder aux voies de la sérénité. Profondes et humaines, les Lettres à Lucilius sont l'une des œuvres du philosophe les plus lues encore aujourd'hui.
Les discours et plusieurs des travaux scientifiques de Sénèque ont été perdus, mais il nous reste sept ouvrages de Questions naturelles, commencés en 62 et dédiés également à Lucilius. Ils regroupent des études de phénomènes naturels relevant des quatre éléments, pour lesquels le philosophe admet une causalité physique. Mais l'ensemble de ces phénomènes obéit, selon lui, à un ordre émanant de Dieu, ce qui laisse place à la divination.

5 LES TRAGÉDIES

Sénèque est également l'auteur de neuf tragédies en vers (Médée, Agamemnon, Œdipe, Phèdre, les Troyennes, les Phéniciennes, Thyeste, Hercule furieux et Hercule sur

l'Œta). On ne trouve pas trace de leurs représentations dans l'Antiquité ; elles n'ont peut-être donné lieu qu'à des lectures publiques (recitationes). Reprenant des sujets classiques, le dramaturge propose des « réécritures » d'Euripide ou Sophocle, plus que des traductions ou des adaptations. Les détails de l'intrigue sont changés : Médée tue ses enfants sous les yeux des spectateurs ; jusqu'alors, les poètes dissimulaient l'affreux crime dans les coulisses. Contrairement à ce que préconisent Aristote et Horace, le chœur ne dialogue pas avec les personnages mais déclame des odes lyriques qui constituent une sorte de contrepoint de l'action. Sénèque séduit par son style raffiné, riche en figures de rhétorique, comme par ses choix thématiques (il affectionne des sujets saisissants, comme le crime, l'horreur et la vengeance). Ces tragédies, les dernières de la littérature romaine, exercent une profonde influence sur le développement du théâtre italien, français et anglais lors de son renouveau à l'époque de la Renaissance, et jusqu'au XVIIe siècle.
Considéré comme l'un des plus grands philosophes stoïciens de la Rome antique, Sénèque tente avec honnêteté, et dans un esprit résolument moderne, de définir des règles de sagesse exigeantes, tout en ayant pleine conscience de la difficulté qu'il éprouve à s'y conformer lui-même. Son œuvre a nourri des générations d'écrivains, et notamment Érasme, Montaigne ou Jean-Jacques Rousseau.

Socrate

1 PRÉSENTATION

Socrate (v. 470-v. 399 av. J.-C.), philosophe grec qui marqua profondément la philosophie occidentale par son influence sur Platon. Né à Athènes, fils du sculpteur Sophronisque et de la sage-femme Phainaretê, il reçut une éducation en littérature, en musique et en gymnastique. Il se familiarisa par la suite avec la rhétorique et la dialectique des sophistes, avec les spéculations des philosophes ioniens et avec l'ensemble de la culture grecque de l'époque de Périclès. À l'origine, Socrate opta pour la profession de son père. D'après une tradition ancienne, il réalisa une statue des trois Grâces qui se dressait à l'entrée de l'Acropole jusqu'au IIe siècle apr. J.-C. Il servit comme fantassin dans la guerre du Péloponnèse contre Sparte, se distinguant aux batailles de Potidée, en 432-430 av. J.-C., de Délos, en 424 av. J.-C et d'Amphipolis, en 422 av. J.-C.
Socrate était convaincu de la supériorité du verbe sur l'écrit et passa en conséquence la plus grande partie de sa vie sur la place du marché et dans les endroits publics d'Athènes, à dialoguer et à débattre avec qui voulait bien l'écouter, et se soumettre à une discussion. Socrate aurait été de physique ingrat et de petite stature, tout en étant extrêmement sûr de lui. Il jouissait intensément de la vie, et était très apprécié pour sa présence d'esprit et son sens aigu de l'humour, qui n'était d'ailleurs nullement satirique ni cynique.

2 ATTITUDE ENVERS LA POLITIQUE

Socrate se conformait aux lois d'Athènes, tout en se tenant généralement à l'écart de la politique, obéissant par là à ce qu'il croyait être un avertissement divin. Il était persuadé

d'avoir reçu la vocation de philosophe, et estimait être mieux en mesure de servir son pays en se consacrant à l'enseignement et en invitant les Athéniens à procéder à leur examen de conscience, et à prendre soin de leurs âmes. Il n'écrivit aucun livre et ne fonda aucune école de philosophie. Tout ce que l'on sait avec certitude de sa personnalité et de sa pensée, nous vient des œuvres de deux de ses éminents élèves : Platon, qui attribuait parfois ses propres vues à son maître et Xénophon, écrivain et philosophe, sans doute bien incapable de comprendre nombre des doctrines de Socrate. Platon décrit Socrate comme quelqu'un qui se cachait derrière l'ignorance dont il faisait ironiquement profession, pratiquant la célèbre « ironie socratique » qui lui permettait d'approfondir les raisonnements avec une grande facilité.

3 ENSEIGNEMENTS

La contribution de Socrate à la philosophie fut de nature essentiellement morale. Son enseignement reposait tout entier sur l'idée que les concepts de justice, d'amour et de vertu ainsi que celui de la connaissance de soi pouvaient être compris de façon purement objective. Il pensait que tout vice provient de l'ignorance et que nul n'est délibérément mauvais. En conséquence, la vertu était la connaissance, et de la connaissance du bien découlait la bonne conduite. En logique, il mit l'accent sur l'argumentation rationnelle et la recherche de définitions générales, comme l'attestent les écrits de son jeune contemporain et élève, Platon, et de l'élève de Platon, Aristote. À travers les écrits de ces

philosophes Socrate marqua profondément le cours de toute la pensée occidentale.
Un autre penseur lié d'amitié avec Socrate et influencé par lui fut Antisthène, le fondateur de l'école de philosophie cynique. Socrate fut aussi le maître d'Aristippe, qui fonda la philosophie cyrénaïque de l'expérience et du plaisir ; cet hédonisme se prolongea dans la philosophie d'Épicure. Pour des stoïques comme le philosophe grec Épictète, le philosophe romain Sénèque et l'empereur romain Marc Aurèle, Socrate fut la figure emblématique d'une existence noble dont il avait tracé la voie.

4 LE PROCÈS

Patriote et très religieux, Socrate inspirait néanmoins la méfiance à nombre de ses contemporains qui n'appréciaient guère son attitude envers l'État athénien et la religion établie. Il fut accusé en 399 av. J.-C. de négliger les dieux de la cité et d'introduire de nouvelles divinités, allusion au daemonion, ou « voix intérieure » mystique, dont Socrate faisait souvent mention. Il fut également accusé de corrompre la moralité de la jeunesse, de l'éloigner des principes de la démocratie et il fut assimilé à tort aux sophistes, sans doute parce qu'il avait été tourné en dérision par le poète comique Aristophane dans la pièce les Nuées, où il apparaissait comme le maître d'une « boutique de la pensée » qui enseignait aux jeunes gens à présenter les pires raisons comme les meilleures.
Dans l'Apologie de Socrate, Platon retrace en substance le système de défense adopté par Socrate à son procès : une puissante justification de sa vie entière. Il fut condamné à

mort, bien qu'à une faible majorité. Lorsque, conformément à une pratique de la justice athénienne, Socrate émit une contre-proposition à la sentence de mort et qu'il proposa ironiquement de ne payer qu'une petite amende en raison de sa valeur pour la cité, en tant qu'homme investi d'une mission philosophique, il provoqua une telle colère dans le jury que celui-ci vota la peine de mort à une majorité plus grande.
Les amis de Socrate préparèrent un plan d'évasion, mais il préféra obéir à la loi et mourir pour sa cause. Il passa son dernier jour entouré de ses amis et admirateurs, comme le relate le Phaedon de Platon et, le soir, il mit calmement la sentence à exécution, buvant une coupe de ciguë, conformément à la procédure d'exécution habituelle. Il était marié avec Xanthippe, une mégère notoire dont il eut trois enfants.

Sextus Empiricus

Sextus Empiricus (IIe-IIIe siècle), philosophe et médecin grec.
Il serait né au milieu du IIe siècle à Mytilène, puis aurait vécu à Alexandrie et à Athènes. De 180 à 210, il dirigea une école où il enseigna le scepticisme, courant philosophique dont il fut le principal tenant avec Pyrrhon. Il nous reste de lui les trois livres des Esquisses (ou Hypotyposes) pyrrhoniennes, les cinq livres du Contre les dogmatiques et les six livres du Contre les professeurs de sciences.
Surnommé « Empiricus », il préconisa la médecine empirique qui, au lieu de suivre de grandes lois générales, mettait en avant les circonstances propres à l'individu malade : le lieu,

la date, l'âge du malade, sa constitution, les différentes maladies qu'il avait déjà eues.
Dans les Esquisses pyrrhoniennes, il proposa une introduction au scepticisme. Dans Contre les dogmatiques, œuvre qui le rendit célèbre, il présenta sa méthode qui consistait à exposer les doctrines et à les opposer les unes aux autres pour aboutir à une impossibilité d'arriver à une conclusion : le sceptique devait « suspendre son jugement ». Toutefois, son scepticisme était moins radical que celui de Pyrrhon : d'une part, il reconnaissait qu'il y avait des objets transphénoménaux, même si on ne pouvait rien en dire, et, d'autre part, il indiquait que, pour vivre, il fallait suivre les sens, l'intelligence, ses propres dispositions, les coutumes et les connaissances pratiques.
Ce qu'il refusait, c'était le dogmatisme et principalement le stoïcisme.

Pythagore

1 PRÉSENTATION
Pythagore (v. 570-v. 490 av. J.-C.), philosophe et mathématicien grec.
La vie de Pythagore est auréolée de mystère, et déjà de son vivant, il est une figure légendaire : on a dit que ses parents sont descendants du héros Ancée, fils de Zeus, que lui-même est fils d'Apollon, qu'il a passé trois fois neuf jours aux Enfers, ou qu'il est doté de pouvoirs surnaturels.
Originaire de l'île de Samos, Pythagore est initié aux enseignements des premiers philosophes ioniens Thalès, Anaximandre et Anaximène. Il aurait quitté Samos pour échapper à la tyrannie de Polycrate. Vers 530 av. J.-C., il

s'établit à Crotone, colonie grecque dans l'Italie du Sud, où il fonde une école, connue sous le nom d'école pythagoricienne. On connaît la philosophie de Pythagore uniquement par l'œuvre de ses disciples.

2 DOCTRINES DE BASE

Outre une visée politique, la confrérie fondée par Pythagore a également une dimension morale et religieuse. Les pythagoriciens adhèrent à certains mystères, semblables à bien des égards aux mystères de l'orphisme. Obédience et silence, abstinence de nourriture, simplicité vestimentaire, modestie des possessions et examen de conscience, telles sont leurs règles. Les pythagoriciens croient à l'immortalité et à la transmigration des âmes (métempsycose). On rapporte que Pythagore lui-même prétendait avoir été un guerrier de la guerre de Troie, et qu'il se targuait d'avoir pu emporter dans sa vie terrestre le souvenir de toutes ses existences antérieures.

3 THÉORIE DES NOMBRES

Chez les pythagoriciens, le Nombre est souverain. Par leurs recherches, ils ont doté les mathématiques d'un fondement scientifique. Ainsi, leurs travaux sur les nombres pairs et impairs, et les nombres premiers et carrés ont eu une importance fondamentale dans la théorie des nombres. Le concept de nombre devient pour eux le principe ultime de toute proportion, ordre et harmonie dans l'univers.
En géométrie, la grande découverte de l'école est le théorème de l'hypoténuse, ou théorème de Pythagore, qui

établit que le carré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle est égal à la somme des carrés des deux autres côtés.

4 ASTRONOMIE

L'astronomie des pythagoriciens marque une étape importante dans la pensée scientifique antique, parce qu'ils sont les premiers à considérer la Terre comme un globe gravitant avec d'autres planètes autour d'un feu central. Ils soutiennent que la disposition harmonieuse des corps célestes s'explique par le fait qu'ils se situent dans une sphère de réalité unique et englobante, se déplaçant selon un plan numérique. Selon eux, les corps célestes sont séparés les uns des autres par des intervalles correspondant aux longueurs harmonieuses des cordes, le mouvement des sphères est ainsi à la source d'un son musical, l'« harmonie des sphères ».

Pyrrhon

Pyrrhon (v. 360-v. 272 av. J.-C.), philosophe grec fondateur de l'École sceptique vers 322 av. J.-C.
Né à Élis, Pyrrhon étudie auprès du philosophe grec Anaxarque, disciple de Démocrite. En compagnie de ce dernier, il suit Alexandre le Grand dans son expédition en Asie et se familiarise avec les enseignements des mages perses et des brahmanes indiens.
Pyrrhon a passé retiré du monde la plus grande partie de sa longue existence. Il n'a pas consigné ses doctrines par écrit et c'est principalement par les œuvres de son disciple, Timon

de Phlionte, philosophe et auteur de satires, que celles-ci sont connues. Diogène Laërce a relaté sa vie.
Pyrrhon enseigne qu'on ne peut jamais vraiment comprendre la véritable nature des choses et qu'en conséquence, il est impossible de parvenir à la connaissance objective. Il faut donc faire preuve d'indifférence aux choses. Il recommande l'« aphasie » et l'« ataraxie », la complète suspension du jugement voire le non-jugement, le détachement par rapport aux passions, le repos de l'esprit et la tranquillité de l'âme, qui représentent les plus hautes qualités de l'homme.

Protagoras

Protagoras (Ve siècle av. J.-C.), philosophe grec, un des principaux représentants et le plus ancien des sophistes grecs.
Né à Abdère (Thrace), Protagoras aurait été contemporain de Démocrite. Leurs théories respectives sont d'ailleurs parfois confondues, selon qu'elles sont exposées, par exemple, par Platon (Théétète, Protagoras) ou par Théophraste.
À la faveur de plusieurs séjours à Athènes, il rencontre Périclès avec lequel il se lie d'amitié, et acquiert une notoriété considérable comme enseignant et philosophe. Protagoras est aussi le premier penseur à revendiquer pour lui-même le nom de sophiste et à enseigner contre rétribution : « Je revendique ma qualité de sophiste et ma fonction d'apporter aux hommes la culture ». Ses principales œuvres, dont seuls quelques fragments subsistent, sont intitulées Vérité et Sur les Dieux.

Selon Protagoras, toute sensation est relative, soit à l'objet, soit au sens. Tout ce que l'individu perçoit, ou croit percevoir, n'en est que le phénomène, qui constitue donc la seule connaissance des objets extérieurs que nous puissions avoir. Puisque « toutes nos connaissances viennent de la sensation », la thèse principale de Protagoras, résumée dans la formule : « L'homme est la mesure de toutes choses, de l'existence des existants et de la non-existence des non-existants », signifierait donc que l'Homme, dans ce monde où règne le relativisme absolu, peut bien émettre simultanément des jugements contradictoires, puisqu'aucun principe ne peut venir les contredire.
Accusé d'impiété, Protagoras s'exile ; il périt noyé alors qu'il cherche à gagner la Sicile.

Proclus

Proclus (v. 410-485), dernier philosophe majeur de la Grèce antique et représentant le plus influent de l'école athénienne du néoplatonisme. Né à Constantinople, il étudia à Alexandrie, en Égypte, avec le philosophe grec Olympiodore le Jeune et entra plus tard à l'Académie d'Athènes dont il devint directeur ou diadochos (« successeur ») de Platon, qui avait fondé l'Académie en 387 av. J.-C.). Opposé au Christianisme, Proclus exerça cependant une influence considérable sur la théologie chrétienne médiévale, en Orient comme en Occident, notamment par l'intermédiaire du théologien du VIe siècle connu sous le nom de Pseudo-Denys. Proclus est l'auteur d'une série de commentaires sur des ouvrages de Platon (Commentaires sur le Parménide,

Commentaires sur le Cratyle, Commentaires sur la République, Commentaires sur le Timée).
Comme le philosophe néo-platonicien du IIIe siècle Plotin, Proclus professait l'existence d'une réalité ultime et indescriptible, l'Un, d'où proviennent les réalités inférieures, y compris l'humanité et l'univers matériel, par un processus d'émanation. Selon cette conception, la tâche de la philosophie est de transcender les limites des sens et de l'intelligence humains et de frayer ainsi le chemin à l'union mystique de l'individu avec l'Un. Cette « théologie négative » est, dans son essence, une interprétation religieuse de la pensée de Platon.
Outre ses commentaires sur Platon, les plus importants ouvrages conservés de Proclus sont les Éléments de théologie et la Théologie Platonicienne, qui cherche à reconstituer la philosophie de Platon par un système de théorèmes, de démonstrations et de corollaires. Proclus y affirme que toute chose participe de l'Un : « hypostases » du divin, les choses ne sont que les manifestations de Dieu. Son panthéisme lui valut l'hostilité des autorités chrétiennes.

Plotin

Plotin (205-270 apr. J.-C.), philosophe romain, fondateur du néoplatonisme.
Né en Égypte, Plotin étudie la pensée de Platon auprès d’Ammonios Saccas à Alexandrie pendant dix ans puis, vers l’an 247, part pour Rome où, protégé par Gallien, qui souhaite faire de lui le philosophe officiel de l’Empire, il fonde une école.

Plotin enseigne la sagesse pythagoricienne et platonicienne et prône l'ascétisme. Alors qu'il est âgé de soixante ans, il a le projet d'établir une communauté sur le modèle de la République de Platon, la « Platonopolis », mais celui-ci échoue.

L'œuvre de Plotin comprend cinquante-quatre traités écrits en grec, appelés Ennéades, qui ont été répartis en six groupes de neuf livres chacun, probablement par son disciple Porphyre, qui sera chargé par son maître de les faire connaître.

La première des six Ennéades traite de morale (voir Éthique) ; dans les deux suivantes est développée une théorie du Cosmos et du destin, et les trois dernières concernent les trois hypostases plotiniennes : Âme, Intelligence et Un.

Le système de Plotin repose essentiellement sur la théorie des Idées de Platon mais, alors que le fondateur de l'Académie suppose que les idées ou archétypes relient la déité suprême au monde de la matière, Plotin adopte une doctrine de l'émanation. Celle-ci suppose que tout procède de l'Être, ou l'Un, par des sortes de dégradations, à travers plusieurs intermédiaires, le premier étant le nous, ou pure Intelligence, d'où découle l'âme du monde ; de là, s'écoulent à leur tour les âmes des hommes et des animaux et, en dernier lieu, la matière. Les êtres humains appartiennent ainsi à deux mondes, celui des sens et celui de l'intelligence pure. La matière étant la cause du mal, quel qu'il soit, la vie devrait avoir pour fin d'échapper au monde matériel des sens et, par conséquent, les hommes devraient s'écarter des intérêts terrestres pour se consacrer à ceux de la méditation intellectuelle. La purification et l'exercice de la pensée permettent aux hommes de s'élever progressivement à une

intuition du nous, et ultimement à une union totale et extatique avec l'Un, c'est-à-dire Dieu. Plotin prétend avoir fait l'expérience de cette extase divine à plusieurs reprises durant sa vie.

Platon

1 PRÉSENTATION
Platon (v. 428-347 av. J.-C.), philosophe grec, à l'origine de la pensée philosophique occidentale.
Le Vrai, le Beau et le Bien constituent l'essentiel de la réflexion platonicienne, articulée par la méthode dialectique, processus permettant d'accéder à la connaissance, au monde des Idées.

2 VIE DE PLATON

Né d'une famille aristocratique athénienne, Platon reçoit une éducation artistique et littéraire, et manifeste un intérêt pour la politique de la cité. Mais sa rencontre avec Socrate détermine sa vocation philosophique. De ce dernier, Platon devient en effet le disciple, et l'entreprise philosophique platonicienne sera tout entière empreinte de l'enseignement socratique et pénétrée de la présence et de la personnalité du Sage.
Lorsque celui-ci est condamné, en 399, Platon est indigné de la décision d'un tribunal qui révèle l'échec de l'institution politique athénienne, et est convaincu de la nécessité d'une réforme de la théorie politique. Il voyage pendant quelque temps après la mort de Socrate, et entreprend en 388 son premier périple en Sicile, sur l'invitation du tyran Denys I,

en lequel il croit apercevoir le roi-philosophe. Son séjour sera cependant mouvementé, il rentre à Athènes en 387, et fonde l'Académie, considérée comme la première école de philosophie.
En 366, Platon se laisse convaincre d'effectuer un nouveau voyage en Sicile, afin d'assurer l'éducation du nouveau monarque de Syracuse, Denys le Jeune, et de lui enseigner l'art de gouverner en philosophe. Mais l'expérience échoue une fois encore, et un dernier séjour en 361 dissuade définitivement Platon d'appliquer ses théories en matière de politique.
Le philosophe consacre les dernières années de sa vie à enseigner à l'Académie et à écrire. Il meurt à l'âge de quatre-vingts ans environ, dans sa ville natale, en 348 ou 347 av. J.-C.

3 ŒUVRES

La quasi-totalité des œuvres de Platon sont écrites sous forme de dialogues. Ceux-ci auraient été destinés à l'éducation du grand public, parallèlement à un enseignement dispensé oralement par Platon à l'Académie.

3.1 Une méthode originale

Les dialogues sont généralement menés par Socrate, qui incarne pour Platon le Philosophe-même, homme libre animé du désir de savoir et qui voue un véritable amour à la vérité. Des idées philosophiques y sont avancées, discutées et critiquées dans le cadre d'une conversation ou d'un débat entre deux personnes ou plus, et la discussion, sur le modèle

de la maïeutique socratique, devient un mouvement de la pensée : l'instrument permettant de s'approcher de la vérité et mettant en évidence tout ce contre quoi trébuche la pensée pour l'atteindre.
Ainsi naît la dialectique platonicienne, méthode consistant à faire s'élever l'âme vers la sphère des Idées intelligibles, au-delà du monde des réalités sensibles.

3.2 Premiers dialogues

La première édition des ouvrages de Platon comprend trente-cinq dialogues et treize lettres. L'authenticité de certains dialogues et de la plupart des lettres a été contestée.
On peut diviser les dialogues en trois périodes de composition. Les premiers dialogues présentent la pensée socratique et la méthode de la maïeutique. Beaucoup de ces dialogues sont construits selon le même « scénario ». Socrate, rencontrant un tiers prétendant posséder un certain savoir — soit un sophiste — affirme qu'il est ignorant et demande à celui qui sait de l'aider. Cependant, il apparaît rapidement dans la discussion que le prétendu sage ne connaît pas ce qu'il prétendait connaître et Socrate s'avère être le plus sage parce que, lui au moins, « sait qu'il ne sait rien » : c'est la « nescience » socratique. Bien sûr, une telle connaissance est le commencement de la sagesse.
Les principaux dialogues appartenant à cette période de jeunesse sont Charmide (tentative de définition de la modération), Lachès (recherche de la signification du courage), Protagoras (défense de la thèse que la vertu est connaissance et peut être enseignée), Euthyphron

(considération de la nature de la piété), l'Apologie de Socrate (plaidoyer de Socrate lors de son procès contre les accusations d'athéisme et de corruption de la jeunesse athénienne) et Criton (démonstration par Socrate de la nécessité d'obéir aux lois de la cité).
On peut y adjoindre les dialogues suivants, qui constituent une phase de transition : Gorgias (examen de plusieurs questions éthiques et critique des sophistes), Ménon (discussion sur la nature de la connaissance), Lysis (discussion sur l'amitié) et le premier livre de la République (ou Thrasymaque, discussion sur la justice).

3.3.Dialogues de la deuxième et de la dernière période

Les dialogues de la deuxième et de la dernière période de la vie de Platon présentent le propre développement philosophique de Platon. C'est à celui-ci qu'on attribue généralement les idées qui y sont exposées, même si Socrate est toujours le principal protagoniste dans la plupart de ces dialogues.
Les écrits de la deuxième période comprennent le Phédon (derniers moments de Socrate où il discute de la théorie des Idées, de la nature de l'âme et de la question de l'immortalité), le Banquet (sur l'amour), Cratyle (sur le langage), Phèdre (sur le beau) et la République (discussion détaillée de la nature de la justice et de l'État), qui comprend la célèbre « Allégorie de la caverne », illustrant le cheminement vers la connaissance par l'image de prisonniers enfermés dans une caverne qui, d'un coup, auraient la possibilité de prendre conscience de leur état.

Les écrits de la dernière période comprennent Théétète (dans lequel Platon refuse d'identifier la connaissance à la perception des sens), Parménide (analyse critique de la théorie des Formes ou Idées), le Sophiste (autre exposé de la théorie des Idées), ainsi que Philèbe (discussion sur la relation entre le plaisir et le bien), Timée (conceptions platoniciennes des sciences naturelles et de la cosmologie) et les Lois (analyse plus pratique de questions politiques et sociales).

4 THÉORIE DES IDÉES

La théorie des Idées (en grec, eidos) constitue la partie centrale de la philosophie de Platon. En définitive, c'est dans la perspective de cette théorie que sa conception de la connaissance, son éthique, sa psychologie, sa vision de la cité idéale et sa perception de l'art doivent être interprétées.

4.1 Théorie de la connaissance

La théorie des Idées (ou des Formes) de Platon et sa théorie de la connaissance sont si étroitement liées qu'on doit les examiner ensemble. Selon Platon, toute connaissance présente deux caractéristiques. Premièrement, elle doit être certaine et infaillible. Deuxièmement, elle doit avoir pour objet ce qui est vraiment réel par contraste avec ce qui est seulement apparence. Comme ce qui est absolument réel est fixe, permanent et immuable, Platon identifie le réel à la sphère idéale de l'être, les réalités en soi constituées d'essences, par opposition au monde physique — sensible — du devenir.

Pour lui, donc, la thèse empiriste, selon laquelle toute connaissance provient de l'expérience des sens est condamnable : les propositions découlant de l'expérience des sens ont, tout au plus, un certain degré de probabilité. Elles ne sont pas certaines. De plus, les objets de l'expérience sensible sont des phénomènes changeants du monde physique. Ils ne constituent donc pas des objets appropriés de la connaissance.

De même, au rang des représentations subjectives à proscrire dans la connaissance, Platon place l'opinion. Les hypothèses ou les affirmations touchant au monde physique ou visible, y compris les observations du sens commun et les propositions de la science, ne sont que des opinions. Certaines de ces opinions sont bien fondées ; d'autres ne le sont pas ; mais aucune d'elles ne peut être considérée comme connaissance authentique.

La connaissance constitue un niveau plus élevé parce qu'elle met en jeu la pensée plutôt que l'expérience sensible. La pensée doit être utilisée de façon appropriée, elle mène à des connaissances intellectuelles qui sont certaines et les objets de ces connaissances intellectuelles sont les univers permanents, aux substances éternelles qui constituent le monde réel.

Essentiel à la théorie de la connaissance est le processus de la « réminiscence ». En effet, ce monde des essences, des réalités transcendantes, nous l'avons déjà connu, c'est ce monde des « choses du ciel » où, dans les temps lointains, nos âmes côtoyaient les dieux. Il s'agira donc pour nous de nous « ressouvenir » de ce que nous avions oublié.

4.2 Nature des Idées

C’est l’examen des objets mathématiques qui permet le mieux de comprendre la théorie des Idées. Un cercle, par exemple, est défini comme une figure plane composée d’une série de points dont tous sont équidistants d’un point donné. Mais personne n’a jamais vu une telle figure. Ce que les gens ont vu en réalité, ce sont des figures dessinées qui représentent des approximations plus ou moins réussies du cercle idéal. En fait, lorsque les mathématiciens définissent un cercle, les points mentionnés ne sont nullement des points spatiaux, ce sont des points logiques. Ils n’occupent pas d’espace. Néanmoins, bien que la forme d’un cercle n’ait jamais été perçue, et n’ait jamais pu l’avoir été, les mathématiciens et les autres savent fort bien en quoi consiste un cercle. Le fait qu’ils puissent définir celui-ci démontre qu’ils possèdent une connaissance de sa nature. Pour Platon donc, la « circularité » en tant que forme existe, mais pas dans le monde physique du temps et de l’espace. Elle existe comme objet immuable dans un monde d’Idées que seule la raison peut appréhender. Les Idées ont une réalité supérieure aux objets dans le monde physique, tant en raison de leur perfection et de leur immuabilité qu’en raison du fait qu’elles constituent des modèles pour les objets physiques ordinaires, dont toute la réalité procède de la similitude avec elles. Circularité, quadrature et triangularité sont donc d’excellents exemples pour illustrer ce que signifient, pour Platon, les Idées. Un objet existant dans le monde physique ne peut être appelé cercle, carré ou triangle que dans la mesure où il ressemble (« participe », pour reprendre l’expression de Platon) aux Idées que sont la « circularité », la « quadrature » et la « triangularité ».

Platon étend sa théorie au-delà du champ des mathématiques. En particulier, elle joue un rôle important en éthique. La théorie des Idées a pour but d'expliquer comment le même terme universel peut se rapporter à tant de choses et d'événements particuliers. Le terme justice, par exemple, peut s'appliquer à une infinité d'actes particuliers parce que ces actes ont quelque chose en commun, à savoir leur ressemblance ou participation à la « justice » comme Idée. Un individu est humain dans la mesure où il ressemble ou participe à l'« humanité » comme Idée. Si l'« humanité » est définie comme le fait d'être un animal raisonnable, alors un individu est humain dans la mesure où il est raisonnable. Un acte particulier est courageux ou lâche dans la mesure où il participe à la forme du courage ou de la lâcheté. Un objet est beau dans la mesure où il participe à l'idée ou la forme de la beauté. Dans le monde de l'espace et du temps, toute chose est ce qu'elle est en vertu de sa ressemblance ou de sa participation à sa forme universelle. Pouvoir définir le terme universel montre que l'on a saisi l'Idée à laquelle le terme universel se rapporte.
Platon a une conception hiérarchisée des Idées. L'Idée suprême est le Bien qui, comme le soleil dans le Mythe de la Caverne, illumine toutes les autres idées. La théorie des Idées est destinée à expliquer comment on parvient à la connaissance et comment les choses sont devenues ce qu'elles sont.
Ainsi, la théorie platonicienne des Idées constitue à la fois une épistémologie (théorie de la connaissance) et une ontologie (théorie de l'être).

4.3 Théorie politique

La question de la justice et donc les questions « Quel État est juste ? » et « Quel homme est juste ? » sont exposées dans la République, ouvrage majeur de Platon.

4.4 Éthique

L'éthique de Platon s'articule autour de la présupposition que la vertu est fondée sur la connaissance et qu'elle peut être enseignée. Le Bien et la connaissance du Bien constituent l'assise des décisions morales. Platon affirme aussi que connaître le Bien veut dire faire le bien. Cette thèse a pour corollaire que celui qui se conduit de façon immorale agit de telle sorte par ignorance. Cette conclusion découle de la conviction de Platon que l'homme moral est l'homme vraiment heureux et que les individus, aspirant toujours à leur propre bonheur, désirent sans cesse agir de manière vertueuse.

4.5 Art

Platon a une vision essentiellement critique de l'art et de l'artiste bien qu'il approuve certaines formes religieuses et moralisantes de l'art. Son approche est encore une fois reliée à sa théorie des Idées. Une belle fleur, par exemple, est une copie ou imitation des formes universelles « floralité » et « beauté ». La fleur physique est déjà éloignée d'un degré de la réalité telle que la définit Platon. Une image de la fleur est donc éloignée de deux degrés de la réalité. Cela signifie également que l'artiste est éloigné de deux degrés de la connaissance et, en effet, la critique fréquente de Platon à l'égard des artistes consiste à dire qu'ils ne

possèdent pas une connaissance réelle de ce qu'ils font, et qu'en conséquence ils doivent être chassés de la cité.

4.6 Influence

Pendant toute l'histoire de la philosophie, l'influence de Platon a été immense. Son Académie subsiste jusqu'en 529 apr. J.-C. lorsqu'elle est fermée par l'empereur byzantin Justinien Ier qui s'oppose à ses enseignements « païens ».
Le néoplatonisme, dont Plotin est à l'origine, représente un important développement du platonisme. Les théologiens Clément d'Alexandrie, Origène et saint Augustin sont les premiers penseurs chrétiens à proposer une perspective platonicienne. Les idées de Platon ont joué un rôle fondamental dans le développement du christianisme et dans la pensée islamique médiévale.
Pendant la Renaissance, le principal foyer d'influence platonicienne est l'Académie florentine, fondée au XVe siècle près de Florence. Sous la direction de Marsile Ficin, les membres de l'Académie étudient Platon dans le texte original. En Angleterre, le platonisme est renouvelé au XVIIe siècle par les Platoniciens de Cambridge.
L'influence de Platon est présente encore au XXe siècle. Alfred North Whitehead, par exemple, dira que toute l'histoire de la philosophie consiste en « des notes en bas de page de l'œuvre de Platon ».

Philon d'Alexandrie

Philon d'Alexandrie (v. 20 av. J.-C.-50 apr. J.-C.), dit également Philon le Juif, philosophe juif de langue grecque.

Bien que Philon soit le plus grand philosophe juif de son temps, il était imprégné des idées de la philosophie grecque au point que l'on doit aussi le considérer comme un philosophe grec. Il opéra une synthèse originale des éléments empruntés à différentes sources.
Philon naquit à Alexandrie, en Égypte, dans une famille fortunée de l'aristocratie juive et reçut une solide formation, couvrant la Torah, la littérature grecque et la philosophie. Il possédait une connaissance profonde des œuvres d'Homère et des tragiques grecs, mais se consacra principalement à la philosophie grecque, et en particulier aux enseignements des pythagoriciens, de Platon et des stoïciens.
Pour Philon, la divinité de la Loi juive est la base et le critère de toute vraie philosophie. Il soutenait que l'ensemble du Pentateuque, qu'il s'agisse des parties historiques ou légales, peut être expliqué allégoriquement, et livrer ainsi sa signification la plus profonde et la plus vraie. Il concevait Dieu comme un être dénué d'attributs, meilleur que la vertu et la connaissance, meilleur que le beau et le bien, un être tellement au dessus du monde qu'il en affirme l'inconnaissabilité. Mais l'homme a un pouvoir d'ouverture au divin grâce au logos, dont il participe. Les devoirs de l'homme consistent dans la vénération de Dieu, dans l'amour du prochain et la droiture envers autrui. Les hommes sont immortels en raison de leur nature céleste, mais, de même qu'il existe des degrés dans la nature divine, il existe aussi des degrés dans l'immortalité. La simple vie après la mort, commune à toute l'humanité, diffère de l'existence future des âmes parfaites, qui connaissent le paradis de l'unité avec Dieu.

De nombreux ouvrages de Philon ont été conservés, ils portent sur l'exposé et l'interprétation allégorique de la Genèse et l'exposé de la Loi de Moïse pour les gentils. Ses autres écrits comprennent des biographies de personnages bibliques et une série d'ouvrages sur les dix commandements.

Parménide

Parménide (v. 515 av. J.-C.-v. 440 av. J.-C.), philosophe grec présocratique, considéré comme le représentant le plus prestigieux de l'école d'Élée.
Des sources divergentes, émanant notamment de Diogène Laërce en font un disciple de Xénophane, tandis que dans le Parménide, Platon, qui revendique également son parrainage, le désigne comme le maître de Zénon. Parménide pourrait avoir été contemporain d'Héraclite.
Il ne reste de l'œuvre de Parménide que quelques fragments, le Prologue et un Discours, restituant une centaine de vers de ce qui composait à l'origine un long poème didactique, écrit dans un style archaïque, ce qui en rend l'interprétation quelque peu difficile. De la nature peut toutefois être considéré comme l'écrit fondateur de l'ontologie occidentale. Le poème conte le voyage initiatique d'un héros mené, dans un char guidé par des bêtes, « créatures connaissantes », vers une déesse qui lui fera plusieurs révélations. La première consiste à choisir entre deux voies — soit, deux méthodes de discours : « la route du Jour et la route de la Nuit », consistant respectivement à considérer que l'Être est, et que le Non-Être est. Ce dernier chemin n'a pas d'issue

et est condamné par Parménide, et avec lui toutes les incohérences du discours.
L'affirmation que « l'être est » est aussi le modèle du discours vrai, c'est-à-dire celui d'où émerge la vérité absolue.
Au discours de la vérité absolue, il est possible d'opposer celui de la doxa, ou opinion. C'est ce discours que tiendra la déesse dans la suite de ses révélations à celui qu'on peut identifier comme Parménide lui-même, discours annoncé comme étant « un arrangement trompeur de mots ». La déesse prononce ainsi un discours, mêlé de vérités et de mensonges, ou du moins « vraisemblable », faisant état de deux natures du monde, l'une de lumière, et l'autre de ténèbres. Cette révélation a pour objet, en fait, les phénomènes de la nature, que Parménide qualifie d'apparences dues à l'erreur humaine : ils semblent exister, mais ne possèdent aucune existence réelle. De même, Parménide considère que la réalité, l'Être Vrai, ne peut être appréhendée que par la raison et non par les sens.
Cette conviction fait de Parménide un précurseur de l'idéalisme de Platon. La doctrine de Parménide selon laquelle l'être ne peut surgir du non-être et qu'il ne peut ni naître, ni disparaître, a été appliquée à la matière par ses successeurs, notamment Empédocle et Démocrite, qui en font le fondement de leur pensée matérialiste de l'Univers.

Nagarjuna

Nagarjuna (200 av. J.-C.), philosophe bouddhiste indien, fondateur de l'école Madhyamika (voie moyenne) se réclamant du bouddhisme Mahayana. On ne connaît pas

l'époque exacte où il vécut, mais elle semblerait se situer dans la seconde moitié du IIe siècle ou au IIIe siècle av. J.-C. La tradition tibétaine l'identifie avec un magicien-alchimiste ayant vécu au VIIIe siècle.
Nagarjuna est probablement né dans le sud de l'Inde et est issu d'une lignée de brahmanes. Il étudia les branches séculière et religieuse de la science hindoue avant de se convertir au bouddhisme. Il passa la majeure partie de son existence dans les grands centres d'étude, dans le sud de l'Inde.
Le Madhyamika est une doctrine qui se définit par une réfutation logique de tout autre système, bouddhiste et non bouddhiste, tout en affirmant que les choses sont dépourvues d'une essence propre. Elle adopte une position intermédiaire qui n'affirme ni l'existence, ni la non-existence, ni la permanence, ni le transitoire, ni l'identique, ni la différence. Nagarjuna mit l'accent sur l'idée de vacuité (sunyata) qui permet de montrer la relativité de toutes les conceptions. Même les éléments de l'existence (dharma) sont considérés comme dépourvus de toute réalité finale.
L'école Vijnanavada (« la seule conscience ») et la doctrine Madhyamika constituent la pierre angulaire de la pensée philosophique bouddhiste qu'est le Mahayana.

Ménippe

Ménippe (IVe-IIIe siècle av. J.-C.), philosophe grec de l’école des cyniques.
Originaire de Gadara (Syrie), esclave de condition, il devient après son affranchissement un riche citoyen thébain et le disciple du philosophe cynique Diogène de Sinope. Bien

qu'aucune de ses œuvres ne soit parvenue jusqu'à nous, Ménippe est considéré comme le fondateur d'un genre littéraire nouveau, la « satire ménippée », qui consiste à traiter, sur le mode de la satire et de l'humour, et en mêlant indifféremment vers et prose, de sujets philosophiques et / ou empruntés à l'actualité politique. Il semble avoir influencé Varron, Sénèque, Pétrone et Lucien de Samosate, notamment, comme en témoignent leurs écrits. Soucieux de plaire à un public nombreux, Ménippe ne s'est pas contenté de brocarder les grands courants philosophiques de son époque, mais aussi les institutions, les traditions, les conventions de son temps tout comme les faiblesses humaines.

Mozi

Mozi (v. 479-v. 381 av. J.-C.), philosophe chinois anti-confucéen qui élabora l'idée d'amour universel (voir Chinoise, philosophie). Mo Di (ou Mo-Ti) dit Mozi (transcrit également Mo-Tseu), naquit dans la province de Lu dont Confucius est également originaire. Il est possible qu'il ait été un disciple de celui-ci avant de développer une pensée originale. Son école, l'école mohiste, exerça une influence importante jusqu'au début du IIIe siècle av. J.-C. Tous les textes de Mozi ne nous sont pas parvenus. Il proposa une théorie de l'amour universel, une théorie de la guerre et une théorie du destin. Ce sont probablement ses disciples qui élaborèrent les textes portant sur la logique, la définition des termes et la dialectique. Le concept clé de la pensée de Mozi est celui d'amour universel. L'amour universel est le fondement de la paix, tant à l'intérieur de l'État qu'entre

les États. Il prévient en effet l'apparition des crimes et des guerres. L'amour de soi, qui cause l'esprit de partialité et engendre les discriminations, est la source des conflits. Il s'oppose à l'amour mutuel qui anime l'esprit d'universalité. Mozi s'attacha à montrer le caractère avantageux de ce principe tant pour les gouvernants que pour les gouvernés. L'école de Mozi, qui était structurée comme une confrérie quasi militaire sous la férule d'un Grand Maître, s'entraînait au pacifisme par l'art de la stratégie défensive et de la fortification. Par son accent rationaliste, le mohisme fut, dans la philosophie chinoise, l'école la plus orientée vers la logique, mais il disparut suite à la grande éradication des premières écoles de philosophie, ordonnée, à l'époque de la dynastie Qin, par le premier empereur Shi Huangdi en 213 av. J.-C.

Mencius

Mencius (v. 371-289 av. J.-C.), nom latinisé de Meng zi, ou Mong-tseu, philosophe confucéen, figure importante de la philosophie chinoise.
Issu d'une famille de la noblesse du petit État féodal de Zou de la dynastie Zhou, situé près du lieu de naissance de Confucius, Mencius étudie le confucianisme dans la tradition de l'École de Zeng Zi et de Zi Si (petit-fils de Confucius), qu'il entreprend de diffuser. Il parcourt ainsi la Chine durant des années, enseignant notamment aux souverains leurs devoirs envers leurs sujets.
La doctrine politique de Mencius se développe autour de l'idée de Tianming, la loi du Ciel : selon lui, le pouvoir des gouvernants émane du Ciel et doit être exercé dans l'intérêt

commun. Le Ciel punirait les tyrans en frappant leur royaume de catastrophes naturelles, et les hommes obéiraient à la volonté du Ciel en destituant le tyran. Mencius préconise donc le tyrannicide, mais est opposé à la guerre, hormis en cas de légitime défense.
Il insiste sur la bonté naturelle de l'homme et sur la nécessité de la cultiver, ce qui requiert une sécurité matérielle. Par conséquent, les gouvernants qui réduisent leurs sujets à la pauvreté et à l'égoïsme devraient être renversés.
Penseur politique, Mencius est donc aussi, et surtout, un homme de bien et de l'action morale. La légende veut qu'à la fin de sa vie, il se tourne vers le mysticisme et se retire du monde avec ses disciples.
Le Mengzi (« Livre de Mencius ») est considéré comme un texte confucéen fondamental, un des Sishu (« Quatre Livres ») du confucianisme. Délaissée un temps par les confucianistes de l'époque de Han, la pensée de Mencius aura une influence majeure sur le néoconfucianisme, à partir du XIe siècle.

Marc Aurèle

1 PRÉSENTATION
Marc Aurèle, de son vrai nom, en latin, Marcus Aurelius Antoninus (121-180), empereur romain (161-180) et philosophe stoïcien.

2 VIE

Né à Rome, Marc Aurèle (dont le nom originel était Marcus Annius Verus), est le neveu d'Antonin le Pieux. Lorsque ce dernier monte sur le trône, il adopte son neveu et lui fait épouser sa fille (145). Empereur en 161, Marc Aurèle s'engage tout au long de son règne dans des guerres défensives sur les frontières septentrionale et orientale de l'Empire. Ses légions réussissent à repousser l'invasion parthe de Syrie en 166, mais Rome est à nouveau contrainte de livrer bataille en 167 contre les tribus germaniques sur la frontière danubo-rhénane. Marc Aurèle retourne par moments à Rome lors de la campagne de Germanie, afin d'entreprendre des réformes juridiques et administratives. Bien qu'il soit particulièrement attentif au bien-être public et qu'il vende même ses propres possessions pour alléger les effets de la famine et de la peste au sein de l'Empire, il persécute durement les chrétiens, voyant en eux une menace pour le système impérial. En 176, il retourne sur la frontière nord, dans l'espoir d'étendre les frontières de l'Empire au nord-est de la Vistule. Il meurt de la peste à Vindobona (Vienne) le 17 mars 180, avant de pouvoir entamer son invasion. Son plan est abandonné par son fils et successeur Commode.

3. ACTION POLITIQUE ET ŒUVRE PHILOSOPHIQUE

En politique intérieure Marc Aurèle est le défenseur des pauvres, pour lesquels il fonde des écoles, des orphelinats et des hôpitaux, et dont il allège les taxes. Il a en outre tenté d'humaniser les lois criminelles et la manière dont les maîtres traitaient leurs esclaves. Ses Pensées, recueil de préceptes moraux écrits en grec au cours de ses

nombreuses campagnes, constituent un important témoignage du stoïcisme antique et révèlent la vanité des biens terrestres.

Longin

Longin (v. 213-v. 273), en latin Cassius Longinus, philosophe néoplatonicien et rhéteur grec.
Longin enseigne la philosophie et la rhétorique pendant trente ans à Athènes. Vers 267, Zénobie, femme d'Odenath, cherche à conquérir la province romaine de Palmyre, et fait appel aux conseils du philosophe, qui devient son ministre. Lorsque la reine Zénobie est défaite par l'empereur Aurélien, Longin est mis à mort.
Longin a rédigé de nombreux ouvrages de philosophie, de littérature et de rhétorique, dont la plupart ont été perdus. Des fragments de son Traité de rhétorique et d'un ouvrage intitulé Sur le souverain Dieu ont été conservés. Le célèbre Traité du sublime, longtemps attribué à Longin, est désormais considéré comme l'œuvre d'un écrivain anonyme du Ier siècle apr. J.-C.
Longin peut être situé parmi les continuateurs de Platon. Porphyre est l'un de ses élèves les plus remarquables. Sa pensée se perpétue deux siècles plus tard chez Proclus.

Lao-tseu

1 PRÉSENTATION
Lao-tseu en pinyin Laozi, (v. 570-490 ou v. le IVe siècle av. J.-C.), personnage semi-légendaire à qui la tradition attribue

la rédaction du texte principal du taoïsme philosophique, le Daodejing (ou Tao-tö-king).

2.PERSONNAGE HISTORIQUE OU PERSONNIFICATION DE L'IDÉAL TAOÏSTE ?

Il est fait allusion à Laozi dans quelques annales historiques, de façon souvent partielle, incomplète et contradictoire, et surtout dans de très nombreuses hagiographies, à ce point riches en détails et hautes en couleur que si aucun élément ne permet de démontrer que Laozi a jamais existé, il est également impossible d'exclure l'hypothèse qui fait de lui une projection personnifiée de l'idéal taoïste.
Laozi n'est d'ailleurs pas un nom, mais un surnom qui signifie le « Vieux Maître », ou encore le « Vénérable Sage ». De nombreux textes affirment qu'il serait mort à l'âge de 120 voire 200 ans, une telle longévité étant, pour la pensée taoïste, la plus sûre preuve de la sagesse.
Quoi qu'il en soit, si Laozi a réellement existé, il est certain qu'il n'est pas l'auteur du Daodejing, dont l'analyse, notamment philologique, démontre d'ailleurs qu'il ne peut avoir été écrit par un auteur unique.

3. LA VIE DE LAOZI, ENTRE HISTOIRE ET LÉGENDE

Sima Qian mentionne à plusieurs reprises la vie de Laozi dans le Shiji (« Mémoires historiques », 105 av. J.-C.). Selon l'historien, son véritable nom aurait été Li Er, et il serait né dans un petit village appelé Quren, dans l'État de Chu (actuelle province de Henan). Il aurait exercé le métier de gardien des archives au service de la Cour des Zhou, métier alors consacré à l'astrologie et à la divination.

S'il est possible que ces quelques faits soient exacts, le reste de la biographie de Laozi, y compris les événements racontés par Sima Quan, tient surtout de la légende. L'incertitude quant à la date précise de sa naissance tient notamment à la tradition qui veut faire de lui un contemporain de Confucius, auquel il aurait enseigné l'importance des rites. Une autre tradition tend à faire du Bouddha historique un disciple de Laozi, lequel aurait d'ailleurs envoyé Yin Xi, le gardien de la frontière située entre le pays des hommes et le paradis des immortels, veiller sur la naissance du jeune Siddharta Gautama. Ni les confucianistes ni les bouddhistes n'apprécient particulièrement ces affirmations, et les querelles, elles-mêmes étayées par de nouveaux faits légendaires, sont potentiellement nombreuses.
L'épisode le plus fameux de la vie légendaire de Laozi raconte comment celui-ci, consterné par la décadence de la dynastie des Zhou, aurait décidé de quitter le monde et se serait alors dirigé vers le paradis des Immortels, monté sur un bœuf vert. Le gardien de la frontière, Yin Xi, reconnaissant en lui un homme sage, aurait exigé de Laozi comme droit de passage qu'il lui fasse part de son enseignement. C'est ainsi que le Daodejing aurait été dicté, en une nuit, avant que le vieux sage ne disparaisse à jamais.

4 LE DAODEJING

Le Daodejing, « Livre du principe premier et de sa vertu » (les traductions du titre pouvant prêter à une infinité de discussions et de débats) est une suite d'aphorismes. Il ne fait référence à aucun autre texte parmi les classiques

chinois, aussi est-il extrêmement difficile de le dater avec précision ; cependant certains extraits apparaissent clairement comme des réponses à la pensée confucianiste. Le Daodejing aurait été écrit entre le VIIIe et le IIIe siècle av. J.-C. D'abord appelé le Laozi, il n'aurait pris son titre actuel que pendant la dynastie des Han.
Composé seulement de 5 000 à 6 000 caractères (selon les versions), le Daodejing enseigne comment se conduire selon les règles du principe universel premier (dao), à ne pas les contrarier, et à toujours respecter l'ordre naturel des choses. Chacune de ses phrases est ambiguë, manifestement de propos délibéré, ce qui autorise ainsi une multitude d'interprétations. Les caractères chinois ayant largement évolué tant phonétiquement que sémantiquement en plus de deux millénaires, au point de s'être parfois considérablement éloignés du sens initial, le Daodejing devrait, à défaut d'être incompréhensible, être totalement intraduisible. C'est pourtant le contraire : c'est l'œuvre chinoise la plus traduite, et de très loin, sans doute précisément parce qu'elle laisse au traducteur une large liberté et prête à de multiples interprétations philosophiques, éthiques, politiques, morales et même économiques.

Jamblique

Jamblique (v. 250-v. 330), philosophe néoplatonicien.
Né à Chalcis (Cœlésyrie), Jamblique est disciple de Porphyre à Rome, mais subit également l'influence de Plotin, dont il réussira à transformer le néoplatonisme intellectuel et purement spirituel en une forme encore plus complexe de philosophie religieuse païenne embrassant mythes, rites et

magies. Ainsi, dans De Mysteriis, Jamblique s'attache à démontrer l'efficacité de la théurgie, à laquelle il entend donner une dimension philosophique.
Jamblique complète également les trois Hypostases plotiniennes (Un, Intelligence, Âme), permettant de penser le monde intelligible de manière systématique par l'établissement d'une hiérarchisation et de distinctions plus précises parmi les être supérieurs et les âmes.
En Syrie, Jamblique établit sa propre école qui tente de faire fusionner les idées de Platon, celles du mathématicien et philosophe Pythagore, et certains éléments mystiques voire magiques des religions orientales en un système unique et cohérent. L'intérêt de Jamblique pour les mathématiques sera illustré dans De communi mathematica scientia, traité sur les mathématiques et l'âme, où il établit la corrélation de l'âme et des opérations mathématiques, et affirme que « la notion d'âme contient spontanément la totale plénitude des mathématiques ».

Isocrate

Isocrate (436-338 av. J.-C.), orateur et professeur athénien dont les écrits sur la politique et l'éducation constituent un important document historique.
Isocrate naquit dans une riche famille d'Athènes, fut l'élève et le disciple de Gorgias, de Socrate et de Platon ; ce dernier, dans son dialogue intitulé Phèdre, le décrit d'ailleurs comme un jeune homme à l'avenir prometteur.
Sous le règne des Trente, Isocrate partit diriger une école de rhétorique sur l'île de Chio. Lorsqu'il revint à Athènes, vers 403 av. J.-C., il se mit à écrire des discours judiciaires

pour une clientèle privée. Après 392, il fonda une école où des jeunes gens venus de toutes les contrées du monde hellénique apprenaient l'art de la rédaction et de l'éloquence. Il eut ainsi pour élèves les illustres orateurs Hypéride, Isée et Lycurgue. Isocrate avait choisi pour thème d'étude la politique de l'époque mais il ne traitait, dans ses discours d'apparat, que de situations fictives, destinées à former de futurs politiciens. Cependant, son enseignement, fondé sur la formation intellectuelle et morale, préliminaire à la formation dans le domaine de l'éloquence avait une telle ampleur et témoignait d'une telle élévation morale qu'il était bien supérieur à la vacuité et à l'efficacité spécieuse enseignées par ses rivaux, les sophistes. En 338, désespéré par la perte de l'indépendance grecque, Isocrate s'infligea un jeûne, des suites duquel il mourut.
Nous disposons aujourd'hui de neuf lettres et de vingt et un discours écrits de la main d'Isocrate, parmi lesquels le célèbre Discours panégyrique (380) qui prône l'unification des cités grecques, en particulier Athènes et Sparte, contre la menace de l'invasion perse. N'étant pas parvenu à se faire entendre, Isocrate conseilla aux illustres militaires de l'époque de mener une guerre contre les Perses, comme en témoigne son appel à Philippe II de Macédoine intitulé Philippe (346). Dans l'Aéropagitique et le traité Sur la paix, tous deux écrits vers 355, Isocrate évoque encore la politique athénienne et le déclin de la démocratie grecque. Ses lettres, quant à elles, sont plus variées et traitent aussi bien d'éducation, de rhétorique que du pouvoir de la beauté. Certaines lettres contiennent même des conseils adressés aux despotes ou des appels aux responsables politiques. Des

textes comme Contre les sophistes (v. 380), l'Éloge d'Hélène (370), Archidamos (366), traité Sur l'échange (353) ainsi que le Panathénaïque (339) ont atteint une certaine notoriété.
Isocrate apparaît comme le grand maître de la prose attique où il se distingue par l'usage de l'antithèse et par un style à la cadence gracieuse, et à la syntaxe complexe. Ce style fut d'ailleurs à l'origine de nouvelles normes, adoptées par des auteurs comme Démosthène et plus tard Cicéron, grâce à qui l'art d'Isocrate est connu du monde occidental moderne.

Héraclite

Héraclite (v. 540 av. J.-C.-v. 475 av. J.-C.), philosophe grec dont la pensée est fondée sur la notion de flux, et qui affirme que le feu est la source primordiale de la matière et que l'univers entier se trouve en continuel devenir.
Né à Éphèse, il a parfois été surnommé « Héraclite l'Obscur » en raison de la complexité de sa philosophie, qui ne nous est parvenue qu'à l'état de fragments, et du dédain qu'il a affiché à l'égard de ses contemporains et des penseurs qui l'ont précédé.
Héraclite, en effet, remet en question la philosophie de l'école ionienne, qu'il va jusqu'à accuser de charlatanerie. Il est donc un penseur sans maîtres, du moins rejette-t-il la parole des maîtres si elle ne donne pas lieu à un sens qui advient de la rencontre avec autre chose. Héraclite peut, à ce titre, être considéré comme l'un des fondateurs de la dialectique en tant que processus visant à unifier les contraires. Cette rationalité unifiant les contraires, c'est ce qu'il nomme Logos, le discours originel, unité des opposés qui

constitue l'Harmonie du monde (« tout est composé de contraires », « le jour et la nuit sont un »). Or les hommes qui ne possèdent pas la sagesse, qui ne sont pas « en éveil » ne peuvent accéder à cette connaissance des contraires, pour eux tout est figé dans l'immobilité. Ils n'ont pas conscience de la fluctuation, qu'Héraclite tient pour la réalité profonde de toutes choses, même des choses, en apparence, les plus stables : « Pour ceux qui entrent dans les mêmes fleuves affluent d'autres et d'autres eaux. » On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve.
Ainsi s'articule la cosmologie d'Héraclite. À l'origine, il y a le feu, source primordiale de la matière et en même temps ce qui est en mouvement perpétuel, instable, image du devenir.
Un seul ouvrage, De la nature, peut être attribué avec certitude à Héraclite, mais de nombreux fragments de son œuvre ont été préservés par des auteurs postérieurs.

Hypatie

1 PRÉSENTATION
Hypatie (v. 360-415 apr. J.-C.), philosophe et scientifique.
Elle est l'élève de son père, le philosophe et scientifique Théon, dont elle continue l'œuvre dans les domaines des mathématiques, de la physique et de l'astronomie. Ses écrits sont perdus.

2 SCIENCES

Elle semble avoir rédigé des commentaires sur les sections coniques d'Appolonios de Perga, sur les œuvres de Diophante,

ainsi que sur l'Almageste de Ptolémée. Elle paraît également s'être intéressée à la technique (astrolabe et hygroscope).

3. NÉOPLATONISME ET HERMÉTISME

Nous savons qu'elle avait choisi de porter le manteau des cyniques, et qu'elle a mené une vie à tendance ascétique, sinon chaste. On suppose qu'elle a été néoplatonicienne, dans la continuité de Plotin. Certains éléments laissent supposer qu'elle a eu aussi un enseignement gnostique, sinon hermétique, réservé à un cercle de très proches disciples. Cette thèse est étayée par les faits suivants : l'astronomie a alors partie liée avec le transcendant (voir l'avant-propos de l'Almageste), et Porphyre, et surtout Jamblique, figurent au programme de son enseignement, d'après les lettres de Synésios. Celui-ci rapporte d'autre part qu'elle est « une initiatrice au mystique festin de la philosophie ». Rappelons que, à cette époque, même les écrits de Porphyre sont condamnés au feu par l'Église : ce qui n'empêche pas, plus tard, saint Augustin de s'en inspirer.

4 UNE FEMME ADMIRÉE

Elle a eu de nombreux auditeurs tant païens que juifs ou chrétiens comme Oreste, le préfet d'Alexandrie (le christianisme étant religion d'État). Synésios de Cyrène, philosophe et futur évêque de Ptolémaïs, est son disciple le plus connu. Il évoque dans ses lettres son intelligence, son éloquence et sa beauté.

5. DES CHRÉTIENS PEU CHRÉTIENS

La forte présence d’Hypatie dans sa cité, son paganisme et son amitié avec Oreste lui créent des inimitiés. Alors que ce dernier réagit fermement contre le patriarche Cyrille, suite à des exactions commises par les chrétiens à l’encontre des juifs, des chrétiens proches de Cyrille accusent Hypatie d’avoir influencé le jugement du préfet. Ils la massacrent devant sa porte et brûlent ensuite son cadavre.

Han Fei

Han Fei (v. 280 av. J.-C.-234 av. J.-C.), philosophe chinois, principal représentant du courant légiste, dont il expose les principes dans son ouvrage majeur, le Hanfeizi.
Han Fei naît vers la fin de la période des Royaumes combattants (403 av. J.-C.-221 av. J.-C.), alors que les États de la dynastie Zhou luttent entre eux pour l’hégémonie. Il étudie auprès du philosophe confucéen Xunzi en même temps que Li Si. Ce dernier, nommé Premier ministre du roi de Qing, futur Shi Huangdi, invite Han Fei à la cour royale, mais l’accuse de trahison. Emprisonné, Han Fei est contraint de se donner la mort.
Han Fei est le principal théoricien du légisme, en une période marquée simultanément par le renforcement du pouvoir du prince et les progrès de l’économie. Cette conjoncture permet le développement de réflexions et de doctrines autour de la notion de souveraineté, qui visent à la positiver et à la rationaliser.
La conception de l’État de Han Fei forme le noyau du légisme chinois. Il comprend une théorie de la loi (fa), une théorie du

contrôle de l’administration (shu) et une théorie du pouvoir (shi).
Selon lui, par la loi le pouvoir dispose d’un pur instrument de sanction. Il en définit le contenu sans aucun contrôle et l’utilise pour soumettre ses sujets à son projet politique. Le pouvoir dispose aussi symétriquement d’un système de récompenses. L’efficacité de la loi dépend de sa simplicité et de la lourdeur des peines, ces dernières ayant selon Han Fei un effet dissuasif.
La conservation du pouvoir dépend aussi du contrôle de l’administration. C’est à ce propos que Han Fei développe une théorie de l’art politique, qui repose sur une stratégie du secret et du mensonge systématique, dans le but de masquer ses intentions et de découvrir celles des adversaires.
Han fei propose également une théorie du pouvoir. Selon lui, le souverain doit concentrer en ses mains la totalité du pouvoir.
Pour Han Fei, l’application de ces principes garantit la prospérité et l’expansion de l’État.

Gorgias

Gorgias (v. 485-v. 380 av. J.-C.), rhéteur et philosophe sophiste grec. Né à Léontium (Sicile), Gorgias fut nommé ambassadeur à Athènes en 427 av. J.-C., où il s'installa plus tard pour pratiquer et enseigner la rhétorique. Gorgias fut un des premiers rhéteurs à introduire la cadence dans la prose et à faire usage de lieux communs dans les controverses. Il est le personnage qui donne son nom au dialogue Gorgias de Platon, dans lequel Socrate débat de la

vraie et de la fausse rhétorique et de la rhétorique en tant qu'art de la flatterie.
La philosophie de Gorgias est une philosophie nihiliste, qui tient en trois propositions : rien n'existe ; si quelque chose existait, cela ne serait pas connaissable ; si ce qui existait était connaissable, cette connaissance serait incommunicable. Les œuvres de Gorgias qui sont parvenues jusqu'à nous sont l'Éloge d'Hélène, une Apologie de Palamède et Sur la nature et le non-être.

Empédocle

Empédocle (v. 493-433 av. J.-C.), philosophe grec, disciple de Pythagore et de Héraclite. Selon la tradition, Empédocle refusa la couronne que lui offraient les citoyens de sa ville natale, Agrigente (Sicile), après qu'il eût contribué à renverser l'oligarchie en place, en vue d'instaurer une démocratie.
Les fragments qui subsistent de ses deux poèmes philosophiques (Purifications, et De la nature), permettent de reconstituer la philosophie d'Empédocle, notamment sa cosmologie naturaliste. Dans ses œuvres, il affirmait que toute chose se compose des quatre principaux éléments : terre, air, feu et eau. Deux forces actives et opposées, l'Amour et la Haine, ou l'Amitié et la Discorde, sont à l'œuvre dans ces éléments, les combinant et les séparant en une pluralité infinie de formes. Empédocle avait une représentation cyclique de la nature. Au début du cycle, les éléments sont reliés entre eux par le principe d'Amour. Lorsque la Haine fait son apparition dans le cycle, les éléments commencent à se séparer. Sous l'action de l'Amour,

ils se réunissent, puis la Haine entame à nouveau son processus. Le monde tel qu'il nous apparaît est à mi-chemin entre la Sphère pure et parfaite, et le stade de la complète séparation des éléments. Empédocle considérait qu'un changement impliquant la création d'une matière nouvelle est impossible ; les seuls changements possibles sont ceux qui se produisent au sein des combinaisons des quatre éléments existants. Il formula également une théorie primitive de l'évolution, affirmant que les hommes et les animaux se sont développés à partir de formes antérieures.

Démocrite

1 PRÉSENTATION
Démocrite (v. 460-v. 370 av. J.-C.), philosophe grec, qui a développé la théorie atomiste de l'Univers, dont la première formulation avait été émise par son mentor, le philosophe Leucippe.

2 LE « PHILOSOPHE RIEUR »

Né à Abdère (en Thrace), Démocrite, « poussé par le désir de s'instruire » selon Cicéron, fait de nombreux voyages. Sa vie est peu connue : il aurait écrit cinquante-deux ouvrages, traitant de l'éthique, de la physique, des mathématiques, de la musique et des techniques. Il parvient notamment à formuler une explication rationnelle de la nature, reprise par Épicure et ses successeurs. Il est difficile d'évaluer l'œuvre de Démocrite, car seuls quelques fragments nous sont parvenus, cités le plus souvent par des auteurs qui ne partageaient pas sa philosophie.

Faute de témoignages fiables sur la vie de Démocrite, la littérature antique fournit de nombreuses anecdotes qui traduisent, au moins en partie, la manière dont il était perçu en Grèce et à Rome. Certains affirment qu'il a délaissé son patrimoine pour se consacrer à la pensée. D'autres, notamment Plutarque, racontent qu'il s'est ôté la vue pour ne plus être distrait par les objets extérieurs, notamment par les femmes qu'il aurait, aux dires de Tertullien, voulu aimer toutes. La plupart s'accordent à en faire un modèle de bonne humeur ; Juvénal, dans ses Satires, en a fait l'épigramme : « Un rire perpétuel secouait Démocrite. »

3 THÉORIE DE L'ATOMISME

Selon Simplicius, un commentateur d'Aristote, Démocrite admet deux principes de formation de l'Univers : le plein, qu'il nomme, à la suite de son maître Leucippe, atomos, c'est-à-dire « indivisible » ; le vide, dans lequel se déplacent les particules de matière pure, minuscules, invisibles, indestructibles et infinies en nombre. La diversité de tout ce qui est découle de la multiplicité des formes qui peuvent naître de la combinaison des atomes.
Démocrite conçoit la création des mondes comme la conséquence naturelle de l'incessant tournoiement des atomes dans l'espace. Ceux-ci se déplacent au hasard dans le vide, se heurtent mutuellement, puis se rassemblent, formant des figures, qui se distinguent par leur taille, leur poids et leur rythme. Ces figures peuvent elles-mêmes entrer dans la composition d'objets plus complexes. Les différences qualitatives perçues par les sens entre les choses, tout comme l'apparition, le déclin et la disparition de

celles-ci, ne résultent pas de qualités inhérentes aux atomes, mais de leur disposition quantitative.
« Démocrite omet de traiter de la cause finale, et ainsi ramène à la nécessité toutes les voies de la nature. » Aristote résume par ces mots l'originalité radicale de la pensée de Démocrite. Pour la première fois, un système du monde est élaboré sans présupposer qu'un esprit a l'intention de le fabriquer ou de le créer (voir athéisme). La théorie atomiste préfigure la pensée moderne, non parce qu'elle utilise le terme « atome », mais parce qu'elle s'efforce de construire la complexité du réel à partir de principes réels. Cause et effet doivent être définis sur le même plan. Par cette détermination d'une causalité homogène, Démocrite et Leucippe posent les fondements de la recherche objective et de l'esprit scientifique.

Diogène

Diogène (v. 404-323 av. J.-C.), philosophe grec considéré comme le père des cyniques, école fondée par Antisthène au IVe siècle av. J.-C. Né à Sinope (actuelle Sinop, Turquie), il fit ses études à Athènes, où il fut le disciple d'Antisthène, qui enseignait que l'on ne doit pas respecter les conventions sociales et qu'il faut fuir le plaisir. Diogène se plongea dans une vie d'austérité et d'automortification. Il vivait dans un tonneau, portait des vêtements grossiers, s'alimentait simplement et dormait à même le sol dans les rues ou sous des porches. Mais sa vie excentrique ne lui fit pas perdre l'estime des Athéniens qui admiraient son mépris du confort. Le bien pratique était la préoccupation majeure de Diogène, qui ne dissimulait pas son dédain de la littérature et des

beaux-arts. Il se moquait des hommes de lettres qui lisaient les souffrances d'Ulysse d'une traite, tout en négligeant les leurs, tout comme des orateurs qui étudiaient les méthodes de recherche de la vérité au lieu de mettre celle-ci en pratique. Lors d'un voyage à Egine, il fut capturé par des pirates, amené en Crète et vendu comme esclave. Lorsqu'on lui demandait dans quel domaine il excellait, il répondait : « Dans le commandement ». Il fut acheté par un dénommé Xéniade de Corinthe, qui, conscient de sa valeur, l'affranchit et l'engagea comme tuteur de ses enfants. La légende raconte qu'on vit Diogène se promener en plein jour dans les rues d'Athènes, une lanterne à la main, disant être à la recherche d'un homme. À une autre occasion, Diogène aurait eu un entretien avec Alexandre le Grand, qui aurait entamé la conversation en disant : « Je suis Alexandre le Grand », ce à quoi le philosophe aurait répondu : « Je suis Diogène le Cynique ». Alexandre lui ayant alors demandé ce qu'il désirait, le philosophe aurait répondu : « Que tu t'ôtes de mon soleil ». Son assurance aurait fait une telle impression sur Alexandre qu'il se serait éloigné en disant : « Si je n'étais pas Alexandre, j'aimerais être Diogène ».
Si l'on en croit la tradition, Diogène mourut à Corinthe le même jour qu'Alexandre. Entièrement absorbé par la sagesse pratique, il ne créa pas de système de philosophie. Certaines œuvres littéraires, attribuées à Diogène, ont été identifiées comme des faux.

Diogène Laërce

Diogène Laërce (IIIe siècle apr. J.-C.), auteur d’une œuvre d’historiographie philosophique unique dans l’Antiquité.

De lui, nous ne savons presque rien. Il a vécu à Nicée, en Bithynie (actuelle Turquie). Il semble, en outre, n'avoir appartenu expressément à aucune école philosophique.
« La philosophie a deux origines : la première est dite ionienne, puisque Thalès fut le maître d'Anaximandre ; la seconde est dite italique, d'après Pythagore qui enseigna la philosophie le plus souvent en Italie » : ainsi peut-on résumer l'introduction des Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres, écrites par Diogène Laërce.
Cette introduction est à peu près le seul plan que Diogène se soit proposé de suivre. Son ouvrage est en effet une compilation d'apophtegmes, d'anecdotes, de testaments et de lettres issues de traditions plus ou moins douteuses. Qu'il s'agisse de l'Académie, du Lycée, du Portique, des Sceptiques ou du Jardin, seules les idées des fondateurs sont développées. Cependant, certaines sources hellénistiques ainsi que de larges pans de la philosophie de ce temps — notamment sophistique —, ne nous sont connus qu'à travers ce recueil d'extraits dépourvu de cohérence interne.
On notera enfin que, pour faire état d'une érudition éclectique qui nous restitue tout de même les Vies des philosophes dans « la diversité de leur dogmes et fantaisies » (Montaigne), Diogène a en outre fourni le modèle de la plupart des histoires de la philosophie, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Confucius

1 PRÉSENTATION
Confucius (551–479 av. J.-C.), penseur et éducateur chinois.

Confucius est le nom latin donné au XVIe siècle par les Jésuites de Chine à Kong Qiu, plus connu sous le nom de Kongfuzi (littéralement, « maître Kong »).

2.LA VIE DE CONFUCIUS SELON LA TRADITION

La vie de Confucius fait l'objet de plusieurs biographies classiques. Celles auxquelles la tradition confucéenne fait le plus souvent référence sont dues à l'historien Sima Qian et au philosophe Mengzi (Mencius), mais il en existe beaucoup d'autres ; la plupart considèrent Confucius comme un être quasi surnaturel, dont la vie aurait été ponctuée d'événements extraordinaires. La biographie la plus « réaliste » — et la plus couramment retenue — est celle qu'a rédigée Sima Qian dans le Shiji (« Mémoires historiques », Ier siècle av. J.-C.).

2.1 Une éducation classique

Selon ces textes — qui diffèrent en de nombreux points les uns des autres —, Confucius naît en 551 av. J.-C. dans le village de Zou, près de Qufu, dans la principauté de Lu (actuelle province de Shandong). Son père, petit fonctionnaire, meurt alors qu'il n'a que trois ans, et le jeune garçon est élevé par sa mère. Il reçoit une éducation classique qui lui permet de maîtriser les rites, la musique, l'écriture, le calcul, la conduite et le tir à l'arc, ainsi que la poésie, l'histoire et les classiques. Après la mort de sa mère, il commence à enseigner.

2.2 Le rôle public de Confucius

Confucius progresse dans la hiérarchie du corps des fonctionnaires, et obtient à l'âge de cinquante ans la charge de ministre de la justice, où il démontre sa grande sagesse. Son intelligence et sa diplomatie permettent la signature d'un traité de paix avec les dirigeants du pays de Qi et la restitution d'un territoire autrefois annexé au pays de Lu. Confucius se voit alors octroyer la charge de Premier ministre auprès de Ji Huanzi. Ce dernier se laisse cependant corrompre par les dirigeants du pays de Qi et Confucius décide de démissionner.

2.3 L'exil, l'enseignement et l'influence de Confucius

Accompagné de ses disciples les plus fidèles, il s'exile et part à la rencontre des dirigeants des autres principautés du pays, auxquels il propose son enseignement. Ses idées font partout forte impression, mais personne ne se risque pourtant à les mettre en pratique. Confucius revient finalement dans son pays natal à l'âge de 68 ans, et se consacre désormais à son enseignement ainsi qu'à l'écriture, présidant au choix des poèmes du Shijing (« Canon de la poésie »), commentant le Yijing (« Livre des mutations »), et compilant le Chunqiu (« les Printemps et les Automnes »). Il meurt à l'âge de 72 ans, laissant derrière lui plus de 3 000 élèves, parmi lesquels 72 sont réputés avoir assimilé l'essence de son enseignement. Après sa mort, ses disciples réunissent ses paroles en un ouvrage appelé les Entretiens (Lunyu).

3. UNE BIOGRAPHIE DIFFICILE À ÉTABLIR

La biographie traditionnelle de Confucius paraît réaliste, pourtant certains détails trop « parfaits » incitent à la considérer avec prudence. Son nom, par exemple, se prête à trop d'interprétations symboliques pour être son véritable nom de naissance, et les dates clés de sa vie s'accordent trop « facilement » avec certains nombres particuliers : il serait ainsi né 500 ans après le duc de Zhou, aurait fait la preuve de sa sagesse à l'âge de 50 ans et serait mort à l'âge de 72 ans après avoir formé 72 disciples ; or ces trois chiffres — 50, 72 et 500 — possèdent une signification toute particulière selon la pensée chinoise traditionnelle. L'analyse démontre, en réalité, que Confucius n'a sans doute jamais été ministre de la justice, qu'il n'a vraisemblablement pu choisir les poèmes du Shijing, dont la compilation lui est antérieure, et n'est sans doute l'auteur ni du Chunqiu, ni d'aucun commentaire du Yijing. Ce qui est certain en revanche, c'est qu'un homme d'une envergure peu commune — qui peut être appelé « Confucius », par commodité et en l'absence de sources fiables — est né pendant la période des Printemps et des Automnes dans la principauté de Lu. Issu de cette petite aristocratie sans prestige ni fortune, lettrée et chargée de l'administration locale, il n'obtient probablement au cours de sa vie aucune véritable reconnaissance sociale, ses idées trop généreuses ne trouvant pas d'application pratique. Il se consacre alors à l'enseignement et réunit autour de lui un petit cercle de disciples fidèles, qui tentent de perpétuer sa pensée après sa mort.

4 PENSÉE ET POSTÉRITÉ

La pensée de Confucius s'inscrit dans son époque, celle de la fin de la dynastie des Zhou et de la décadence d'un empire. Philosophes, intellectuels et penseurs cherchent alors à énoncer des principes capables d'avoir une action sur les puissants qui gouvernent le pays et des préceptes en mesure de les aider à rétablir l'ordre.
L'enseignement de Confucius apparaît dans ce cadre plus pratique que spirituel. Se considérant lui-même comme un éducateur plutôt que comme un philosophe, insistant sur la force de l'expérience plutôt que sur la pensée théorique, il prône le retour à une véritable morale politique, soutenue par le respect des rites et des règles sociales, seule garante selon lui de la mise en place d'un gouvernement juste.
Après la mort de Confucius, ses disciples se sont dispersés, puis sont revenus sur le lieu de sa disparition, où ils ont fondé un culte. Des écoles se revendiquant de sa pensée se sont alors formées, donnant naissance au confucianisme.

Cléanthe

Cléanthe (v. 331 av. J.-C.-v. 232 av. J.-C.), philosophe grec stoïcien.
Né en Asie Mineure, Cléanthe se rend à Athènes vers 280 av. J.-C. et y suit l'enseignement de Zénon de Citium. À la mort de celui-ci, en 263 av. J.-C., Cléanthe prendra la direction du Portique, et la légende veut qu'il se soit laissé mourir de faim à quatre-vingt dix-neuf ans.
Des quelque cinquante ouvrages qu'il aurait écrits (et dont Diogène Laërce a consigné les titres), seuls subsistent des

fragments, le plus important étant celui de son Hymne à Zeus.
L'apport de Cléanthe à la doctrine stoïcienne est d'avoir renouvelé et complété l'enseignement de son maître Zénon. S'intéressant surtout à la théologie et à la morale, Cléanthe soutient l'idée d'une représentation moniste et panthéiste de l'univers, et affirme la suprématie de la raison divine, de l'universelle nature conformément à laquelle il convient de vivre.

Cicéron

1 PRÉSENTATION
Cicéron (106-43 av. J.-C.), homme politique romain, orateur et écrivain latin.

2. UN « HOMME NOUVEAU » AU SÉNAT ROMAIN
2.1.Une fulgurante carrière des honneurs

Né à Arpinum (aujourd'hui Arpino, en Italie), dans une famille patricienne, aisée et cultivée, Marcus Tullius Cicero — francisé en Cicéron — reçoit une éducation choisie à Rome puis à Athènes. Avec son jeune frère Quintus, il fréquente les plus grands maîtres de l'époque dans l'art oratoire et le droit, et se montre brillant en philosophie et en rhétorique — deux domaines indissociables à l'époque. De retour à Rome, Cicéron s'oriente vers la profession d'avocat, où il se distingue rapidement par son talent oratoire. Cependant, en 79 av. J.-C., désireux de compléter ses connaissances dans les domaines du droit, de l'art oratoire et de la philosophie, il repart pour la Grèce (où il se lie d'amitié avec Titus

Pomponius Atticus) et poursuit sa quête de savoir jusqu'en Asie Mineure.
De retour à Rome en 77 av. J.-C., Cicéron se lance dans la carrière politique : questeur en 75, il est élu au Sénat dès 74. En 69, il est édile, puis accède à la charge de préteur en 66. Il gravit ainsi les différents échelons de la carrière des honneurs (cursus honorum) et, bien que n'étant pas aristocrate lui-même, obtient le soutien de l'aristocratie romaine, qui pousse cet homme nouveau (Homo novus) jusqu'au poste de consul en 63 av. J.-C., aux dépens de son rival Catilina.

2.2 La rivalité avec Catilina

En 63 av. J.-C., alors que Cicéron est au pouvoir comme consul, son rival Catilina conspire et projette de prendre le pouvoir par une insurrection armée. Averti du complot, Cicéron interpelle ainsi son rival en plein Sénat : Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ? (« Jusqu'à quand, Catilina, vas-tu abuser de notre patience ? »). La loi martiale est immédiatement proclamée et Cicéron, dans l'urgence, ordonne l'exécution sommaire de Catilina et de ses complices. Mais, en 58 av. J.-C., il se voit accuser par un autre de ses ennemis, le plébéien Claudius Pulcher (auquel se rallient Jules César et d'autres sénateurs), d'avoir agi à la hâte, sans laisser la justice suivre son cours habituel, ni consulter le peuple romain. À la suite de ces accusations, le consul est contraint à l'exil : il quitte Rome pour un séjour d'un an en Grèce. C'est Pompée, membre du premier triumvirat aux côtés de Jules César et Crassus, qui le rappelle à Rome.

2.3 De la prudence à la proscription

De retour à Rome en 57 av. J.-C., Cicéron reprend son activité d'avocat, mais se tient prudemment à l'écart des responsabilités politiques. En 51 av. J.-C., il accepte toutefois une nomination au poste de proconsul en Cilicie. Lorsqu'il rentre à Rome en 50 av. J.-C., la guerre civile menace, opposant Pompée à Jules César. Cicéron choisit de se ranger parmi les amis de Pompée ; mais, après la victoire de Jules César et la fuite des partisans de Pompée en 48 av. J.-C., il se retire prudemment de la scène publique et choisit de se consacrer à l'écriture en attendant le pardon de César (qui lui est accordé).
Après l'assassinat de César en 44 av. J.-C., Cicéron revient à la politique, persuadé que cette mort va permettre à la démocratie de retrouver ses droits dans Rome : dans l'espoir d'un retour de la République, il apporte son soutien au fils adoptif de Jules César, Octave (futur empereur Auguste) dans sa lutte contre le consul Marc Antoine. Cependant, lorsqu'Octave et Marc Antoine se réconcilient et s'allient au sein d'un second triumvirat, Cicéron est parmi les premiers à faire les frais de cette alliance : accusé d'être un ennemi de l'État, il est proscrit et exécuté le 7 décembre 43 av. J.-C.

3. L'HOMME DE LETTRES ET L'ORATEUR

Dans ses moments de retraite, Cicéron consacre son temps à l'écriture. Sa prose, quoiqu'inspirée par la pensée et la rhétorique grecques, est très représentative du latin classique, dans sa forme la plus pure et la plus rigoureuse.

Son style, qui utilise un lexique très riche, avec des emprunts au grec notamment, allie la force et la précision ; il devient ainsi un modèle pour toute la prose latine, et l'on définit même cette période littéraire d'« époque cicéronienne ».

3.1 Les compositions rhétoriques

Parmi les écrits rhétoriques de Cicéron, citons notamment De l'invention (De inventione), un ouvrage de jeunesse, et De l'orateur (De oratore), œuvre de maturité composée sous forme de dialogues et dans laquelle l'auteur énumère les compétences nécessaires pour faire un bon orateur : culture, intelligence, éloquence et capacité à donner vie à son discours. Il ajoute à ces traités une œuvre historique et polémique, Brutus, puis l'Orateur (Orator), ouvrages dans lesquels il confronte différentes écoles d'éloquence. Ces ouvrages sont l'œuvre d'un rhétoricien accompli, et apportent en outre de précieux renseignements historiques sur Rome.

3.2 Les essais philosophiques

Au-delà de leur valeur intrinsèque, les essais philosophiques de Cicéron apportent un témoignage primordial sur la philosophie grecque : non seulement ils font office d'ouvrages de vulgarisation pour des œuvres grecques d'accès difficile, mais ils ont permis également de connaître le contenu de textes grecs aujourd'hui disparus.
Nombre des œuvres philosophiques de Cicéron, loin de traiter de sujets théoriques et abstraits, sont étroitement

liées aux événements de son existence, et portent sur des questions d'éthique, dans la vie quotidienne comme dans la vie politique. C'est surtout après 45 av. J.-C. et la mort de sa fille Tullia, que Cicéron se consacre à cette discipline, avec un premier traité intitulé la Consolation, dans lequel il s'interroge sur les moyens de surmonter la douleur du deuil. Dans son traité les Tusculanes (Tusculanae), il évoque la question du bonheur, et dans des traités mineurs, mais très appréciés pour leur sagesse simple, intitulés De la vieillesse (De senectute) et De l'amitié (De amicitia), il s'interroge sur les relations entre les êtres et sur le sens de la vie. Il aborde la question du divin dans De la nature des dieux (De Natura Deorum) et dans De la divination, et traite de la connaissance dans les Académiques. Parmi ses ouvrages de philosophie politique à proprement parler figurent De la République (De republica), et Des Lois (De legibus), mais aussi Des Devoirs (De officiis), dans lequel il définit une sorte d'éthique du citoyen au sein de la République. En particulier, dans De la République, il s'inspire des travaux de Platon et d'Aristote pour définir la forme de gouvernement la plus parfaite à ses yeux, en plaçant Rome au cœur de ses conclusions.

3.3 Les plaidoyers d'avocat

Parmi les œuvres les plus célèbres de Cicéron qui sont parvenues jusqu'à nous figurent bon nombre de ses plaidoyers d'avocat, qui mettent en œuvre les théories sur l'art oratoire qu'il a par ailleurs élaborées. Ses plaidoyers, loin s'en faut, n'ont pas tous été prononcés : certains ont même été composés alors même que le procès où ils auraient

dû figurer était clos. C'est dire à quel point le plaidoyer était pour Cicéron un genre littéraire à part entière.
L'un des premiers et des plus éclatants succès remportés par Cicéron est, en 70 av. J.-C., son plaidoyer contre le préteur Verrès, gouverneur de Sicile, accusé de profiter des pouvoirs qui lui sont conférés pour piller les temples et rançonner les habitants de l'île. Le recueil (les Verrines) regroupe sept discours contre Verrès, dont deux seulement ont été prononcés lors du procès. Un autre plaidoyer qui nous est parvenu, intitulé Pour Milon (Pro Milone), a même été composé après la fin — malheureuse pour l'avocat et son client — du procès dudit Milon.

3.4. Les discours et les harangues politiques

Les discours consulaires de Cicéron font également grande impression en leur temps, et comptent pour beaucoup dans ses succès politiques. Parmi eux, citons Sur la loi agraire (De lege agraria), mais surtout les harangues que Cicéron prononce contre Catilina au moment de la conjuration de ce dernier. Ces quatre Catilinaires (Catilinam gratio) ont été composées après la fuite de Catilina et l'arrestation de ses partisans, dans un contexte politique extrêmement tendu ; elles sont marquées par cette tension et par la conscience aiguë que le consul a de la gravité de sa décision. Sa deuxième grande œuvre politique s'intitule les Philippiques (Philippicae) : cette série de quatorze discours virulents est composée contre Marc Antoine, à l'époque où Cicéron soutient Octave ; le titre même de ces discours, faisant référence à Philippe de Macédoine, dénonce les volontés antidémocratiques de l'ancien consul.

3.5 La correspondance

La correspondance de Cicéron — adressée entre 68 et 43 av. J.-C. à son frère (ad Quintum fratrem) et ses amis (notamment à Titus Pomponius Atticus, ad Atticum) — représente également une part importante de son œuvre ; non seulement ces lettres en disent long sur la personnalité de leur auteur, mais elles sont riches d'enseignements sur la vie politique et les coutumes de la Rome antique.
L'œuvre de Cicéron a eu une grande influence sur le poète italien Pétrarque, sur saint Augustin et sur de nombreux auteurs de la Renaissance, notamment Érasme. Voltaire et Jean-Jacques Rousseau ont également été influencés par sa pensée. Elle reste aujourd'hui l'une des mieux connues et des plus accessibles de la Rome antique.

Chrysippe

Chrysippe (v. 281 av. J.-C.-v. 205 av. J.-C.), philosophe grec. Né à Soloi près de Tarse en Cilicie (actuelle Turquie), Chrysippe est le troisième scholarque élu à la tête du Portique vers 233. Après, semble-t-il, une courte carrière de coureur de fond, rien ne devait plus l'écarter de sa vocation philosophique.
De fait, à raison de cinq cents lignes par jour, ce polémiste érudit, réputé hautain et indépendant, devait entièrement renouveler la philosophie stoïcienne. Des sept cents ouvrages truffés d'amples citations, dont une quarantaine étaient exclusivement consacrés à ses Investigations logiques, seuls une liste de titres, quelques extraits ou résumés nous sont

parvenus : l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie entre autres, nous prive désormais de cette œuvre immense dont Diogène Laërce, ou Plutarque et Galien, adversaires tardifs du stoïcisme, ne sauraient nous restituer la cohérence.
En effet, outre les écrits polémiques essentiellement dirigés contre la Nouvelle Académie, le scholarque stoïcien s'est attaché à traiter systématiquement tous les domaines (ou topoi) du savoir, conformément à sa théorie du « mélange total ». Philosophie, physique, éthique et logique sont ainsi les objets d'un « enseignement combiné ». Or, s'efforcer de croiser toutes les disciplines — au prix d'un mauvais style a-t'on dit —, c'est se conformer à l'exigence fondamentale du stoïcisme pour lequel les partitions du savoir comme du monde n'ont pas lieu d'être. En effet, si « une seule goutte de vin peut se mélanger à la mer entière et s'étendre au monde entier » comme le prétend Chrysippe, et si entre un corps et un fait il n'y a qu'une différence de degré, c'est-à-dire de « tension » (tonos), alors la connaissance ne s'applique pas à un objet à l'exclusion d'un autre, mais au monde lui-même en tant que totalité organique finie. Mais d'où vient que l'on distingue malgré tout le vin de la mer comme la partie du tout ?
À cela, Chrysippe répondrait que le monde est une respiration cosmique ; il est animé d'un mouvement alternatif ou cyclique, tour à tour centripète et centrifuge, oscillant entre son expansion et sa résorption. Or respirer, c'est aussi bien inspirer qu'expirer. Dès lors, « enlever l'un c'est enlever les deux » ; il faut donc choisir les deux à la fois. C'est ainsi qu'il invente le concept de pneuma, ou souffle enflammé.
C'est à ce principe igné, âme intelligente et artiste, que nous devons, par-delà leur apparente antithèse, la stabilité ou la

cohésion interne de l’univers comme des corps qu’il contient. Le sujet n’a donc pas à choisir entre les termes de l’alternative, mais doit concourir à la conspiration ou à l’harmonie universelle en veillant à établir une solution de continuité, une concordance entre les corps et les incorporels (physique), le bien et le mal (éthique) ainsi que le vrai et le faux (logique). Autrement dit, le sage se contente de donner son « assentiment » au destin comme au monde, tels quels, en rendant le hasard nécessaire, et vice versa. C’est pourquoi, « si je savais que mon destin était maintenant d’être malade, ma tendance serait de m’y porter ; de même le pied, s’il était intelligent, aurait une tendance qui le porterait à se faire crotter » : ainsi parlait Chrysippe qu’on prétend être mort de rire vers 206, en voyant un âne manger ses figues.

Carnéade

Carnéade (v. 219-129 av. J.-C.), philosophe grec né à Cyrène (à présent Shahat, en Libye). Il étudia le stoïcisme à Athènes, puis fonda la Nouvelle, ou Troisième Académie, extension de l'ancienne Académie créée par Platon. En 155 av. J.-C., Carnéade fut envoyé à Rome, en ambassade pour plaider la cause d'Athènes à la suite du sac d'Orope. Durant son séjour, il donna des conférences sur le scepticisme, professant que la connaissance est impossible et qu'il n'existe pas de critère de vérité. Mais l'homme d'État Caton l'Ancien, persuadé que la philosophie de Carnéade était dangereuse pour la jeunesse romaine, incita le Sénat romain à le bannir. Sa morale était pourtant marquée par la mesure et la prudence, à la manière de celle des stoïciens,

dont il critiqua surtout le dogmatisme. C'est grâce à Clitomaque de Carthage que nous connaissons sa doctrine, et grâce également à Cicéron qui s'en inspira probablement dans ses Académiques.

Aristote

1 PRÉSENTATION
Aristote (384-322 av. J.-C.), philosophe grec.
À son nom sont attachées la métaphysique et la logique, et son importance dans l'histoire de la philosophie est considérable, tandis que son œuvre ne cesse d'influencer la pensée occidentale sous toutes ses formes.

2 VIE

Né à Stagire, en Macédoine, fils d'un médecin à la cour royale, Aristote se rend à Athènes à l'âge de dix-sept ans pour suivre l'enseignement de Platon à l'Académie. Il sera l'un de ses disciples les plus brillants.
À la mort de Platon en 347 av. J.-C., Aristote part pour Assos, en Asie Mineure, où il devient le conseiller politique du tyran Hermias. Philippe de Macédoine le fait appeler en 343 et le nomme précepteur de son fils, le futur Alexandre le Grand.
En 340, après l'accession au trône d'Alexandre, Aristote rentre à Athènes et fonde sa propre école, rivale de l'Académie : le Lycée, ou Peripatos, ainsi nommé à cause du péristyle où se promenaient maîtres et disciples, qui recevront le nom de péripatéticiens.

À la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C., tandis qu'une forte tendance antimacédonienne se propage à Athènes, Aristote, accusé d'impiété pour l'ode qu'il a composée à la mort de son ami Hermias, doit se retirer sur l'île d'Eubée où il meurt l'année suivante, à l'âge de soixante-deux ans.

3. ŒUVRES ET CLASSIFICATION DU SAVOIR

Comme son maître Platon, Aristote utilise la forme du dialogue (Sur la philosophie) pendant ses premières années à l'Académie, mais ce type d'ouvrages ne subsiste qu'à l'état de fragments, recueillis par des auteurs postérieurs. Il en est de même des quelques brefs travaux techniques qu'il a composés, au nombre desquels figurent un dictionnaire des termes philosophiques et un résumé des théories de Pythagore. En revanche nous sont parvenues les notes de cours du philosophe, rassemblées et agencées après sa mort, qui portent sur presque tous les domaines de la connaissance et de l'art.
Aristote a proposé une classification des sciences et de l'organisation du savoir : il isole premièrement les sciences dites théorétiques, qui composent la philosophie théorique (mathématiques, physique et théologie) ; puis la philosophie pratique, qui traite des questions morales (éthique, politique) ; enfin la philosophie poétique, qui s'intéresse à la production (poïèsis), notamment celle des œuvres d'art (poétique, rhétorique).
Les traités logiques qui composent l'Organon n'appartiennent pas à cette partition du savoir. En effet, Aristote ne considère pas la logique comme une partie de la science mais plutôt comme un instrument de celle-ci. C'est ce que rend le

sens du mot organon, « instruments » : la logique est un outil fournissant les moyens d'obtenir des connaissances positives.
L'Organon est composé de six traités : Catégories, De l'interprétation, Premiers Analytiques, Seconds Analytiques, Topiques, et Réfutations sophistiques.
Les travaux en sciences physiques et biologiques sont constitués par la Physique, Traité du ciel, De la génération et de la corruption, Météorologiques, Traité de l'Âme, ainsi que par les petits traités biologiques et zoologiques.
La « Philosophie première » d'Aristote a pour objet les questions les plus générales de la philosophie. Elle est composée d'écrits sur les limites et les propriétés de l'être, et traite des premiers principes, du Premier Moteur ou cause première, comme intellect pur, parfaitement homogène et immuable, « pensée de la pensée ».Ces écrits ont été réunis dans la Métaphysique (v. 60 av. J.-C.), comprenant les quatorze livres qui font suite à la Physique (meta signifie « après » en grec).
L'Éthique à Eudème et l'Éthique à Nicomaque constituent les écrits relatifs au bien, auxquels il faut adjoindre la Politique.
Enfin, la philosophie de la poiésis est constituée par la Rhétorique et la Poétique (partiellement conservée).

4 PHILOSOPHIE DU LANGAGE

4.1 Logique

Si l'homme est un animal raisonnable, c'est avant tout un être doué de langage, dont il convient d'analyser le fonctionnement. Aristote n'a cependant pas élaboré de logique formelle.

Dans les traités qui composent l'Organon, il entreprend donc l'étude de la proposition et du raisonnement, soit de la combinaison de plusieurs propositions.
Aristote pose en particulier des règles régissant l'enchaînement des idées dans le raisonnement qui, à partir de prémisses vraies, ne devraient jamais mener à de fausses conclusions (règles de validité). Dans le raisonnement, les relations fondamentales forment des syllogismes. Dans un fameux exemple, les deux prémisses « Tous les hommes sont mortels » et « Tous les Grecs sont des hommes » établissent la conclusion que « Tous les Grecs sont mortels ».
Aristote considère également le syllogisme comme l'instrument privilégié de la science, en ce qu'il permet, à partir de principes généraux et universels, de passer à un savoir particularisé (sachant que l'universel est le particulier en puissance). Le syllogisme met aussi en évidence le principe de causalité, qu'Aristote a complété d'une quatrième cause, la cause finale.

4.2 Dialectique et analytique

Se démarquant de Platon, qui tient la dialectique pour la seule méthode appropriée aussi bien à la science qu'à la philosophie, Aristote distingue entre la dialectique et l'analytique. La dialectique, ou art de la discussion (dialektikè), qui propose les règles de la pensée dialoguée, ne fait que vérifier la cohérence logique des opinions (probables) ; l'analytique procède déductivement à partir de principes (certains), fondés sur l'expérience et l'observation précise.

5 PHILOSOPHIE DE LA NATURE

À la différence de Platon, qui privilégie les mathématiques, Aristote s'intéresse à la science — peut-être sous l'influence de son père médecin —, et plus particulièrement à la biologie.
Pour Aristote, le monde est constitué d'individus (substances) qui apparaissent dans les genres naturels fixes (espèces). Chaque individu possède un modèle spécifique de développement inné et croît en direction de l'auto-accomplissement adéquat à un spécimen de ce type. Croissance, fin et direction sont ainsi inscrites dans la nature. Bien que la science, selon Aristote, n'étudie que les genres, ceux-ci trouvent leur existence dans des individus particuliers. La science comme la philosophie se doivent donc d'équilibrer et non pas seulement de choisir entre les prétentions de l'empirisme (observation et expérience du sensible) et du formalisme (déduction logique).

5.1 Physique et théorie du mouvement

En astronomie, Aristote considère l'univers comme sphérique et fini, la Terre étant placée en son centre. La région centrale de l'univers est composée de quatre éléments : terre, air, feu et eau. Selon le traité Du ciel, chacun de ces éléments a son lieu propre, déterminé par son poids relatif, sa « gravité spécifique ». Chacun se meut naturellement en ligne droite « la terre vers le bas, le feu vers le haut », vers son lieu propre où il demeurera immobile. Ainsi, le mouvement terrestre est linéaire mais non perpétuel. En revanche, les cieux se meuvent de manière naturelle et

infinie suivant un mouvement circulaire complexe, et sont composés d'un cinquième élément différent, l'éther. Élément supérieur, l'éther est incapable de tout changement autre qu'un changement de lieu dans un mouvement circulaire. La théorie d'Aristote selon laquelle le mouvement linéaire a toujours lieu à travers un milieu de résistance est valable pour tous les mouvements terrestres observables.

5.2 Biologie

Près d'un tiers de l'œuvre d'Aristote porte sur la biologie. Il étudie les fonctions des différentes parties des animaux, qu'elles soient particulières à une espèce ou communes à toutes, et la reproduction.
En zoologie, Aristote décrit un ensemble de types naturels (« espèces ») se reproduisant selon le type parental. Une exception se produit, pense-t-il, lorsque des vers et des mouches, animaux « très inférieurs », naissent de fruits pourris ou de déjections par « génération spontanée ». Les cycles typiques de vie sont des épicycles ; le même modèle se répète, mais par une succession linéaire d'individus. Ces processus sont intermédiaires entre les orbites invariables des astres et les simples mouvements linéaires des éléments terrestres. Les espèces s'échelonnent du simple (vers et mouches au bas de l'échelle) au complexe (êtres humains au sommet).

5.3 Psychologie

La psychologie consiste pour Aristote en l'étude de l'âme. Insistant sur le fait que la forme (essence ou élément

caractéristique immuable d'un objet) et la matière (substrat indifférencié commun aux choses) coexistent toujours, Aristote définit l'âme comme « le genre de fonctionnement d'un corps, organisé de telle sorte qu'il peut supporter des fonctions vitales ». En considérant l'âme comme fondamentalement associée au corps, Aristote s'oppose à la thèse pythagoricienne qui fait de l'âme une entité spirituelle emprisonnée dans le corps. La doctrine aristotélicienne synthétise la conception antérieure selon laquelle l'âme n'a pas d'existence séparée du corps et la conception platonicienne de l'âme comme entité distincte et immatérielle.

C'est par l'opération de l'âme que les aspects moraux et intellectuels de l'humanité se développent. L'intellect humain dans sa forme la plus haute, le nous poetikos, « esprit actif », est irréductible à un processus physique mécanique. Un tel intellect, cependant, présuppose un « esprit passif » individuel qui, semble-t-il, ne transcende pas la nature physique.

Aristote a exposé clairement la relation entre la compréhension humaine et les sens dans une formule qui est devenue le mot clé de l'empirisme : la connaissance se fonde sur l'expérience sensible : « Il n'y a rien dans l'intellect, écrit-il, qui ne fut d'abord dans les sens. »

6. MÉTAPHYSIQUE OU SCIENCE DE L'ÊTRE

Parallèlement à la science de la nature, Aristote élabore une science de l'être, de « l'être en tant qu'être », qui prend deux directions distinctes.

D'un côté, il pose l'existence d'un être suprême ou divin, décrit comme le Premier Moteur, principe premier de l'unité et de la finalité dans la nature. Dieu étant parfait, toutes les choses dans le monde tendent donc vers lui puisqu'elles désirent toutes en partager la perfection. D'autres moteurs existent de même, « les moteurs intelligents des planètes et des étoiles ». Mais le Premier Moteur, comme le décrit Aristote, se prête peu à des fins religieuses. Par exemple, il ne prend aucun intérêt à ce qui se passe dans le monde, monde dont il n'est pas le créateur. Aristote limite sa « théologie » à ce que, selon lui, la science exige et peut établir.
Mais la science de l'être ne se limite pas à l'être particulier qu'est l'être suprême. Il est encore cet être général et universel qu'on trouve au-delà des genres, l'être « commun à toutes choses » qui se dit « en une pluralité de sens ».

7 PHILOSOPHIE PRATIQUE

7.1 Éthique

Le libre choix de l'individu rend impossible une analyse absolument exacte des faits sociaux humains. En conséquence, les « sciences pratiques », comme la politique et l'éthique, ne reçoivent le titre de sciences que par analogie. Les limitations inhérentes à la science pratique sont clairement illustrées par les conceptions aristotéliciennes de la nature humaine et de son accomplissement. Chez chaque individu, la nature humaine embrasse la capacité à prendre des habitudes ; mais les habitudes que prend un individu particulier dépendent de sa culture et de ses choix personnels répetés. Tous les êtres

humains recherchent le « bonheur » en tant que réalisation active et engagée de leurs capacités innées, mais ce but peut être atteint de multiples façons.
L'Éthique à Nicomaque présente une analyse du caractère et de l'intelligence dans leur relation au bonheur. Aristote distingue dans la « vertu », ou excellence humaine, la vertu morale et la vertu intellectuelle. La vertu morale est une expression du caractère formé par les habitudes qui reflètent des choix répétés. Une vertu morale est toujours le moyen terme entre deux extrêmes moins désirables. Le courage, par exemple, est le moyen terme entre la lâcheté et la témérité inconsidérée ; la générosité entre l'extravagance et l'avarice. Les vertus intellectuelles, cependant, ne sont pas sujettes à cette doctrine du moyen terme.

7.2 Politique

En politique, il existe manifestement plusieurs formes d'association humaine ; les circonstances déterminent la forme appropriée, à savoir les ressources naturelles, les traditions culturelles, l'industrie et la culture de chaque communauté. Aristote ne considère pas la politique comme l'étude d'États idéaux dans une forme abstraite quelconque, mais plutôt comme l'examen de la manière dont les idéaux, les lois, les coutumes et la propriété sont étroitement liés dans des cas concrets.

8 PHILOSOPHIE POÉTIQUE

Dans la Poétique, Aristote présente sa théorie de la poiésis, production de l'œuvre belle. Il met l'accent sur la tragédie, genre suprême, et plus particulièrement sur l'action en ce que la tragédie est une imitation de l'action de la vie.

9 INFLUENCE

Après la mort d'Aristote, sa pensée n'aura pas une influence immédiate. Le déclin de l'Empire romain et l'émergence de philosophies concurrentes, comme l'épicurisme et le stoïcisme, ont éclipsé pour un temps les ouvrages d'Aristote dans le monde occidental.
À partir du Ier siècle apr. J.-C., des commentateurs ont pu systématiser sa pensée, et cet effort permettra, au IXe siècle apr. J.-C., à des érudits arabes d'introduire les textes d'Aristote en traduction arabe dans le monde islamique. Averroès et Avicenne en sont les plus illustres représentants. (Voir Islamique, philosophie.) Au XIIIe siècle, l'Occident latin s'intéresse de nouveau à l'œuvre d'Aristote : saint Thomas d'Aquin y découvre le fondement philosophique de la pensée chrétienne, et la scolastique poursuivra la tradition philosophique fondée sur l'adaptation par saint Thomas de la pensée aristotélicienne.
Enfin, jusqu'au début du XXe siècle, la logique d'Aristote sera encore tenue pour la seule logique.

Aristippe

1 PRÉSENTATION
Aristippe (435 av. J.-C.-355 av. J.-C.), élève de Socrate, influencé par les sophistes, et fondateur de l'école

cyrénaïque (du nom de sa ville de naissance, Cyrène). Aristippe considérait que « la substance du bonheur repose en puissance sur le plaisir ». Son hédonisme a influencé Épicure.
En une période troublée de la démocratie grecque, Aristippe, tout comme Socrate, s'est intéressé à l'éthique. Sa philosophie est directement inspirée des expériences de sa vie. Malheureusement, ses écrits sont perdus ; seuls subsistent témoignages et sentences, souvent pleines d'humour. Platon et Diogène ont été ses adversaires.

2 LA LIBERTÉ INTÉRIEURE

Alors que sa nature porte Aristippe à rechercher les plaisirs des sens et à mener une vie facile, joyeuse et brillante, nécessitant beaucoup d'argent, son refus de tout embrigadement politique (« ni maître ni esclave ») l'entraîne à revendiquer un statut d'étranger à Athènes, avant de devoir accepter celui d'exilé, consécutivement, semble-t-il, à sa ruine. Mais Aristippe sait s'adapter aux circonstances avec pragmatisme. Pour lui, la liberté individuelle se traduit dans la jouissance d'une vie agréable et s'inscrit en opposition aux contraintes intérieures, qu'il dénonce dans un style accusateur à l'ironie arrogante : les excès des plaisirs des sens — qui se retournent contre eux-mêmes (un bien peut devenir un mal) —, la cupidité, les illusions, qui sont autant de maux dont il entend guérir les autres hommes. Il y a, en effet, une volonté psychothérapeutique déclarée dans ses sentences.

3 MAÎTRISE ET UTILITARISME

Aristippe considère que la « maîtrise de soi » est la source de l'autonomie, étayée par l'éducation et la culture, et que les sciences de la nature et les arts appliqués peuvent nous rendre la vie plus facile. Aux spéculations idéalistes platoniciennes, Aristippe préfère une connaissance sensitive directe, plutôt qu'idéique. Sa méthode psychothérapeutique montre que, pour lui, une idée n'est qu'une idée (scepticisme) : dans une situation dramatique, c'est l'idée que l'on s'en fait qui est dramatique. La remplacer par une autre, plus favorable, prise selon un autre point de vue, permettra donc de vivre et d'agir en évitant la douleur.

4 COMMUNIQUER SANS ILLUSIONS

Aristippe a fait de nombreux voyages et du commerce, découvrant ainsi que la communication et les échanges entre les hommes sont sources d'enrichissement intellectuel et financier. Convivialité et amitié sont des vertus qu'il cultive. Il ne semble avoir manifesté aucun intérêt pour les dieux, qu'il a pu considérer comme des illusions, au même titre que le passé ou le futur qui n'existe plus ou pas encore : seul compte de vivre « bien », dans l'éphémère de l'instant présent.

Antisthène

Antisthène (v. 444 av. J.-C.-v. 371 av. J.-C.), philosophe grec, fondateur de l'école de philosophie connue sous le nom de cynisme.

Après avoir suivi les leçons du sophiste Gorgias, qui influencera sa dialectique (négation de la possibilité de conceptualisation, rejet de l’idée de connaissance scientifique), il devient disciple de Socrate, dont il retient le principe moral : c’est dans la pratique de la vertu que réside le bonheur de l’Homme.
Antisthène condamne le luxe et le confort de la civilisation, dont il prône le détachement complet, et exalte les travaux pénibles, de façon à parvenir à la véritable sagesse. Son disciple le plus connu, Diogène, illustrera la figure du philosophe cynique qui agit à sa guise puisqu’il est vertueux.

Anaximène

Anaximène (v. 586 av. J.-C.-526 av. J.-C.), philosophe de la nature, dernier représentant de l’école ionienne fondée par Thalès.
Né à Milet (Ionie), en Asie Mineure, Anaximène est disciple d’Anaximandre, dont il surpasse bientôt la renommée auprès de Pythagore, Leucippe, Démocrite ou encore Anaxagore.
Pour Anaximène, la nature primordiale (Physis) est « une et infinie ». Cette nature est air, qui est donc selon lui l’élément fondamental auquel peut être ramenée toute chose, l’air est donc infini.
Afin d’expliquer comment se forment des objets solides à partir de l’air, Anaximène introduit les notions de condensation et de raréfaction. Selon lui, ces processus transforment l’air, invisible en soi, en quelque chose de visible comme l’eau, le feu et la matière solide. Il pense que l’air s’échauffe et se transforme en feu en se raréfiant et qu’il se refroidit et se solidifie en se condensant.

L’importance d’Anaximène ne tient pas tant à sa cosmologie qu’à sa quête de la nature ultime de la réalité.

Anaxagore

Anaxagore (v. 500-428 av. J.-C.), philosophe grec qui introduisit la notion de « noûs » (en gr.,« esprit » ou « raison ») dans la philosophie présocratique. Les philosophes antérieurs avaient considéré les quatre éléments (terre, air, feu, eau) comme la réalité ultime.
Né à Clazomènes (près de l’actuelle Izmir, Turquie), Anaxagore fut le premier philosophe à s’établir (v. 480) à Athènes, qui deviendra un centre florissant de philosophie. Il eut parmi ses élèves Périclès, Euripide et sans doute Socrate. Au terme d’une trentaine d’années d’enseignement à Athènes, Anaxagore fut condamné pour impiété, ayant soutenu que le soleil était une pierre chaude et que la lune était constituée de terre. Il retourna en Asie Mineure et s’établit à Lampsaque, une colonie de Milet, où il mourut.
Anaxagore a exposé sa philosophie dans Peri physeos (De la nature), dont seuls subsistent quelques fragments. Il pensait que la totalité de la matière existait à l’origine sous forme d’atomes, ou molécules, en nombre infini et infiniment petits, et qu’un ordre initial se fit dans cet infini chaos d’atomes par l’opération de l’intelligence éternelle (noûs).
Il pensait que tous les corps sont de simples agrégats d’atomes, une barre d’or, de fer ou de cuivre étant selon lui composée de particules infimes du même matériau.
Anaxagore marque un grand tournant dans l’histoire de la philosophie grecque : sa doctrine du noûs fut reprise par

Aristote, et sa doctrine des atomes fraya la voie à la théorie atomique du philosophe Démocrite.

PHILOSOPHE DU MOYEN-AGE

Zhu Xi

Zhu Xi (v. 1130-1200), philosophe chinois initiateur d'une nouvelle voie pour le confucianisme, le daoxue, ou « étude du Tao », qui a fait autorité pendant plusieurs siècles en Chine, en Corée et au Japon.
Fils d'un fonctionnaire de Youxi, dans la province de Fujian, Zhu Xi approfondit durant dix années sa connaissance du confucianisme. En 1177, il achève ses commentaires sur Mencius et sur le Lun Yu (analectes) de Confucius. L'apport de Zhu Xi au néo-confucianisme consiste en la systématisation du courant de réaction, qui se dessinait depuis plusieurs siècles, contre le bouddhisme et la part grandissante qu'il prenait dans l'organisation de la vie sociale en Chine.
Zhu Xi reprend le courant rationnel représenté par Cheng Yi et articule le confucianisme autour de la doctrine métaphysique des deux principes, celui de li (la raison) et celui de qi (l'énergie-matière ou éther), donnant le courant Lixue (étude du principe), opposé au Xinue (étude de l'intuition), qui privilégie l'esprit.
Malgré la disgrâce qui l'a touché, l'œuvre de Zhu Xi a été réhabilitée au XIVe siècle. Ses écrits sont rassemblés dans ses Œuvres complètes (Zhu Xi daquan).

Saint Thomas d'Aquin

1 PRÉSENTATION

Saint Thomas d'Aquin (1225-1274), surnommé parfois le « docteur angélique » et le « prince de la scolastique », philosophe et théologien italien qui, par ses œuvres, est devenu la figure majeure de la philosophie scolastique et l'un des principaux théologiens catholiques.

Saint Thomas naquit dans une famille de la noblesse à Roccasecca, près d'Aquino et étudia au monastère bénédictin du Mont-Cassin, puis à l'université de Naples. Il rejoignit l'ordre dominicain avant même de terminer ses études, en 1243, année de la mort de son père. Sa mère, qui était hostile à cette affiliation, l'enferma dans le château familial pendant plus d'un an, dans le vain espoir de le faire renoncer à la voie qu'il avait choisie. Elle le libéra en 1245, et saint Thomas séjourna alors à Paris afin d'y poursuivre ses études. Il fut l'élève du philosophe scolastique allemand Albert le Grand, qu'il suivit à Cologne en 1248. Saint Thomas étant de forte corpulence et d'humeur taciturne, ses camarades novices lui donnèrent le surnom de « Bœuf de Lucanie », mais on raconte qu'Albert le Grand aurait prédit que « ce bœuf emplirait un jour le monde de son meuglement ».

2 PREMIÈRES ANNÉES

Saint Thomas fut ordonné prêtre vers 1250 et commença à enseigner à l'université de Paris en 1252. Ses premiers écrits, essentiellement des résumés et des développements

de ses cours, parurent deux ans plus tard. Sa première grande œuvre, Scripta super libros sententiarum (Commentaires des Sentences, 1256), commentait l'influent ouvrage sur les sacrements de l'Église du théologien italien Pierre Lombard, intitulé le Sententiarum libri quatuor (Quatre Livres de Sentences).
En 1256, saint Thomas obtint son doctorat en théologie et fut nommé professeur de philosophie à l'université de Paris. Le pape Alexandre IV qui régna de 1254 à 1261, le fit venir à Rome en 1259, où il fut investi de la fonction de conseiller et de maître à la cour papale. À son retour à Paris en 1268, saint Thomas se trouva immédiatement impliqué dans une controverse avec le philosophe français Siger de Brabant et d'autres disciples du philosophe Averroès.

3. ÉTUDE D'ARISTOTE ET DES AVERROÏSTES

Pour comprendre l'importance cruciale de cette controverse dans la pensée occidentale, il est nécessaire de se pencher sur le contexte dans lequel elle éclata. Avant l'époque de saint Thomas, la pensée occidentale avait été dominée par la philosophie de saint Augustin, qui aux IVe et Ve siècles enseignait que dans la recherche de la vérité, les hommes doivent se fier à leurs sens. Au tout début du XIIIe siècle, les principales œuvres d'Aristote devinrent accessibles dans une traduction latine, assortie de commentaires d'Averroès et d'autres érudits arabes. La vigueur, la clarté et l'autorité des enseignements d'Aristote rendirent confiance aux érudits dans la connaissance empirique et donnèrent naissance à une école de philosophes appelés averroïstes.

Dirigés par Siger de Brabant, les averroïstes affirmaient l'indépendance de la philosophie vis-à-vis de la révélation. L'averroïsme menaçait l'intégrité et la suprématie de la doctrine chrétienne, ce qui remplissait d'inquiétude les penseurs orthodoxes. Il était impossible d'ignorer l'interprétation que livraient les averroïstes de la doctrine d'Aristote ; la condamner était sans effet. Albert le Grand et d'autres scolastiques avaient tenté de traiter de l'averroïsme, mais sans grand succès. Saint Thomas y parvint brillamment en réconciliant foi et raison.
Acceptant l'importance accordée par saint Augustin au principe spirituel en l'homme, image de Dieu et la thèse averroïste de l'autonomie de la connaissance dérivée des sens, saint Thomas soutenait que les vérités de foi sont parfaitement compatibles avec les vérités de l'expérience sensorielle, telles que les expose Aristote, et qu'elles se complètent mutuellement. Certaines vérités, comme celle du mystère de l'incarnation, ne peuvent être connues que par la révélation ; d'autres, comme celle de la composition des choses matérielles, que par l'expérience ; d'autres encore, comme celle de l'existence de Dieu, sont connues indifféremment par l'une ou l'autre. Toute connaissance, affirmait saint Thomas, naît du contact des sens avec ces objets, mais les données sensorielles ne deviennent intelligibles que par l'action de l'intellect capable de le recevoir qui élève la pensée vers l'appréhension de réalités immatérielles comme l'âme humaine, les anges et Dieu. La compréhension des plus hautes vérités, celles qui concernent la religion, requiert le concours de la révélation. Le réalisme modéré de saint Thomas situait les universaux résolument dans l'esprit, à l'opposé du réalisme extrême, qui les

concevait comme indépendants de la pensée humaine. Contrairement aux tenants du nominalisme et du conceptualisme, cependant, il concédait aux universaux un fondement dans la réalité.

4 DERNIÈRES ANNÉES

Saint Thomas livra un premier aperçu de sa pensée de la maturité dans le traité De unitate intellectus contra averroïstas (De l'unité de l'intellect contre les averroïstes, 1270). Cette œuvre fit se retourner l'opinion contre ses opposants qui furent condamnés par l'Église.
Saint Thomas quitta Paris en 1272 et se rendit à Naples où il s'occupa d'une nouvelle école dominicaine. En mars 1274, Aquin tomba malade en se rendant au concile de Lyon, où le pape Grégoire X l'avait envoyé en mission. Il mourut le 7 mars dans l'abbaye cistercienne de Fossanova.
Saint Thomas fut canonisé par le pape Jean XXII en 1323 et proclamé docteur de l'Église par le pape Pie V en 1567.

5 APPRÉCIATION

Mieux qu'aucun autre philosophe ou théologien avant lui, saint Thomas parvint à mettre la connaissance de son temps au service de la foi. Par son effort de réconciliation de la foi et de l'intellect, il créa une synthèse philosophique entre les œuvres et les enseignements d'Aristote et celles des autres penseurs : Augustin, les autres Pères de l'Église, Averroès, Avicenne les érudits arabes, les penseurs juifs comme Maïmonide, et Salomon ibn Gabirol et ses prédécesseurs dans la tradition scolastique.

L'érudition de saint Thomas était prodigieuse ; son œuvre constitue un des sommets de l'histoire de la philosophie. Après lui, les philosophes occidentaux n'eurent pas d'autre alternative que de se placer modestement dans son sillage ou d'opter pour une direction résolument différente. Au cours des siècles qui suivirent sa mort, la tendance dominante, y compris parmi les penseurs catholiques, fut d'adopter la seconde alternative. L'intérêt pour la philosophie thomiste, commença cependant à renaître vers la fin du XIXe siècle. Dans l'encyclique Aeterni Patris (Du Père éternel, 1879), le pape Léon XIII recommandait de faire de la philosophie de saint Thomas la base de l'enseignement dans toutes les écoles catholiques. Le pape Pie XII, dans l'encyclique Humani Generis (Du genre humain, 1950), affirmait que la philosophie thomiste est le guide le plus sûr de la doctrine catholique et déconseillait de s'en écarter. Le thomisme demeure une école dominante de la pensée contemporaine. Parmi les penseurs, catholiques ou non, qui ont inscrit leur œuvre dans le cadre thomiste, se trouvent les philosophes français Jacques Maritain et Étienne Gilson.
Saint Thomas fut un auteur extrêmement fécond. Ses deux œuvres les plus importantes sont Summa contra gentiles (1261-1264 ; Somme contre les gentils, 1956), virulent traité destiné à convaincre les intellectuels musulmans de la vérité du christianisme et Somme théologique (Summa Théologiae, 1265-1273), en trois parties (« Dieu », « La vie morale de l'homme » et « Le Christ ») dont la dernière demeura inachevée. La Summa theologica a connu de nombreuses rééditions.

Jean Scot Érigène

Jean Scot Érigène (v. 810-v. 877), théologien et philosophe irlandais qui élabora le premier grand système philosophique du Moyen Âge. On présume qu'Érigène est né en Irlande de parents écossais, comme l'indique son pseudonyme Ierugena ou Johannes Eriugena (« né en Irlande »). Vers 847, Charles II, roi de France, le nomma précepteur à la cour et le chargea de traduire en latin les ouvrages néoplatoniciens de Denys l'Aréopagite. Érigène, qui n'avait pas soumis ses écrits à l'approbation du pape Nicolas Ier, dut chercher refuge à la cour de Charles II, où il resta sous la protection du roi jusqu'à la mort de celui-ci en 877. Plusieurs conciles condamnèrent son traité De praedestinatione (« De la prédestination divine », 851), qui reprend l'enseignement de Hincmar, archevêque de Reims : le destin de l'individu ne dépend pas entièrement de Dieu, mais est également conditionné par le libre arbitre, une autre voie d'accès au salut personnel. Aussi affirmait-il dans cet ouvrage qu'il n'y a pas de damnation au sens traditionnel du terme. Pour Érigène, tous les êtres humains deviennent de purs esprits. Dans De divisione naturae (« Sur la division de la Nature », 865-870), une œuvre qui souscrit à la doctrine du panthéisme, il rejeta la croyance de l'orthodoxie chrétienne dans la création de l'univers ex nihilo. Au contraire, le monde de l'espace et du temps est, selon lui, la manifestation des idées contenues dans l'esprit de Dieu, point culminant de toute évolution. Érigène insista aussi sur le fait que la raison n'a pas besoin de la sanction de l'autorité ; en fait, c'est la raison elle-même qui fonde l'autorité. De divisione naturae fut condamnée par le concile

de Sens en 1225 et le pape Honorius III ordonna qu'on le brûle.
Érigène aurait aussi rédigé un ouvrage dans lequel il niait la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Bien que certaines positions d'Érigène aient été considérées comme hérétiques, sa grande érudition inspira le respect et sa pensée, selon l'opinion commune, ouvrit la voie à la scolastique.

Roscelin

Roscelin (v. 1050-v. 1125), théologien et philosophe scolastique français. Sa pensée se situe dans le courant nominaliste.
Cet érudit, également connu sous le nom de Roscellinus, ou Jean Roscelin, défend l'idée selon laquelle seuls les objets pris séparément sont réels, tandis que les idées générales existent uniquement en tant que concepts abstraits. Appliquant cette doctrine au dogme chrétien de la Trinité, il conclut que celle-ci est constituée de trois substances divines distinctes. Ainsi, l'unité établie des trois personnes de la Trinité n'est pour lui qu'un mot, ou un nom.
Ces thèses ont effrayé les contemporains de Roscelin, notamment saint Anselme, et un concile réuni à Soissons en 1092 accuse le penseur de trithéisme et d'hérésie. Afin d'échapper aux persécutions, Roscelin fuit en Angleterre, puis à Rome.
Les thèses de Roscelin auront une influence majeure sur Abélard et sur Guillaume d'Occam.

Rhazès

Rhazès ou al-Razi (v. 864-v. 925), médecin, alchimiste et philosophe d'origine perse et de langue arabe dont les ouvrages médicaux ont eu une grande influence, au Moyen Âge, dans le monde islamique et en Europe occidentale.
Né à Ray, en Perse, près de Téhéran, Abu Bakr Muhammad ibn Zakariya al-Razi, dit Rhazès, est l'un des plus importants médecins de la tradition islamique. Le plus important de ses nombreux ouvrages médicaux est le Kitab al-Hawi, connu dans l'Europe médiévale sous le nom de Liber continens, c'est-à-dire « le livre contenant toute la médecine », énorme encyclopédie médicale en 20 volumes dont seulement 10 nous sont parvenus, qui couvre l'ensemble de la médecine grecque, syrienne et arabe, et traite de toutes les questions d'importance médicale. Son expérience et ses observations personnelles font du Kitab al-Hawi un ouvrage fondamental. Dans un autre ouvrage, Traité sur la variole et la rougeole, Rhazès donne la première description connue de la variole. Rhazès publie aussi des travaux d'alchimie, mais la plupart de ses ouvrages sont perdus. Exprimant une opinion inhabituelle pour son époque, il se fait l'avocat d'un progrès scientifique continu et s'oppose en cela aux partisans d'Aristote. Il se considère lui-même comme un disciple de Platon.

Maïmonide

1 PRÉSENTATION
Maïmonide (1135-1204), philosophe juif espagnol, un des penseurs les plus influents du judaïsme médiéval. Son nom complet était Mosheh ben Maymon, et son nom arabe était

Abu Imran Musa ibn Maymun I ibn Ubayd Allah. Ses œuvres sont écrites en arabe et en hébreu. Après la prise de Cordoue, sa ville natale, par les Almohades qui rompirent avec la tolérance musulmane antérieure et persécutèrent juifs et chrétiens, la famille de Maïmonide décida en 1160 d'émigrer à Fès puis, en 1165, en Palestine avant de s'installer au Caire. Maïmonide y devint grand rabbin et médecin à la cour du sultan ayyubide Saladin Ier.

2 ŒUVRE

Maïmonide s'illustra dans le domaine de la médecine, mais son apport capital se situe dans le droit rabbinique. En ce domaine, son œuvre maîtresse fut la Mishnah Torah (1170-1187), composée de quatorze livres rédigés dans un hébreu remarquable de clarté et de poésie, qu'il ne cessa de corriger et de compléter jusqu'à sa mort. Très controversée de son vivant, la Mishnah Torah fait l'objet d'études aujourd'hui encore dans de nombreuses yeshivot (écoles rabbiniques). Ses Treize Articles de foi, qui sont toujours utilisés dans certaines liturgies juives, font partie du Siradj (le « Luminaire »), écrit en arabe, ainsi qu'un traité de philosophie intitulé Huit Chapitres.
Maïmonide est considéré comme le plus grand penseur juif du Moyen Âge. Dans son œuvre maîtresse, le Guide des égarés (1190), écrite en arabe, Maïmonide cherchait à harmoniser la foi et la raison en tentant de réconcilier le judaïsme rabbinique et le rationalisme aristotélicien. En fait, Maïmonide ne connaissait la pensée d'Aristote qu'au travers de ses commentateurs arabes, notamment al-Farabi, qui l'avaient fortement déviée vers un syncrétisme

néoplatonicien. Le plan du Guide des égarés est complexe et d'apparence désordonnée. L'introduction annonce que le premier objet du livre est d'expliquer certains termes et concepts ainsi que certaines allégories des livres prophétiques. L'ouvrage n'est pas destiné au grand public, ni aux talmudistes, mais, selon Maïmonide, à tous les rationalistes (c'est-à-dire les érudits formés à la pensée d'Aristote), qui connaissent les sciences religieuses et philosophiques.
L'explication des termes bibliques et notamment de ceux qui désignent les attributs de Dieu occupe les 71 chapitres de la première partie. La deuxième partie passe en revue les vérités établies par les aristotéliciens, c'est-à-dire l'unité et l'incorporéité de Dieu, et combat certaines thèses d'Aristote, notamment celle de l'éternité du monde. La troisième partie, qui commence par un commentaire des visions d'Ézéchiel, affirme que Dieu établit toutes les lois du monde, de sorte que la connaissance qu'il en a est une et intemporelle, alors que la nôtre est soumise à l'histoire : « Nos connaissances se renouvellent et se multiplient selon les choses dont nous acquérons la connaissance. » Le livre s'achève sur la nature de la loi, issue entièrement de la sagesse de Dieu.

3 INFLUENCES

Le Guide des égarés joua un rôle déterminant dans la pensée occidentale. Les idées qui y sont développées sur la nature de Dieu, sur la création, sur le libre arbitre, sur le bien et le mal, ainsi que les explications allégoriques qu'il comporte, marquèrent profondément la tradition juive, mais firent

l’objet de nombreuses controverses. Certains théologiens chrétiens, comme Thomas d’Aquin et Albert le Grand, furent également fortement influencés par Maïmonide. Dans la philosophie juive, des penseurs tels que Moses Mendelssohn au XVIIIe siècle et Hermann Cohen au XIXe siècle renouèrent directement avec les interrogations de Maïmonide, qui affirma que la fin dernière de l’homme est la connaissance de Dieu : « Ce dont il est permis de se glorifier, c’est de l’intelligence et de la connaissance qu’on a de Moi [Dieu] » (Jérémie, IX, 23).
Auteur de traités de logique et de mathématiques (la Terminologie logique, v. 1152), Maïmonide rédigea également un texte chargé d’émotions, l’Épître au Yémen (1172), dans lequel il apporta son soutien aux juifs yéménites victimes de persécutions.

Al-Kindi

Al-Kindi (v. 801-v. 873), le premier philosophe arabe important. Né à Kufa, il fit ses études à Bassora et à Bagdad, en Irak. Il fut un des premiers musulmans à étudier la philosophie grecque antique et un des premiers traducteurs des ouvrages d'Aristote en arabe. Appelé le philosophe des Arabes parce qu'il descendait de la noblesse arabe, il est l'auteur de plus de deux cent soixante-dix ouvrages dont la plupart sont de courts traités couvrant un grand éventail de sujets, tels que la philosophie, la médecine, les mathématiques, l'optique et l'astrologie. Certains de ses ouvrages furent traduits en latin au Moyen Âge et influencèrent les érudits chrétiens en Europe.

La philosophie d'al-Kindi fut fortement influencée par le néoplatonisme et l'aristotélisme médiéval. Il tenta de fournir une base philosophique à la théologie spéculative des mutazilites, adoptée plus tard par les imams des chiites. Tout en affirmant que les thèses essentielles de la philosophie et de la religion étaient en harmonie, il plaça la révélation au-dessus de la philosophie et les intuitions prophétiques au-dessus de la raison. L'influence d'al-Kindi sur les penseurs musulmans perdura environ un siècle après sa mort.

Ibn Arabi

1 PRÉSENTATION

Ibn Arabi (1165-1241), philosophe et mystique soufi, considéré comme le plus grand des maîtres (al-Shaykh al-akbar).

Outre son importante œuvre théorique, Ibn Arabi fit le récit des nombreuses expériences et rencontres mystiques (prémonitions, visions, dialogue avec les morts, etc.) qu'il eut tout au long de sa vie. Il est aussi l'auteur de recueils de poésies mystiques.

2 VIE

Né à Murcie, au sud-est de l'Espagne, en 1165, Ibn Arabi fut le premier philosophe musulman à formaliser la tradition soufie, courant mystique dont les deux fondements théoriques étaient le Coran et la sunna, paroles et actes du prophète Mahomet. L'essentiel du mouvement était une initiation pratique aux exercices spirituels d'un maître à un

disciple. Ses oncles étaient eux-mêmes soufis et son père fut un ami d'Averroès à qui il fut présenté. Les nombreux voyages et séjours dans les grands centres intellectuels du monde arabo-musulman ont permis à Ibn Arabi de faire, d'une part, la synthèse des courants soufis auprès des plus grands maîtres et, d'autre part, de diffuser à de nombreux disciples l'essentiel de son enseignement et la pratique de la voie soufie.

3 LA VOIE SOUFIE

Dieu est la réalité absolue et cette réalité se manifeste en toute chose à différents niveaux d'existence. La « Voie » (tariq) soufie est donc la méthode qui permet de lire et d'interpréter ces signes de la réalité afin d'accéder à un état spirituel proche d'une connaissance intime de Dieu.
La progression commence par la prise de conscience de soi dans le monde et l'obligation du disciple de se tourner vers Dieu et de n'être réceptif qu'à lui. Cette première étape est un renoncement. Le second niveau est un état d'adoration sans limite et d'émerveillement. Le soufi est au cœur du monde un reflet de la réalité de Dieu. L'aboutissement de la « Voie » soufie est l'expérience intime et la connaissance pure de la Divinité. À la suite d'Ibn Arabi, al Sarraj définit les vertus que développe le soufi et qui jalonnent son initiation. D'abord le repentir et le scrupule, puis l'abstinence et la pauvreté, la patience et la confiance, et enfin le contentement et la contemplation. Voir aussi Islam ; Soufisme.

Hugues de Saint-Victor

Hugues de Saint-Victor (1096-1141), philosophe et théologien français, fondateur d'une école de mysticisme qui fit du monastère de Saint-Victor à Paris l'un des grands centres d'enseignement médiévaux. Descendant de la famille royale de Blankenburg, en Saxe, il se soumit, dès son jeune âge, aux règles de saint Augustin au monastère de Hamersleven. Vers 1115, il se rendit à Paris et entra au monastère augustinien de Saint-Victor. En 1133, il prit la direction de l'école monastique et la garda jusqu'à sa mort. Influencé par les enseignements de saint Augustin, Hugues parvint à une division tripartite de la vie contemplative : en premier lieu, la cogitatio, ou pensée, par laquelle nous reconnaissons Dieu dans la nature ; en second lieu, la meditatio, ou méditation, par laquelle nous voyons Dieu en nous-mêmes ; et enfin la contemplatio, ou contemplation, par laquelle nous voyons Dieu comme en un face-à-face. Il proposa également une classification de la connaissance, comprenant la science théorique (incluant théologie, mathématiques, physique et musique), la science pratique (éthique), la science mécanique (les arts mécaniques) et la science du discours (rhétorique et dialectique). Ses écrits couvrent un champ très vaste. Au nombre des œuvres importantes de Hugues, on compte Didascalion, compendium de connaissances, et la Summa sententiarum, manuel de philosophie et de théologie.

Guillaume de Champeaux

Guillaume de Champeaux (v. 1050-1121), philosophe scolastique français, célèbre pour sa position réaliste dans la querelle des universaux.
Né à Champeaux, près de Melun, Guillaume de Champeaux étudia auprès de Manégold de Lautenbach à Paris, d'Anselme à Laon et de Roscelin à Compiègne, puis devint, vers 1100, archidiacre de Paris où il enseigna à l'école épiscopale. Il eut pour disciple Abélard qui s'opposa à lui, ce qui le poussa à se retirer à l'ermitage de Saint-Victor où son influence philosophique et mystique fut décisive. En 1113, il devint évêque de Châlons-sur-Marne et, dans cette qualité, combattit le mariage des clercs. Il s'éteignit peu de temps après s'être retiré à Clairvaux.
La question des universaux fut posée par Porphyre au IIIe siècle à propos de la logique d'Aristote : les philosophes se demandaient alors si les genres et les espèces s'apparentent à une pure conception de l'esprit et à des mots (position défendue par le nominalisme) ou s'ils existent réellement, s'ils sont en fait des choses (interprétation représentée par le réalisme). Guillaume opta pour la première solution et Abélard pour la seconde ; la critique de Guillaume fut présentée dans l'Historia calamitatum d'Abélard. Pour Guillaume, n'est réel que l'universel, qui est une substance essentielle, la même dans tout individu : l'Homme est identique dans Pierre et dans Paul. Les individus ne sont que des accidents : l'individuation ne dépend que des accidents, elle n'est pas essentielle. Guillaume soutenait que les idées universelles ne sont « pas après, mais avant les choses ».
Abélard, quant à lui, tout en s'appuyant sur le nominalisme de Roscelin, affirmait que ce n'est pas l'universel que partagent Pierre et Paul mais la condition (status) d'Homme.

Guillaume mit en œuvre une psychologie spiritualiste des facultés pour laquelle la connaissance s'opère en trois temps : d'abord par la vision qui repose sur le corps et les sensations, puis par la raison qui saisit l'universel et enfin par l'intellection par laquelle l'Homme médite sur Dieu.

Guillaume d'Occam

1 PRÉSENTATION
Guillaume d'Occam (v. 1285-1349), philosophe britannique. Logicien et théologien scolastique, considéré comme le plus éminent représentant de l’école nominaliste, Guillaume d’Occam est surnommé le Doctor Invincibilis (« docteur invincible » en latin) et le Venerabilis Inceptor (« vénérable initiateur »).

2 UNE RELATION HOULEUSE AVEC LA PAPAUTÉ

Né à Surrey (Angleterre), Guillaume d’Occam entre dans l’ordre des franciscains et étudie à l’université d’Oxford, où il enseigne de 1309 à 1319. Accusé par le pape Jean XXII de défendre des thèses hérétiques, il est placé sous surveillance de 1324 à 1328 à la résidence pontificale en Avignon, pendant que l’on examine ses écrits. Ayant pris le parti du général de son ordre contre le pape dans une controverse sur la pauvreté des franciscains, Guillaume d’Occam s’enfuit à Munich (Allemagne) en 1328, cherchant refuge auprès de l’empereur germanique Louis IV, qui a rejeté l’autorité pontificale en matière politique. Excommunié par le pape, il écrit contre la papauté et défend l’empereur jusqu’à la mort de ce dernier, en 1347. Guillaume

d’Occam meurt à Munich, apparemment de la peste, alors qu’il cherche à se réconcilier avec le pape Clément VI.

3 LOGIQUE ET NOMINALISME

Guillaume d’Occam utilise la logique pour prouver que de nombreuses croyances adoptées par des philosophes chrétiens (Dieu est un, omnipotent, créateur de toutes choses, l4âme humaine est immortelle, etc.) ne sauraient être démontrées ni par la raison philosophique, ni par la raison naturelle, mais uniquement par la révélation divine. Selon sa doctrine nominaliste, les universaux (par exemple, le concept d’humanité) sont des constructions de l’esprit, et bien qu’ils soient les « signes naturels » des choses particulières, ils ne dénotent pas une réalité. Seuls les « concepts absolus » (par exemple, les noms propres) se rapportent au réel, c’est-à-dire aux choses singulières. Il convient donc de définir avec rigueur les choses existantes ; c’est le principe du « rasoir d’Occam », qui affirme que les entités ne doivent pas être multipliées sans nécessité.

Robert Grosseteste

Robert Grosseteste (v. 1175-1253), évêque, scientifique et théologien anglais, fondateur de l'école franciscaine d'Oxford.
Grosseteste (dit aussi Grossetête) naquit à Stradbroke dans le Suffolk. Il étudia notamment à Paris, de 1215 à 1219, puis enseigna à l'université d'Oxford, où il devint l'un des plus célèbres professeurs de son temps. Il eut notamment Roger Bacon pour élève. Il fut chancelier de l'université de 1215 à

1221, et organisa le studium (centre d'études) franciscain, où il enseigna jusqu'en 1235, date à laquelle il fut nommé évêque de Lincoln. Il participa au premier concile de Lyon, en 1245, et fit campagne contre la corruption ecclésiastique de son temps. Cinquante ans après sa mort, il était vénéré comme un saint dans son diocèse. Il préfigure selon certains historiens l'esprit de la Réforme, du fait de sa vigoureuse critique des abus ecclésiastiques.
Philosophe, théologien, scientifique, helléniste, Grosseteste prit une part active à la redécouverte d'Aristote en traduisant et commentant une partie de son œuvre. Il s'opposa néanmoins à l'application de sa pensée en théologie, et demeura profondément platonicien. Il traduisit Denys l'Aréopagite et Jean Damascène et fut également influencé par Avicenne. Il exerça une grande influence sur la philosophie et la science de son temps.
Ses œuvres les plus importantes sont la Lumière ou la naissance des formes (1225-1228), Du mouvement corporel et de la lumière, Commentaire sur l'œuvre des six jours (1228-1235), Commentaire des Seconds Analytiques et Commentaire sur la Physique d'Aristote. Voir aussi Sciences, philosophie des.

Al-Ghazali

Al-Ghazali (1058-1111), philosophe et théologien musulman, dont la contribution à l'évolution de l'islam fut essentielle. Né à Tus (ancienne Perse, aujourd'hui Iran), al-Ghazali, connu également sous le nom latinisé d'Algazel, enseigna, de 1091 à 1095, la jurisprudence à l'université Nizamiga de Bagdad sous la protection du vizir Nizam al-Mulk. Après

l'assassinat de ce dernier par les Ismaïliens, al-Ghazali composa des ouvrages de polémique contre cette secte et renonça à son poste. Éprouvé dans sa foi, il s'écarta de son scepticisme initial pour se convertir au soufisme. Derviche errant pendant dix ans, il accepta une nouvelle chaire à Nishapur, qu'il abandonna toutefois peu après pour se retirer définitivement à Tus.
Al-Ghazali a relaté son combat intérieur — et la solution religieuse à laquelle il est finalement parvenu — dans Erreur et Délivrance, maître-ouvrage qui fut comparé aux Confessions de saint Augustin. Dans la Revivification des sciences religieuses, il présenta sa conception unifiée de la religion, qui intégrait des éléments provenant de trois sources jusqu'alors considérées comme contradictoires, à savoir : la tradition musulmane, l'intellectualisme de la philosophie grecque et le mysticisme soufi. Certains considèrent encore cette œuvre comme le plus grand livre de théologie écrit par un musulman, surpassé seulement par le Coran. Avec le But des philosophes et l'Incohérence des philosophes, al-Ghazali entreprit de réfuter les thèses néoplatoniciennes d'autres philosophes musulmans (en particulier celles d'Avicenne), qui rejetaient les doctrines religieuses orthodoxes telles que la création, l'immortalité de l'âme et la providence divine.
Le grand mérite d'al-Ghazali fut d'apporter aux idées islamiques les formes de la dialectique grecque, sans pour autant asservir la théologie à la philosophie.

Gersonides

Gersonides (1288-1344), rabbin français, auteur de nombreux ouvrages en philosophie, mathématiques, astronomie et droit, ainsi que d'œuvres consacrées à l'exégèse biblique. De son vrai nom Levi ben Gerson, il est né à Bagnols-sur-Cèze (aujourd'hui dans le Gard), il vécut à Orange et à Avignon. En tant qu'astronome, il inventa l'arbalistrille, ou bâton de Jacob, un instrument permettant de mesurer les distances angulaires entre les corps célestes, et élabora une théorie sur le mouvement de la Lune en s'écartant du système de Ptolémée qui dominait la cosmologie de l'époque. Plusieurs de ses traités furent traduits en latin et exercèrent une grande influence. Il écrivit aussi des commentaires sur les ouvrages d'Aristote et du philosophe arabe Averroès. Dans son œuvre de théologie la plus connue, les Guerres du Seigneur (1329), il tenta de rectifier les thèses portant sur la création du monde de ses prédécesseurs, en particulier celles d'Averroès et du philosophe juif Maïmonide.

Al-Farabi

1 PRÉSENTATION
Al-Farabi (872-950), philosophe hellénisant du monde islamique, qui a tenté d’étayer la foi sur la raison, et affirmé le primat de la vérité philosophique sur la révélation. Pour lui, les vérités philosophiques sont universelles, contrairement aux croyances des religions.
Après avoir étudié la logique, aristotélicienne puis alexandrine, la grammaire, les mathématiques, la musique et la philosophie, al-Farabi s’installe à la cour de Sayf al-Dawla, souverain hamdanide d’Alep, qui accueille une cour de

lettrés. Il est l'un des premiers penseurs musulmans à commenter et transmettre au monde arabe les doctrines de Platon et d'Aristote qui, selon lui, sont identiques (Synthèse des opinions des deux sages). Pour cette raison, al-Farabi sera surnommé le « deuxième maître », le premier étant Aristote. Son influence sera considérable sur des philosophes musulmans ultérieurs comme Avicenne, Avempace et Averroès.

2 DU SAGE AU PROPHÈTE

Al-Farabi, dont la cosmologie porte la marque du néoplatonisme de Plotin, suppose un Être suprême, Dieu, l'Un sans cause, d'où découle le multiple dont procède la création. L'Un crée le monde par le seul exercice de l'intellect, et de lui procèdent les « causes secondes », qui génèrent à leur tour chacune un intellect. Ce processus se répète de l'Un jusqu'aux différents niveaux de l'Univers et jusqu'aux éléments, et enfin, passant par des formes de plus en plus complexes, jusqu'à l'Homme (De l'intellect).
L'Homme, le seul à être doté d'une « faculté parlante », doit être libéré de la matière de façon à atteindre l'« intellect acquis », stade ultime que vise le sage, et par lequel il reçoit la révélation. Dans le système d'al-Farabi, le sage sera donc aussi prophète, celui qui possède à la fois intelligence et imagination, et qui saura dévoiler aux hommes du commun les vérités intelligibles.
Il est aussi celui qui sera capable de les guider vers le bonheur. Al-Farabi accorde ainsi à la théorie politique beaucoup plus d'attention que tout autre philosophe musulman, adaptant, dans le Livre du gouvernement de la

cité, le système platonicien de la République et des Lois : le sage devient chef de la Cité, cité vertueuse qui couronne le système farabien.

3 ŒUVRE

Al-Farabi a formulé l'idéal d'une religion universelle, dont toutes les autres religions existantes seraient l'expression symbolique. Il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages, qui ont été perdus pour beaucoup d'entre eux, comme ses commentaires d'Aristote, et dont quantité d'autres ont subsisté seulement dans leur traduction en latin médiéval. Outre ses écrits philosophiques, il a compilé un catalogue des sciences, première tentative musulmane de systématisation de la connaissance humaine. Il a aussi contribué à la théorie musicale dans son Grand Livre de la musique.

John Duns Scot

1 PRÉSENTATION
John Duns Scot (v. 1266-1308), théologien et philosophe écossais, fondateur de l'école scolastique dite scotiste. Il a été surnommé par ses pairs Doctor Subtilis, le « docteur subtil ».

2. ORDINATION, EXIL ET RETOUR EN GRÂCE

Né à Duns, John Duns Scot entre dans l'ordre des franciscains et fait ses études aux universités d'Oxford et de Paris. Entré chez les Frères mineurs en 1282, il est ordonné en 1291. À Oxford, puis à Paris (1302-1303), il

commente les Sentences de Pierre Lombard. Il est banni de France en 1303 pour avoir refusé d'apporter son soutien à Philippe IV dans une querelle avec le pape Boniface VIII. Après un bref exil, John Duns Scot retourne à Paris où il est reçu docteur en théologie en 1305, puis il devient régent de l'École universitaire franciscaine. En 1307, il est envoyé à Cologne, où il enseigne jusqu'à sa mort.

3 UNE PENSÉE MODERNE

3.1. De la nécessité de la révélation divine

John Duns Scot analyse le concept de causalité afin d'établir une démonstration rigoureuse de l'existence de Dieu, être suprême et infini. Toutefois, pour connaître la vérité dans toute sa plénitude et pour accomplir sa destinée éternelle, il estime que l'homme ne doit pas s'en remettre à la réflexion ou à la philosophie, mais doit faire appel à la révélation divine, qui complète et parachève la connaissance naturelle sans générer la moindre contradiction avec celle-ci. Pour lui, théologie et philosophie sont deux disciplines distinctes et indépendantes ; cependant, elles sont complémentaires puisque la théologie utilise la philosophie comme outil (philosophia ancilla theologiae). Le premier objet de la théologie est Dieu, considéré du point de vue de sa propre nature, alors que la philosophie se réfère à Dieu en tant que cause première des choses.
En ce qui concerne la question selon laquelle la théologie est ou non une science, John Duns Scot s'écarte nettement de Thomas d'Aquin : tandis que le second définit la théologie avant tout comme une discipline spéculative, le premier la considère comme une science pratique qui ne s'occupe de

questions théoriques que dans la mesure où elles peuvent contribuer au salut des âmes par la révélation. Par la foi, on peut atteindre la certitude absolue que l'âme humaine est incorruptible et immortelle ; la raison peut produire des arguments en faveur d'une telle hypothèse, mais elle ne peut pas la démontrer rigoureusement.

3.2. La perception des choses particulières

Comme saint Thomas d'Aquin, John Duns Scot adopte la doctrine du réalisme, mais leurs vues divergent notamment sur la question de la perception. John Duns Scot estime en effet que l'intellect aussi bien que les sens peuvent appréhender les choses particulières directement et intuitivement. Thomas d'Aquin, pour sa part, soutient que l'intellect ne peut saisir directement la singularité des choses matérielles, mais seulement les natures universelles déduites des perceptions sensorielles. John Duns Scot s'oppose également à Averroès sur le problème de la perception en affirmant que les choses particulières contiennent en elles-mêmes ce qui permet de les appréhender en tant que telles.

3.3 Volonté humaine et volonté divine

Selon John Duns Scot, les universaux n'ont pas d'existence indépendante de l'esprit humain, chaque chose particulière ou « singulière » possède une nature formellement distincte dont elle participe comme les autres choses du même genre. Ainsi, la connaissance des vérités éternelles est fondée sur une base objective. Renouant avec la tradition franciscaine

établie par saint Bonaventure, John Duns Scot met en valeur la liberté de l’homme ainsi que la primauté de la volonté humaine et de l’amour sur l’intellect. Écartant l’hypothèse selon laquelle les actes de Dieu procèdent du libre arbitre divin, il affirme cependant que l’existence réelle des choses dépend d’une libre décision de Dieu et que les obligations morales dépendent de la volonté de Dieu. Selon lui, cette volonté est parfaitement libre et n’est pas affectée ou déterminée par des motifs particuliers. Dieu commande à une action, non pas parce que Dieu voit qu’elle est bonne comme l’affirme saint Thomas d’Aquin ; au contraire, il la rend bonne en la commandant.

3.4 Héritage

Les principaux ouvrages de John Duns Scot sont les deux séries de Commentaires sur les sentences et les traités Quaestiones de quodlibet, Questions de métaphysique et Sur le premier principe. John Duns Scot est l’un des théologiens et philosophes les plus pénétrants de la scolastique. Plusieurs siècles après sa mort, ses disciples, les scotistes, se sont trouvés engagés dans des controverses avec les thomistes, disciples de saint Thomas d’Aquin. Au XXe siècle, l’influence de la philosophie scotiste s’est avérée considérable au sein de l’Église.

Ecole de chartres

Ecole de chartres, école philosophique qui connut son apogée au début du XIIe siècle et devint le centre du platonisme latin. L'école de Chartres fut un grand centre de pensée au

début du XIIe siècle. Ses membres étaient animés par un esprit humaniste imprégné de la philosophie et de la littérature de l'Antiquité.
L'école de Chartres se développa entre le XIe et le XIIe siècle. De nombreux étudiants étudièrent la philosophie, la théologie et la médecine sous la direction de l'évêque Fulbert. Au début du XIIe siècle, l'école fut animée par Bernard de Chartres et son frère Théodoric. Leurs élèves les plus célèbres furent Gilbert de Poitiers, Guillaume de Conches, Jean de Salisbury, Bernard Sylvestre et Clarembauld d'Arras.
Si cette école s'inscrivit dans le courant platonicien, ses membres n'eurent néanmoins qu'une connaissance indirecte de Platon, à travers des commentateurs ou des fragments du Timée en traduction. Ils soutinrent une position réaliste sur les universaux, s'interrogèrent sur les Idées (voir Forme), la Matière et la Forme, et débattirent de l'Âme du monde. Sous l'inspiration de Boèce, ils tentèrent de réconcilier les pensées de Platon et d'Aristote.
Dans le domaine théologique, ils donnèrent une présentation philosophique à leurs thèses. Ils proposèrent une preuve de l'existence de Dieu fondée sur des spéculations sur les nombres et avancèrent une synthèse de la cosmologie platonicienne et de la révélation biblique.
L'école commença à décliner au milieu du XIIe siècle. Elle eut une certaine influence au XIIIe siècle, et même plus tard sur Nicolas de Cues, par exemple.

Bérenger de Tours

Bérenger de Tours (v. 1000-1088), théologien et philosophe scolastique français, connu en latin sous le nom de Berengarius. Né à Tours, Bérenger étudia sous la direction de l'évêque et érudit Fulbert de Chartres jusque vers 1029, date à laquelle il rentra à Tours où il rejoignit le chapitre de Saint-Martin et devint directeur de l'école. Là, il acquit une réputation de penseur loyal et indépendant, excellant en logique, en médecine, en poésie tout autant qu'en théologie. À partir des années 1040, Bérenger amorça sa critique de l'interprétation traditionnelle de l'Eucharistie en affirmant que le corps et le sang du Christ sont symboliquement et non physiquement présents dans le pain et le vin consacrés. Condamné à plusieurs reprises par Rome pour ses positions, il n'abjura jamais définitivement sa doctrine mais il se retira dans le silence d'un monastère près de Tours où il mourut. Voir Transsubstantiation.

Jean Buridan

Jean Buridan (v. 1300-apr. 1358), philosophe français.
Né à Béthune (Pas-de-Calais), Jean Buridan étudie à Paris avec le philosophe scolastique anglais Guillaume d'Occam. Au terme de ses études, il est nommé professeur de philosophie, puis recteur de l'université de Paris.
On a coutume d'associer Jean Buridan, à tort ou à raison, au dilemme du choix moral connu sous le nom « d'âne de Buridan » : un âne, situé à égale distance de deux bottes de foin aussi alléchantes l'une que l'autre, va mourir de faim, incapable d'opérer un choix rationnel entre les deux.
On doit surtout au philosophe une réflexion importante sur la grammaire et la logique qu'il tente d'associer. En outre,

philosophe scolastique, Jean Buridan défend la théorie du déterminisme, qui affirme que la volonté doit choisir le plus grand bien.

Boèce

Boèce (v. 480-v. 524), philosophe, poète et homme d'État latin.
Ayant étudié à Rome et à Athènes, Anicius Manlius Severinus Boetius est un érudit et c'est son savoir complet qui séduira Théodoric, roi des Ostrogoths entré à Rome. En 510, il est nommé consul. Alors que son ami le pape Jean Ier entretient des relations d'amitié avec Justin Ier, l'empereur d'Orient, Boèce sera accusé de trahison et, en dépit de son innocence, emprisonné à Pavie puis exécuté.
Pendant son emprisonnement, Boèce écrit la Consolation de la philosophie (De consolatione philosophiae, v. 523), méditation dont la renommée à l'époque médiévale est telle que le livre sera traduit en anglais, français et allemand, étudié et commenté. Apprécié pour la finesse de son style et de sa pensée, l'ouvrage est un dialogue avec la philosophie, mais profondément empreint de christianisme. Boèce s'interroge sur l'injustice qu'il subit au fond de son cachot et cherche la consolation de la philosophie, qui lui répond simplement que si le Bien existe, c'est grâce à Dieu. Puis vient un long développement sur le destin et la providence, que Boèce s'attache à distinguer. L'homme qui s'éloigne de Dieu est soumis au destin, celui qui en est proche est libre, car il n'y a aucune nécessité des événements qui soit prescrite par la prescience divine.

Boèce a également rédigé des traités de logique qui ont profondément influencé la terminologie de la logique médiévale. Il a traduit et commenté des ouvrages d'Aristote constituant ainsi une des principales sources de connaissances sur le philosophe grec au Moyen Âge. Il s'est aussi intéressé à la musique, l'arithmétique et la théologie.

Roger Bacon

Roger Bacon (v. 1214-1294), philosophe, théologien et savant anglais, l'un des penseurs les plus influents du XIIIe siècle, surnommé le « Docteur admirable » par ses pairs.
Après des études à Oxford, puis à Paris, Bacon entre dans l'ordre des franciscains et s'attaque au commentaire d'Aristote, qu'il contribue à faire connaître. Assez rapidement, pourtant, il s'éloigne de cette pensée et s'oriente vers des études scientifiques.
Bacon critique sévèrement la science de son époque ; en 1267, à la demande du pape Clément IV, il écrit son Opus majus (« Œuvre principale »), où il défend la nécessité d'une réforme des sciences, à partir de nouvelles méthodes d'approche des langues et de la nature. Cherchant à s'affranchir de la scolastique, Bacon considère en effet que les mathématiques et l'expérimentation sont les seuls moyens de parvenir à une connaissance de la nature, et certains voient en lui le précurseur de la pensée scientifique moderne. L'Opus majus est une encyclopédie de la science dans toutes ses branches, comprenant grammaire et logique, mathématiques, physique, recherche expérimentale et philosophie morale. Les thèses révolutionnaires de Bacon sur la science lui valent cependant d'être condamné pour hérésie

par les franciscains, et de passer quinze années en prison, jusqu'en 1292. Il écrira Compendium studii theologiae (« Recueil d'études de théologie », 1292) qu'il laisse inachevé à sa mort. En dépit de ses connaissances scientifiques, Bacon adhère à certaines croyances de son temps, et fonde les sciences naturelles sur l'alchimie, l'astrologie et la magie. Mais bon nombre d'inventions ont été mises à son crédit, mêmes si certaines d'entre elles ont sans aucun doute été inspirées des ouvrages des scientifiques arabes qu'il avait étudiés (comme la poudre à canon). Bacon est ainsi à l'origine de découvertes en optique relatives à la réfraction, à la magnitude des objets célestes, et à l'augmentation apparente de la taille du Soleil et de la Lune à l'horizon. Malgré l'étonnante modernité de sa pensée, le système de Bacon reste encore très attaché à la théologie, sur laquelle il fait reposer la science et la philosophie.

Avicenne

1 PRÉSENTATION
Avicenne ou Ibn Sina (980-1037), philosophe et médecin persan.

2 VIE

Né à Afshanah, près de Boukhara (capitale de la Transoxiane, aujourd'hui en Ouzbékistan), fils d'un haut fonctionnaire de l'Administration, Abu Ali al-Husayn Ibn Abd Allah Ibn Sina, connu en Occident sous le nom latinisé d'Avicenne, étudie la médecine et la philosophie à Boukhara. À l'âge de dix-huit ans, il est nommé médecin de la cour

auprès de l’émir de Boukhara. Il demeure à ce poste jusqu’à la chute de l’empire des Samanides en 999. Après un exil d’une vingtaine d’années, il officie à nouveau, durant les quatorze dernières années de sa vie, à Ispahan, en qualité de conseiller scientifique et de médecin d’Ala’ad-Dawla, premier des princes kakuyides.

3 ŒUVRE MÉDICALE

Considéré par les Arabes comme un des plus grands philosophes musulmans, Avicenne est une figure importante de la médecine et de la philosophie. Son ouvrage, le Canon de la médecine, longtemps manuel de référence au Moyen-Orient et en Europe, constitue un classement systématique et un résumé de la connaissance médicale et pharmaceutique de son temps et des époques antérieures. La première traduction latine de cet ouvrage date du XIIe siècle ; une version hébraïque a paru en 1491, et une version arabe — deuxième texte seulement à avoir été imprimé en arabe — en 1593.

4 ŒUVRE PHILOSOPHIQUE

Le plus célèbre ouvrage philosophique d’Avicenne est Kitab al-Shifa (« le Livre de la guérison »), série de traités sur la logique d’Aristote, la métaphysique, la psychologie, les sciences naturelles et sur d’autres sujets. La philosophie d’Avicenne repose sur une synthèse de la philosophie d’Aristote et du néoplatonisme. À l’instar de la plupart des philosophes médiévaux, Avicenne nie l’immortalité de l’âme individuelle, l’intérêt de Dieu pour les détails, et la création

du monde dans le temps, trois points capitaux de la pensée arabe dominante. L'hostilité que suscitent ses vues a valu à Avicenne d'être la cible principale de la campagne menée contre une telle philosophie par le courant dominant des théologiens sunnites comme al-Ghazali. Néanmoins, la philosophie d'Avicenne est demeurée influente tout au long du Moyen Âge.

Avicebron

Avicebron (v. 1021-1058), philosophe et poète juif, connu également sous le nom de Solomon ben Yehuda ibn Gabirol. Né à Málaga, Avicebron étudie à Saragosse. Dès son plus jeune âge, il montre des talents intellectuels et artistiques remarquables. Alors que son œuvre est partagée entre poésie et philosophie, il souhaite ne s'attacher qu'aux valeurs spirituelles.
Mekor Hayim (« Source de vie »), dialogue néo-platonicien est son ouvrage majeur. Écrit en arabe, il était connu des scolastiques du Moyen Âge dans sa traduction latine Fons vitae.
Considérée comme l'œuvre d'un philosophe chrétien, la théorie de l'universalité de la matière qu'il présente a été soutenue par Jean Duns Scot, et violemment attaquée par saint Thomas d'Aquin. L'ouvrage se compose d'un premier développement sur la matière, puis un second sur la volonté divine, et enfin une troisième partie parle de la connaissance de Dieu. Avicebron part donc du sensible pour accéder au spirituel, qui se manifeste dans l'essence divine, et achève donc un parcours inverse de celui des néo-platoniciens (qui vont de l'Un vers le sensible). L'originalité d'Avicebron

apparaît également dans sa conception de la matière, proche de celle d'Aristote, mais qu'il situe à tous les niveaux de l'être, même de l'intelligible.
Le Fons vitae a eu peu d'influence sur la philosophie juive, mais certains affirment qu'il a joué un rôle dans le développement de la Cabale.
La poésie religieuse d' Avicebron, d'une grande profondeur, est surtout connue grâce à l'ode intitulée Keter malkhut (« la Couronne royale »), qui s'achève par une confession des péchés, actuellement intégrée dans le rituel liturgique de Yom Kippur. Sa poésie séculaire traite de la nature et de l'amour et donne une description de sa propre vie. Il a aussi rédigé en arabe un traité sur l'éthique, Perfection des qualités morales.

Averroès

1 PRÉSENTATION
Averroès ou Ibn Ruchd (1126-1198), philosophe médiéval islamique, médecin, juriste malékite et théologien acharite.

2 VIE

Né à Cordoue (Espagne), Abu Al-Walid Mahammad Ibn Ahmad Muhammad Ibn Ruchd (ou Ibn Rushd), connu en Occident sous le nom latinisé d'Averroès, apprend la jurisprudence musulmane auprès de son père, juge dans la même ville. C'est également dans sa ville natale qu'il étudie la théologie, la philosophie, les mathématiques sous la direction du philosophe arabe Ibn Tufayl, et la médecine sous celle du médecin Avenzoar. Averroès est nommé cadi de Séville en

1169 et grand cadi de Cordoue en 1171 ; en 1182, il devient premier médecin à la cour d'Abu Yaqub Yusuf, le calife almohade du Maroc et de l'Espagne musulmane. L'hostilité que suscite sa doctrine sur le primat de la raison sur la religion lui vaut cependant d'être envoyé en exil en 1195, sur ordre d'Abu Yaqub Yusuf ; il connaît toutefois un retour en grâce peu avant sa mort.

3 CONCEPTIONS PHILOSOPHIQUES

Averroès estime que les vérités métaphysiques peuvent être exprimées de deux façons : par la philosophie (représentée par les vues d'Aristote et des néoplatoniciens de l'Antiquité tardive) et par la religion (représentée sous la forme simplifiée et allégorique des livres révélés). Bien qu'Averroès n'a jamais véritablement soutenu l'existence de deux catégories de vérité, l'une philosophique, l'autre religieuse, sa pensée a été interprétée en ce sens par des penseurs chrétiens qui l'ont appelée la « théorie de la double vérité ». Averroès rejette l'idée de la création du monde dans le temps ; le monde, affirme-t-il, n'a pas de commencement. À la manière d'Aristote, il conçoit Dieu comme le « premier moteur », la force autonome qui stimule tout mouvement, transformant le potentiel en actuel. L'âme humaine singulière émane de l'âme universelle unifiée. Les commentaires approfondis des œuvres d'Aristote qu'Averroès a proposé ont été traduits en latin et en hébreu et ont exercé une influence considérable tant sur la scolastique chrétienne que sur la philosophie dans l'Europe médiévale et sur les philosophes juifs du Moyen Âge. Son œuvre la plus importante est Tahafut al-Tahafut (« l'Incohérence de

l'incohérence »), réfutation d'un ouvrage du théologien islamique al-Ghazali sur la philosophie. Averroès a par ailleurs écrit des ouvrages de médecine, d'astronomie, de droit et de grammaire. Philosophe de grande valeur, sa postérité auprès des penseurs musulmans est pratiquement nulle, en raison des persécutions dont il a été victime à la fin de sa vie. On redécouvre toutefois de nos jours l'importance de sa doctrine et sa subtilité.

Avempace

Avempace (v. 1095-1139), connu comme Ibn Bâjja, philosophe arabe, esprit universel, musicien, compositeur, poète, scientifique et vizir. En dépit de ses grandes découvertes et de son influence, on sait peut de choses de sa vie et de son éducation. Né vers la fin du XIe siècle à Saragosse, en Espagne, sous le règne des Hudids, il entra dans la vie politique vers 1118. Il fut par deux fois vizir à Fès, chez les Almoravides (Arab., al-Murabitun) qui avaient pris Saragosse en 1110. Il fut incarcéré par deux fois, d'abord pour trahison, puis pour hérésie. S'étant rendu à Séville et à Grenade, il s'exila définitivement en 1118 après la prise de sa ville natale, Saragosse, par Alphonse Ier d'Aragon. Il mourut relativement jeune à Fès en 1139.
Avempace fut le premier philosophe important de l'Espagne arabe avant Ibn Khaldûn. Maïmonides le comparait à Averroës, à al-Farabi, et à Avicenne. Ses trois œuvres majeures sont la Lettre d'adieu, l'Epître de la conjonction de l'Intellect agent avec l'Homme et le Régime du solitaire. Toutes défendent l'idée que le but suprême de l'homme tout comme le bonheur sur terre résident dans l'union de l'âme

avec l'« Intelligence active ». Simple émanation du Premier Moteur plutôt que Dieu lui-même, l'Intelligence active peut être atteinte par l'homme, encore que seuls quelques élus (par exemple, les philosophes) puissent y parvenir. L'« union » n'est accessible qu'à l'issue d'un développement intellectuel qui, s'éloignant par degrés du monde matériel, permet de progresser vers l'intelligible pur. Très redevable au néoplatonisme, ce système s'intéresse moins à la religion qu'à la philosophie et à la logique pures. À l'exception des Sufis, sa notion de « contact divin » contrastait violemment avec les croyances dominantes des philosophes arabes de l'époque, pour lesquels l'union divine demeurait un état inaccessible pendant la durée d'une vie humaine. Le Régime du solitaire discute aussi, dans le sillage des Al-Farabi et de Platon, les conditions nécessaires à l'homme vertueux (ou au vrai philosophe) pour réaliser pleinement son potentiel. En l'absence d'une cité idéale où il pourrait vivre ou émigrer, il doit vivre une vie de solitude et de spéculation.
En dehors de ses contributions philosophiques, Avempace composa des chansons et des poèmes populaires et s'adonna avec enthousiasme à l'étude des mathématiques, de l'astronomie et de la botanique.

Alexandre de Hales

Alexandre de Hales (v. 1185-v. 1245), théologien et philosophe anglais, surnommé le Docteur irréfragable.
Né à Hayles, dans le comté de Gloucester, Alexandre est maître de théologie à l’université de Paris. Il serait le premier à avoir commenté méthodiquement, dans sa Glossa in quatuor libros sententiarum Petri Lombardi, le Livre des

sentences de Pierre Lombard, texte de référence de l’enseignement en théologie depuis 1215. Selon le témoignage de Roger Bacon, il entre vers 1236 dans l’ordre des Franciscains.
L’œuvre maîtresse d’Alexandre de Hales est sa Summa theologica, ou Summa halensis, première somme de théologie de la scolastique médiévale. Compilée par ses élèves et ses successeurs, elle aura une influence considérable, notamment sur saint Bonaventure.
L’œuvre d’Alexandre de Hales introduit les principes aristotéliciens dans la discussion théologique chrétienne. Elle tente de constituer une théologie systématique, qui intègre les savoirs grecs et arabes.

Saint Albert le Grand

Saint Albert le Grand (v. 1200-1280), philosophe surnommé le Doctor Universalis (en lat. « docteur universel ») en raison de ses connaissances en sciences naturelles. Né à Lauingen (Souabe), originaire d'une famille noble de militaires, il est célèbre pour avoir introduit la science et la philosophie grecques et arabes dans le monde médiéval. Étudiant à Padoue en 1223, Albert se passionna pour les idéaux de l'ordre des dominicains fondé à peine dix ans plus tôt. Ordonné prêtre en Allemagne, il y enseigna avant de se rendre à l'université de Paris où il devint maître de théologie en 1245, et occupa ensuite une des chaires de théologie des dominicains. Thomas d'Aquin fut l'un de ses premiers étudiants. Professeur, prélat et prédicateur influent, il voyagea à travers toute l'Europe occidentale, fut

nommé provincial et, de 1260 à 1262, évêque de Ratisbonne, avant de retourner à l'enseignement et la recherche.
Albert joua un rôle déterminant dans l'assimilation de la philosophie aristotélicienne par la scolastique médiévale et dans le renouveau des sciences naturelles. Au début du XIIIe siècle, un ensemble d'ouvrages philosophiques et scientifiques, inconnus jusqu'alors des philosophes et théologiens occidentaux, suscita une effervescence intellectuelle dans les milieux scolastiques. Ces ouvrages rédigés en latin, tirés des traductions arabes des œuvres d'Aristote, étaient assortis de commentaires d'auteurs arabes, notamment Avicenne et Averroès. Dans l'ensemble, ils présentaient une approche étrangère aux scolastiques formés par l'Église qui ne connaissaient d'Aristote que la logique, telle qu'elle avait été enseignée et interprétée depuis des siècles par l'Église dans la tradition de saint Augustin et des néo-platoniciens.
Albert étendit ses recherches aux phénomènes naturels et lut avec intérêt les ouvrages scientifiques d'Aristote. Il les étudia, les commenta et à l'occasion, les contredit sur la base de ses propres observations. Il rédigea des ouvrages d'une grande originalité et, si l'on en croit le philosophe anglais Roger Bacon, son autorité était à l'époque comparable à celle d'Aristote lui-même. Son Traité de l'âme (v. 1255) représente une des grandes tentatives pour rendre Aristote accessible aux clercs. Il y étudia le principe de l'âme sous ses rapports avec les facultés intellectuelles, ou encore l'âme végétative et sensitive sous ses rapports avec l'intellect. Il affirme que la puissance « intellective » (les facultés rationnelles) est séparée de l'essence de l'âme et du corps, et des facultés de celui-ci. Il fait la critique de la

conception platonicienne des idées et adopte la théorie de l'émanation d'Avicenne.
En tant que théologien, il offrit une synthèse originale du courant aristotélicien et de ses prolongements chez al-Farabi, Avempace et surtout Avicenne. Dans sa Summa theologiae (v. 1270), Albert tenta de réconcilier l'aristotélisme et les enseignements chrétiens : il affirma que la raison humaine ne peut contredire la révélation, mais il défendit le droit du philosophe de pénétrer les mystères divins.
Albert fut béatifié en 1622 et canonisé par le pape Pie XI en 1931 ; la même année, il fut proclamé docteur officiel de l'Église. En 1941, le pape Pie XII en fit le patron de tous les étudiants des sciences naturelles. Sa fête est le 15 novembre.

Pierre Abélard

Pierre Abélard (1079-1142), philosophe et théologien français, penseur majeur de la scolastique, qui se rendit célèbre grâce à l'enseignement qu'il dispensa à la montagne Sainte-Geneviève et au mythe qui entoure sa passion amoureuse pour Héloïse.
Né au Pallet, en Bretagne, Abélard partit de chez lui pour étudier à Loches auprès du philosophe nominaliste français Roscelin, puis à Paris, avec le philosophe français réaliste Guillaume de Champeaux. Critique ardent de ses maîtres, Abélard commença à enseigner à Melun, à Corbeil et, en 1108, à Paris. Il acquit rapidement une grande célébrité à travers l'Europe en tant que professeur et intellectuel. En

1117, Héloïse, la nièce de Fulbert, chanoine de la cathédrale Notre-Dame de Paris, devint son élève.
De l'amour d'Héloïse et Abélard naquit un enfant baptisé Astrolabe. Les deux amoureux se marièrent en secret et Abélard persuada Héloïse de prononcer ses vœux à l'abbaye des bénédictins de Saint-Argenteuil. Son oncle Fulbert, qui avait condamné leur liaison amoureuse, fut quelque peu apaisé par leur mariage, mais finit par juger qu'Abélard avait abandonné Héloïse à l'abbaye et le fit castrer. Le couple se sépara alors : Héloïse se retira à Argenteuil avant de devenir, une dizaine d'années plus tard, abbesse du Paraclet, tandis qu'Abélard prononça ses vœux à l'abbaye de Saint-Denis-en-France, à Paris.
Le premier livre que publia Abélard, un traité sur la Trinité (Theologia summi boni, 1121), fut condamné aux flammes par le concile de Soissons, réuni la même année. Contraint par la critique à quitter Saint-Denis-en-France, Abélard fonda la chapelle et l'oratoire du Paraclet près de Nogent-sur-Seine. En 1125, il fut élu abbé au monastère de Saint-Gildas-de-Rhuis, où il composa son autobiographie Historia calamitatum (Histoire de mes tribulations, 1132). C'est à cette époque que débuta sa relation épistolaire avec Héloïse : cet échange de lettres est devenu un classique de la correspondance amoureuse. En 1140, saint Bernard, alors abbé de Clairvaux, qui jugeait dangereuse l'influence de la pensée d'Abélard, ordonna au concile de Sens et au pape Innocent II de condamner Abélard pour le scepticisme et le rationalisme de ses écrits et de son enseignement. En se rendant à Rome pour faire appel de sa condamnation, Abélard accepta l'hospitalité de Pierre le Vénérable, grand abbé de Cluny, et y demeura plusieurs mois. Il mourut dans un prieuré clunisien

près de Chalon-sur-Saône. Son corps fut transporté au Paraclet et Héloïse, morte en 1164, fut enterrée à ses côtés. En 1817, les deux corps furent réunis dans une seule tombe au cimetière du Père-Lachaise à Paris.
La vie romantique d'Abélard éclipse souvent l'importance de sa pensée. Pourtant, il fut l'un des plus grands penseurs du Moyen Âge. Par l'intérêt qu'il vouait à la discussion dialectique, Abélard s'inscrivit dans le sillage du philosophe et théologien du IXe siècle Jean Scot Érigène, et préfigura le philosophe scolastique saint Thomas d'Aquin. L'importante thèse dialectique d'Abélard selon laquelle la vérité doit être obtenue en pesant soigneusement tous les aspects de chaque question est présentée dans Sic et Non (Pour ou contre, v. 1123). L'œuvre d'Abélard annonçait également l'influence grandissante de la philosophie d'Aristote, plutôt que celle de Platon, sur la théologie.
Abélard rejeta fermement les théories du réalisme philosophique extrême, refusant d'admettre que les universaux ont une existence indépendante en dehors de l'esprit. Selon Abélard, universel est un terme fonctionnel exprimant toutes les images associées à ce mot dans l'esprit humain. Cette position ne relève pas du nominalisme, parce qu'Abélard ajoute que les idées à partir desquelles se forme l'image et auxquelles on donne un nom universel, ont une certaine similitude ou nature commune. Sa théorie constitue une étape décisive vers le réalisme modéré de Thomas d'Aquin, mais il ne parvint pas à expliquer la façon dont se forment les idées. Abélard marqua l'histoire de l'éthique, notamment par la thèse selon laquelle tout acte doit être jugé par l'intention de celui qui agit, au moment où il agit.

Outre ses nombreuses œuvres de morale, de théologie et de dialectique rédigées en latin, Abélard écrivit également des poèmes et des hymnes.

PHILOSOPHE RENAISSANCE

Lorenzo Valla

Lorenzo Valla (1407-1457), humaniste et philosophe italien. Auteur le plus influent du Quattrocento, Valla apprend le grec et le latin auprès de divers traducteurs de renom ; autodidacte, il accumule de vastes connaissances. En 1429, il devient titulaire de la chaire de rhétorique à l'université de Pavie, mais doit quitter sa charge à la suite d'une querelle d'opinion, suscitée autant par ses joutes fréquentes avec les juristes de l'université que par son dialogue philosophique De voluptate (« De la volupté », 1431). Déjà dans ce premier texte sur le plaisir, Valla affirme que la nature humaine est bonne puisqu'elle est création divine, et que, par conséquent, il n'est pas contraire au christianisme de chercher à la suivre.

En 1437, il devient secrétaire du roi Alphonse d'Aragon. Il rédige plusieurs ouvrages où il met en question l'immixtion de l'Église dans les affaires du monde, prônant un christianisme authentique qui ne soit plus gouverné par une tradition rigide, et s'insurge contre les scolastiques, dont il critique l'« usage barbare du latin » (Sur le libre-arbitre, Sur la

donation de Constantin, à lui faussement attribuée et mensongère, 1440).
Au cours de cette période, il traduit également les Anciens, notamment Homère, Ésope et Hérodote. Mais les invectives de Valla prennent un tour nouveau avec les Elegantiarum Linguae Latinae (De la beauté de la langue latine, 1444), qui constituent l’acte de naissance de l’humanisme italien et de la critique de la langue, vectrice de l’expérience humaine et qui doit donc nécessairement être claire et précise. Valla y propose une conception de la philologie fondée sur l’étude de l’emploi et de l’altération de la langue latine prise dans son évolution historique. Ce texte aura un retentissement majeur, notamment auprès d’Érasme.

Saint Thomas More

Saint Thomas More (1478-1535), homme politique et humaniste anglais, qui s'opposa au roi Henri VIII, ce qui lui coûta la vie.
Homme de loi, proche des humanistes et notamment d'Érasme, Thomas More entra chez les chartreux en 1499. Il renonça quatre années plus tard à la vie monacale et entra au Parlement en 1504. Il s'opposa alors au roi Henri VII, qui l'obligea à se retirer de la vie publique. À la mort du roi en 1509, More revint sur la scène publique. Favori du roi Henri VIII, dont il fut conseiller, il fut nommé speaker de la Chambre des communes puis, en 1529, chancelier du royaume.
Sa carrière se brisa lorsqu'il refusa d'appuyer la requête d'Henri VIII, qui souhaitait divorcer de Catherine d'Aragon. Ses convictions religieuses l'empêchaient, en effet, d'aller

contre l'autorité du pape. Il démissionna de la chancellerie en 1532 et se retira de la vie publique. Le roi le fit alors emprisonner en 1534 et décapiter le 7 juillet 1535. En 1935, il fut canonisé par l'Église catholique.
Thomas More est l'auteur d'un roman politique célèbre, Utopie (De optimo reipublicae statu deque nova insula Utopia, 1516). Dans la première partie, Thomas More se livre à une critique de l'organisation politique et religieuse du régime monarchique. La seconde partie est une description de la vie idéale sur l'île d'Utopie, où règne une équité parfaite entre les individus, soumis à un régime communautaire qui n'entrave en rien la liberté de chacun. Ce livre inspira notamment Candide de Voltaire.

Raymond Sebond

Raymond Sebond (fin XIVe siècle-1436), philosophe et théologien catalan, dont la Théologie naturelle, traduite par Montaigne, inspirera nombre de penseurs, parmi lesquels saint François de Sales, Jean Mabillon, Pascal et Nicolas de Cuse.
Entré dans les ordres, docteur en médecine et en théologie, Raymond Sebond (ou Sebonde), de son vrai nom Raimundo Sabunde, est professeur en théologie puis recteur de l'université de Toulouse. Achevé en 1436, son ouvrage majeur, la Théologie naturelle (Liber naturae), est influencé par Bonaventure, Thomas d'Aquin et Raymond Lulle. Il ne sera publié que longtemps après sa mort, en 1487. C'est à Montaigne qu'on doit d'avoir popularisé la pensée de Sebond par la traduction qu'il donne du texte en 1569. Il lui

consacrera également une Apologie dans le chapitre II de ses Essais.
Sebond développe la thèse suivante, profondément anthropocentrique : l'Homme, pour connaître la vérité avec « la claire évidence qu'il cherche en tout », dispose de deux livres, « la Nature ou le Livre des créatures » et le « Livre de l'Écriture sainte ».
L'expérience des choses et des êtres naturels amène l'Homme à se connaître lui-même puisqu'il possède toutes les qualités éparses et divisées aux divers degrés de la nature avant que l'échelle de la grâce le mène à l'homme-Dieu.
L'œuvre de Sebond établit un lien entre la scolastique médiévale et les réflexions humanistes de l'époque de sa composition ; il a exercé une influence décisive sur les mystiques espagnols. Blaise Pascal y puisera l'argument du pari et l'idée que l'Homme n'est grand qu'en ce qu'il se connaît misérable.

Ramus

Ramus (1515-1572), humaniste, philosophe et mathématicien français, célèbre par ses travaux de logique. Né à Cuts (Oise), il étudia au collège de Navarre, à Paris, où il fut confronté au caractère dogmatique de la philosophie scolastique dominante. Une fois diplômé, Ramus enseigna la logique dans deux collèges à Paris.
La réforme de la science de la logique entreprise par Ramus suscita une vive hostilité parmi les défenseurs de l'aristotélisme, et lorsque parut son traité polémique Aristotelicae animadversiones (« Réfutation d'Aristote »), en 1543, il fut violemment attaqué par les membres de la

faculté de la Sorbonne. En dépit de l'interdiction du traité par un édit de François Ier, Ramus bénéficia de l'appui d'amis influents et, en 1551, il fut nommé professeur de rhétorique et de philosophie au Collège royal (Collège de France). Vers 1561, cependant, Ramus se convertit au calvinisme, et les guerres de Religion le contraignirent à s'enfuir de France, en Allemagne d'abord, puis en Suisse. De retour à Paris en 1571, il fut assassiné lors de la Saint-Barthélemy. En logique, Ramus élabora une méthode « dialectique », fondée sur deux éléments principaux : l'invention (inventio), c'est-à-dire la recherche d'arguments adaptés au problème posé, et le jugement (dispositio), c'est-à-dire l'enchaînement rationnel des arguments, tel que le syllogisme. Affirmant que la pensée est imbriquée dans le langage, il étendit ses travaux à l'étude de la morphologie et de la syntaxe du français ainsi que du grec et du latin, et appelait à la réforme de la pensée qui suppose celle de la langue. Outre les ramistes, qui diffusèrent ses thèses dans toute l'Europe, les logiciens de Port-Royal et Descartes se nourrirent de la pensée de Ramus.

Jean Pic de la Mirandole

1 PRÉSENTATION
Jean Pic de la Mirandole (1463-1494), philosophe et théologien italien, humaniste de la Renaissance d’inspiration néoplatonicienne.

2 L’HOMME EN QUESTION

Né près de Ferrare, Giovanni Pico della Mirandola se forme à l'université de Bologne. Disciple de Marsile Ficin, érudit, maîtrisant de nombreuses langues parmi lesquelles l'hébreu et l'araméen, disposant d'une des bibliothèques les mieux fournies de son temps en ouvrages exprimant la pensée des trois religions monothéistes (judaïsme, christianisme et islam), Pic de la Mirandole incarne à la perfection l'idéal de l'humaniste.
À vingt-quatre ans, il est l'un des hommes les plus riches d'Italie. Il se propose alors de réunir à ses frais, à Rome, un concile privé au cours duquel il aurait soutenu, en présence du pape et des principaux théologiens vivants, ses neuf cents thèses de 1486, Conclusiones philosophicae, cabalisticae et theologicae. Le pape juge hérétiques certaines de ces thèses et s'oppose au projet. Il ne nous reste que le discours d'ouverture rédigé par Pic de la Mirandole, jamais prononcé, et publié à titre posthume en 1504 sous le titre Discours sur la dignité de l'homme. L'auteur y déplace la question traditionnelle de la nature de l'homme par la question de la place de l'homme dans la nature : l'éminente dignité de l'homme lui vient de sa position centrale dans le monde. Intermédiaire entre l'esprit et la matière, entre le temps et l'éternité, l'homme n'a pas de nature propre pour pouvoir toutes les acquérir. L'homme sera ce qu'il voudra devenir, ce qu'il fera de lui-même.

3 AU-DELÀ DE L'HOMME

En 1489, Pic de la Mirandole achève son Heptaplus, exposé philosophico-mystique de la création de l'Univers. En 1491, il rédige l'Être et l'Un, dans lequel il défend l'identité de ces

deux notions et l'accord de Platon et d'Aristote sur cette question. Il étudie également la kabbale et s'efforce de commenter la Bible (voir exégèse biblique). Pic de la Mirandole meurt alors qu'il projette d'écrire un livre sur la Concorde de Platon et d'Aristote. Un an auparavant, le pape Alexandre VI l'a absous de toute accusation d'hérésie.

Michel Eyquem de Montaigne

1 PRÉSENTATION
Michel Eyquem de Montaigne (1533-1592), écrivain français, héritier de l'humanisme, qui, dans un livre unique, les Essais, a mené à bien « le projet de se peindre » et, par-delà, celui de décrire « l'humaine condition ».

2 LES ANNÉES DE FORMATION

Né dans le château de Montaigne, en Dordogne, Michel Eyquem prend le nom de ce domaine quand il en hérite. Sous l'influence bénéfique d'un père qu'il affectionne, il passe une enfance heureuse au cours de laquelle il apprend le grec et le latin selon une méthode peu traditionnelle : consigne a été donnée à son précepteur et à son entourage de ne jamais lui adresser la parole autrement que dans une langue ancienne (« sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes, j'avais appris du latin, tout aussi pur que mon maître d'école le savait », Essais, I, 26). Pensionnaire au collège de Guyenne à Bordeaux (1539 ?-1546), il a les meilleurs maîtres et assimile brillamment l'enseignement humaniste qui y est dispensé.

3.L’ENGAGEMENT DANS LA VIE PUBLIQUE ET LA RENCONTRE DE LA BOÉTIE

Après avoir étudié le droit à Toulouse, il est nommé conseiller à la Cour des Aides de Périgueux (1554), puis au parlement de Bordeaux (1557). C’est dans cette ville qu’il fait la rencontre décisive d’Étienne de La Boétie, lui aussi magistrat, avec qui il noue une amitié exceptionnelle qui exercera une influence essentielle sur sa vie et sur son œuvre. Intéressé par la politique, Montaigne se rend deux fois à la cour, s’implique dans les conflits religieux de son époque, et participe au siège de Rouen (1562), par lequel les armées royales reprennent la ville aux protestants. Très affecté par la disparition de La Boétie (1563), cette « moitié » de lui-même, il décide d’écrire les Essais, initialement destinés à servir de « tombeau » à son ami et à encadrer de réflexions la publication des poésies françaises et latines du disparu.

4.UNE RETRAITE CONSACRÉE À L’ÉTUDE ET À LA RÉDACTION DES ESSAIS

Deux ans plus tard, en 1565, il se marie avec Françoise de La Chassaigne, et à la mort de son père, en 1568, hérite du domaine familial. Il décide alors de s’éloigner de la vie publique et fait aménager, dans une tour de son château, sa « librairie » (c’est-à-dire sa bibliothèque) contenant tous ses livres ainsi que ceux que La Boétie lui a légués. Renonçant en 1570 à sa charge de magistrat, il se consacre à la réflexion et à l’étude des textes anciens, notamment ceux de Sénèque et de Plutarque. C’est à cette période aussi qu’il entreprend

la rédaction de ce qui sera l'œuvre de sa vie : les Essais. Il est chargé, en 1574, d'une mission auprès du parlement de Bordeaux et sert à deux reprises de médiateur entre le protestant Henri de Navarre, futur Henri IV, et le pouvoir royal. Nommé gentilhomme de la Chambre du roi de Navarre en 1577, il continue parallèlement de s'adonner à l'écriture et publie en 1580 la première édition des Essais. Victime de la « maladie de la pierre » (la gravelle), dont il a ressenti les premières atteintes en 1577, il tente, à partir de 1580, de se faire soigner dans différentes villes d'eaux de France, d'Allemagne et d'Italie. Il tire de cette expérience un Journal de voyage et surtout de nombreuses réflexions, qui nourriront ses Essais, consacrées notamment à la douleur et aux rapports qu'elle entretient avec le jugement, mais aussi à l'analyse des mœurs et des coutumes des différents peuples d'Europe. C'est à Lucques pendant l'un de ses voyages qu'il apprend qu'il est élu maire de Bordeaux. Rentré en France à la demande d'Henri III, il exerce cette fonction de 1581 à 1585, s'en acquitte avec la plus grande conscience, mais abandonne cette charge au moment où une épidémie de peste se répand dans la région, l'obligeant même à fuir son domaine. En 1588, il se rend à Paris pour faire paraître la seconde édition des Essais, apportant plus de six cents ajouts au corpus existant ainsi qu'un troisième livre. Il est embastillé par le parti de la Ligue, puis immédiatement libéré sur l'ordre de Catherine de Médicis et du Duc de Guise. C'est aussi à Paris qu'il rencontre Marie de Gournay, qui deviendra sa fille d'adoption. C'est elle qui fera paraître une édition posthume des Essais, en 1595, trois ans après sa mort. Cette édition, fondée sur les annotations manuscrites de l'auteur, est appelée « l'exemplaire de Bordeaux ».

Machiavel

1 PRÉSENTATION
Machiavel (1469-1527), homme d'État, historien et penseur politique italien, dont l'œuvre influente a rompu avec les conceptions politiques médiévales, en justifiant l'action du prince par l'efficacité et non plus la morale. Machiavel est ainsi un des principaux initiateurs de la pensée politique moderne (voir philosophie politique).

2 SA VIE

Né le 4 mai 1469 à Florence dans une famille de la bonne bourgeoisie, Nicolas Machiavel commença à vingt-neuf ans une brève carrière officielle à la deuxième chancellerie, au service de la république. Bientôt désigné secrétaire du conseil des Dix, qui dirigeait les négociations et les opérations militaires de la république, il fut investi de missions diplomatiques importantes, auprès du roi de France (en 1504, puis de 1510 à 1511), du Saint-Siège (en 1506), de l'empereur germanique (de 1507 à 1508). Son expérience diplomatique en Italie lui permit d'approcher de nombreux dirigeants du pays et d'étudier leurs stratégies politiques, en particulier celles du dignitaire ecclésiastique et soldat César Borgia, alors engagé dans une politique d'expansion en Italie centrale. Machiavel fut écarté de la vie publique par la restauration des Médicis en 1512 et par le renversement de la république. Il fut emprisonné quelque temps pour conspiration, puis il se retira à sa libération dans sa propriété située à proximité de Florence. Bien qu'il se fût

efforcé de gagner les faveurs des Médicis, il ne parvint à occuper aucun poste d'importance et demeura confiné aux fonctions d'historiographe officiel. Il rédigea ainsi les Discours sur la première décade de Tite-Live de 1513 à 1520, l'Art de la guerre en 1521, et à la demande de Jules de Médicis une Histoire de Florence (1525). Lorsque ainsi, en 1527, la république de Florence fut provisoirement réinstaurée, Machiavel fut soupçonné par les républicains d'être à la solde des Médicis et tenu à l'écart. Il mourut à Florence le 21 juin de la même année.

3 SON ŒUVRE MAJEURE : LE PRINCE

Sa carrière politique, quoiqu'elle ne connût pas grand succès, lui fournit la matière de son œuvre. Son ouvrage le plus célèbre, le Prince, paru en 1532, fut rédigé en 1513 et dédié à Laurent le Magnifique, son auteur cherchant alors à notamment rentrer en grâce auprès des Médicis. La question centrale traitée par Machiavel, qui fonde par là même la philosophie politique moderne, est celle de la conquête et de la conservation du pouvoir. Étudiant les différentes sortes d'États, les moyens par lesquels ils ont été constitués et conservés, Machiavel peut en conclure quels sont les qualités et les défauts du Prince : il apparaît que celui-ci doit posséder à la fois « la ruse du renard », pour se jouer de la méchanceté humaine, et la « force du lion », car il demeure « plus sûr d'être craint que d'être aimé ». Cependant, Machiavel précise que l'emploi de ces qualités ne doit pas servir l'intérêt particulier du Prince mais bien l'intérêt général. Cette légitimation de l'action de l'homme d'État en fonction de la seule nécessité, hors de tout cadre moral (« ce que l'on considère, c'est le résultat »), a donné naissance à la notion de « machiavélisme », qui renvoie aujourd'hui

essentiellement à un calcul dénué de tout scrupule. On soulignera cependant que Machiavel ne fait nullement l'apologie du mal pour le mal et que le terme dépasse le cadre théorique du penseur florentin : dans sa perspective, le Prince est celui — peut-être César Borgia ? — qui saura réaliser l'unité de l'Italie.

Lipsius Justus

Lipsius Justus (1547-1606), humaniste, philologue, historien et philosophe flamand.
Lipsius Justus (nom latinisé de Joost Lips, en français, Juste Lipse) enseigne à Iéna (1572-1573), à Leyde (1578-1591) et à Louvain (1592-1606). Luthérien à Iéna, il se convertit à l'Église réformée à Leyde, pour ensuite se réconcilier avec le catholicisme. Dans ses écrits en latin au style maniéré, il introduit, aux côtés d'éléments de latin archaïque, bon nombre d'expressions de latin tardif. Cette réaction contre le cicéronianisme (voir Cicéron) fera de nombreux adeptes. L'autorité scientifique de ses travaux philologiques sur les ouvrages de Tacite (1574) et de Sénèque (1605) est encore d'actualité. Critique littéraire, il écrit en 1581 Satyra Menippaea sive Somnium. Dans De constantia libri (1584) il fait part de sa morale stoïcienne de chrétien, la ténacité y étant tenue pour la vertu supérieure. La morale est basée sur l'acceptation d'une raison totalement maîtrisée (l'œuvre de la Providence divine). Dans Politicorum sive civilis doctrinae libri sex (1589), il fait part de sa théorie sur la ville moderne. Il correspond avec les plus grands humanistes de son temps, comme Fulvio Orsini où Quevedo. Ses écrits

politiques comportent des traits machiavéliques qui mèneront à sa démission de l'université de Leyde.

Pierre de Fonseca

Pierre de Fonseca (1528-1599), philosophe portugais. Titulaire de la chaire de philosophie à l'université de Coimbra (Portugal), Fonseca a été un important commentateur de la Métaphysique d'Aristote, si bien qu'il a été surnommé l'« Aristote portugais ». Mais sa contribution la plus originale, imprégnée de l'esprit de la Renaissance, est la théorie philosophique et théologique de la « science moyenne », selon laquelle il serait possible que Dieu connaisse, depuis l'éternité, les « contingents futurs », thèse que Fonseca tente de concilier avec la notion de libre arbitre.
Cette théorie a divisé au XVIe siècle les théologiens scolastiques en deux tendances : les jésuites, disciples de Luis Molina (favorables aux propositions de Fonseca) et les dominicains, partisans de Domingo Báñez. Ses œuvres principales sont Institutiones dialectaerum (1564) et les Commentaris in libros metaphysicorum Aristotelis (1594).

Marsile Ficin

Marsile Ficin (1433-1499), philosophe platonicien, humaniste et théologien italien de la Renaissance, célèbre pour ses commentaires de Platon. Ficin fut une grande figure de la Renaissance qui exerça une influence considérable dans tous les domaines de la culture.

Marsilio Diotifeci, dit Marsilio Ficino, naquit à Figline, aux environs de Florence. Il étudia la médecine et la philosophie. Il fut soutenu par le banquier et homme d'État italien Cosme de Medicis en particulier par le don d'une villa aux environs de Florence. Ficin y fonda l'Académie platonicienne, et réalisa la première traduction complète des œuvres de Platon (1463-1469), dont la pagination sert aujourd'hui à donner les références des citations de Platon. Il rédigea également un important commentaire du Banquet de Platon (1469). Il traduisit les Hymnes orphiques, les Traités de Plotin (Ennéades, en 1486), Porphyre, Jamblique, Proclus et le traité des Noms divins de Denys l'Aréopagite (dit le Pseudo-Denys). Ficin fut ordonné prêtre en 1473 et devint chanoine de la cathédrale de Florence en 1487.
Fidèle à la tradition néoplatonicienne de Plotin, de Proclus et du Pseudo-Denys, il élabora une « théologie platonicienne » à partir de l'œuvre de Platon, qu'il tenta ensuite de concilier avec le christianisme. Son ouvrage principal, Théologie platonicienne (1469-1474, publié en 1482) est une étude sur l'immortalité de l'âme. L'homme, à travers une série d'étapes, doit parvenir à la vision de Dieu. Sa dignité suppose que celle-ci soit illimitée, d'où Ficin conclut à l'immortalité de l'âme humaine.
Ficin doit aussi son influence à sa théorie de l'amour, qu'il développa dans son commentaire du Banquet (1469, publié en 1484), longtemps édité avec le dialogue de Platon, et largement diffusé. Selon lui, l'amour pour un être humain est une préparation à l'amour de Dieu, qui est en fait le contenu véritable du désir. On éprouve de l'amour pour une personne parce qu'elle est le reflet de la beauté et de la bonté de

Dieu. L'amour est une communion qui repose sur l'amour de Dieu.

Pierre Charron

Pierre Charron (1541-1603), théologien et philosophe français, partisan d'une séparation stricte entre morale et religion.
Charron étudia le droit aux universités de Bordeaux, Bourges et Montpellier, où il obtint un doctorat de droit en 1571. D'abord avocat, il abandonna la carrière juridique pour se consacrer à la théologie. En 1576, il devint chanoine de Bordeaux, puis fut vicaire principal de Bordeaux jusqu'en 1593. Il fut un ami intime de Montaigne.
Il est l'auteur d'ouvrages purement religieux comme Octave contenant huit discours du Saint-Sacrement (1600) ou Discours chrétiens (1601). Mais il écrivit aussi sur des problèmes politiques et religieux spécifiques de son temps, comme le Discours chrétien (1589), dans lequel il critique la rébellion contre le roi, et une apologie du catholicisme dans les Trois vérités contre les athées, idolâtres et juifs (1593).
Sa contribution à la philosophie est contenue dans De la sagesse (1601), où il reprend les idées néo-stoïciennes.
Charron défend l'autonomie de la morale à l'égard de la religion. Selon lui, une morale fondée sur la religion conduit au fanatisme. La loi fondamentale de la moralité est contenue dans la nature humaine et chaque homme n'a qu'à l'examiner pour y accéder. Seule cette loi doit conduire l'action humaine. Les discours religieux sur la morale ne font que redoubler et obscurcir cette loi que chacun porte en soi.

Giordano Bruno

1 PRÉSENTATION

Giordano Bruno (v. 1548-1600), philosophe italien de la Renaissance.

2. DE LA VOCATION À LA CONDAMNATION POUR HÉRÉSIE

Né à Nola dans les environs de Naples, Filippo Bruno prend le nom de Giordano lors de son entrée comme novice chez les dominicains, en 1565, où il s'initie à la philosophie aristotélicienne et à la doctrine thomiste. Esprit indépendant et passionné, il quitte précipitamment l'ordre en 1576 pour éviter deux procès religieux et fuit à travers l'Europe.

Les pérégrinations de Bruno le mènent d'abord à Genève, où il se convertit au calvinisme, puis à Toulouse, à Paris et à Londres où il passe deux années, de 1583 à 1585, sous la protection de l'ambassadeur de France, et fréquente les docteurs de l'université d'Oxford. De retour à Paris, à la fin de l'année 1585, il est de nouveau au centre d'une querelle doctrinale. Bruno s'enfuit alors dans les pays germaniques. On le retrouve à Marbourg, Wittenberg, Prague, Helmstedt et Francfort, où il s'occupe de faire publier ses travaux. À l'invitation du patricien vénitien Zuane Mocenigo, il rentre en Italie et devient le tuteur de celui-ci. En 1592, Mocenigo dénonce Bruno à l'Inquisition, qui le condamne pour hérésie. Il sera brûlé vif le 17 février 1600 sur le Campo dei Fiori de Rome.

3 L'INFINITÉ DE L'UNIVERS

En réaction au finitisme cosmologique d'Aristote, fondé en partie sur des données sensibles, Bruno pose l'idée de la prééminence de l'intellect par rapport à la limitation des sens, qui nous présentent un univers illusoirement clos. À l'inverse de Copernic, dont il retient cependant l'idée de réduction de l'illusion géocentrique et géostatique, Bruno ose penser l'impensable de l'infinité, d'une pluralité de mondes en mouvement dans un espace sans limites.
De même, Dieu est l'âme universelle du monde, et toutes les choses matérielles prises individuellement sont des manifestations d'un unique principe infini.
Longtemps oublié ou mal compris, Bruno a été redécouvert, notamment par Leibniz. Son apport au courant moniste sera considérable. Mais c'est surtout au XIXe siècle que l'influence de Bruno se fera perceptible, chez Hegel, Schelling ou Jacobi. Ses principales œuvres sont réunies dans les Dialoghi italiani. On peut citer le Banquet des cendres ; l'Infini, l'Univers et les mondes ; Des fureurs héroïques, ou encore l'Expulsion de la guerre triomphante.

PHILOSOPHE XVIIe SIECLE

Giulio Cesare Vanini

Giulio Cesare Vanini (1585-1619), philosophe, théologien, prêtre italien.

Vanini est moins connu par sa doctrine, dont on a pu mettre en doute l'originalité, que par un destin tragique faisant de lui une figure emblématique de l'athéisme moderne. À Rome, puis à Padoue où il fait ses études, Vanini découvre l'averroïsme, et l'enseignement controversé de Pietro Pomponazzi. Il en tire des conclusions peu orthodoxes sur l'immortalité individuelle et sur les rapports de la foi et de la raison.
Les thèses qu'il soutient dans ses deux principaux ouvrages, Amphithéatre de l'éternelle Providence (Amphitheatrum aeternae providentiae, 1615) et Dialogues sur les arcanes admirables de la Nature, reine et déesse des mortels (De admirandis Naturae reginae daeque mortalium arcanis dialogi, 1616), identifiant la nature et Dieu, éliminant toute notion de Providence, niant l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps, ébranlent le dogme chrétien et surtout brisent l'accord entre philosophie et théologie, la raison énonçant des vérités incompatibles avec les vérités révélées.
La Sorbonne condamne ses ouvrages, et Vanini est bientôt poursuivi par le parlement de Toulouse. Selon les récits de l'époque, plus ou moins fiables, il aurait toujours refusé de se rétracter, et soutenu devant ses juges des propos « impies et blasphématoires ». Le Parlement décide d'un châtiment exemplaire, et Vanini est supplicié puis brûlé à Toulouse, le 19 février 1619.
Dans les années qui suivent sa mort, Vanini est encore la cible de violentes attaques de la part du père Mersenne et du jésuite François Garasse, tous deux ouvriers d'une réaction de l'orthodoxie catholique contre l'athéisme et le libertinage.

Baruch Spinoza

1 PRÉSENTATION
Baruch Spinoza (1632-1677), philosophe rationaliste et penseur religieux hollandais, considéré comme le plus important représentant moderne du panthéisme.
Né de parents juifs d'origine espagnole et portugaise à Amsterdam, Spinoza reçoit une solide éducation hébraïque classique. Plus tard, il se détache cependant du judaïsme établi, après ses études de science physique et la lecture des écrits de Thomas Hobbes et de René Descartes. En 1656, il est excommunié par les rabbins qui obtiennent son bannissement d'Amsterdam.
Pendant cinq ans, Spinoza demeure dans les faubourgs de la ville, vivant du polissage de verres optiques. À cette époque, il écrit son premier ouvrage philosophique, Court Traité sur Dieu, l'homme et sa félicité, qui annonce les grandes lignes de son système philosophique ultérieur. Le Tractatus theologico-politicus (Traité théologico-politique) et la dissertation De intellectus emendatione (De la réforme de l'entendement) datent vraisemblablement aussi de cette époque, bien que le premier n'ait été publié qu'en 1670 et le second en 1677. En 1661, Spinoza s'installe à Rijnsburg, aux environs de Leyde, puis, deux ou trois ans plus tard, à Voorburg, non loin de La Haye. Peu après, alors qu'il s'apprête à s'installer à La Haye même, une chaire de philosophie à l'université de Heidelberg lui est proposée par l'électeur palatin Charles Louis. Mais Spinoza décline l'offre, redoutant les restrictions que pourraient imposer les théologiens à son activité intellectuelle. Spinoza refuse

également une pension que lui offre Louis XIV, sous la condition qu'une de ses œuvres lui soit dédiée.

2 PHILOSOPHIE

La pensée de Spinoza trouve son expression la plus complète dans Ethica more geometrico demonstrata (l'Éthique démontrée selon la méthode géométrique, 1674). Selon ce traité, l'univers est identique à Dieu, qui est la « substance » non-causée de toutes choses. La conception spinoziste de la substance, inspirée des philosophes scolastiques, n'est pas celle d'une réalité matérielle, mais plutôt celle d'une entité métaphysique, le fondement global et autosuffisant de toute réalité. Spinoza admet l'existence éventuelle, en nombre infini, d'attributs de la substance, mais il soutient que seuls deux de ces attributs sont accessibles à l'esprit humain, à savoir l'étendue, ou monde des corps matériels, et la pensée consciente. Dans sa représentation, la pensée et l'étendue dépendent d'une réalité ultime, dans laquelle elles existent, et qui est Dieu. Dans le système de Spinoza, la causalité peut exister dans l'attribut étendue entre objets singuliers, c'est-à-dire entre corps physiques ou dans l'attribut pensée, entre idées singulières, mais non entre objets et idées. Afin de rendre compte des interactions causales apparentes entre objets et idées, Spinoza avance la théorie dite du « parallélisme », selon laquelle toute idée a son équivalent physique et, inversement, tout objet physique, son idée qui lui correspond.
Quant à la singularité des choses, que ce soit celle d'objets physiques ou celle d'idées, Spinoza l'explique en termes de modes particuliers de la substance. Tous les objets

particuliers sont des modes de Dieu dans l'attribut étendue et toutes les idées particulières sont des modes de Dieu dans l'attribut pensée. Les modes sont des natura naturata, « nature naturée », ou nature dans la multiplicité de ses manifestations ; la substance ou Dieu est natura naturans, « nature naturante », ou nature dans son unité créatrice, agissant comme le déterminant de ses modes propres. Les modes sont transitoires et leur existence suppose la forme temporelle. Dieu est éternel, transcendant tous les changements modaux. En conséquence, les choses particulières, qu'elles relèvent de l'étendue ou de la pensée, sont finies et éphémères. Pourtant, Spinoza affirme l'existence d'un monde indestructible. Ce monde ne saurait être trouvé dans l'ordre des choses existantes mais dans celui de l'essence. La connaissance intuitive qu'a l'humanité de Dieu est la source de l'amour intellectuel de Dieu (amor Dei intellectualis), qui, lui, fait partie de l'amour que Dieu se porte à lui-même.
La doctrine spinoziste des essences est apparentée à la conception scolastique des « réalités » et aux Idées de Platon, tout en s'en distinguant par d'importants aspects. Spinoza conçoit les essences comme des entités conceptuelles de l'aspect universel de toute chose. La différence fondamentale entre les existences et les essences dans la cosmologie de Spinoza est que l'être des premières se trouve dans le temps et que les secondes se situent en dehors du temps. Puisque la mortalité ne concerne que les choses assujetties à la loi du temps, l'ordre des essences, qui est intemporel, doit par conséquent être éternel. Néanmoins, l'ordre des essences est un ordre d'être immanent.

Toute existence a donc un caractère universel ou essentiel, bien que pour réaliser ce caractère, la chose existante doit transcender sa propre forme intrinsèque, en d'autres termes, se libérer des limites de sa propre structure. L'ordre des essences a ainsi une sorte d'être au sein de l'ordre des existences (le premier étant la cause immanente du second), sans toutefois partager ses limites temporelles. La causalité immanente, dans la métaphysique de Spinoza, signifie autocausalité, et ce qui est autodéterminé est libre. À partir de ce raisonnement, Spinoza développe sa doctrine de la liberté comme bien accessible seulement dans l'ordre des essences. Dans l'un et l'autre de ses attributs (étendue ou pensée), l'existence est asservissement, tout corps existant étant déterminé par ses propres séries causales ; tout corps particulier ou idée particulière est soumis à d'autres corps ou idées et la forme de son être est déterminée par ceux-ci. Ce n'est que dans l'être intemporel, qui est sa propre cause, et donc dans l'être universel et immanent que la liberté totale est possible ; ce n'est que par l'identification avec la substance, ou Dieu, que l'on touche à l'immortalité, et, avec elle, à la paix.

3 REJET DE LA TRADITION

Spinoza rejette l'idée de la Providence et du libre arbitre, et son concept d'un Dieu impersonnel suscite beaucoup d'hostilité chez ses contemporains. À bien des égards, sa position est unique dans l'histoire de la philosophie. Il n'appartenait à aucune école, il n'en a fondé aucune. Si son œuvre s'inspire, peu ou prou, de la pensée de quelques-uns de ses prédécesseurs, elle se distingue par son originalité,

même par rapport à la pensée d'un Descartes. La pensée de Spinoza qui compte parmi les plus grands penseurs de la philosophie n'est reconnue qu'un siècle après sa mort, et si son système ne donne naissance à aucun véritable mouvement, son influence ne peut être comparée qu'à celle de la philosophie d'Emmanuel Kant. Non seulement les métaphysiciens, mais aussi des poètes comme Goethe, William Wordsworth et Percy Shelley se sont inspiré des œuvres de Spinoza dont la pensée se prolonge dans la poésie panthéiste.

Anthony Ashley Cooper, 3e comte de Shaftesbury

Anthony Ashley Cooper, 3e comte de Shaftesbury (1671-1713), philosophe anglais, petit-fils du 1er comte de Shaftesbury.
Né à Londres, Shaftesbury n'a pas produit de système, mais a rédigé divers essais rassemblés dans Caractéristiques des hommes, des mœurs, des opinions, des époques (3 volumes, 1711). Son rôle dans la vie intellectuelle du siècle des Lumières est considérable. Hutcheson, Hume, Leibniz, Diderot, Kant, Reid reconnaissent être redevables à l'auteur des Caractéristiques.
L'essentiel de la contribution de Shaftesbury concerne la philosophie morale. Défenseur de la liberté de pensée, Shaftesbury pense que la moralité est logiquement indépendante de la religion. Selon lui, il n'est donc pas nécessaire de croire pour être vertueux, puisque l'Homme est par nature vertueux, et la croyance en la bonté naturelle fait de Shaftesbury un représentant, avec Leibniz, de l'optimisme métaphysique.

Selon Shaftesbury encore, sans cette croyance, il serait impossible de comprendre l’existence de sociétés, puisque celles-ci sont d’origine conventionnelle. Or, cela suppose que l’Homme soit poussé à agir par autre chose que des dispositions égoïstes.
La vertu consiste pour Shaftesbury à rechercher le bien public, et l’Homme est disposé à agir de cette manière par un « sens moral », expression dont il est l’initiateur et qui a connu par la suite une fortune considérable. En fait, pour Shaftesbury, héritier du platonisme, bien, beau et vrai sont la même chose. Ainsi, le philosophe développera aussi une esthétique : de même que nous disposons d’un sens moral, nous possédons un sens esthétique inné qui nous permet d’apprécier le beau sensible comme nous sommes capables d’apprécier le beau moral.

Blaise Pascal

1 PRÉSENTATION
Blaise Pascal (1623-1662), mathématicien, physicien, théologien, mystique, philosophe, moraliste et polémiste français du XVIIe siècle.
L'étendue des domaines d'intérêt et du génie de Pascal est impressionnante : inventeur de la machine à calculer, concepteur des premiers transports en commun en France, artisan de l'assèchement des marais poitevins, polémiste brillant contre les jésuites dans les Provinciales, apologiste de la foi chrétienne avec les fragments rassemblés sous le titre de Pensées, il fut également l'un des plus brillants prosateurs de la langue française et l'une des plus grandes figures du XVIIe siècle français.

2 BIOGRAPHIE

2.1 Un génie précoce

Fils d'Étienne Pascal (1588-1651), mathématicien amateur et juriste, second président de la cour des aides de Clermont, et d'Antoinette Begon (1596-1626), Blaise Pascal naquit à Clermont (aujourd'hui Clermont-Ferrand) le 19 juin 1623. Sa mère mourut lorsqu'il avait trois ans. La famille Pascal (le père Étienne, son fils Blaise et ses deux filles Gilberte et Jacqueline) s'installa à Paris en novembre 1631. À partir de 1635, Étienne Pascal fréquenta avec son fils l'Académie de mathématique fondée par le philosophe Marin Mersenne en 1635. Génie précoce, le jeune Blaise Pascal écrivit un Traité sur les sons à l'âge de onze ans, réinventa les théorèmes d'Euclide jusqu'à la trente-deuxième proposition alors qu'il n'avait que douze ans (1635).
Son père, rentier de l'Hôtel de Ville, manifesta pour défendre ses droits à la suite d'une suppression des rentes et se cacha, craignant d'être arrêté. Il fut ensuite nommé commissaire pour l'impôt en Haute-Normandie en 1639 par Richelieu et rattaché directement au roi. Dès lors, la famille s'installa à Rouen. Elle y reçut la visite de Pierre Corneille, qui demanda à Jacqueline Pascal d'écrire des vers. C'est à Rouen, en 1640, que Pascal rédigea l'Essay pour les coniques. En 1642, il conçut la machine arithmétique (la « roue pascale ») pour aider son père dans son travail de comptabilité fiscale.

2.2 Conversions et expériences

En 1646, la famille Pascal se convertit à un christianisme plus austère, marqué par la spiritualité de Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, tandis que le jansénisme faisait déjà l'objet, depuis 1641, de premières condamnations. En 1646, il lut Jansénius.
En 1646 également, Pascal procéda à de premières expériences sur le vide, qu'il poursuivit en 1647 avec son père et Florin Périer, le mari de sa sœur Gilberte, puis il profita du retour de la famille à Paris pour les refaire du haut de la tour Saint-Jacques en 1648 ; il publia Expériences nouvelles touchant le vide en 1647 et Récit de la grande expérience de l'équilibre des liqueurs en 1648. En 1647, Descartes aurait rendu visite à Pascal à propos de ces expériences.
Le père de Pascal mourut en 1651. En 1652, Jacqueline Pascal entra à Port-Royal. Pascal fit don de sommes importantes à l'abbaye. Pascal poursuivit ses travaux scientifiques et mena alors une période de vie mondaine, avec notamment le moraliste Antoine Gombaud (1607-1684), chevalier de Méré — auteur probable du Discours sur les passions de l'amour (1652), attribué longtemps à tort à Pascal — et le riche Damien Mitton, dont on peut présumer qu'ils seront la première cible de l'Apologie de la religion chrétienne, destinée aux libertins. Cette période s'acheva le 23 novembre 1654 avec la nuit dite du Mémorial, nuit durant laquelle il connut une illumination mystique qu'il consigna sur une page (le Mémorial) qu'il conserva cousue dans son pourpoint : « Certitude, certitude, sentiment, joie, paix. Joie, joie, joie, pleurs de joie ».

2.3. Défense de Port-Royal : polémiques et apologétique

En 1655-1656, Pascal fit donc deux retraites aux Granges de Port-Royal-des-Champs, rédigea l'Abrégé de la Vie de Jésus-Christ, l'Entretien avec Monsieur de Saci sur Épictète et Montaigne, et prit part à la querelle qui opposait les jansénistes à la Sorbonne et aux jésuites en rédigeant les Provinciales (lettres fictives adressées à un ami provincial), publiées une par une et anonymement. Le 24 mars 1656, la filleule de Pascal, Marguerite Perrier, fut guérie miraculeusement d'une fistule à l'œil gauche — dont elle souffrait depuis trois ans — par le contact de la Sainte-Épine, relique conservée à Port-Royal. Pascal forma alors le projet de rédiger une Apologie de la religion chrétienne, dont il exposa la teneur lors d'une conférence à Port-Royal en 1658 et à laquelle il travailla surtout de 1659 à 1661 ; nous en connaissons des fragments réunis sous le titre de Pensées. De 1656 à 1659, Pascal, mis à part l'Histoire de la roulette, se consacra surtout à des publications « philosophiques » ou rhétoriques (De l'art de persuader, De l'esprit géométrique) et religieuses (Écrits sur la grâce, Écrits des curés de Paris). Très malade, Pascal rédigea en 1659 une Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. Lors de la sommation faite aux jansénistes de signer un « formulaire » reconnaissant les erreurs de Jansénius, en 1661, Pascal s'opposa à la signature faite sans réserves, puis se retira. Le 18 mars 1662 furent inaugurées à Paris les lignes de carrosses à cinq sols, ancêtres des transports en commun urbains, dont Pascal avait conçu le projet avec le duc de Roannez. Il mourut le 19 août 1662, ses sœurs, en 1661 et 1687. Malade toute sa vie, Pascal ne cessa jamais de conjuguer réflexion religieuse et science

expérimentale, se penchant sur des questions très concrètes aussi bien que sur des questions mystiques.

3 ŒUVRE SCIENTIFIQUE

3.1 Physique et mathématique

Formé à l'Académie de mathématiques de Mersenne, Pascal hérita très tôt de l'esprit anti-scolastique et anti-aristotélicien — initiés par Descartes — qui y régnaient alors. Dès son plus jeune âge, Pascal fut ainsi éduqué au débat scientifique, et il correspondit avec de nombreux savants, et notamment avec le mathématicien Pierre de Fermat.
Du point de vue scientifique, les travaux de Pascal n'ont pas le caractère révolutionnaire de ceux de Galilée ou de Descartes au XVIIe siècle. L'apport de Pascal dans le domaine scientifique réside surtout dans le recours à l'expérience comme donnée de fait, et dans l'art de la découverte (méthode, « esprit de géométrie ») et de la présentation (« art de persuader ») de ses recherches, plus que dans leur originalité.
Ses travaux ont porté sur la pesanteur, le vide et la pression, l'hydrostatique (voir Fluides, mécanique des), la géométrie, l'arithmétique, les probabilités et les mathématiques.
Dès son Essay pour les coniques (1640), Pascal utilisa la méthode projective pour déduire les propriétés des coniques du théorème sur l'hexagramme. À la suite de Torricelli, disciple de Galilée, il se livra à l'étude de la question du vide : « la nature a horreur du vide » pensait-on depuis le Moyen Âge. En 1648, il se rendit avec son beau-frère Périer

au puy de Dôme pour réitérer l'expérience de Torricelli sur le baromètre, et observant le niveau de mercure diminuer avec l'altitude, fit la preuve de l'existence du vide et de la « pesanteur de la masse de l'air », sans toutefois remettre en cause l'ensemble de la physique scolastique et ses corrélats philosophiques. Sa perspective était expérimentale, non métaphysique.
Il est également à l'origine du « principe de Pascal » qui établit que, dans un fluide incompressible en équilibre, les pressions se transmettent intégralement. Son nom fut donné à une unité de pression.
Il conçut en 1654 un triangle, appelé depuis « triangle de Pascal » utile à de nombreux calculs arithmétiques. Il travailla ensuite sur les probabilités à partir de deux problèmes de jeu et tenta de « géométriser le hasard ». Il travailla sur l'infini mathématique (voir Infinitésimal, calcul) et mit au point la méthode d'induction en mathématique. Il est également à l'origine des méthodes combinatoires. Avec les Éléments de géométrie (1657), il inaugura la géométrie non-euclidienne. En 1658, il développa les méthodes infinitésimales et soumit un problème de cycloïde à un concours international de géomètres.

3.2 Machine à calculer

C'est à partir de la représentation de mouvements de roue que Pascal, dans le dessein de « réduire en mouvement réglé toutes les opérations de l'arithmétique », inventa en 1642 la « machine d'arithmétique » (appelée aussi par un de ses correspondants la « roue pascale »), capable d'additionner et de soustraire, et conçue pour la comptabilité, les calculs

d'architectes, le calcul abstrait. Il en montra un exemplaire en 1644 à Henri II de Bourbon, père du Grand Condé, la dédia en 1645 au chancelier Séguier et la fit adresser en 1659 au savant Christiaan Huygens. Afin de la faire connaître et de lutter contre les faussaires, il publia un Avis nécessaire à ceux qui auront curiosité de voir la machine d'arithmétique, et de s'en servir utilitaire et publicitaire. Le sieur Roberval, professeur ordinaire de mathématiques au Collège royal de France, fut chargé d'en faire la démonstration à qui souhaiterait la découvrir. Cinquante prototypes furent construits. Elle fut fabriquée dans de nombreux modèles, en bois, en cuivre, en ébène et en ivoire. Elle fut vendue 100 livres, prix très élevé. Construite sur six niveaux (selon les ordres d'unité), elle fonctionnait avec des roues à dix dents et faisait apparaître les résultats à travers de petites fenêtres. Quatre exemplaires sont actuellement conservés au Conservatoire national des arts et métiers à Paris.
Sa machine n'était toutefois pas la première. Kepler avait en effet commandé un modèle analogue au mathématicien, astronome et linguiste allemand Wilhelm Schickard (1592-1635) en 1623, conçu pour calculer les éphémérides. Il aurait toutefois disparu dans un incendie et Pascal n'en a pas eu connaissance.

3.3 Marais et carrosses

Spécialiste d'hydrostatique, Pascal collabora à l'entreprise d'assèchement des marais poitevins. Précurseur des transports en commun, il travailla également à la création d'une ligne de carrosses payants (cinq sols) circulant à

travers Paris, en portant son attention sur la sécurité, la facilité d'accès (notamment aux handicapés) et de changement. Tout comme la machine d'arithmétique, ces deux entreprises montrent le souci pratique de Pascal, et mirent en œuvre son sens de la communication et de la diffusion de ses travaux.

4. L'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE : LES PENSÉES

Dès sa « conversion » au « Dieu d'Abraham » d'Isaac et de Jacob, en 1654 et, surtout, à partir d'un entretien avec son directeur spirituel M. de Sacy en 1655, Pascal entreprit de rédiger une Apologie de la religion chrétienne, dont des fragments épars nous sont connus sous le titre de Pensées. L'apologétique, genre littéraire chrétien traditionnel qui fit florès au Moyen Âge, est un discours de croyant ; elle se fonde sur la certitude de la vérité de la Révélation chrétienne — manifestée selon Pascal par les Évangiles, et confirmée, s'il en était besoin, par sa conversion et le miracle de la Sainte-Épine — et vise à convertir les « infidèles » ou les incroyants. Conformément à la tradition apologétique — représentée notamment pour le christianisme par Raymond Sebond et Raymond Lulle, pour le judaïsme par Judah Halevi (v. 1075-1141) dans son Livre du Kuzari — Pascal examine dans son Apologie les différentes religions (islam, judaïsme), l'absence de religion, et en conclut à la nécessité de la foi et de la conversion. L'apologétique de Pascal n'est pas destinée au peuple, mais aux lettrés et aux savants : Pascal y vise les « libertins », penseurs et moralistes érudits et savants sur lesquels la religion n'a plus de prise.

Pour les persuader, Pascal s'adapte à leur esprit par l'élégance, la vigueur et la subtilité de son argumentation. Examinant leur vie, il tente de montrer qu'elle n'est que fuite de Dieu, « divertissement » et que pour ne pas être condamné éternellement (voir Enfer ; Eschatologie), l'Homme doit se recentrer sur Dieu : « Si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu » (pensée n° 158 de l'édition Lafuma). C'est le sens de l'argument du pari (n° 418) qui mêle rhétorique apologétique, logique et probabilités, étudiées par Pascal notamment dans le jeu de la roulette, et oppose le caractère fini des plaisirs de la vie humaine à l'infinité de l'amour de Dieu : « Il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte et ce que vous jouez est fini. Il n'y a point à balancer, il faut tout donner » et, plus loin, « Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable, etc. À la vérité vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices, mais n'en aurez-vous point d'autres ? ».
Examinant leur pensée, il combat également le scepticisme des libertins en critiquant l'orgueil de la Raison et en établissant que l'Homme ne peut se fier à son propre jugement, même sceptique. L'Homme est grand (parce qu'il est créé par Dieu) mais il est misérable (parce qu'il est pécheur) : il doit donc se tourner vers Dieu seul et lui « soumettre » sa raison. Cette pensée s'intègre dans le courant de ce que le philosophe et historien de la philosophie français Henri Gouhier (1898-1994) a appelé la pensée « anti-humaniste » du XVIIe siècle, réaction chrétienne

contre la valorisation de l'Homme chère à la Renaissance et l'anthropocentrisme qui en découle : l'Homme n'est rien en face de l'immensité de Dieu.
Le Dieu de Pascal est un Dieu caché (Deus absconditus), un Dieu de jugement plus que d'amour, qui s'est manifesté en Jésus-Christ. La nature et les preuves logiques et métaphysiques de l'existence de Dieu (l'argument ontologique de saint Anselme de Canterbury et de Descartes, notamment) ne sont pas réellement probantes car seule l'est la Révélation faite par les Écritures : « la foi est différente de la preuve. L'une est humaine et l'autre est un don de Dieu ». Pascal se livre donc à une exégèse biblique qui lit l'annonce de la venue de Jésus-Christ jusque dans l'Ancien Testament (voir Bible).
Mais la pensée théologique de Pascal se développe également dans les Écrits sur la grâce et dans les Provinciales : contre les jésuites, il affirme que l'Homme ne peut être sauvé que par la grâce accordée par Dieu, et que ses bonnes œuvres et sa volonté bonne ne concourent en rien au salut, gratuit et « arbitraire ». Pascal se situe ainsi, sur la question de la prédestination, entre le calvinisme (voir Calvin, Jean) et le pélagianisme (voir Pélagianisme), dans la tradition de saint Augustin d'Hippone.
En un sens, l'Apologie et les Provinciales sont les deux versants d'un même projet qui prend, d'un côté, une forme positive et théologico-philosophique, de l'autre, une forme littéraire polémique et brillante.

5 UN MORALISTE

Pour séduire les libertins et les amener à la foi chrétienne, Pascal, marqué également par eux avant sa conversion, se fait moraliste et scrute dans le détail les passions de l'Homme, qui « nous poussent au-dehors ». C'est un moraliste chrétien, héritier du « Vanité, tout est vanité » de l'Ecclésiaste : relativité des lois, hasard à l'origine des grands événements, vanité de la gloire, tout concourt à produire un abaissement de l'Homme. Pascal critique le « divertissement » à l'œuvre dans la chasse, le jeu, la danse et les plaisirs : « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser ». Moraliste chrétien, Pascal l'est aussi lorsqu'il distingue (pensée n° 308), à la suite de l'Évangile selon saint Jean, de saint Augustin et de Jansénius, les trois concupiscences (la « chair », le savoir et l'orgueil) et en fait trois ordres : l'ordre « charnel » du pouvoir et de la possession (personnifié par Alexandre le Grand), l'ordre « de l'esprit », du savoir et de la connaissance (personnifié par Archimède), l'ordre « spirituel » du « cœur » et de la charité (amour chrétien), incarné par Jésus-Christ dans son « sacrifice ». La morale devient spirituelle, voire métaphysique. Mais c'est aussi un moraliste sceptique qui rappelle parfois le calcul des plaisirs cher aux moralistes antiques, et notamment au stoïcien Épictète. Là où Montaigne cherchait une voie médiane entre les contradictions de l'Homme, Pascal maintient l'opposition et la dépasse en recourant à un principe supérieur : l'âme, Jésus-Christ, Dieu.
Mais Pascal moraliste est aussi un polémiste qui dénonce dans les Provinciales les abus de la casuistique morale des

jésuites, qui font varier la valeur d'un acte selon l'intention et la situation, allant jusqu'à permettre le meurtre et le vol.

6 PASCAL PHILOSOPHE ?

L'une des épithètes que nous donnions à Pascal en tête de cet article, toutefois, est incertaine, celle de philosophe : si Pascal discute Descartes, c'est en scientifique et en apologiste de la foi chrétienne, s'il lit Épictète et Montaigne, c'est à la lumière d'un entretien avec son directeur spirituel, M. de Saci. Descartes, et avec lui, le travail philosophique, est « inutile et incertain », et « toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine ».
Cette critique de la philosophie, fondée sur la vérité de la religion chrétienne (la vérité a été donnée aux hommes : elle s'appelle Jésus-Christ) questionne toutefois la philosophie, qui n'a cessé de lire Pascal, tout en le tenant à part. En effet, Pascal ne se situe pas d'emblée dans la tradition philosophique. Son objectif est avant tout théologique et apologétique, et la philosophie lui paraît bien plutôt l'arme de ses adversaires, « les libertins ». Le Dieu de Pascal n'est pas « le Dieu des philosophes et des savants », mais « le Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob » (Mémorial). Il refuse également la prétention de Descartes ou de Pic de la Mirandole à la totalisation du savoir : le savoir est l'œuvre de la science, qui progresse dans l'histoire, la certitude de l'ordre de la foi. Il pose ainsi une différence de statut du passé entre la science et la religion et se prononce pour l'innovation en science et pour la tradition en théologie. S'il forme implicitement, dans la Préface sur le traité du vide, le projet d'une science universelle, elle doit être l'effet

conjugué du savoir des Anciens et des Modernes (« un nain sur les épaules d'un géant ») et du progrès de la science, et non pas d'une synthèse philosophique. Il élabore donc en science la méthode expérimentale chère au philosophe de la Renaissance Francis Bacon, et récuse les prétentions métaphysiques de la philosophie, au nom de la religion chrétienne. La philosophie est source d'erreur si elle est plus qu'une méthode.
Ainsi, comme chez Descartes, il y a chez Pascal la recherche d'un critère pour distinguer le vrai du faux, travail philosophique s'il en est, depuis Platon : « L'Homme est donc si heureusement fabriqué qu'il n'a aucun principe juste du vrai, et plusieurs excellents du faux. Voyons maintenant combien. » (n° 44). Il distingue également les modes de l'esprit : esprit de finesse (intuitif), esprit de géométrie (rigoureux) et appelle à l'intelligence du « cœur », et non seulement de l'esprit, ce qui est une nouveauté en philosophie.
Ignorant Platon et Aristote, passant par-dessus la tradition scolastique médiévale, Pascal pose en philosophie, dans l'Entretien avec Monsieur de Saci sur Épictète et Montaigne (1655) et dans les Pensées, l'alternative stoïcisme (Épictète) ou scepticisme (Montaigne), qu'il identifie respectivement à l'orgueil et à la paresse de l'esprit humain. Il met en doute la capacité de l'Homme à combler ses désirs et critique les capacités de la raison. Comme Nietzsche plus tard, il adopte une attitude critique à l'égard de la philosophie, qui, en un sens, est elle-même philosophique : « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher ».

7 POSTÉRITÉ

7.1 Éditions des Pensées

Le premier problème laissé par Pascal à la postérité a été celui du classement des fragments de son Apologie de la religion chrétienne. Désireux de faire paraître une Apologie construite avec méthode, Pascal laissa une œuvre de fragments, constituée d'un ensemble désordonné de longs papiers découpés destinés à un classement final qui nous reste inconnu : si les Pensées ont été publiées pour la première fois en 1670 dans une version censurée, des éditions modernes, à partir de la découverte des manuscrits de Pascal par le philosophe Victor Cousin, ont été établies par Louis Lafuma, Léon Brunschvicg, Jean Mesnard et Philippe Sellier. Chacune adopte son propre système de classification, en établissant des tables de correspondance avec celle des autres éditions.

7.2 Jugements sur Pascal

La postérité de Pascal est immense et contradictoire : Leibniz commenta ses œuvres scientifiques, Nietzsche vit en lui un homme qui a accompli un « lent suicide de la raison » par la foi, l'existentialisme chrétien a vu en lui un précurseur, tandis que divers courants philosophiques d'inspiration chrétienne prendront appui sur lui pour critiquer le rationalisme. On a dit également de Pascal qu'il était le « dernier Père de l'Église » : c'est effectivement le situer dans le cadre de la tradition dont il s'est nourri et reconnaître son projet religieux tel qu'il l'a conçu : une défense de la foi chrétienne.

Rejeté par les philosophes, qu'il a lui-même rejetés, relégué dans l'« histoire » des sciences, Pascal est également oublié de l'histoire chrétienne : trop proche du jansénisme pour y avoir survécu, on ne lit plus aujourd'hui Pascal comme auteur spirituel, et son « apologétique » n'est plus actuelle. Pascal resterait une figure des lettres françaises ... Comme si cette passion à prouver et à convaincre avait réduit l'œuvre de Pascal à n'être qu'un simple discours ...

Marin Mersenne

Marin Mersenne (1588-1648), philosophe et religieux français, figure marquante de la révolution scientifique du XVIIe siècle.
Marin Mersenne est né à Oizé. Il fréquenta le collège jésuite de La Flèche, juste avant Descartes. En 1611, il entra dans l'ordre des minimes et partit pour Nevers où il enseigna la philosophie. En 1619, il rejoignit Paris, et entra au couvent de l'Annonciade, où sa cellule devient l'un des centres de l'activité philosophique et scientifique du XVIIe siècle. Ce haut lieu de la réflexion de l'époque concourut à la création de l'Académie des sciences en 1666.
Marin Mersenne est connu pour ses relations avec la communauté philosophique et scientifique européenne : Descartes, Huygens, Fermat, Hobbes. Mais non content de refléter les activités de ses correspondants les plus illustres, il fut également un des précurseurs de la musique théorique. En 1636, il publia De l'harmonie universelle, où il aborda tous les problèmes acoustiques physiques et mathématiques des instruments de musique.

John Locke

1 PRÉSENTATION

John Locke (1632-1704), philosophe anglais, auteur de l'Essai sur l'entendement humain. Successeur de Hobbes comme personnage majeur de la philosophie anglaise au XVIIe siècle, Locke s'est intéressé au problème de la connaissance humaine, et a développé une philosophie éthique et politique. Né à Wrington, dans le Somersetshire, Locke a une enfance marquée par la sévérité de l'éducation qu'il reçoit de son père. De 1652 à 1658, il étudie à Oxford, où il enseigne par la suite le grec, la rhétorique et la philosophie morale (1661-1664). En 1667, il rencontre Lord Ashley, comte de Shaftesbury, dont il devient l'ami, le conseiller et le médecin. Locke vit à ses côtés les périodes politiquement agitées des révolutions contre l'absolutisme des Stuart. Lord Ashley tombé en disgrâce, Locke s'installe en France en 1675. Il rentre en Angleterre en 1679, mais son protecteur connaît une nouvelle période de défaveur, Locke retourne donc sur le continent, et en 1683, gagne la Hollande. La seconde révolution d'Angleterre de 1688 place Guillaume III à la tête du pays, Locke revient donc à Londres, où il exerce une fonction publique subalterne.

2. PHILOSOPHIE DE LA CONNAISSANCE

À la base du questionnement sur l'étendue et les limites de la connaissance, il y a chez Locke la préséance de l'expérience sensorielle et de l'observation et non celle de la spéculation intuitive ou déductive. Si la doctrine empiriste a été formulée initialement par Francis Bacon au début du

XVIIe siècle, Locke en donne un exposé systématique dans son Essai sur l'entendement humain (1690).
L'idée chez Locke est une représentation mentale, et la connaissance une opération de l'esprit qui consiste à former des idées et à les combiner entre elles. Mais souvent le langage fait défaut, et Locke constate la pauvreté de celui-ci en comparaison de la richesse de la pensée. Il s'agit donc, pour l'homme parlant, d'avoir une idée déterminée du sens des mots qu'il utilise. En soutenant que les idées ont pour origine l'expérience sensible, il refuse l'existence d'idées innées, et critique ainsi l'innéisme cartésien. L'esprit humain, à la naissance, est une « table rase », une ardoise vierge sur laquelle l'expérience inscrit la connaissance. Pour Locke, « rien n'est dans l'entendement qui n'ait d'abord été dans les sens » et, même s'il établit une distinction entre idées de sensation et idées de réflexion, les dernières découlent des premières. La philosophie de Locke peut donc être, sous certains de ces aspects, qualifiée de sensualiste.
C'est ainsi tout le projet cartésien du cogito qui se trouve remis en question, et, corrélativement, l'idée de substance, dont nous avons peut-être l'idée, mais celle-ci reste indéterminée.

3 THÉORIES POLITIQUES

Dans les Deux Traités du gouvernement (1690), Locke a attaqué la théorie du droit divin des rois et la conception de la nature de l'État propre à Thomas Hobbes. Locke soutient que la souveraineté ne réside pas dans l'État mais dans le peuple, et que l'État n'est suprême qu'à condition d'être tenu par le droit civil et par le droit « naturel ».

Pour Locke, les révolutions ne constituent pas seulement un droit, mais souvent une obligation. Il préconise un système tripartite d'équilibre des pouvoirs dans le gouvernement, le pouvoir législatif y étant plus puissant que les pouvoirs exécutif et judiciaire. Il défend également la liberté du culte et la séparation de l'Église et de l'État.
L'influence de Locke sur la philosophie moderne a été profonde et il demeure l'un des philosophes les plus importants de l'histoire de la pensée humaine. Outre l'Essai sur l'entendement humain, il est également l'auteur de Pensées sur l'éducation (1693), de Lettres sur la tolérance (1689) et de Chritianisme raisonnable (1695).

Gottfried Wilhelm Leibniz

1 PRÉSENTATION
Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716), philosophe et savant allemand, esprit encyclopédique, qui s'attacha dans les diverses branches du savoir à renouveler la question de l'infini et donna aux mathématiciens les bases du calcul « différentiel et intégral », aux logiciens les notions de « fonction » et de « caractéristique universelle », aux philosophes le « principe de raison suffisante » et l'un des plus célèbres systèmes métaphysiques, la monadologie.

2 VIE

Né à Leipzig, Leibniz eut très jeune accès à la librairie de son père. Il étudia le grec et le latin, la théologie, la logique, la philosophie scolastique, et découvrit dès l'âge de quinze ans les philosophes et savants de son temps, Bacon, Galilée,

Descartes, Hobbes, dont il chercha à réconcilier la pensée avec les principes de l'aristotélisme qui lui étaient enseignés. En 1661, il se tourna vers le droit. Il rédigea sa Thèse sur le principe d'individuation (1663) puis quitta sa ville natale pour étudier les mathématiques à Iéna. Il soutint en 1666 une thèse de doctorat en droit. Devenu, en 1670, conseiller de l'électeur de Mayence, il partit en 1672 pour une mission diplomatique à Paris, ce qui lui permit de rencontrer Malebranche, Antoine Arnauld, et de consulter les œuvres inédites de Pascal.
En Angleterre, l'année suivante, il put lire des travaux de Newton. En 1676, il rencontra Spinoza en Hollande et devint en 1678 bibliothécaire de l'électeur de Hanovre, le futur George Ier. Leibniz fut anobli par l'empereur germanique Charles VI, en 1714.

3 ESPRIT SCIENTIFIQUE

Les travaux de Leibniz en mathématiques recoupèrent ceux de ses contemporains. Il parvint, comme Newton, mais par d'autres moyens, à fixer les bases du calcul infinitésimal. Il réalisa également, sur le modèle de Pascal, une machine à calculer qui pouvait effectuer des multiplications, des divisions, et extraire les racines carrées. De ses recherches mathématiques, Leibniz tira une de ses intuitions fondamentales, selon laquelle l'exercice de la raison était indissociable du calcul, parce qu'il y avait une analogie entre l'infini mathématique et les vérités universelles.
Dès son premier ouvrage consacré aux mathématiques, De Arte Combinatoria (1666), il avait établi que l'usage du nombre supposait une pensée capable de faire abstraction

des qualités propres aux unités qui le composaient, pour en former de nouvelles, qui pouvaient à leur tour se combiner. Fondée sur le « principe de continuité » qui garantit que l'on peut toujours trouver, entre deux états, une série d'intermédiaires pour rendre compte du passage de l'un à l'autre, la pensée de Leibniz se donna pour objectif de trouver un langage qui, sur le modèle des mathématiques, est capable de formaliser l'infinité des données. Il nomma ce langage « caractéristique universelle », censé retrouver l'unité mythique de la langue d'avant Babel et parvenir, par la définition de règles de transformations, à ramener toutes les formes de réflexion à des calculs vérifiables par tous.
Leibniz n'a pas limité ses recherches aux sciences formelles. Chargé en 1680 par le duc de Brunswick de rédiger une histoire de sa famille, il tira de ses observations et lectures l'idée de faire précéder l'histoire des ancêtres du duc d'une introduction grandiose retraçant l'histoire de leur peuple, de leur langue et de leur terre. De ce projet naquit une description géologique, le Protogaea (1692), qui traitait de l'aspect primitif de la terre et proposait une explication des différents phénomènes physiques observables sur les paysages dont il faisait l'histoire. Dans la réflexion qu'il consacra aux langues, Leibniz exposa une théorie « monogénétiste », en vertu de laquelle toutes les langues ont une origine commune. Conscient de ne pouvoir atteindre une connaissance complète des origines, il poursuivit cependant son programme de recherches, car il croyait à l'avancée progressive du savoir, dont il entendait donner un « exemple utile » à la communauté des chercheurs.
Distinguant, sans attribuer une valeur supérieure à l'une ou à l'autre, les vérités nécessaires du raisonnement, qui relèvent

de la pertinence du langage utilisé, et les vérités contingentes des faits, qui sont par nature toujours susceptibles de révisions, Leibniz établit les pôles autour desquels se développa l'épistémologie moderne et contemporaine (voir Connaissance, théorie de la). Dernier des « savants » encyclopédistes, il fut aussi l'un des premiers « chercheurs » à se mettre au service d'une cause qu'il ne prétendait pas pouvoir épuiser.

4 SYSTÈME PHILOSOPHIQUE

Leibniz affirma, dans le Système nouveau de la nature et de la communication des substances (1695), avoir cherché, parallèlement à ses travaux mathématiques, comment établir en philosophie « quelque chose de solide par des démonstrations claires ». Il reprit le projet cartésien d'une philosophie inspirée des méthodes scientifiques, mais, à la différence de Descartes, soutint dans le Discours de métaphysique (1686) que l'étendue n'était pas une substance et qu'il fallait, avec Newton, introduire la notion de force, pour comprendre la réalité des corps (voir Métaphysique). Dans une lettre adressée à Antoine Arnauld, en 1687, Leibniz insista sur le fait que la réalité d'un être dépendait de celle de son unité. « Ce qui n'est pas véritablement un être n'est pas véritablement non plus un être ». La question de l'être se ramenait donc, selon lui, à celle de l'identité et de la différence. Il développa, dans la Monadologie (1714), un système conceptuel fondé sur le principe selon lequel « rien n'est sans raison », qui décrit le monde comme un ensemble d'organismes — et non de machines comme le pensait Descartes — dont chacun est doté d'une force de vie qui lui

est propre, la monade, et dont les différentes parties sont elles aussi des organismes.
À l'encontre de Locke, Leibniz estimait que les idées étaient innées. Il montra dans les Nouveaux Essais sur l'entendement humain (1704) que la supériorité de l'Homme sur les animaux venait précisément de ce que ces derniers étaient « purement empiriques », alors que la raison était capable de former des lois nécessaires et de combler les lacunes de l'expérience (voir Empirisme ; Rationalisme).
Leibniz attribua à Dieu une dimension non naturelle de l'intelligence. Pour préserver l'hétérogénéité des niveaux corporel et spirituel, mais aussi pour rendre compte de la correspondance entre les idées innées et les expériences, il forgea la notion d'« harmonie préétablie ». Selon cette conception, dans laquelle elles sont comparées à des horloges parfaitement réglées sur la même pulsation, les sphères physiques et intellectuelles se reflètent sans interagir.
Afin de satisfaire au « principe d'économie », qui veut qu'au minimum de moyens corresponde le maximum d'effets, Leibniz conserve le même principe pour expliquer l'ensemble du fonctionnement du monde. Toutes les monades sont intégrées à un plan divin parfait, dont elles traduisent, selon leur position, un aspect. Cette construction permit à Leibniz de développer une vision cohérente, dans laquelle chaque élément est individualisé et possède une efficacité qui lui est propre.
Leibniz dut alors concilier la liberté humaine avec la prescience divine, et l'existence du mal avec la bonté du créateur. Le Discours de métaphysique (1686) élabora une notion de la liberté qui ne s'identifie pas à l'arbitraire du

désir, mais à l'accomplissement de soi. L'Homme n'a pas la liberté de choisir à son gré son destin, mais il a la faculté de choisir à chaque moment s'il développe ses propres possibilités. En étudiant l'Origine radicale des choses (1697), Leibniz affirma que Dieu avait opté pour qu'il y eut « quelque chose plutôt que rien », et qu'il créa un monde dans lequel se réalisait le « maximum de possible » — idée qui fut caricaturée par Voltaire dans Candide, où il attribue à Leibniz une vision métaphysique d'un optimisme béat. L'imperfection des parties du monde est, selon Leibniz, au service de la perfection de la totalité du monde. Si tout n'est pas raison, comme il souligna dans son Essais de théodicée (1710), il y a du moins dans les « créatures non raisonnables des merveilles qui servent à exercer la raison ».

Thomas Hobbes

Thomas Hobbes (1588-1679), philosophe anglais, auteur de la célèbre formule « l'Homme est un loup pour l'Homme » et d'une description du comportement humain selon une perspective mécaniste et naturaliste.
Né à Westport, Hobbes fait ses études à Magdalen Hall (Oxford). En 1608, il devient précepteur de William Cavendish, futur comte du Devon. Au cours des années suivantes, il effectue plusieurs voyages à travers la France et l'Italie en compagnie de son élève et, plus tard, du fils de celui-ci. Au cours de ces voyages, Hobbes rencontre plusieurs grands penseurs de son temps, notamment Galilée, René Descartes et Pierre Gassendi, qui auront une influence décisive sur sa pensée.

En 1637, alors qu'il se trouve en Angleterre, il prend intérêt à la bataille constitutionnelle qui oppose le roi Charles Ier au Parlement. Il se met à travailler à un petit traité rédigé en anglais, dans lequel il prend la défense de la prérogative royale. Cet écrit circule officieusement en 1640 sous le titre Elements of Law (Éléments du droit naturel et politique). Lorsque les tensions politiques précédant la guerre civile éclatent la même année, Hobbes, craignant que le Long Parlement ne l'arrête en raison de ce livre, s'enfuit à Paris, où il demeure en exil volontaire pendant onze ans.
En 1642, il achève De Cive, qui expose sa théorie du gouvernement. De 1646 à 1648, il est précepteur du prince de Galles, futur roi Charles II, en exil à Paris. L'œuvre la plus célèbre de Hobbes, le Léviathan (1651), est un exposé magistral de sa doctrine de la souveraineté. Cette œuvre est interprétée par les disciples du prince en exil comme une justification de l'État et éveille, par son attaque contre la papauté, la suspicion des autorités françaises. Craignant de nouveau une arrestation, Hobbes rentre en Angleterre. Lorsque le Commonwealth prend fin en 1660 et que son ancien élève accède au trône, Hobbes connaît un regain de faveur. En 1666, cependant, la Chambre des communes publie une ordonnance qui met le Léviathan au nombre des livres sur lesquels pèse l'accusation de tendances athées. Cette mesure entraîne Hobbes à brûler bon nombre de ses documents et à différer la publication de trois de ses œuvres.
À l'âge de quatre-vingt-quatre ans, Hobbes rédige une autobiographie en vers latins ; au cours des trois années suivantes, il traduit en vers anglais l'Iliade et l'Odyssée d'Homère.

La philosophie de Hobbes constitue une réaction à la liberté de conscience instaurée par la Réforme, laquelle génère, selon lui, l'anarchie. Il opère la scission de la philosophie anglaise et de la scolastique, et cherche à appliquer aux êtres humains, à la fois artisans et sujets de la société, les principes de la physique qui gouvernent le monde matériel. Hobbes élabore sa théorie politique et son éthique sur une base naturaliste. Il soutient que « l'Homme est un loup pour l'Homme » et que pour échapper à la crainte de la mort qui guettait les individus isolés dans l'« état de nature », avant la naissance de l'État, ceux-ci se résolurent à s'imposer des lois fondées sur le contrat social. Selon Hobbes, afin de garantir la sécurité des personnes et des biens — vocation première de l'État —, les citoyens doivent se soumettre au même type de contrat social qui a permis d'instaurer la société civile : ils doivent renoncer à leur pouvoir politique et économique en faveur du prince, qui, bien qu'il ne soit pas infaillible, est le seul à pouvoir épargner à ses sujets les conflits sociaux auxquels les portent leurs inclinations naturelles.

Pierre Gassendi

Pierre Gassendi (1592-1655), philosophe et savant francais. Né à Champtercier, près de Digne, il fit ses études à Digne et aux universités d'Aix et d'Avignon. En 1617, il fut nommé professeur de philosophie à Aix. Durant les années suivantes, il enseigna, voyagea en Flandre et en Hollande et se consacra à des études de sciences et de philosophie. En 1634, il fut nommé chanoine de la cathédrale de Digne et, en

1645, il devint professeur de mathématiques au Collège royal à Paris et se retira en 1648.
Gassendi s'est d'abord fait connaître par ses attaques contre les théories d'Aristote ; il prit aussi part à une controverse avec le philosophe français René Descartes sur la nature de la matière. En 1647, son De vita et moribus Epicuri (« sur la vie et le caractère d'Épicure ») fut publié, suivi deux ans plus tard de deux nouveaux ouvrages sur Épicure. On considère que les théories de Gassendi ont frayé la voie aux méthodes empiriques modernes, anticipant celles du philosophe anglais John Locke et du philosophe français Étienne Bonnot de Condillac. On lui doit d'avoir réhabilité l'épicurisme dont il expose avant tout la morale du désir mesuré et de l'équilibre intérieur. Son travail scientifique portait surtout sur les domaines de l'astronomie et de la cartographie.

René Descartes

1 PRÉSENTATION
René Descartes (1596-1650), philosophe, scientifique et mathématicien français, un des promoteurs du rationalisme moderne.
Descartes est né à La Haye (aujourd'hui Descartes, Indre-et-Loire), d'un père conseiller au Parlement de Rennes, et d'une mère décédée un an après sa naissance. De 1607 à 1615, il suit l'enseignement des jésuites au collège royal de La Flèche. En 1616, il passe à Poitiers une licence en droit, mais n'embrasse pas la carrière qui s'ouvre à lui. Il prend les armes et commence à voyager. En 1618, à Breda (Pays-Bas), il fait la rencontre d'Isaac Beeckman qui oriente de manière

décisive sa vocation scientifique, puis voyage en Allemagne et en Italie. De 1625 à 1628, il fréquente les milieux scientifiques et littéraires parisiens, puis s'installe aux Pays-Bas, où il rédige l'essentiel de son œuvre philosophique et scientifique. Directement, ou par l'intermédiaire de l'abbé Mersenne, il est en contact avec de nombreuses personnalités scientifiques de l'époque, notamment Bérulle, Gassendi, Hobbes, Fermat, Arnauld et Pascal. Appelé à la cour de Suède en 1649, il meurt peu après à Stockholm, le 11 février 1650, léguant à la postérité une œuvre féconde et profondément novatrice.

2 L'UNITÉ DU SAVOIR

Dès l'élaboration des Règles pour la direction de l'esprit (inachevé, v. 1628), Descartes affirme l'unité du savoir et de l'esprit humain, nonobstant la diversité des objets auxquels il s'applique. Toutes les sciences sont subordonnées à une science première, la mathesis universalis, science universelle de l'ordre et de la mesure. C'est cette intuition fondamentale qui sous-tend le célèbre Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences (publié sans nom d'auteur, 1637), dont le titre initialement prévu était Projet d'une Science universelle qui puisse élever notre nature à son plus haut degré de perfection. C'est encore cette idée de l'unité de la science qui réapparaît dans la Lettre-préface des Principes de la philosophie (1644, et 1647 pour la traduction française) où Descartes présente toute la philosophie comme un arbre dont « les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce

tronc sont toutes les autres sciences qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale ».

3 LA MÉTHODE

La découverte de la vérité dans les sciences est conditionnée par l'observation de « règles certaines ». Ces règles n'ont rien de commun avec la méthode syllogistique, et les préceptes de la logique aristotélicienne traditionnellement enseignés dans les écoles, que Descartes juge stériles. Par son rejet de la logique aristotélicienne et sa recherche d'une méthode susceptible d'être appliquée à tous les domaines de la connaissance, l'entreprise de Descartes suit une voie déjà tracée en France par Ramus, en Angleterre par Bacon, ou en Italie par Campanella.
Le fondement de la méthode cartésienne est le rejet des connaissances conjecturales, et l'obéissance stricte à la règle d'évidence (« ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle »). Toute démarche scientifique suit un cheminement qui doit commencer par les notions les plus simples, « claires et distinctes », et parvenir, par voie déductive, aux notions les plus composées qui dépendent des premières. Par leur procédé déductif et « l'évidence de leurs raisons », les mathématiques, et particulièrement la géométrie, fournissent le modèle méthodologique applicable à tous les champs du savoir.

4 MÉTAPHYSIQUE

La méthode s'applique à tous les domaines du savoir, y compris la métaphysique. Dans le Discours de la méthode, puis surtout dans les Meditationes de prima philosophia (1641, titre latin original des Méditations métaphysiques), Descartes reprend les arguments du scepticisme pour rejeter toutes les connaissances qui ne résistent pas à la mise en doute. Mais le scepticisme est dépassé avec la découverte d'une vérité absolument première et indubitable, ego sum, ego existo (« je suis, j'existe »), qui devient avec Descartes le fondement et le premier principe de toute connaissance. Ceci permet de mettre en évidence que l'esprit, ou res cogitans, ou encore « substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser », est entièrement et réellement distinct du corps auquel il est uni. La métaphysique cartésienne prouve l'existence de la nature pensante (l'âme), l'existence de Dieu (en reprenant l'argument ontologique de saint Anselme), et l'existence des choses matérielles (le monde). La théorie de la création des vérités éternelles, exposée dans les lettres à Mersenne de 1630, distingue Descartes à la fois de ses devanciers et de ses successeurs : alors que théologiens et philosophes soutiennent une certaine indépendance des vérités mathématiques et logiques par rapport à Dieu, Descartes considère au contraire que toute espèce de vérité dépend de Dieu — et non l'inverse : en tant que telle, toute vérité dépend d'une instauration arbitraire. Dieu, « puissance incompréhensible », a voulu que deux et deux fassent quatre, ou que deux propositions contradictoires ne puissent être simultanément vraies, mais il « aurait pu » vouloir et faire autrement.

5.MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE, PHYSIOLOGIE

Systématisant la géométrie analytique, il s'efforce le premier de classer les courbes d'après le type d'équations complexes qui les produisent. En mathématiques, on lui doit aussi l'usage consistant à utiliser les dernières lettres de l'alphabet pour désigner les valeurs inconnues, et les premières pour les valeurs connues, ainsi que la notation en exposant pour exprimer la puissance d'un nombre.
Toute la physique de Descartes est exposée dans le Monde (v. 1633), ouvrage que la condamnation de Galilée, en 1633, l'empêche de publier. Elle ne sera donc publiée que dans les parties II à IV des Principes de la philosophie (1644). La physique repose sur l'identification de la matière avec la pure et simple quantité géométrique (materia vel quantitas). Toutes les « formes substantielles » et les « qualités réelles » de la scolastique sont bannies du monde physique : la pesanteur et le mouvement sont ramenés à une explication purement mécaniste. Le monde n'est ni fini, ni infini, mais indéfini. L'existence du vide est rejetée comme contradictoire. Le principe d'inertie est acquis et clairement énoncé pour la première fois.
En physiologie, le modèle mécanique et l'automate servent de paradigme pour l'explication scientifique du vivant (Traité de l'Homme, v. 1633 ; Description du corps humain, 1648).

6 MORALE ET POLITIQUE

Lecteur de Montaigne, et conscient comme lui de l'inconstance des mœurs, Descartes pose néanmoins les fondements d'une éthique originale, quoiqu'influencée par le

néo-stoïcisme chrétien de Juste Lipse et Guillaume du Vair. Développée dans la IIIe partie du Discours de la méthode, la correspondance avec Élisabeth et Chanut (1643-1649), et le Traité des Passions de l'Âme (1649), la morale cartésienne assimile la vertu à la ferme résolution de bien faire, et au « bon usage du libre arbitre », aussi appelé « générosité ». À l'opposé de l'ascétisme moral, Descartes ne condamne pas les passions, nécessairement éprouvées par l'esprit en tant qu'il est uni au corps, et reconnaît en elles un élément essentiel du bonheur.

7. RÉCEPTION ET POSTÉRITÉ DU CARTÉSIANISME

En son temps, Descartes a eu à faire face à l'hostilité des jésuites (Réponses aux septièmes objections) et de théologiens hollandais (Voetius). Sa tentative pour faire enseigner sa philosophie à l'université par l'intermédiaire du médecin Regius est un échec, et les deux hommes se brouillent. Malgré ces difficultés, la pensée cartésienne a profondément marqué toute la philosophie moderne. Malebranche, Pascal, Spinoza et Leibniz prennent appui sur son œuvre pour en prolonger les problématiques et pour la dépasser. La réception du cartésianisme se caractérise par quatre orientations majeures : la mise en relief de l'analyse des idées et des sensations (Locke, Berkeley, Hume), l'essor du mécanisme (La Mettrie), l'idéalisme (Kant, Fichte) qui prolonge l'affirmation du sujet transcendantal (condition de l'expérience), enfin une perspective rationaliste, voire positiviste. Ainsi l'on pourrait dire, en paraphrasant le propos de Withehead sur Platon, que toute la philosophie moderne s'écrit « dans les marges de Descartes ».

Ralph Cudworth

Ralph Cudworth (1617-1688), philosophe et enseignant britannique. Né à Aller, dans le Somerset, il étudia à l'Emmanuel College de l'université de Cambridge. Cudworth demeura à Cambridge, où il devint directeur de Clare Hall, en 1645, et directeur du Christ College, en 1654. Il fut la principale figure du groupe de philosophes connus sous le nom de platoniciens de Cambridge, qui s'opposaient à la philosophie naturaliste du philosophe anglais Thomas Hobbes. L'œuvre principale de Cudworth est le Vrai Système intellectuel de l'univers, dont la première partie parut sous ce titre en 1678. À cette première partie, un traité contre l'athéisme, s'ajoutèrent plusieurs autres, et l'œuvre fut publiée à titre posthume sous le titre Traité sur la moralité éternelle et immuable(1731) et Traité du libre arbitre (1838).

Tommaso Campanella

Tommaso Campanella (1568-1639), philosophe italien.
Né à Stilo (Calabre), Campanella — de son vrai nom Giovanni Domenico Campanella — reçut sa formation dans l'ordre des Dominicains. Penseur rationaliste de grande érudition qui manifestait avec force son hostilité à la philosophie aristotélicienne prédominante depuis le Moyen Âge, Campanella fut arrêté en 1599 et se vit accuser d'hérésie et de conspiration contre le gouvernement espagnol à Naples. Il passa les vingt-sept années suivantes dans une prison

napolitaine où il rédigea la Cité du Soleil (1623), une œuvre qui fait de lui l'un des utopistes majeurs de la pensée politique : la société idéale esquissée dans cet ouvrage, dont l'organisation politique s'apparente à celle de la République de Platon, est fondée sur la communauté des biens et des femmes, et est gouvernée par le Prêtre-Métaphysicien ainsi que par les princes de la Puissance, de la Sagesse et de l'Amour, trois principes qui régissent chaque être et toute chose de la nature. Il fut libéré en 1626, mais une nouvelle persécution le contraignit à chercher refuge en France.
Dans le domaine de l'épistémologie, il s'inscrit dans la lignée de Descartes en dotant l'être humain de la faculté de connaître (sensus). Les quatre-vingt-deux ouvrages de Campanella, dont Theologica (« Théologie », 1613-1614), Apologia pro Galileo (« Apologie de Galilée », 1622) et Metaphysica (« Métaphysique », 1638), témoignent de la diversité exceptionnelle des disciplines abordées par le philosophe.

Jakob Böhme

Jakob Böhme (1575-1624), mystique allemand. Surnommé « le philosophe allemand », il exercera sur la pensée allemande une grande influence, notamment sur Hegel et Schelling. Il est considéré comme un précurseur du romantisme.
D’abord cordonnier aisé, cet autodidacte étudie la Bible (qu’il commente dans son Mysterium Magnum, 1623) et les travaux de Paracelse. L’année 1600 est pour Böhme celle de l’illumination et de la conversion, la première de ses expériences mystiques, qu’il décrira dans Aurora (l’Aurore à son lever, 1612), où il reçoit la révélation du « mystère divin

» qui repose sur ce qu'il appelle le « fond » (Grund) mais aussi sur le « sans-fond » (Ungrund), ou « essence de toutes les essences ».
Pour Böhme, toute chose advient à l'existence dans le conflit des contraires, de même que ce conflit enrichit la perception et l'intelligence. Ainsi, le mal est un élément nécessaire du bien, car, sans le mal, la volonté deviendrait inerte et le progrès impossible. Dieu lui-même, selon Böhme, possède des attributs conflictuels.

Pierre Bayle

1 PRÉSENTATION
Pierre Bayle (1647-1706), philosophe et critique français, auteur du premier dictionnaire des idées, qui fut l'une des sources principales de la philosophie des Lumières.
Né au Carla, dans l'ancien comté de Foix, en Ariège, dans une famille protestante, Pierre Bayle fut initié au grec et au latin par son père. Il étudia en autodidacte jusqu'à l'âge de vingt et un ans, avant d'entrer à l'Académie réformée de Puylaurens, puis au collège jésuite de Toulouse.

2 DÉFENSEUR DE LA TOLÉRANCE

Sous l'emprise de ses maîtres jésuites, il se convertit au catholicisme en mars 1669, mais, un an plus tard, revint au protestantisme. Il tira des années plus tard de cet épisode un grand traité en faveur de la tolérance religieuse, dont le titre révèle le programme : Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus Christ : « Contrains-les d'entrer », où l'on prouve par plusieurs raisons démonstratives qu'il n'y a

rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte et l'on réfute tous les sophismes des convertisseurs à contrainte et l'Apologie que S. Augustin a faite des persécutions (1686-1688). En 1675, il fut nommé professeur de philosophie à l'Académie réformée de Sedan ; après la fermeture de celle-ci, en 1681, il s'exila et devint professeur indépendant de philosophie et d'histoire à l'Académie protestante de Rotterdam, recevant ses appointements de la ville.

3 PENSEUR RATIONALISTE

Le premier ouvrage de Bayle à connaître la célébrité, les Pensées diverses sur la comète (1683), adopta une approche rationaliste pour décrire la vague de peurs suscitée par l'apparition de la comète de Halley en 1682. Sous couvert de théories mécanistes et de critiques des présages, ce texte était en fait une attaque ironique contre le catholicisme. Œuvre principale de Pierre Bayle, le Dictionnaire historique et critique (1695-1697), est composé d'éléments biographiques, de données bibliographiques et de commentaires de l'auteur, inspirés en partie par des collaborateurs calvinistes, sur les thèses erronées des penseurs catholiques au sujet de l'histoire et de la doctrine chrétienne. L'ouvrage, décrit par Leibniz comme le « plus beau des dictionnaires », s'attache à défendre les persécutés et n'hésite pas à donner un point de vue personnel sur la Bible. Synthèse de cartésianisme, de scepticisme et de rigorisme moral, il préconise résolument la liberté de la conscience. Plusieurs fois réédité, traduit en anglais et en allemand, cet ouvrage exerça une influence

décisive sur les Encyclopédistes et sur les philosophes rationalistes du XVIIIe siècle.

Francis Bacon (philosophe)

1 PRÉSENTATION
Francis Bacon (philosophe) (1561-1626), philosophe anglais et homme d'État, un des pionniers de la pensée scientifique moderne.

2 VIE

Bacon naquit à Londres et étudia à l'université de Cambridge. Élu à la Chambre des communes en 1584, il y demeura jusqu'en 1614. Il écrivit de judicieuses lettres de conseil à Élisabeth Ire, reine d'Angleterre, mais il ne fut jamais donné suite à ses suggestions et il perdit toute faveur auprès de la reine en 1593, lorsqu'il s'opposa à un projet de loi sur une subvention royale. Cependant, il recouvra la considération de la cour avec l'accession de James Ier en 1603. Bacon fit des propositions de plan de réunion de l'Angleterre et de l'Écosse et soumit des recommandations concrètes concernant les liens avec les catholiques romains. En récompense de ses efforts, il fut fait chevalier en 1603, nommé commissaire de l'union de l'Écosse et de l'Angleterre et se vit accorder une pension. Son livre Traité de la valeur et de l'avancement des sciences fut publié en 1605. Deux années plus tard, il fut nommé sollicitor général.
Au cours de la dernière session du premier Parlement en 1611 sous James Ier, les différends entre la Couronne et les communes devinrent critiques et Bacon assuma le rôle de

médiateur en dépit de la méfiance qu'il éprouvait à l'égard du principal ministre de James, Robert Cecil, comte de Salisbury. À la mort de Salisbury en 1612, Bacon, cherchant attirer l'attention du roi, écrivit plusieurs articles sur l'art de gouverner. En 1613, il fut nommé attorney général puis en 1618, grand chancelier et baron Verulam.
En 1620, son Novum Organum fut publié. La même année, il fut accusé de corruption par le Parlement et condamné à une amende, à l'emprisonnement au gré du roi et au bannissement du Parlement et de la cour. En septembre 1621, le roi lui pardonna tout en lui interdisant les fonctions politiques.
Bacon se remit alors à ses écrits, achevant son Histoire de Henry VII et sa traduction en latin de l'Avancement des sciences (De Augmentis). En mars 1622, il offrit de faire un recueil des lois, proposition qui resta lettre morte en dépit des requêtes répétées adressées à James Ier et à son successeur, Charles Ier. Il mourut à Londres le 9 avril 1626.

3 OUVRAGES

Les écrits de Bacon peuvent être classés en trois catégories : philosophiques, purement littéraires et juridiques. Ses meilleurs ouvrages philosophiques sont : l'Avancement des sciences (1605), une étude sur l'état des connaissances à son époque et le Novum Organum ou de l'interprétation de la nature (1620).
La philosophie de Bacon est centrée sur la conviction que l'Homme est le serviteur et l'interprète de la nature, que la vérité ne découle pas de l'autorité et que la connaissance est le fruit de l'expérience. On lui doit aussi une contribution en logique, à la méthode dite de l'inférence. Les logiciens

avaient opéré l'induction avant lui par simple énumération, c'est-à-dire en inférant des conclusions générales à partir de données particulières. La méthode de Bacon consistait à inférer par analogie, à partir des caractéristiques ou des propriétés du groupe le plus large auquel appartiennent les données, laissant la correction d'erreurs évidentes à l'expérience ultérieure. Parce qu'elle a apporté une amélioration significative aux hypothèses scientifiques, cette méthode représente un progrès fondamental de la méthode scientifique.
Le Novum Organum a contribué à imposer l'observation exacte et l'expérimentation en science. Dans ce livre, Bacon montre la nécessité d'abandonner tous les préjugés et les attitudes préconçues, qu'il appelle idoles, que ceux-ci soient une propriété commune à la race, due à des modes communs de pensée (« idoles de la tribu »), la possession particulière de l'individu (« idoles de la caverne »), qu'ils proviennent d'une dépendance excessive envers le langage (« idoles du forum »), ou de la tradition (« idoles du théâtre »). Les principes exposés dans le Novum Organum ont exercé une grande influence sur le développement postérieur de l'empirisme. Mais c'est à tort (un tort propagé par Voltaire) que l'on verrait en Bacon un des fondateurs de la science moderne.
Les Essais, sa principale contribution à la littérature, furent publiés entre 1597 et 1625. Son Histoire de Henry VII est une illustration de ses talents de chercheur. Dans la Nouvelle Atlantide, œuvre pleine d'imagination, Bacon propose de constituer des académies scientifiques. Ses travaux professionnels comprennent les Maximes des lois (1630), Leçon sur le statut des coutumes (1642), des

plaidoyers et des discours tenus au Parlement. La théorie qui faisait de Bacon l'auteur véritable des pièces de William Shakespeare a perdu tout crédit.

Uriel d'Acosta

Uriel d'Acosta (v. 1585-v. 1640), rationaliste juif portugais. Né à Porto sous le nom de Gabriel da Costa dans une famille de marranes (Juifs christianisés), Uriel d'Acosta est éduqué dans la religion catholique romaine. À 21 ans, il retourne toutefois au judaïsme et il est reçu dans la congrégation juive d'Amsterdam, adoptant le nom d'Uriel d'Acosta. Après une période de controverses avec ses coreligionnaires, au cours desquelles il récuse l'immortalité de l'âme et la validité de la religion révélée, prenant position pour une religion fondée sur la raison, il est accusé d'athéisme et excommunié. Sa vie et son œuvre semblent avoir influencé la pensée philosophique de Baruch Spinoza. Uriel d'Acosta a écrit son autobiographie sous le titre Exemplar humanae vitae (Idéal de vie humaine, 1687) peu avant de se suicider.

PHILOSOPHE XVIIIè SIECLE

Christian von Wolff

1 PRÉSENTATION

Christian von Wolff (1679-1754), philosophe allemand.

2 L'HÉRITIER DE LEIBNIZ

Né à Breslau (Silésie), il étudie à Iéna et, en 1706, sur les recommandations de Leibniz, devient professeur de mathématiques et de philosophie de la nature à l'université de Halle.
Les doctrines rationalistes de Wolff suscitent progressivement l'hostilité de certains de ses collègues théologiens. En 1723, après avoir cité les axiomes de la morale de Confucius pour arguer de la capacité de la raison humaine à atteindre la vérité morale par ses propres efforts, il est banni de Prusse pour athéisme et fatalisme. C'est donc à l'université de Marburg qu'il partira enseigner, jusqu'en 1740, et qu'il écrira l'essentiel de son œuvre monumentale, unique par sa densité. Celle-ci est en effet épaisse de quelque deux cents titres, rien qu'en philosophie. On peut citer, entre autres, Vernünftige Gedanken von Gott, der Welt, und der Seele des Menschen (« Pensées rationnelles sur Dieu, le monde et l'âme des hommes », 1719) Philosophia rationalis sive Logica (« Philosophie rationnelle ou Logique », 1728), Psychologia empirica (1732) et Psychologia naturalis (1734).
Cette même année 1740, Frédéric II, nouveau roi de Prusse, rappelle Wolff à Halle où il demeurera jusqu'à sa mort en 1754. À la différence de son maître et ami Leibniz, qui a rédigé ses principaux ouvrages en français, Wolff a fortement contribué à faire de l'allemand une langue philosophique.

3 LE RATIONALISME DOGMATIQUE

La doctrine de Wolff s'attache à reprendre, d'une part les enseignements de la scolastique et, d'autre part les apports de Leibniz et de Locke, de façon à constituer un système rationnel qui soit à l'image des Lumières de la raison. La philosophie de Wolff vise en effet au perfectionnement de l'être humain. Pour ce faire, il rédigera de nombreux traités de droit, que viennent couronner le Jus Naturae et le Jus Gentium, consacrés au droit de la nature et des gens : pour lui, la perfection humaine et le bien commun sont accessibles par l'élaboration d'un droit qui rende compte des droits imprescriptibles et inaliénables de l'homme.
Wolff est à l'origine de la psychologie rationnelle ou ontologique, destinée à décrire l'essence de l'esprit en général, et présenter les rapports qui existent entre l'âme et le corps. Sur ce point, il adhère à la doctrine de Leibniz sur l'harmonie préétablie.

Voltaire

1 PRÉSENTATION
Voltaire (1694-1778), homme de lettres et philosophe français, auteur d'essais et de contes philosophiques qui témoignent de son souci de vérité, de justice et de tolérance.

2. VOLTAIRE, DRAMATURGE MONDAIN

Né à Paris dans une famille de commerçants jansénistes enrichis par la récente acquisition d'une charge de receveur

à la Cour des comptes, François Marie Arouet, dit Voltaire, est élevé chez les jésuites du collège Louis-le-Grand. L'influence exercée par les membres de la Compagnie de Jésus sur l'esprit de Voltaire se vérifie à sa prodigieuse maîtrise de la rhétorique, à son goût de la discussion, du théâtre et de l'histoire. Parallèlement, il est introduit dans les milieux mondains par son parrain, l'abbé de Châteauneuf, qui le présente même à la célèbre courtisane Ninon de Lenclos. Ainsi, dès l'âge de vingt ans, Voltaire fréquente les salons parisiens et s'adonne à une littérature mondaine, sinon légère. Son insolence et son indépendance d'esprit, que l'on pourrait imputer à une certaine forme d'inconscience, lui valent d'être emprisonné onze mois à la Bastille pour avoir osé écrire des libelles contre le Régent. Dès sa sortie de prison, le jeune Arouet adopte le pseudonyme de Voltaire. Sous cette nouvelle identité, il fait représenter sa première tragédie, Œdipe (1718), qui connaît un honorable succès et est suivie de plusieurs autres pièces entre 1720 et 1725. Dans le même temps, il se consacre à la composition d'une épopée, la Ligue, qu'il publie en 1723 et qu'il remanie pour en faire la Henriade. L'image que le jeune écrivain impose à ses contemporains est donc extrêmement traditionnelle, puisque la tragédie et l'épopée sont les deux grands genres de l'esthétique classique. Ce n'est pourtant pas pour cela que la postérité élèvera Voltaire au rang des plus grands écrivains français.

3.LE SÉJOUR EN ANGLETERRE : LES LETTRES PHILOSOPHIQUES

À la suite d'une altercation avec le chevalier de Rohan, Voltaire est embastillé une nouvelle fois et doit s'exiler à sa libération. Il passe ainsi deux ans et demi en Angleterre. La découverte de la monarchie parlementaire et libérale anglaise, qu'il considère comme exemplaire, influence considérablement ses idées politiques. Voltaire y découvre en effet la tolérance, vertu qu'il ne cessera de défendre sa vie durant. En procédant dans Letters Concerning the English Nation (1733), rédigées en anglais à l'éloge des mœurs politiques anglaises, il fustige les abus du despotisme monarchique français et dénonce l'esprit intolérant et coercitif qui règne dans la société française. De retour en France, Voltaire publie plusieurs pièces, telles que Brutus (1730) et Zaïre (1732) ; cette dernière tragédie, écrite en trois semaines, obtient un immense succès. En 1734, il traduit et remanie les Lettres anglaises pour les augmenter : elles sont publiées de nouveau, sous le titre de Lettres philosophiques.
Parce qu'il traite de la liberté politique et religieuse, parce qu'il célèbre la prospérité et le progrès comme les avancées de la science, parce qu'il expose la doctrine du matérialisme de Locke, tout en affirmant (à propos d'une lecture des Pensées de Pascal) une foi optimiste en la nature humaine, l'ouvrage devient un véritable manifeste des Lumières. Le livre est interdit pour ses idées réputées dangereuses. Voltaire décide de braver l'interdiction et, menacé d'arrestation, est contraint de se réfugier en Lorraine, à Cirey, chez son amie Mme du Châtelet. Cet esprit pugnace et vindicatif, révélé par les Lettres philosophiques, qui tend à imposer un tour piquant aux moindres idées fonde les

opinions les plus diverses et les jugements les plus partagés sur l'œuvre de Voltaire.

4.LA RETRAITE À CIREY : LES ESSAIS PHILOSOPHIQUES

Retiré à Cirey, Voltaire s'adonne à l'étude et à l'écriture. Il y compose plusieurs pièces de théâtre, la Mort de Jules César (1735), Alzire ou les Américains (1736), Mahomet (1741) ou encore Mérope (1743), ainsi qu'un poème léger, épicurien et burlesque, à la gloire du bonheur terrestre : le Mondain (1736). Il se passionne également pour des domaines de connaissances les plus divers : les sciences, l'histoire, la philosophie, et écrit ses Éléments de la philosophie de Newton (1738), ouvrage de vulgarisation qui contribue largement à la diffusion des idées nouvelles. Le Siècle de Louis XIV (1751), dont la rédaction commence ces années-là, est fondé sur une méthode originale, où domine le souci de rapporter des faits objectifs ; l'ensemble de cet ouvrage est néanmoins une célébration du monarque et de la civilisation sous son règne. Avec l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations (1756), Voltaire joue un rôle essentiel dans le renouveau des études historiques. Dans ces deux ouvrages, sa curiosité, jointe à sa passion de la vérité, l'entraînent en effet à un examen critique et raisonné de ses sources, dont il confronte les témoignages contradictoires. D'autre part, Voltaire est le premier, avec Montesquieu, à s'intéresser à l'histoire du peuple ou de la nation, et non plus exclusivement à l'histoire monarchique ou militaire. Pendant son séjour à Cirey, Voltaire entretient également une correspondance avec Frédéric II de Prusse, dit « le roi philosophe », qui veut

l'attirer à Potsdam. Mais une certaine libéralisation à la cour de France, sous le « règne » de la favorite Mme de Montespan, engage Voltaire à revenir à Versailles, où il est nommé historiographe du roi (1745).

5.LE RETOUR À VERSAILLES, LES CONTES PHILOSOPHIQUES

L'année suivante, Voltaire est élu à l'Académie française. Il mène dès lors une carrière de courtisan, avec ses erreurs, ses échecs et ses déceptions : son insolence lui vaut d'être disgracié et de devoir se cacher pendant deux mois chez la duchesse du Maine, à Sceaux. C'est à cette époque qu'il écrit la tragédie Sémiramis (1748). Mais, philosophe soucieux avant tout d'être entendu par un large public, il se met à explorer la forme narrative du conte pour illustrer ses idées. Zadig ou la Destinée (1748), qui pose le problème du bonheur et du destin, puis Micromégas (1752), qui traite de la relativité des connaissances, sont deux de ses contes philosophiques. C'est par ces récits merveilleux que le public du XXe siècle connaît et admire Voltaire ; lui-même pourtant ne les considérait que comme une partie mineure de son œuvre.
En 1749, le philosophe subit une épreuve douloureuse : Mme du Châtelet, qui entretenait une liaison avec le jeune poète Saint-Lambert, meurt en couches. Voltaire décide alors de répondre à l'invitation de Frédéric II, et part pour la Prusse.

6.LES SÉJOURS EN PRUSSE ET EN SUISSE : ENGAGEMENT ET POLÉMIQUE

Voltaire demeure cinq ans au château de Sans-Souci. Idyllique de prime abord, cette coopération quelque peu inopinée entre un homme de pouvoir et un homme de lettres, qui laissait présager de grandes réalisations, tourne court rapidement. Finalement les deux hommes se brouillent, et Voltaire doit quitter l'Allemagne ; la France lui refusant l'asile, il s'installe à Ferney, près de Genève. Là encore, Voltaire ne peut jouir longtemps de son séjour en paix : en effet, les autorités genevoises n'apprécient pas l'article « Genève » de l'Encyclopédie, qu'il est censé avoir inspiré et qui contient des critiques sévères contre la République et la religion calviniste. À ce propos, puis au sujet de la Providence, Voltaire est pris à parti par un autre philosophe, Jean-Jacques Rousseau, avec lequel il entretient une correspondance assez virulente (dont les Confessions de Rousseau rendent compte de la manière la plus partisane). Ainsi, les années 1750 sont pour Voltaire des années de combat, de polémique, de questionnement et d'engagement. Il décide de traiter de la question de l'optimisme après avoir lu les thèses des Essais de théodicée du philosophe allemand Leibniz : selon ce dernier, le postulat de la perfection divine implique nécessairement que tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Or, la tragique nouvelle d'un tremblement de terre à Lisbonne (1755), qui a fait vingt-cinq mille morts, émeut profondément Voltaire ; elle le pousse à attaquer les tenants de l'optimisme dans son Poème sur le désastre de Lisbonne (1756). Dans la même lignée, l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations (1756) puis, dans un registre narratif, Candide ou l'Optimisme (1759) sont portés par son indignation devant l'intolérance, les crimes, les guerres et l'oppression qui accablent l'humanité.

Retiré sur sa terre de Ferney, Voltaire y poursuit son œuvre de réflexion avec le Dictionnaire philosophique portatif (1764). Le choix de la forme du dictionnaire illustre bien l'ambition des Lumières d'embrasser la totalité des connaissances humaines. Le projet rationaliste de réfuter la « fable » de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui est à l'origine de celui du Dictionnaire philosophique, s'enrichit rapidement d'articles défendant les idées de progrès, de justice et de tolérance. Défenseur de la justice dans ses textes, Voltaire l'est aussi dans ses actes, puisqu'il intervient publiquement dans toutes les affaires où sévissent la force de l'injustice et la violence des préjugés. En 1756, il prend fait et cause pour l'amiral anglais Byng, exécuté pour avoir perdu une bataille. De 1762 à 1764, il défend Calas, un huguenot condamné sans preuves pour avoir tué son fils. Le Traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas (1763) est une protestation contre l'injustice faite à l'accusé et contre le fanatisme d'une accusation née de la rumeur et de la haine. Ce texte de Voltaire a eu d'ailleurs une influence décisive sur la révision du procès et sur la réhabilitation de Calas (voir affaire Calas).
La réputation du philosophe est alors immense et internationale. Des écrivains, des philosophes, des savants viennent lui rendre visite à Ferney, ou entretiennent une importante correspondance avec lui. Pourtant, son retour à Paris en 1778, l'année de sa mort, ne lui permet pas d'être reçu à Versailles.
Il est enterré presque clandestinement, l'Église lui ayant refusé des obsèques. Treize ans plus tard, sa dépouille est transférée au Panthéon.

La diversité de son œuvre — théâtre, poésie, conte, ouvrages philosophiques — et son étendue dans le temps — plus de cinquante ans — font de lui le symbole même de son siècle. De la variété des sujets et des genres qu'il a abordés se dégage pourtant une solide unité ; l'œuvre de Voltaire est tout entière la manifestation d'une pensée de philosophe, celle d'un homme qui s'interroge sur la destinée et sur la société, et d'un homme qui se bat pour ses idées. Car, pour Voltaire, il ne doit pas y avoir de différence fondamentale entre la pensée et l'action : l'écriture est en effet une arme mise au service des causes qu'il défend et, chez lui, le plaisir du conteur est toujours subordonné au désir de diffuser ses idées et de convaincre.

Giambattista Vico

Giambattista Vico (1668-1744), philosophe italien, précurseur de la philosophie de l'histoire.
Né à Naples, fils d'un modeste libraire, il fait, selon ses dires (Vie de Giambattista Vico écrite par lui-même, 1728), des études assez décousues et se plaît à se définir comme un autodidacte. Professeur de rhétorique de 1699 à 1741, il est, de 1735 jusqu'à sa mort, historiographe auprès du roi de Naples.
L'ouvrage majeur de Vico est Principi di scienza nuova d'intorno alla comune natura delle nazioni (« la Science nouvelle », 1725). Vico y expose une théorie cyclique de l'histoire selon laquelle les sociétés humaines progressent à travers une série de phases allant de la barbarie à la civilisation pour retourner à la barbarie. La première phase appelée l'« âge des dieux » est celle de l'émergence de la

religion, de la famille et d'autres institutions de base ; à la phase suivante appelée l'« âge des héros », le peuple est maintenu sous le joug d'une classe dominante de nobles ; à la dernière phase, l'« âge des hommes », le peuple s'insurge et conquiert l'égalité, processus qui marque cependant le début de la désintégration de la société.
L'influence de Vico, reconnu de son vivant davantage comme un philologue que pour son système philosophique, se mesure surtout au début du XIXe siècle, lorsque Michelet publie ses Principes de la philosophie de l'histoire, et présente Vico comme un philosophe de l'histoire. Il en donne une lecture romantique, qui inspirera à la fois Hegel et Marx. Son influence sera aussi majeure sur les idéalistes italiens Benedetto Croce et Giovanni Gentile.

Jean-Jacques Rousseau

1 PRÉSENTATION
Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), écrivain et philosophe genevois de langue française, auteur des Confessions, l'une des principales figures du siècle des Lumières.

2 LES ANNÉES DE FORMATION

Né dans la république calviniste de Genève, Jean-Jacques Rousseau perd sa mère quelques jours après sa naissance. Vers l'âge de douze ans, il commence un apprentissage de graveur mais, malheureux chez son maître, il prend la fuite au bout de quelques années et passe à pied en Savoie (1728). Rousseau est recueilli par Mme de Warens, jeune dame pieuse qui devient sa protectrice et qui le convertit au

catholicisme. Après de nouvelles errances, il revient auprès de Mme de Warens, devenue sa maîtresse, goûter les délices d'un bonheur paisible. Les Charmettes, près de Chambéry, prêtent à cet amour leur cadre idyllique et bienveillant jusqu'en 1737, date d'arrivée d'un nouveau rival.

3 LES DÉBUTS DANS LE MONDE

En 1742, Jean-Jacques Rousseau se rend à Paris pour y gagner sa vie comme maître de musique, copiste et secrétaire particulier. Il se lie d'amitié avec Denis Diderot et rédige des articles sur la musique pour l'Encyclopédie. Son nouveau système de notation musicale n'ayant pas été admis par l'Académie, il se met à composer un opéra, les Muses galantes (1744), qui ne remporte pas le succès attendu. En 1745, il rencontre une jeune lingère, Thérèse Levasseur, qui sera sa compagne jusqu'à sa mort. Cinq enfants naissent de ce couple, tous placés par leur père à l'hospice des Enfants-Trouvés.

4 L'ILLUMINATION DE VINCENNES

La vocation littéraire de Rousseau — il le racontera par la suite — survient un jour de 1749. En allant rendre visite à Diderot enfermé au donjon de Vincennes, il lit le sujet du concours de l'Académie de Dijon : « … si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ». Une foule d'idées se pressent alors dans son esprit. Il prend la plume et rédige son Discours sur les sciences et les arts, soutenant que les « progrès » de la civilisation dénaturent l'Homme ; un an plus tard, il apprend

qu'il a remporté le prix. Publié en 1750, ce premier ouvrage provoque immédiatement des réactions diverses et, en six mois, son auteur se trouve au centre de tous les cercles intellectuels et mondains.

5 .GRANDES ŒUVRES ET POLÉMIQUES

Après le triomphe d'un nouvel opéra, le Devin du village (1752), Rousseau compose coup sur coup ses grandes œuvres : le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1755), la Lettre à d'Alembert sur les spectacles (1758), Julie ou la Nouvelle Héloïse (1761), Du contrat social (1762) et Émile ou De l'éducation (1762).
En 1762, ce dernier ouvrage est condamné par le parlement de Paris. Pour échapper à son arrestation, Rousseau mène une vie errante pendant huit années. Fuyant de refuge en refuge, notamment en Angleterre à la rencontre du philosophe David Hume, il compose divers écrits, parmi lesquels les Lettres écrites de la montagne (1764), où il répond à ses accusateurs. Les attaques de ses détracteurs et la solitude aggravent chez Rousseau un sentiment de persécution déjà latent et le persuadent peu à peu qu'il est la proie d'un complot, en particulier de la part des encyclopédistes avec qui il est brouillé. En 1770, il revient se fixer à Paris et s'engage à ne plus rien publier de son vivant. Les Confessions (1765-1770, édition posthume 1782-1789), Rousseau juge de Jean-Jacques ou Dialogues (1772-1776, posthume 1789) et les Rêveries du promeneur solitaire (1776-1778, posthume 1782) ne paraîtront qu'après sa mort, survenue à Ermenonville. Ses cendres ont été transférées au Panthéon par la Convention en 1794.

6 PENSÉE ET INFLUENCE

Rousseau est, certes, un philosophe des Lumières, en raison du caractère révolutionnaire de ses idées, mais il est aussi à contre-courant de la confiance de son époque dans le progrès. Ce paradoxe qui anime l'ensemble de ses écrits s'applique à la morale, à la politique, à l'éducation et à la religion. Constant leitmotiv, la nature est le fondement et le principe auquel il ne cesse de se référer.
L'influence des idées de Rousseau est très nette dans la doctrine politique révolutionnaire mais elle perdure également tout au long du XIXe siècle dans l'ensemble des sciences humaines. L'héritage de Rousseau n'est pourtant pas seulement d'ordre philosophique, puisqu'il est aussi à l'origine d'une nouvelle forme de sensibilité. Son univers hanté par la rêverie, la contemplation de la nature, le goût insulaire et la solitude ont en effet marqué la littérature du siècle suivant, à tel point que Rousseau est généralement considéré comme l'un des précurseurs du romantisme.

Thomas Reid

Thomas Reid (1710-1796), philosophe écossais, fondateur de l'école de la « philosophie du sens commun ».
Né à Strachan, dans le nord-est de l'Écosse, Reid étudie la théologie à Aberdeen. En 1752, il est nommé professeur de philosophie au King's College d'Aberdeen, puis obtient la chaire de morale à l'université de Glasgow en 1764.
Reid s'oppose au scepticisme de Hume et à la théorie de la connaissance énoncée par les empiristes, qui affirment que,

étant donné que les idées sont des copies d'impressions sensibles, nous ne connaissons rien directement et que toute connaissance passe nécessairement par l'entendement ; de même, les perceptions passent par des images. Reid, au contraire, s'inspirant de la méthode scientifique de Newton, prétend qu'une fois acceptés un certain nombre de postulats (voir Axiome) comme « bases de tout raisonnement », les conclusions de l'esprit humain, eu égard à la causalité des phénomènes, sont fondées et dignes de foi. Reid fait reposer le sens commun sur l'intuition, montrant qu'il n'est pas possible d'en douter.
Les œuvres majeures de Reid sont Recherche sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun (Inquiry into the Human Mind on the Principles of Common Sense, 1764), Essais sur les facultés intellectuelles (Essays on the Intellectual Powers of Man, 1785) et Essais sur les facultés pratiques (Essays on the Active Powers of Man, 1788).

Charles de Secondat de Montesquieu

1 PRÉSENTATION
Charles de Secondat de Montesquieu (1689-1755), homme de lettres et philosophe français, auteur des Lettres persanes et De l'esprit des lois, qui, en renouvelant l'approche des sciences politiques, a contribué à l'essor des « Lumières ».

2 UNE NOBLESSE D'ESPRIT
2.1 Une carrière parlementaire

Issu d’une famille d’importants parlementaires bordelais, Charles de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, est élevé au château de La Brède. Il suit ensuite des études de droit, à Bordeaux puis à Paris. Dans la capitale, il fréquente les milieux savants et lettrés, mais, très attaché à sa terre et à sa région, il revient à Bordeaux où il reçoit la charge de conseiller au parlement (1714). À la mort de son père, il entre en possession du domaine de La Brède et des vignobles qui en font partie, et, en 1716, son oncle lui lègue sa charge de président à mortier au parlement de Bordeaux. Dès lors, le destin de Montesquieu semble tracé : sa vie durant, il restera fidèle à ses attaches de propriétaire terrien.

2.2. Des premiers écrits aux Lettres persanes

Pourtant, parallèlement à cette charge officielle, il se passionne pour les sciences, et, comme membre de l’Académie des sciences de Bordeaux, il rédige de nombreux traités de physique, de médecine, mais également de politique et de philosophie (Dissertation sur la politique des Romains dans la religion, 1716). Ces premières œuvres, par bien des aspects, annoncent les Lettres persanes. Ce dernier ouvrage est publié anonymement en 1721 à Amsterdam, probablement pour éviter que ce roman, audacieux à bien des égards, ne compromette la réputation de sérieux du magistrat. Cependant, cet anonymat est vite percé à jour et le roman contribue sans doute à ce que soit différée jusqu’en 1727 l’élection de son auteur à l’Académie française. En revanche, le succès des Lettres persanes ouvre à

Montesquieu les portes des salons parisiens, comme celui de la marquise de Lambert ou du club de l'Entresol.

2.3 Voyages et observations

En 1726, Montesquieu quitte la magistrature. Tout en restant profondément attaché à sa terre natale, il passe alors le plus clair de son temps dans les salons parisiens et en voyage : c'est probablement la fréquentation des salons qui lui inspire des romans tels que le Temple de Gnide (1725) et l'Histoire véritable (publié en 1892), qui relèvent du genre galant et témoignent d'une grande finesse psychologique et morale. De 1728 à 1731, Montesquieu se rend en Hongrie, en Italie, en Hollande, en Angleterre, où il demeure près de deux ans. Tous ces voyages rendent possible une observation minutieuse de la géographie, de l'économie, des mœurs et des coutumes politiques des différents pays européens. De retour en France, Montesquieu se consacre à l'étude de l'histoire et publie en 1734 les Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence. Laboratoire de la grande œuvre à venir, cette glorification de la République romaine, à l'origine destinée à s'intégrer dans un ensemble beaucoup plus vaste de philosophie politique que Montesquieu est en train de rédiger, recourt à une méthode historique fondée sur la causalité humaine. Pendant quatorze années, compilant sources livresques et témoignages, il compose, augmente, remanie l'œuvre de toute une vie, De l'esprit des lois (1748).
Publié anonymement à Genève, l'ouvrage a aussitôt un immense retentissement, mais subit les attaques des jésuites et des jansénistes, qui critiquent violemment son

éloge de la religion naturelle. Montesquieu y répond par la Défense de l'« Esprit des lois » (1750). En vain, puisque la faculté de théologie de Paris condamne l'ouvrage, qui a d'ailleurs été mis à l'Index par le Saint-Siège dès sa publication. Montesquieu publie encore Lysimaque (1754) et rédige l'article « Essai sur le goût » (posthume, 1757) de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Devenu pratiquement aveugle, il s'éteint le 10 février 1755. Montesquieu laisse de volumineux carnets et d'innombrables notes personnelles qui seront publiés bien après sa mort. Le Spicilège (1944) et Mes Pensées (1899) recueillent ainsi divers manuscrits laissés en l'état par Montesquieu et composés de pages intimes, de relations de voyage, de travaux préparatoires et de commentaires variés. Cette production marginale, fondamentale, éclaire, s'il en était besoin, l'œuvre d'un des esprits les plus pénétrants du XVIIIe siècle.

3 UNE ŒUVRE POLITIQUE

3.1 Les Lettres persanes

3.1.1 Un roman épistolaire

Les Lettres persanes relatent, sous la forme épistolaire, le voyage à Paris de deux Persans, Usbek et Rica : leur séjour, qui dure huit années, leur fournit le loisir d'observer la société et le mode de vie des Français, leurs coutumes, leurs traditions religieuses ou politiques, et d'en faire le rapport à leurs interlocuteurs restés en Perse. Parallèlement, Usbek et Rica reçoivent des nouvelles de Perse, qui renseignent le lecteur sur les mœurs de ce pays.

La forme épistolaire n'est plus tout à fait une nouveauté en 1721, mais elle trouve ici une expression aboutie, car Montesquieu sait tirer parti de toutes les ressources qu'offre le genre, notamment en soulignant la relativité des points de vue : si les Perses sont étranges aux yeux des Parisiens, la réciproque est aussi vraie. Montesquieu parvient de surcroît à lier étroitement les thèmes les plus divers et à embrasser une grande variété de sujets sans nulle part donner quelque impression que ce soit de monotonie ou de décousu.

3.1.2 La vogue de l'exotisme

Quant à la dimension orientale des Lettres persanes, elle s'inscrit dans une vogue de l'exotisme, dont l'abondante production de récits de voyages et la publication des Mille et Une Nuits par Antoine Galland (1704-1717) sont les signes les plus manifestes. De fait, le roman abonde en notations pittoresques, comme les dates, qui renvoient au calendrier musulman. Mais la confrontation entre les modes de vie persan et français, en particulier entre l'islam et le christianisme, ou entre le despotisme oriental et la monarchie française, est chargée par Montesquieu d'une intention satirique et critique.

3.1.3 Une satire politique et sociale

Tous les travers et le ridicule de la société française de l'époque sont ainsi épinglés. Mais Montesquieu va plus loin : les grandes questions qui seront celles des philosophes tout au long du siècle des Lumières se trouvent déjà amorcées

dans les Lettres persanes : la réflexion sur le bonheur, présenté comme une revendication légitime, le combat pour la liberté et la tolérance, en particulier en matière religieuse, la critique des formes autoritaires du pouvoir, despotisme ou absolutisme. Enfin, et c'est peut-être là le fait capital, les Lettres persanes sont un manifeste du pouvoir de l'ironie. Par leur fausse naïveté, les Persans réussissent à déjouer les pièges de l'hypocrisie sociale et à faire apparaître en pleine lumière la vérité cachée de la société occidentale.
Pour une présentation plus détaillée de l'œuvre, voir l'article spécialement consacré aux Lettres persanes.

3.2 De l'esprit des lois

3.2.1 Une méthode expérimentale

Comme les Lettres persanes à certains égards, De l'esprit des lois, véritable somme d'histoire politique comparée, s'appuie sur le principe de la relativité des mœurs, des sociétés et de leurs lois. Ce travail se fonde sur différents types de sources : les observations directes que Montesquieu a recueillies lors de ses voyages auprès de la monarchie constitutionnelle anglaise ou auprès de la république de Venise ; les témoignages rapportés par des voyageurs venus de tous les pays du monde ; enfin, une abondante matière livresque (la bibliothèque du château de La Brède comporte plus de trois mille volumes).
Sa méthode est donc plus expérimentale qu'abstraite : il s'agit d'abord de saisir les circonstances variées dans lesquelles les lois de chaque nation trouvent leur origine ou leur explication.

3.2.2. Trois types de gouvernement

Distinguant trois types de gouvernement, le monarchique, le despotique et le républicain, Montesquieu s'attache d'abord à définir les principes fondamentaux sur lesquels se fondent ces systèmes : l'honneur, pour le monarchique ; la crainte, pour le despotique ; la vertu, pour le républicain. Puis il cherche à définir les liens constitutifs qui existent entre les différents types de gouvernement, leurs lois et les pays qui les ont établis. Douze des trente et un chapitres de l'ouvrage sont ainsi consacrés aux rapports des lois avec le climat, la géographie, le commerce, la monnaie, la démographie ou la religion.

3.2.3.Pour une monarchie modérée

Cette objectivité véritablement scientifique de l'observation n'empêche pas Montesquieu d'exprimer sa préférence pour le système monarchique, prônant une monarchie tempérée et une séparation des pouvoirs (législatif, exécutif, judiciaire). Par ailleurs, le ton de l'ouvrage s'élève parfois jusqu'à l'indignation, pour condamner l'esclavage, par exemple, ou la torture.
Avec cet ouvrage, Montesquieu apparaît comme le premier des « philosophes » du XVIIIe siècle : sa démarche d'observation rationnelle ouvre la voie à l'esprit des Lumières, fondé sur la raison et la tolérance, même si son (relatif) conservatisme contrebalance parfois la dimension profondément novatrice de sa pensée politique. Certains des principes qu'il a développés dans De l'esprit des lois ont

inspiré la Constitution américaine, ainsi que la Constitution de 1791.
Pour une présentation plus détaillée de l'œuvre, voir l'article De l'esprit des lois.

Moses Mendelssohn

1 PRÉSENTATION
Moses Mendelssohn (1729-1786), philosophe et écrivain allemand de l'Aufklärung (philosophie des Lumières), fervent défenseur des droits civiques des Juifs dont il a condamné les tendances isolationnistes.

2 LA RENCONTRE AVEC LESSING

Né à Dessau, en Allemagne, et instruit par son père et le rabbin local, Moses Mendelssohn est engagé comme précepteur, en 1750, par un marchand de soie berlinois, dont il devient par la suite l'associé. En 1754, il est présenté au dramaturge et critique allemand Gotthold Ephraim Lessing avec qui il se lie d'amitié ; avocat passionné de l'émancipation des Juifs, Lessing s'est plus tard inspiré du personnage de Mendelssohn pour façonner le héros de sa pièce de théâtre Nathan le Sage (1779). C'est lui qui fait publier anonymement les Dialogues philosophiques (Philosophische Gespräche) de Mendelssohn, en 1755. Dans la même année, ils publient conjointement (et anonymement) la satire Pope, un métaphysicien (Pope, ein Metaphysiker).

3 LE « SOCRATE ALLEMAND »

En 1764, Mendelssohn remporte le prix de l'Académie de Berlin du meilleur essai sur un sujet métaphysique avec son ouvrage intitulé Traité sur l'évidence dans les sciences métaphysiques (Abhandlung über die Evidenz in Metaphysischen Wissenschaften). Son dialogue Phédon ou l'Immortalité de l'âme, en trois dialogues (Phaedon oder die Unsterblichkeit der Seele in drei Gespräche, 1767), où il expose sa croyance en l'immortalité de l'âme en reprenant le Phédon de Platon, lui vaut d'être surnommé le « Socrate allemand ». Outre ses ouvrages consacrés à la philosophie, l'œuvre de Moses Mendelssohn porte également sur le judaïsme et la communauté juive à laquelle il offre une traduction en allemand des cinq premiers livres de l'Ancien Testament (le Pentateuque), des Psaumes et d'autres parties de la Bible.
Comptant comme l'une des principales figures de la philosophie juive, Moses Mendelssohn tente de rapprocher la métaphysique de Leibniz et le système de Spinoza. Ses thèses développées dans le domaine de l'esthétique ont eu une influence directe sur Kant, qui s'en est inspiré notamment dans la Critique de la faculté de juger.

Nicolas Malebranche

Nicolas Malebranche (1638-1715), philosophe français dont la théorie métaphysique appelée occasionnalisme s'inscrit dans la mouvance du cartésianisme. Né à Paris, Malebranche étudia la philosophie et la théologie au collège de la Marche et à la Sorbonne. En 1660, il entra à la congrégation de l'Oratoire et fut ordonné prêtre en 1664.

Marquée par la théologie de saint Augustin, la pensée de Malebranche subit l'influence décisive de la philosophie de Descartes dès sa première œuvre majeure, la Recherche de la vérité (1674-1675), qui révèle à la fois sa filiation cartésienne et ses positions originales. La relation entre le corps et l'âme constitue le point de rupture entre les deux philosophies. Pour Malebranche, l'homme n'est pas une substance composée, il nie donc toute interaction entre la matière et l'esprit sans l'intervention directe de Dieu : les mutations des objets ou des pensées sont causées par Dieu, et non pas par les objets ou les individus. Les mêmes « causes occasionnelles » permettent de participer à la raison éternelle. Renouant avec la théorie de la « vision en Dieu » de saint Augustin, Malebranche affirma que l'être humain peut accéder à la connaissance, mais seulement à la connaissance des idées, telles qu'elles se trouvent en Dieu. Ainsi, il peut connaître les lois mathématiques, les formes géométriques des corps, mais la réalité matérielle ne peut être saisie par l'esprit humain, qui est en droit de se demander si les corps existent réellement.
Une des principales œuvres de Malebranche, le Traité de la nature et de la grâce (1680), qui passe en revue les grands thèmes de la querelle entre les jésuites et les tenants du jansénisme, et qui suscita une longue polémique avec Bossuet et Arnauld, fut suivie par d'autres ouvrages en théologie, notamment les Méditations chrétiennes et métaphysiques (1682) et les Entretiens sur la métaphysique et la religion (1688). Malebranche consacra une grande partie de ses activités à la science : en physique, ses recherches portaient sur la nature de la lumière et les couleurs, et ses études en mathématiques, notamment sur le calcul infinitésimal, lui

valurent d'être élu, en 1699, membre honoraire de l'Académie des sciences.

Joseph de Maistre

Joseph de Maistre (1753-1821), homme politique et philosophe français, l'un des principaux théoriciens conservateurs de la Révolution française.
Né à Chambéry, Joseph de Maistre fit des études de droit à Turin avant de devenir membre de la cour de justice (Sénat) de Savoie. Fuyant sa province natale occupée par les Français en 1793, il trouva refuge à Lausanne, mais quatre ans plus tard le Directoire obtint son expulsion de Suisse, où il avait mené une intense activité contre-révolutionnaire. Nommé par Charles-Emmanuel IV ministre plénipotentiaire de Sardaigne à Saint-Pétersbourg, il y resta de 1802 à 1817, puis vécut à Turin jusqu'à la fin de sa vie.
Marqué d'abord par de Jakob Böhme, Louis-Claude de Saint-Martin et Emanuel Swedenborg, Joseph de Maistre s'élevait contre la « théophobie » de la pensée moderne dépourvue de toute référence au pouvoir divin en tant qu'élément explicatif des phénomènes de la nature et de la société. Il plaçait Dieu au cœur de ses doctrines, affirmant que le Créateur se manifeste de façon mystérieuse, notamment par les miracles auxquels l'Homme doit répondre par la prière (Soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence, 1821). Renouant avec les thèses de Descartes et de Malebranche, il soutint que la raison humaine doit chercher à comprendre l'ordre divin, même si elle ne peut pas le cerner dans sa plénitude puisque la perfection originaire de notre espèce a été

atteinte par le péché originel. L'Homme s'est rendu responsable et coupable du fait que l'histoire est devenue le lieu du mal universel (le Plan d'un nouvel équilibre de l'Europe, 1798).
La philosophie politique de Joseph de Maistre, empreinte d'un pessimisme absolu, pose le principe selon lequel l'injustice ne peut être vaincue, comme le prouve la mort du juste par excellence qu'est le Christ. Son principal ouvrage politique, Considérations sur la France (1797), présente la Révolution française — le sujet central de ses réflexions — comme un événement satanique, « radicalement mauvais » par ses causes comme par ses effets. Ennemi déclaré, à l'instar d'Edmund Burke, des idées défendues par le siècle des Lumières, il condamna également la démocratie, source de désordre social, et glorifia la monarchie héréditaire. Ce conservatisme accorde à la religion et au pouvoir spirituel infaillible du pape une fonction fondamentale (Du Pape, 1819), qui est de se dresser contre le déclin de l'histoire.

Gabriel Bonnot de Mably

Gabriel Bonnot de Mably (1709-1785), philosophe français dont la réflexion portait sur la politique et la morale, l'économie et l'histoire.
Né à Grenoble en 1709, Gabriel Bonnot de Mably entra au séminaire de Saint-Sulpice mais ne reçut que le sous-diaconat. Il fréquenta le salon de la marquise de Tencin, où se réunissaient des intellectuels éclectiques. Le cardinal de Tencin, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, le fit travailler à ses côtés ; aussi négocia-t-il, en 1743, un traité contre l'Autriche, avec l'ambassadeur de Prusse. En 1746, il

rompit avec le cardinal au nom de la tolérance et se consacra à son œuvre.
Comme Rousseau, Mably se démarqua de l'optimisme du siècle des Lumières : il soutenait que les arts, les lettres, les sciences et l'industrie conduisent à la corruption et à la décadence. Sparte était son modèle pour accéder au bonheur et à la vertu (Observations sur les Grecs, 1751).
En 1768, un an après la parution de l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques de Mercier de la Rivière, Mably publia contre les physiocrates Doutes proposés aux philosophes économistes sur « l'Ordre... » : il y dénonça la conception physiocrate de la propriété privée, considérée par ses adversaires comme l'expression de l'ordre naturel. Pour lui, cette forme de propriété était la cause de l'injustice, de l'inégalité et de l'oisiveté. Il était opposé au droit à l'héritage des patrimoines et à la propriété privée des moyens de production. L'intérêt personnel ne pouvait, d'après lui, que déboucher sur l'égoïsme et l'injustice et ce type d'intérêt ne devait pas constituer le fondement de l'activité économique et de l'organisation sociale et politique (De la législation ou Principes des lois, 1776).
Il critiqua également le parlementarisme à l'anglaise. Mably fut partisan du socialisme communautaire et du communisme agraire originaire, qui représentait pour lui le seul moyen d'être vertueux et égalitaire (Observations sur l'histoire de France, 1765). Il fut une référence notable pour les révolutionnaires de 1789.

Siècle des Lumières

1 PRÉSENTATION

Siècle des Lumières, période de l'histoire de la culture européenne correspondant au XVIIIe siècle.
Le siècle des Lumières est marqué par le rationalisme philosophique et l'exaltation des sciences, ainsi que par la critique de l'ordre social et de la hiérarchie religieuse, soit les principaux éléments de l'idéologie politique à l'œuvre pendant la Révolution française.
L'expression « siècle des Lumières » apparaît dès le XVIIIe siècle ; elle est fréquemment employée par les écrivains de l'époque, convaincus qu'ils viennent d'émerger d'une longue période d'obscurité et d'ignorance et d'entrer dans un nouvel âge illuminé par la raison, la science et le respect de l'humanité. Déjà, au XVIIe siècle, René Descartes préconisait de penser à la « seule lumière naturelle », et non plus selon des schémas divins ou surnaturels.

2 LES PRÉCURSEURS

Les philosophes rationalistes du XVIIe siècle, tels que René Descartes et Baruch Spinoza, les philosophes politiques Thomas Hobbes et John Locke, et certains penseurs sceptiques en France, comme Pierre Bayle, peuvent être considérés comme les précurseurs du siècle des Lumières, bien que certains éléments de leurs doctrines s'opposent aux conceptions empiristes et antiautoritaires des penseurs du XVIIIe siècle. Les découvertes scientifiques et le relativisme culturel lié à l'étude des civilisations non européennes ont également contribué à la naissance de « l'esprit des Lumières ».

3 LA RAISON ET LE PROGRÈS

La plus importante des hypothèses et espérances communes aux philosophes et intellectuels des Lumières est incontestablement la foi inébranlable dans le pouvoir de la raison humaine. La découverte de la gravitation universelle par Isaac Newton (à la fin du XVIIe siècle) bénéficie notamment d'un écho considérable au XVIIIe siècle ; en effet, si l'humanité est en mesure de révéler les lois de l'Univers, elle peut espérer découvrir les lois propres à la nature et à la société humaine ; grâce à l'usage judicieux de la raison s'ouvre la perspective d'un progrès perpétuel dans le domaine de la connaissance, des réalisations techniques et des valeurs morales.
Dans le sillage de la philosophie de John Locke, les penseurs du XVIIIe siècle considèrent, à la différence de René Descartes, que la connaissance, loin d'être innée, procède uniquement de l'expérience et de l'observation guidées par la raison. Ils affirment que l'éducation a le pouvoir de rendre les hommes meilleurs et même d'améliorer la nature humaine. Désormais, la recherche de la vérité doit se poursuivre par l'observation de la nature plutôt que par l'étude de sources autorisées telles qu'Aristote et la Bible.
S'ils voient dans l'Église, et en particulier dans l'Église catholique romaine, la principale force qui a tenu l'esprit humain dans l'esclavage par le passé, la plupart des penseurs des Lumières ne renoncent pas complètement à la religion. Ils adoptent plutôt une forme de déisme, acceptant l'existence de Dieu et d'un au-delà, mais rejettent les arcanes de la théologie chrétienne. Selon eux, les aspirations humaines ne doivent pas porter sur un avenir lointain, mais sur les moyens d'améliorer la vie présente. Aussi le bonheur

sur terre est-il placé au-dessus du salut religieux. Les penseurs des Lumières n'attaquent rien avec autant de violence et de férocité que l'Église, sa richesse, son pouvoir politique et sa volonté d'entraver le libre exercice de la raison.

4 UNE MÉTHODE DE PENSÉE

Plus qu'un ensemble d'idées déterminées, les Lumières relèvent d'une attitude, d'une méthode de pensée. Selon Emmanuel Kant, le mot d'ordre du siècle doit être « ose savoir » : le désir de réexaminer et de remettre en question toutes les idées et valeurs reçues, d'explorer de nouvelles idées dans des directions différentes, doit être permanent. Cette démarche d'ouverture délibérée à tous les champs de la connaissance n'est pas sans provoquer incohérences et contradictions dans les écrits des penseurs des Lumières. Ceux-ci ne sont pas tous philosophes à proprement parler ; ils sont plutôt des vulgarisateurs qui s'engagent à diffuser des idées nouvelles. Ils se plaisent à se qualifier de « parti de l'humanité » et, pour s'attirer les faveurs de l'opinion publique, écrivent des pamphlets et des tracts anonymes et rédigent des articles pour des revues et des journaux fraîchement créés.

5. UN MOUVEMENT COSMOPOLITE

La France constitue l'épicentre de la pensée des Lumières. Le philosophe politique et juriste Charles de Montesquieu en est l'un des premiers représentants : après plusieurs œuvres satiriques sur les revers de la civilisation occidentale, il

publie son étude monumentale, De l'esprit des lois (1748). Denis Diderot, auteur de quantité de pamphlets philosophiques, entame pour sa part la publication de l'Encyclopédie (1751-1772). Cette œuvre ambitieuse, à laquelle collaborent de nombreux philosophes, est conçue à la fois comme une somme de toutes les connaissances et comme une arme polémique — et politique. Voltaire est le plus influent et le plus représentatif des écrivains français de cette période : auteur dramatique et poète à ses débuts, il devient célèbre pour ses nombreux pamphlets, ses essais, ses satires, ses contes philosophiques et pour son immense correspondance avec des écrivains et des monarques de toute l'Europe. Les œuvres de Jean-Jacques Rousseau, notamment Du contrat social (1762), Émile ou De l'éducation (1762) et les Confessions (1782 et 1789, parutions posthumes), exercent également une profonde influence sur la pensée politique et sur la théorie de l'éducation, en même temps qu'elles donnent une impulsion au romantisme du XIXe siècle.

Le mouvement intellectuel des Lumières se distingue par son caractère profondément cosmopolite et antinationaliste. Emmanuel Kant en Allemagne, David Hume en Écosse, Cesare Beccaria en Italie et Benjamin Franklin et Thomas Jefferson dans les colonies britanniques d'Amérique, entretiennent tous d'étroits contacts avec les philosophes français, tout en collaborant eux-mêmes activement au mouvement.

6. LES SOURCES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Pendant la première moitié du XVIIIe siècle, plusieurs chefs de file des Lumières sont emprisonnés pour leurs écrits, et la plupart d'entre eux doivent subir la censure gouvernementale et les attaques de l'Église. Les dernières décennies du siècle sont cependant marquées par le triomphe des idées des Lumières en Europe et en Amérique. Dans les années 1770, les philosophes de la seconde génération reçoivent des pensions gouvernementales et prennent le contrôle d'institutions culturelles prestigieuses. L'augmentation spectaculaire du nombre de journaux et de livres publiés garantit une large diffusion de leurs idées. Les expériences scientifiques et les écrits philosophiques sont à la mode dans de nombreuses couches sociales, même auprès de la noblesse et du clergé. Un certain nombre de monarques européens adoptent aussi quelques-unes des idées ou, du moins, du vocabulaire des Lumières. Voltaire et d'autres philosophes, qui affectionnent l'idée du roi philosophe éclairant le peuple d'en haut, accueillent avec enthousiasme l'apparition des soi-disant « despotes éclairés » : Frédéric II de Prusse, Catherine II la Grande de Russie et Joseph II d'Autriche.
Puis, vers la fin du XVIIIe siècle, des changements importants se produisent dans la pensée des Lumières. Sous l'influence de Jean-Jacques Rousseau, le sentiment et l'émotion deviennent aussi respectables que la raison. Dans les années 1770, les écrivains étendent le champ de leurs critiques aux questions politiques et économiques. La guerre de l'Indépendance américaine (1776-1783) ne manque pas de frapper les esprits. Aux yeux des Européens, la déclaration d'Indépendance et la guerre révolutionnaire représentent, pour la première fois, la mise en œuvre des idées « éclairées

» et encouragent les mouvements politiques dirigés contre les régimes établis en Europe.
Le siècle des Lumières aboutit à la Révolution française de 1789. Toutefois, dans ses phases de violence entre 1792 et 1794, la Révolution discrédite provisoirement les idéaux incarnés par les Lumières. Pourtant, cette période lègue un héritage durable aux XIXe et XXe siècles : le XVIIIe siècle marque le déclin de l'Église, ouvre la voie au libéralisme politique et économique, et suscite des changements démocratiques dans le monde occidental du XIXe siècle. Le siècle des Lumières apparaît ainsi à la fois comme un mouvement intellectuel et une période historique marquée par des événements décisifs.

Julien Offray de la Mettrie

Julien Offray de la Mettrie (1709-1751), médecin et philosophe matérialiste français des Lumières, auteur de l'Homme-machine, qui développe une théorie mécaniste du corps humain qui a connu un fort retentissement.
Après des études de théologie chez les jésuites, La Mettrie se consacre à la médecine à Reims puis part pour la Hollande suivre les cours du philosophe naturaliste Hermann Boerhaave, dont il traduit plusieurs ouvrages. À son retour en France, il écrit l'Histoire naturelle de l'âme (1745), qui lui vaut la condamnation de l'Église en 1746. Contraint à l'exil, La Mettrie repart pour la Hollande, qu'il doit quitter à la suite de la publication de l'Homme-machine en 1748. Il est accueilli à Berlin par Frédéric II, dont il devient médecin et lecteur jusqu'à sa mort en 1751.

La Mettrie est un philosophe matérialiste. Il pense que la matière, principe passif, est animée par un principe immanent à la matière elle-même : la faculté de sentir. Il s'oppose à Descartes qui fait de celle-ci un attribut de l'âme, strictement immatérielle. Dans l'Homme-machine, La Mettrie rejette la notion d'âme : le terme « âme » désigne seulement l'organe qui nous permet de penser, c'est-à-dire le cerveau. Il la conçoit donc comme étendue et matérielle.
La Mettrie propose aussi une théorie morale fondée sur le matérialisme. À la morale sociale, il oppose une morale naturelle, la seule véritable, dans laquelle le bonheur est identifié à un ensemble de sensations agréables. Les rechercher est conforme à la nature et à la raison.
L'influence de La Mettrie a été considérable pour tout le courant matérialiste en philosophie, pour les idéologues, et notamment Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808), dont les mémoires sur les Rapports du physique et du moral (1802) tentent d'approfondir la voie de La Mettrie.
Les questions ouvertes par La Mettrie demeurent celles de la neurophysiologie contemporaine.

Emmanuel Kant

1 PRÉSENTATION
Emmanuel Kant (1724-1804), philosophe allemand, fondateur de la philosophie critique, qui a été à l'origine d'une véritable « révolution copernicienne » en philosophie.

2 VIE

Né à Königsberg (Prusse orientale), d'origine modeste, Kant fréquente le Collegium Fredericianum, dirigé par un pasteur piétiste. À l'université, il suit l'enseignement de Martin Knutzen, newtonien et wolffien, et étudie la physique, les sciences naturelles, les mathématiques et la philosophie. En 1746, contraint d'interrompre sa carrière universitaire à la mort de son père, il devient précepteur dans diverses familles de la région de Königsberg.
Son premier ouvrage, Pensées sur la véritable évaluation des forces vives (1746), tente de concilier Descartes et Leibniz sur la mesure de la force des corps en mouvement. Il doit cependant attendre l'année 1755 pour devenir « Privatdozent » grâce à une Dissertation sur les premiers principes de la connaissance métaphysique à la faculté de philosophie de l'université de Königsberg.
Pendant quinze ans, Kant enseignera les sciences, les mathématiques, la logique, aussi bien que la métaphysique, la théologie, le droit, l'anthropologie, la pédagogie, et même la géographie physique.
Nommé sous-bibliothécaire en 1766 à la bibliothèque du château royal de Königsberg, Kant ne devient professeur titulaire qu'en 1770, avec une dissertation sur la Forme et les principes du monde sensible et du monde intelligible (Dissertation de 1770).
Durant les vingt-sept années suivantes, il continue à enseigner, attirant un grand nombre d'étudiants. Premier grand philosophe à donner un enseignement universitaire régulier, Kant a consacré sa vie entière à l'étude et à l'enseignement.
En 1781 paraît la première édition de la Critique de la raison pure (Kritik der reinen Vernunft), fruit de onze années de

travail, mais le livre ne rencontre pas le succès escompté ; puis, en 1788, la Critique de la raison pratique (Kritik der praktischen Vernunft) et, en 1790, la Critique de la faculté de juger (Kritik der Urteilskraft).
En 1792, à la suite de la publication de la Religion dans les limites de la simple raison, il subit la censure de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, qui lui interdit de traiter de questions religieuses. Tel est l'un des rares événements qui viendront bouleverser sa vie personnelle austère, célibataire et sédentaire. Sa promenade quotidienne n'a été troublée, dit-on, que le jour où il a découvert l'Émile de Rousseau, et un autre où il a jugé nécessaire d'aller au-devant du courrier portant des nouvelles de la Révolution française.
« Je suis par goût un chercheur », écrit-il, « je ressens toute la soif de connaître et l'avide inquiétude de progresser [...]. Il fut un temps où je croyais qu'il n'y avait que cela qui puisse faire l'honneur de l'humanité et je méprisais la plèbe qui ignore tout. Rousseau m'a remis en place ! Ce privilège illusoire s'évanouit, j'apprends à honorer les hommes et je me trouverais plus inutile que le commun des travailleurs si je n'étais convaincu que la spéculation à laquelle je me livre peut conférer à tout le reste une valeur : faire ressortir les droits de l'humanité. »
Kant s'éteint en prononçant ces mots restés célèbres : « C'est bien » (« Es ist gut »).

3 PHILOSOPHIE

La philosophie kantienne est une philosophie de la liberté, qui arrache l'Homme au déterminisme de la nature et de son passé pour le faire accéder à l'autonomie intellectuelle et

morale. Elle récuse la théologie traditionnelle et le principe divin comme raison suffisante, cause explicative de l'Univers. Véritable critique du pouvoir de la raison et de sa capacité à produire des illusions, elle récuse les prétentions de la métaphysique à connaître ce qui n'est pas objet des sens mais besoin de la pensée, désir, aspirations légitimes de l'Homme.
Prenant sa source et trouvant son terme dans l'expérience humaine, dans le prolongement de Rousseau, la pensée kantienne s'oriente vers la philosophie pratique et porte sur le rapport de l'expérience humaine (dans son unité et sa diversité) aux idées et aux concepts, repoussant ceux-ci lorsqu'ils tendent à enfermer, altérer ou réduire celle-ci. La philosophie n'est plus pour Kant un savoir qui pourrait sauver l'Homme ou qui le délivrerait de toutes choses, comme chez Platon ou Spinoza, mais une critique du savoir comme substitut de l'expérience.
Kant propose donc une nouvelle architecture métaphysique, théologique, épistémologique et morale fondée sur la liberté humaine. Véritable « révolution copernicienne » de la pensée, son œuvre immense parcourt aussi bien l'astronomie et la physique que le droit. Certains diront qu'elle est souvent réduite à une sèche mise en question de la métaphysique ou à une bien rigide morale, mais on ne peut ôter à Kant le mérite d'avoir cherché, en ce siècle des Lumières qui est celui de la critique, à faire de cette critique même une science.
On distingue dans son œuvre deux périodes : la période dite « pré-critique » (1749-1780) et la période « critique » (1781-1796).

3.1 La période pré-critique

La période pré-critique est marquée par une tentative de se défaire — sous l'influence de la pensée de Newton et, dès 1762-1763, de Rousseau et de Hume — du rationalisme dogmatique de Wolff, relecture scolastique de l'œuvre de Leibniz.
Important ouvrage de cette période, l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel, essai sur la formation et l'origine mécanique du système du monde d'après les principes de Newton (1755), plutôt que d'accepter, à l'instar de Newton, l'idée de la création par Dieu de l'Univers, il avance l'hypothèse de la formation de l'Univers à partir d'une nébuleuse en rotation, hypothèse développée plus tard indépendamment par Laplace.
En 1763, la Seule Base possible pour la démonstration de l'existence de Dieu conteste déjà l'argument ontologique de Descartes et de saint Anselme comme preuve de l'existence de Dieu, et établit l'impossibilité de démontrer rationnellement une existence. Contre Swedenborg, les Songes d'un visionnaire expliqués par les songes de la métaphysique (1766) montrent que le rationalisme, s'il veut s'appuyer sur l'expérience, ne peut être que critique. Dans la Dissertation de 1770, enfin, Kant démontre l'existence d'éléments a priori au niveau de la sensibilité elle-même, la forme de l'espace et du temps, dont dépend toute activité de l'entendement.

3.2 La période critique

La période critique, qui concilie idéalisme transcendantal et réalisme empirique, s'amorce dès 1770, mais s'ouvre

véritablement avec la parution de la Critique de la raison pure en 1781. On distingue parfois une ultime période, de 1797 à la mort du philosophe, durant laquelle Kant élabore une métaphysique de la nature liée à une physique concrète. Ces dernières notes ont été publiées sous le titre Opus posthumum.

3.2.1. Refonder la métaphysique

Dans la Critique de la raison pure (1781), l'ambition kantienne est de substituer à la métaphysique traditionnelle « vermoulue » une métaphysique non plus « transcendante » mais immanente, qui se tiendrait dans les limites d'un pouvoir de connaître où sensibilité et entendement sont toujours indissolublement liés. Kant se livre donc conjointement, sous l'influence de la lecture de Hume, de Locke et de Rousseau, à une critique de la métaphysique inspirée par Leibniz et Wolff et à une critique des facultés, c'est-à-dire des instances qui, en l'Homme, reçoivent les impressions et produisent les jugements et les pensées. Il s'agit de desceller la métaphysique de sa fausse assise spéculative pour la re-fonder dans la raison pure pratique.
Pour ce faire, il prend appui sur la distinction des jugements analytiques et des jugements synthétiques.

3.2.2. jugements analytiques et jugements synthétiques

Est analytique un jugement dans lequel le prédicat est contenu dans le sujet, comme dans la proposition « Les maisons noires sont des maisons ». La vérité de ce type de propositions est évidente, parce qu'affirmer l'inverse

reviendrait à rendre la proposition contradictoire. De telles propositions sont appelées analytiques parce que l'on découvre la vérité par l'analyse du concept lui-même.
Les jugements synthétiques, quant à eux, sont ceux auxquels on ne peut parvenir par la pure analyse, comme dans l'énoncé « La maison est noire ». Tous les jugements ordinaires qui résultent de l'expérience du monde sont synthétiques.
Kant répartit les jugements en deux autres types : les jugements empiriques ou a posteriori et les jugements a priori formulés avant toute expérience. Les jugements empiriques dépendent de la perception des sens, alors que les jugements a priori sont valides par essence et ne sont pas fondés sur une telle perception. La différence entre ces deux types de jugements peut être illustrée par la proposition empirique « La maison est noire » et la proposition a priori « Deux plus deux égale quatre ». Kant soutient qu'il est possible de faire des jugements synthétiques a priori. En effet, c'est déjà sur un mode empirique que l'on saisit par intuition des phénomènes : l'espace et le temps sont des formes a priori de l'intuition, modes selon lesquels l'esprit appréhende ce qui est pour lui phénomène. Kant distingue ce qui apparaît, les « phénomènes », des « choses en soi », qui demeurent inconnues. Contre l'idéalisme de Berkeley, il affirme l'existence des choses hors de l'esprit. Cependant, la constitution des objets n'est pas séparable de ce qu'ils sont pour l'entendement allié à la sensibilité.

3.2.3 Catégories

L'activité de l'entendement, qui opère la synthèse du donné de l'intuition, est réglée par les catégories et se fonde sur la conscience ultime de soi, le « je pense » ou « sujet transcendantal », qui exprime et assure l'unité de la conscience, identité de soi à soi. Les catégories, fonctions qui permettent à l'entendement d'assurer la synthèse du divers représenté dans l'intuition, structurent donc la connaissance que nous avons du monde. Elles se divisent en quatre groupes : la quantité (unité, pluralité, totalité), la qualité (réalité, négation, limitation), la relation (substance-accident, cause-effet, réciprocité), la modalité (possibilité, existence, nécessité), et dérivent de la table logique des jugements.
Les jugements par lesquels l'entendement détermine l'objet de l'expérience sont le fruit de cette activité de synthèse du donné de l'intuition médiatisé par les catégories. Les schèmes de l'imagination mettent en rapport cette application de l'activité de l'entendement avec le donné de l'intuition sensible.
Hors de cette application aux données de l'intuition sensible, les catégories sont privées de tout sens et signification. C'est précisément dans cet usage illégitime et non maîtrisé des catégories que sombre la métaphysique classique : cherchant à déterminer des essences intelligibles indépendamment de l'expérience, elle mène à des antinomies, propositions contradictoires dans lesquelles la vérité des deux membres peut être également démontrée (l'Univers est infini / fini, toute réalité se ramène à des éléments insécables / toute réalité peut être décomposée à l'infini, etc.). C'est d'ailleurs la constatation de ces antinomies insolubles qui conduit Kant à la philosophie critique et à sa

révolution copernicienne : il entend « mettre un terme au scandale d'une contradiction manifeste de la raison avec elle-même » (Lettre à Garve, 21 septembre 1798). La principale antinomie est celle qui concerne la causalité libre et la causalité naturelle. Tout l'objet de la Critique est en un sens d'expliquer un acte à la fois selon la loi de la causalité naturelle et selon la loi de la causalité libre.
C'est là l'essentiel de la philosophie pratique : sauver la causalité libre. Kant identifie en effet causalité par liberté et causalité par la raison, ce qu'il exprime sous la notion d'« autonomie », où se rejoignent à la fois l'idée de la loi morale comme exigence d'universalité et l'idée de la liberté comme causalité de la raison.

3.2.4. Autonomie de la raison et impératif catégorique

Les Fondements de la métaphysique des mœurs (1785), la Critique de la raison pratique (1788) et la Métaphysique des mœurs (1797) développent la philosophie morale de Kant, fondée sur la liberté et sur l'« autonomie » de la volonté (opposée à l'« hétéronomie »).
L'acte moral est l'acte d'une pure bonne volonté, volonté dans laquelle celui qui agit se détermine par respect de la loi morale, c'est-à-dire de la raison universelle en lui. Cette affirmation est à l'origine de la distinction entre « impératif hypothétique » et « impératif catégorique ». L'impératif catégorique est le commandement de la raison elle-même qui s'exprime comme tel : « Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée en règle universelle .»
L'impératif hypothétique ne fait que commander une action comme moyen en vue d'une fin, inspiré par la sensibilité.

Dans la seconde formulation de l'impératif catégorique, le respect de la loi universelle en moi-même m'introduit au respect de tout être raisonnable comme fin en soi.
L'article Qu'est-ce que les Lumières ? (1784) définit à la fois le cadre et le but du projet kantien, et ce qu'est pour Kant l'autonomie de l'Homme : la sortie de la « minorité », et la capacité de penser librement, par soi-même.
L'Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique (1784) et les Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine (1786) donnent une première ébauche d'analyse philosophique du devenir-homme de l'humanité comme tel, au travers du thème de l'insociable sociabilité, qui prépare le thème hégélien de la « ruse de la raison ». Kant pense que le monde évolue vers une société idéale, dans laquelle la raison « obligerait chaque législateur à faire ses lois de telle sorte qu'elles pourraient être issues de la volonté unie d'un peuple entier et à considérer chaque sujet, pour autant qu'il aspire à être citoyen, sur la base de la conformité à cette volonté ».

3.2.5 Jugement esthétique

Dans la Critique de la faculté de juger (1790), Kant présente une analyse du jugement esthétique (« le beau est ce qui plaît universellement sans concept ») et montre qu'au niveau du jugement esthétique (finalité sans fin) se justifie un usage de la catégorie de fin comme une approche du donné phénoménal qui dépasse le simple donné comme tel.
Tandis que la Critique de la raison pure limite le pouvoir de connaître de l'Homme au monde phénoménal et assigne à l'âme, au monde et à Dieu le statut d'« idées régulatrices »

de la raison, et que la Critique de la raison pratique légitime des affirmations relatives au monde des noumènes, à l'existence de Dieu, à la croyance en l'immortalité de l'âme et à la liberté (postulats de la raison pratique), la Critique de la faculté de juger s'emploie à opérer une conciliation de ces deux perspectives en montrant comment il y a, dans la finalité de l'organisation de la nature comme dans la finalité du devenir de l'humanité dans l'histoire, des indices, au plan des phénomènes, de la vérité des postulats de la raison pratique.
La Religion dans les limites de la simple raison (1793) définit comment la compréhension de soi du sujet pratique fondé dans la loi de la raison (autonomie) ouvre la voie à une interprétation critique du donné de la révélation chrétienne : Kant y traite notamment du pharisaïsme et de la conversion pour y examiner le rapport de la loi morale et de la volonté. L'Essai sur le mal radical, qui sert d'introduction à la Religion, développe la problématique de la possibilité de l'espérance, en montrant que l'Homme est mauvais sur fond de disposition naturelle au bien. Le mal radical est la libre subordination de la morale à la sensibilité.
Les trois questions fondamentales de Kant — « Que puis-je savoir ? », « Que dois-je faire ? », « Que m'est-il permis d'espérer ? » — convergent vers une seule question : « Qu'est-ce que l'Homme ? »

4 POSTÉRITÉ DU KANTISME

Véritable rupture avec la tradition philosophique, la philosophie kantienne est elle-même fondatrice de toute une tradition de la pensée. Point de départ de l'idéalisme

transcendantal de Fichte, de Schelling, de l'idéalisme absolu de Hegel, objet des critiques de Schopenhauer puis des sarcasmes de Nietzsche, la philosophie de Kant a tantôt été lue surtout comme une théorie de la connaissance (néopositivisme, école de Marburg, avec Paul Natorp et Hermann Cohen), tantôt principalement comme une philosophie morale. Par-delà la critique très forte de Hegel, la pensée contemporaine a connu un retour à Kant, soit par la voie de Heidegger (Kant et le Problème de la métaphysique, 1929), soit par la voie de la tradition française de philosophie réflexive, directement inspirée de Fichte, de Léon Brunschwicg, de Jules Lagneau et de Jean Nabert.

David Hume

1 PRÉSENTATION
David Hume (1711-1776), philosophe écossais, représentant de l'empirisme et du scepticisme.

2 VIE ET ŒUVRE

Hume entre à douze ans au collège d'Édimbourg, et étudie la logique, les mathématiques et la philosophie naturelle. Destiné à la carrière d'avocat, il est cependant passionné de littérature, et part pour la France en 1734, où il compose son Traité sur la nature humaine. Celui-ci ne rencontre pas le succès escompté, et Hume se résigne à rédiger des ouvrages plus courts et dans un style plus populaire. Paraissent les Essais moraux et politiques (1741-1742), qui rencontrent un succès immédiat. Toutefois, cela ne permet pas à Hume d'obtenir la chaire de philosophie morale à l'université

d'Édimbourg, sans doute en raison des accusations d'hérésie et de scepticisme portées contre lui.
Il sera alors précepteur du marquis d'Annandale, puis secrétaire du général Saint-Clair qu'il accompagne en Europe.
Ses Essais philosophiques sur l'entendement humain (intitulés ultérieurement Enquête sur l'entendement humain) sont rédigés durant l'une de ses missions. Ce livre, qui est probablement son œuvre la mieux connue, est en fait un condensé du Traité, et paraît en 1748.
En 1751, Hume est nommé conservateur de la bibliothèque de l'ordre des avocats d'Édimbourg ; il rédige une Histoire de la Grande-Bretagne (1754) et une Histoire de l'Angleterre (1759), considérées pendant longtemps comme des ouvrages de référence. L'auteur rompt en effet avec les récits chronologiques traditionnels des guerres et des affaires d'État et s'emploie à décrire les forces économiques et intellectuelles qui ont joué un rôle dans l'histoire de son pays.
De 1762 à 1765, Hume séjourne à Paris comme secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre. Il fréquente les cercles littéraires français, et se lie d'amitié avec Jean-Jacques Rousseau qu'il accueille à Londres lors de son retour. Mais les deux hommes se querellent.
Après avoir occupé un poste de sous-secrétaire d'État à Londres (1767-1768), désormais couvert des honneurs de la politique et de la gloire littéraire, Hume se retire à Édimbourg et y demeure jusqu'à la fin de sa vie. Son autobiographie est publiée après sa mort en 1777, tout comme ses Dialogues sur la religion naturelle (1779) rédigés au début des années 1750.

3 LA PHILOSOPHIE DE HUME

La pensée de Hume est influencée par les idées de John Locke et George Berkeley et de Newton. Si Hume et Berkeley font tous deux une distinction entre raison et sensation, Hume s'efforce de montrer que les jugements rationnels ne sont que les associations habituelles de sensations ou d'expériences distinctes.

3.1 Métaphysique et épistémologie

Hume marque une étape qu'il qualifie lui-même de révolutionnaire dans l'histoire de la philosophie. Comme l'indique le sous-titre de son ouvrage majeur, le Traité sur la nature humaine, il s'agit d'« introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux ». L'objectif de Hume est de fonder une science de l'Homme sur l'observation et l'expérience, en rejetant l'idée fondamentale de causalité, et par l'affirmation que la « raison ne peut jamais nous montrer la connexion d'un objet avec un autre sans l'aide de l'expérience et de l'observation de leur conjonction dans tous les cas antérieurs. C'est pourquoi, lorsque l'esprit passe de l'idée ou de l'impression d'un objet à l'idée d'un autre objet ou à la croyance en celui-ci, il n'est pas déterminé par la raison mais par certains principes qui associent les idées de ces objets pour les réunir dans l'imagination. » Le rejet de la causalité implique corrélativement le rejet des lois scientifiques, toutes fondées sur l'hypothèse selon laquelle un événement en provoque nécessairement un autre et qu'on peut prévoir qu'il en sera toujours ainsi. Aussi est-il inconcevable, selon Hume,

d’avoir une connaissance factuelle, même s’il concède qu’en pratique les hommes sont obligés de penser en termes de cause et d’effet et de croire à la validité de leurs perceptions, sous peine de devenir fous. De même, il admet la possibilité de connaître les relations entre les idées, telles que les relations des nombres en mathématiques.

3.2 Éthique et scepticisme

Philosophe sceptique, Hume dénie à la fois la substance spirituelle postulée par Berkeley et la substance matérielle de Locke. Il récuse même l’existence de l’unité du moi, affirmant que, dans l’impossibilité qu’ils sont d’avoir une perception d’eux-mêmes en tant qu’entités distinctes, les individus « ne sont rien d’autre qu’un assemblage ou une collection de perceptions ».
Dans le domaine de l’éthique, Hume défend la thèse que le bien et le mal, loin d’être des concepts rationnels, proviennent des considérations sur le bonheur. Dans cette optique, le bien moral suprême est la bienfaisance, l’attitude altruiste qui contribue au bien-être général de la société dont dépend le bonheur individuel.

Baron d'Holbach

1 PRÉSENTATION

Baron d'Holbach (1723-1789), encyclopédiste et philosophe matérialiste français d’origine allemande, ami de Diderot, et auteur notamment du Système de la nature.

2 UN ESPRIT DES LUMIÈRES

Le baron Paul Henri d'Holbach fut pleinement homme des Lumières : philosophe pourvu d'une immense bibliothèque, éditeur, traducteur d'œuvres philosophiques et scientifiques de langue anglaise, latine, allemande et suédoise, minéralogiste, géologue, chimiste, collectionneur d'art et de curiosités et collaborateur de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, d'Holbach a rassemblé dans son salon les plus beaux esprits de son temps, tels le baron Melchior de Grimm, Buffon, Rousseau, Diderot, Daubenton ou Helvétius. Peut-être fut-il agent du roi de Prusse ou de princes allemands, et leur communiquait-il des informations sur la France. Du moins tenait-il de son oncle, anobli pendant la Régence, une fortune considérable, qui lui permit de se vouer exclusivement aux travaux de l'esprit. Il se consacra ainsi à la rédaction de nombreux ouvrages et des 375 articles qu'il destinait à l'Encyclopédie de Diderot (1751). Il a laissé en outre une abondante correspondance.

3 ŒUVRES ET DOCTRINE

Philosophe proche de la franc-maçonnerie, d'Holbach était profondément rationaliste, athée et matérialiste. Si son œuvre prolonge celle de John Locke, il récuse le dualisme de Descartes, qui fait selon lui une place trop grande à l'esprit. L'Homme, l'esprit, le monde physique et la matière ne font qu'un même tout, animé par les lois mécaniques de la nature (Système de la nature, 1770). Voir Mécanisme.
Ardent pourfendeur du christianisme (le Christianisme dévoilé ou Examen de principes et des effets de la religion chrétienne, 1767), d'Holbach s'efforça de combattre la «

superstition » et d'élucider les prétendus « mystères » de la religion, qui constitue à ses yeux l'assise du despotisme et entrave la liberté humaine (le Bon Sens du curé Meslier, ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles, 1772).
Il visa à fonder sur l'éthique une théorie de la société et de l'État qui conduise l'Homme au bonheur, car « l'Homme n'est malheureux que parce qu'il méconnaît la nature » (Système social, ou Principes naturels de morale et de la politique, 1773 ; l'Éthocratie, ou le Gouvernement fondé sur la morale, 1776).

Johann Gottfried Herder

1 PRÉSENTATION
Johann Gottfried Herder (1744-1803), écrivain et philosophe allemand, l'un des initiateurs du Sturm und Drang, dont les écrits ont participé au développement du romantisme allemand.

2. UN PHILOSOPHE À L'AUBE DU ROMANTISME

Né à Mohrungen (Prusse-Orientale, aujourd'hui Pologne), Johann Gottfried Herder fait ses études à l'université de Königsberg où il est l'élève du philosophe allemand Emmanuel Kant. Le philosophe Hamann, originaire de la ville, l'influence également. L'œuvre de Herder a inspiré de nombreux écrivains, parmi lesquels Goethe, le futur chef de file de l'école romantique allemande. En 1776, bénéficiant de l'aide du poète — avec lequel il s'était lié —, Herder est nommé à un poste gouvernemental à Weimar. Par la suite, il prend néanmoins ses distances avec le romantisme, avec Goethe

comme avec Kant. À la fin du XVIIIe siècle, son audience diminue, mais sa contribution à la pensée littéraire et historique allemande n'en demeure pas moins considérable. Il meurt à Weimar.

3 DE L'ESPRIT NATIONAL

Parmi les premiers ouvrages critiques de Herder figurent ses Fragments sur la littérature allemande moderne (Fragmente über die neuere deutsche Literatur, 1766-1767), fortement inspirés par les Lettres sur la littérature moderne de Lessing, où il prône l'émancipation de la littérature nationale par rapport aux influences étrangères. En collaboration avec Goethe et Justus Möser, il écrit des essais, tels que Du style et de l'art allemands (Von deutscher Art und Kunst, 1773), à travers lesquels il exalte le chant et la littérature populaires, mais aussi la poésie de Shakespeare et d'Homère. Le Volksgeist (« l'esprit national »), tel qu'il s'exprime à travers la langue et la littérature d'une nation, y est également loué. Persuadé que le chant précède le discours et inspire les poètes, Herder rassemble un recueil de chants folkloriques intitulé Voix des peuples à travers leurs chant (Volkslieder, 1778-1779).
La partie la plus importante de l'œuvre de Herder reste une étude en quatre volumes ayant pour titre Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit, 1784-1791), où il met en place sa philosophie de l'histoire et de la nature. Il s'efforce de démontrer dans ce texte que les mêmes lois régissent la nature et l'humanité, et qu'avec le temps, les forces humaines contradictoires parviennent à se concilier.

Quoiqu'inachevé, ce traité rassemble la quasi-totalité des idées de Herder et demeure son apport majeur à la philosophie.
Lorsque, vers la fin de sa vie (une première fois en 1789 puis définitivement en 1795), Herder rompt avec Goethe, il se met à défendre, dans Lettres pour faire progresser l'humanité (Briefe zur Beförderung der Humanität, 1793-1797), l'idée d'une poésie à caractère didactique. Il critiquera les idées de Kant dans son ouvrage Intelligence et Jugement (Eine Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft, 1799), plutôt mal accueilli par le public.

Claude Adrien Helvétius

Claude Adrien Helvétius (1715-1771), philosophe français, représentant de l'esprit des Lumières.
Né à Paris, il fut nommé fermier général en 1738, poste qui impliquait la perception du revenu royal. Il démissionna par la suite à cause de la corruption de ses collègues d'office. Il acheta la charge de maître d'hôtel ou intendant de sa protectrice la reine Marie Leszczynska, épouse de Louis XV. Il se consacra ensuite à la littérature et son ouvrage le plus célèbre, De l'esprit, fut publié en 1758. Dans cet ouvrage, Helvétius, dont la vie était un modèle de vertu, poussa la théorie de l'hédonisme à son point extrême de sensualité égoïste. Selon lui, toutes les facultés de l'homme, y compris le jugement, l'appréciation et même la mémoire ne sont que de simples propriétés de la sensation physique. « Tout se réduit donc comme à sentir », écrivit-il. Examinant le fonctionnement de l'esprit par rapport à la société, il affirma que le seul mobile des actions humaines est l'intérêt

personnel et qu'il est impossible de choisir entre le bien et le mal parce que même le sacrifice de soi se réduit à un choix entre divers plaisirs.
L'ouvrage d'Helvétius fut condamné pour outrage aux bonnes mœurs par la faculté de théologie de la Sorbonne et brûlé publiquement en 1759. De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation fut publié à titre posthume en 1772. Dans cet ouvrage, Helvétius tentait de réfuter les doctrines de Jean-Jacques Rousseau. Dans cet ouvrage, qui fut également brûlé publiquement, Helvétius présentait une théorie générale de la connaissance et du bonheur, une théorie du gouvernement et une théorie de l'éducation. Il y affirme notamment que l'inégalité des hommes ne provient pas de leurs facultés physiques et intellectuelles, mais de l'éducation, qui n'est pas dispensée de façon égalitaire pour tous. Selon lui, tous les hommes ont une aptitude égale à l'esprit et sont capables du même degré de passion, mais la force avec laquelle se manifestent leurs facultés est conditionnée par l'amour de soi.
L'anticléricalisme radical d'Helvétius, philosophe matérialiste par excellence, se prolongea dans la pensée de Friedrich Nietzsche. Voir matérialisme.

Bernard le Bovier de Fontenelle

1 PRÉSENTATION
Bernard le Bovier de Fontenelle (1657-1757), philosophe et poète français, qui a annoncé l’esprit des Lumières en ayant vulgarisé de nouvelles théories scientifiques.

2 LE LIBERTIN SCIENTIFIQUE

Né à Rouen, neveu de Pierre et Thomas Corneille, fils d'avocat, Bernard le Bovier de Fontenelle fréquente le collège des jésuites, étudie le droit et se consacre très tôt à la littérature. Il a vingt ans lorsque son oncle Thomas l'engage comme collaborateur dans sa revue, le Mercure galant. En 1680, il fait jouer Aspar : la représentation est un échec. Il retourne alors à Rouen, et publie, entre 1682 et 1687, des textes qui le font connaître en tant que philosophe et scientifique soucieux de vulgarisation intelligente, plus encore que comme poète (il ne cesse pourtant de composer des poésies précieuses, des opéras et des tragédies).
Parmi ses nombreux ouvrages, on retient le plus souvent la République des Ajaoiens (1768), roman utopique vantant une démocratie radicale, matérialiste et athée ; les Dialogues des morts (1683), imités des dialogues de Lucien de Samosate, qui rapportent des conversations fictives entre Sénèque et Scarron, Socrate et Montaigne ; un article ironique sur la rivalité entre les religions juive, catholique et calviniste ; des Entretiens sur la pluralité des mondes (1686), vulgarisation des théories de Copernic ; un traité sur l'Origine des fables (1724), texte fondateur de la méthode comparative en matière de religion ; les Doutes sur les causes occasionnelles, qui réfute la philosophie de Malebranche ; ou encore l'Histoire des oracles (1687), dénonciation des impostures en matière de religion.
Anti-systématique, la philosophie de Fontenelle tente de concilier un cartésianisme modéré et l'héritage matérialiste des libertins (voir libertinage). Évoluant vers le déisme, elle traque sans relâche le dogmatisme inquisiteur sans pour autant imposer une religion naturelle.

3 LE PRÉCURSEUR DES LUMIÈRES

En 1687, sa Digression sur les Anciens et les Modernes, référence à la fameuse querelle, lui vaut d'être élu à l'Académie française (1691). Il prend naturellement fait et cause pour les Modernes, raillant l'esprit borné et passéiste des tenants de la tradition classique. Secrétaire de l'Académie des sciences à partir de 1699, il se consacre à la diffusion des progrès scientifiques de son temps et à l'histoire de cette institution. Il publie encore des Éléments de la géométrie de l'infini (1727), une Vie de Corneille, une Histoire du théâtre français (1724), des Réflexions sur la poétique (1724) et, en 1752, une Théorie des tourbillons. Curieux, cultivé et d'une grande intelligence, il a la réputation d'un bel esprit ; passionné de sciences et animé d'une grande foi dans le progrès, ennemi de l'obscurantisme, tenant d'un rationalisme critique, il apparaît surtout aujourd'hui comme le premier des philosophes du siècle des Lumières, à la suite de Pierre Bayle, qui l'a accueilli à ses débuts dans les Nouvelles de la république des lettres. C'est à ce titre que, entre 1699, date de la deuxième édition de l'Histoire des oracles, et 1715, début de la régence du duc d'Orléans, il doit faire face aux attaques des dévots qui entourent Louis XIV.
Fontenelle laisse une œuvre immense et polymorphe qui recouvre tous les domaines de la connaissance, des mathématiques à la physique, de l'esthétique à la morale. Son rayonnement sera considérable pendant tout le XVIIIe siècle. Voltaire et Rousseau reconnaîtront en lui un archéologue de la pensée moderne.

Denis Diderot

1 PRÉSENTATION

Denis Diderot (1713-1784), philosophe et écrivain français, le maître d'œuvre de l'Encyclopédie et l'un des principaux représentants de l'esprit des Lumières.
Diderot est un auteur aux talents multiples. Toujours audacieuse, son œuvre touche à tous les genres et se développe dans différents domaines : la science, la philosophie et l'esthétique. Surtout admiré en son temps comme directeur de l'Encyclopédie, il est aujourd'hui considéré comme l'un des écrivains les plus novateurs du siècle des Lumières. Il en incarne l'esprit par son matérialisme athée, par sa volonté de dénoncer les préjugés et par sa confiance en la raison.

2 LES ANNÉES DE FORMATION

Né à Langres, Diderot est le fils aîné d'une famille de couteliers qui le destine à une carrière ecclésiastique. Tonsuré en 1726 après de brillantes études chez les jésuites, il est lui-même convaincu d'avoir une vocation religieuse : « Il vient un moment où presque toutes les jeunes filles et les jeunes garçons tombent dans la mélancolie […] Ils prennent pour la voix de Dieu qui les appelle à lui les premiers efforts d'un tempérament qui se développe » (Jacques le Fataliste). Parti terminer ses études de théologie à Paris, il est reçu maître ès arts en 1732.

3 DES DÉBUTS HASARDEUX

Renonçant finalement à l'état ecclésiastique, Diderot entreprend des études de mathématiques, de langues anciennes et d'anglais, mais son père cesse bientôt de subvenir à ses besoins, et le jeune homme doit lui-même faire face à la situation. Il vit d'expédients, donne des cours particuliers, emprunte. À cette période, il compose des travaux de librairie anonymes qui nous restent inconnus. Vers 1742, il se lie d'amitié avec Jean-Jacques Rousseau et avec Condillac. Tombé amoureux d'une jeune lingère, Antoinette Champion, il l'épouse clandestinement en 1743. Dix ans plus tard, une fille, Marie-Angélique, naît de cette union. Très attaché à cette enfant, Diderot lui donne une éducation soignée, peu conforme à l'apprentissage superficiel qu'on dispense aux jeunes filles à cette époque. En 1745, Diderot traduit l'Essai sur le mérite et la vertu (1699) de Shaftesbury, en l'accompagnant de notes personnelles et, l'année suivante, publie ses Pensées philosophiques. Ce dernier ouvrage est condamné par le parlement pour son matérialisme et son athéisme.

4 L'ENCYCLOPÉDIE

À partir de 1746 commence l'aventure de l'Encyclopédie. Avec Jean Le Rond d'Alembert, Diderot se voit confier la direction de la publication de cet ouvrage, qui va s'échelonner sur une vingtaine d'années, jusqu'en 1772 (date à laquelle est publié un ultime volume de planches). Il s'agit, au départ, d'adapter la version anglaise de l'Encyclopédie (Cyclopædia) de Chambers, mais l'intervention de Diderot et de ses collaborateurs va bien au-delà d'une simple

adaptation. Non seulement Diderot nourrit cette entreprise de sa propre pensée scientifique et philosophique au prix d'un travail acharné mais, de surcroît, il en assure vigoureusement la défense lorsqu'elle est l'objet d'attaques et d'interdictions diverses. Voir Encyclopédie (de Diderot et d'Alembert).

5 LES PREMIÈRES ŒUVRES

Parallèlement à ce travail collectif, Diderot poursuit ses projets personnels. Les Bijoux indiscrets, roman libertin et satirique, est publié anonymement en 1748. La Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient, attachée notamment à détruire les arguments qui prouvent l'existence de Dieu, paraît en juin 1749. Dès le mois de juillet, Diderot est arrêté et emprisonné quelques semaines au donjon de Vincennes, expérience qui le marque suffisamment pour qu'il refuse dès lors de publier certains de ses manuscrits, jugés trop dangereux pour sa sécurité. Prudence toute relative car, dès 1751, il recommence à publier en offrant au public sa Lettre sur les sourds et muets.
C'est vers 1756 qu'il fait la connaissance de Sophie Volland. De toutes ses maîtresses, c'est celle qui marque le plus sa vie. Ses Lettres à Sophie Volland, publiées après sa mort, sont d'ailleurs considérées comme un de ses chefs-d'œuvre, tant par leur esprit que par leur finesse.

6.L'AUTEUR DRAMATIQUE ET LE CRITIQUE D'ART

À partir de 1757, Diderot s'essaie au théâtre avec la publication du Fils naturel, pièce qui ne sera jouée qu'en

1771, suivie du Père de famille (1758). Ces « drames bourgeois » ont peu de succès. Diderot y prône, contre la grandeur glacée de la tragédie classique, un retour au réalisme par l'abandon de la forme versifiée au profit de la prose, d'une part, et par le choix de personnages et de situations ordinaires, d'autre part. Une réplique du Fils naturel, « Il n'y a que le méchant qui soit seul », est à l'origine de sa brouille définitive avec Jean-Jacques Rousseau, qui, étant d'un naturel solitaire, l'interprète comme une pique à son encontre. Malgré le sens profond de l'amitié que montre Diderot dans ses relations avec le baron Grimm (1723-1807) ou le baron d'Holbach, par exemple, cette rupture est définitive.
En 1759, Diderot commence à écrire des comptes rendus sur les Salons de peinture qui ont lieu à Paris tous les deux ans. Ses analyses des tableaux de Greuze, Chardin, Van Loo, Vernet, alertes et novatrices malgré leur penchant moraliste, paraissent dans la revue de son ami Grimm, la Correspondance littéraire, jusqu'en 1781.

7 LES GRANDES ŒUVRES

Pendant les années qui suivent, Diderot compose ses œuvres restées les plus célèbres : la Religieuse (1760-1780), roman qui n'est publié qu'en 1796 le Neveu de Rameau, dont il esquisse une première version vers 1762, probablement remaniée en 1777 (date à laquelle quelques copies sont distribuées aux seuls amis), et le Rêve de d'Alembert (composé en 1769, publié en 1830), dialogue scientifique débridé et, en bien des points, visionnaire. Il écrit également, en 1773, Paradoxe sur le comédien (remanié en

1778, publié en 1830) et, enfin, écrit Supplément au Voyage de Bougainville (1772, publication posthume en 1796) et Jacques le Fataliste (1765, remanié en 1773, publié en 1796).

8 LES DERNIÈRES ANNÉES

Devenu célèbre dans toute l'Europe, Diderot part pour Saint-Pétersbourg en 1773, et y séjourne cinq mois à l'invitation de Catherine II de Russie. L'impératrice, en despote éclairé, admire le philosophe et lui rachète sa bibliothèque tout en lui en laissant la jouissance. Diderot rédige à sa demande un projet pour l'organisation de l'enseignement en Russie. De 1774 jusqu'à sa mort, à nouveau installé à Paris, il termine ses derniers ouvrages. Il meurt quelques mois après Sophie Volland.

Marquis de Condorcet

Marquis de Condorcet (1743-1794), philosophe, mathématicien et homme politique français dont l'œuvre s'inscrit dans le courant intellectuel des Lumières. Né à Ribemont, il fut formé chez les Jésuites et au collège de Navarre à Paris. Ami des encyclopédistes, Condorcet fut élu à l'Académie des sciences en 1769, dont il devint le secrétaire en 1777, et entra à l'Académie française (voir Institut de France) en 1782. Nommé par Turgot inspecteur général des Monnaies en 1774, il fut député à l'Assemblée législative, où il présenta un plan d'organisation de l'instruction publique. Pendant la Révolution française, il s'allia aux Girondins dont il prit la défense en s'opposant à la

Terreur de 1793. Déclaré proscrit, il prit la fuite, mais huit mois plus tard il fut arrêté à Clamart et emprisonné ; le jour suivant on le trouva mort dans sa prison de Bourg-l'Égalité (Bourg-la-Reine). En 1989, ses cendres furent transférées au Panthéon.
Les recherches de Condorcet en mathématiques (Essai sur le calcul intégral, 1765, Essai d'analyse, 1768) engendrèrent son projet ambitieux d'une « mathématique sociale » par laquelle il espérait établir des prévisions fiables pour le monde humain en définissant des « valeurs moyennes » des phénomènes sociaux (Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix, 1785 ; Tableau général de la science qui a pour objet l'application du calcul aux sciences politiques et morales, 1795). En économie, il adopta la doctrine des physiocrates. Son œuvre majeure, Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain (1795), expose une théorie en vertu de laquelle le processus d'émancipation du genre humain, composé de neuf stades successifs, débute par la Réforme et l'invention de la presse et atteint son apogée dans la Révolution. La décadence et le retour à la barbarie continuent cependant à menacer l'humanité si le savoir est détenu par une caste fermée, car seule la diffusion des connaissances scientifiques lui permet d'accéder au stade supérieur du progrès.

Étienne Bonnot de Condillac

Étienne Bonnot de Condillac (1714-1780), philosophe français dont la théorie, appelée sensualisme, a influencé les

philosophes ultérieurs et est considérée comme une contribution décisive à la psychologie.
Né à Grenoble, dans une famille de magistrats, Condillac perdit son père à treize ans et fut alors pris en charge par son frère Jean, grand prévôt de Lyon, où il fréquenta le même collège jésuite que son autre frère Gabriel Bonnot de Mably. Destiné à l'Église, il poursuivit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, où il entra en contact avec Diderot, d'Alembert, Rousseau, Voltaire et Fontenelle. Envoyé en 1758 à Parme par Louis XV, qui le choisit comme précepteur de l'infant Ferdinand, il y resta jusqu'à 1764. À son retour à Paris en 1768, il fut nommé à l'Académie française. Il mena une vie discrète au milieu de l'effervescence philosophique de l'époque. Il mourut à l'abbaye de Flux, près de Beaugency.
Condillac fut, en France, le principal défenseur du philosophe anglais John Locke, selon lequel les idées ne sont pas, comme le voulait Platon, des entités éternelles et parfaites descendues d'un monde intelligible, mais plutôt des images retirées progressivement de l'expérience. L'essentiel de l'analyse de Condillac porta sur la nature des « liaisons » qui se forment dans l'esprit humain. Il remarqua notamment, dans son Essai sur l'origine des connaissances humaines (1746), que la capacité à relier les idées les unes avec les autres, de façon originale et renouvelée, est la marque de l'intelligence, mais que cette même capacité peut engendrer la folie, lorsque l'esprit n'en n'est plus le maître. Il tira, de l'analyse de la formation de ces « liaisons » et de la « génération des idées », une approche du langage qui, très en avance sur son temps, préfigura la distinction introduite par les linguistes du XXe siècle entre la langue et la parole. Le

langage humain est, selon Condillac, le produit complexe d'une rencontre entre une « institution » sociale et des pratiques dépendantes des volontés individuelles.
Dans son Traité des systèmes (1749), Condillac attaque violemment Descartes et les auteurs de métaphysiques, qu'il considérait parmi tous les philosophes comme les « moins sages » et les plus obscurs ; cependant, il avait auparavant consacré un ouvrage à l'analyse des Monades (1746) de Leibniz. Défenseur de l'empirisme et convaincu de l'impossibilité des « idées innées », Condillac tint secret ce livre, qui lui donna sans doute l'impression de s'être aventuré trop loin sur le terrain de la spéculation métaphysique. Il entreprit alors une synthèse de sa pensée dans le Traité des sensations (1754), qui réaffirma que toute connaissance humaine et toute expérience consciente procèdent de la perception par les sens, et d'elle seule.

Charles Bonnet

Charles Bonnet (1720-1793), philosophe et naturaliste suisse, célèbre pour ses études sur les insectes (Traité d'insectologie, 1745). Il découvrit notamment la reproduction parthénogénétique, sans intervention des mâles, chez les pucerons. Il effectua des recherches sur les végétaux (De l'usage des feuilles, 1754). Dans son livre Contemplation de la nature (1764), traitant du problème de l'évolution des êtres vivants, il défendit la théorie de la préexistence des germes soutenue par le philosophe français Nicolas Malebranche et le philosophe allemand Gottfried Leibniz. Il se passionna également pour le comportement humain et ses analyses sont proches de celles du philosophe

français Étienne de Condillac (Essai de psychologie, 1754, Essai analytique des facultés de l'âme, 1760). Pour lui, les sensations sont au cœur du moi et à l'origine de toutes les facultés de l'Homme.

George Berkeley

George Berkeley (1685-1753), philosophe anglais d'origine irlandaise.
Sa doctrine, l'« immatérialisme » soutient que la matière ne peut exister indépendamment de l'esprit : on ne peut expliquer les phénomènes des sens qu'à condition de supposer une déité qui génère continuellement des perceptions dans l'esprit humain.
Né près de Kilkenny, en Irlande, Berkeley étudie à Dublin. En 1710, il publie un Traité sur les principes de la connaissance. Sa théorie n'ayant pas réussi à convaincre, il en publie une version plus accessible, les Dialogues entre Hylas et Philonous, en 1713. Mais ses contemporains jugent dénuées de sens ces deux versions de sa philosophie. Dans l'intervalle, Berkeley est ordonné diacre de l'Église anglicane d'Irlande et voit sa notoriété croître en tant qu´ ecclésiastique. En 1728, il s'embarque pour l'Amérique dans l'intention d'évangéliser les Bermudes.
Malgré l'abandon du projet en 1732, il exercera une influence marquante sur l'éducation supérieure durant son séjour en Amérique, contribuant notamment au développement des universités Yale et Columbia. En 1734, il est nommé évêque de Cloyne et le demeurera jusqu'à la retraite.

La théorie philosophique de Berkeley est une critique conjointe du scepticisme, de l'athéisme et du matérialisme. Selon lui, le scepticisme vient de ce que l'expérience ou les sensations sont coupées des objets eux-mêmes, n'offrant aucun autre moyen d'en acquérir une connaissance que celui des idées. Surmonter ce clivage exige de l'individu qu'il reconnaisse que l'« être » des choses sensibles ne réside que dans leur être perçu (esse est percipi : être, c'est être perçu). Tout ce qui est perçu est réel et, par conséquent, les seules choses qui existent avec certitude sont celles qui sont perçues. Néanmoins, Berkeley insiste sur le fait que les choses ont une existence hors de l'esprit humain et de ses perceptions, puisque les hommes ne peuvent pas contrôler quelles idées sont les leurs. Aussi doit-il exister un esprit, siège de toutes les idées existantes : esprit infini, omniprésent, à savoir Dieu, qui perçoit toutes choses.
Le système berkeleysien décrit un monde où les esprits actifs supportent les idées, sans qu'il y ait rien de matériel en dehors d'elles. Ainsi les choses sont-elles des « collections d'idées » que nous percevons.
Si son « immatérialisme » a fait peu d'adeptes, les puissantes critiques faites par Berkeley contre les arguments en faveur d'un monde extérieur distinct et du concept de matière n'ont jamais cessé d'influencer les philosophes.

Jeremy Bentham

Jeremy Bentham (1748-1832), philosophe, économiste et juriste britannique, qui fonda la doctrine de l'utilitarisme. Né à Londres, le 15 février 1748, Bentham était un enfant

prodige, lisant d'importants traités à trois ans, jouant du violon à cinq ans et étudiant le français et le latin à six ans. Il entra à l'université d'Oxford à douze ans, étudia le droit et s'inscrivit au barreau sans toutefois pratiquer. Il se consacra à une réforme en profondeur du système légal et à une théorie générale du droit et de la moralité, publiant de brefs travaux sur certains aspects de sa pensée. En 1789, il devint célèbre avec son Introduction aux principes de morale et de législation.

Bentham fut le chef de file des utilitaristes qui comprenaient James Mill et plus tard son fils, John Stuart Mill. Ils fondèrent et éditèrent la Westminster Review, organe de leurs idées réformistes. Bentham mourut à Londres le 6 juin 1832. Conformément à sa volonté, son corps fut disséqué en présence de ses amis. Son squelette, vêtu et pourvu d'une tête de cire (la sienne ayant été embaumée) prit place dans un caisson de verre à l'University College de Londres, qu'il contribua à fonder.

Dans l'Introduction aux principes de morale et de législation, Bentham fait de l'utilitarisme la base de sa réforme. Il soutient que le principe d'utilité permet d'établir scientifiquement ce qui est moralement justifiable. Ainsi les actions sont-elles justes à ses yeux si elles tendent à produire le plus grand bonheur pour le plus grand nombre d'individus. Le bonheur est l'équivalent du plaisir. Une sorte d'arithmétique morale des plaisirs et des douleurs permet de définir ce qu'est une action bonne ou mauvaise. S'il y a égalité de répartition des plaisirs et des peines, il devient alors possible de procéder à une évaluation utilitariste des activités morales, politiques et légales. En fondant les valeurs sur les plaisirs et les douleurs, Bentham fut conduit

à réfuter la validité des droits naturels tout comme celle de la théorie du droit naturel.
Les idées de Bentham ont profondément influencé les réformes de la fin du XIXe siècle auxquelles procéda l'Administration britannique en matière de droit criminel et de code de procédure criminelle et civile. Bentham est aussi l'auteur du Raisonnement de l'évidence judiciaire (1827) et du Code constitutionnel (1830).

Alexander Baumgarten

Alexander Baumgarten (1714-1762), philosophe allemand, fondateur de l’esthétique en Allemagne.
Né à Berlin, Baumgarten a été l’élève de Christian Wolff à l’université de Halle et a subi l’influence de l’œuvre de Leibniz. Il est l’auteur de manuels de métaphysique et d’éthique très largement utilisés dans les universités allemandes tout au long du XVIIIe siècle, notamment par Kant.
La contribution de Baumgarten à la philosophie réside dans son esthétique, terme qu’il a lui-même forgé : au sein de la philosophie, science rationnelle, Baumgarten s’attache à distinguer la logique, ou faculté de connaître guidée par l’« intelligence », et l’esthétique, ou science de la sensibilité (qu’il nomme *gnoseologia inferior* — *gnoséologie inférieure* ou des facultés inférieures de connaissance), de façon à introduire la vérité artistique dans la vérité philosophique abstraite. En insistant sur l’importance de la connaissance sensible à l’intérieur du processus de connaissance, Baumgarten annonce la théorie kantienne de la sensibilité.

Selon Baumgarten, la poésie et les beaux-arts reposent sur des représentations sensibles associées à des sentiments. Un beau poème est un discours qui suscite un certain sentiment chez le lecteur.
Le beau est donc un sentiment qui affecte l'individu placé devant l'œuvre de l'artiste, parce que ce dernier donne une représentation de la perfection du monde, et y parvient en ce qu'il réalise une « production volontaire du beau », qui est l'objet de l'esthétique, une œuvre qui est un tout unifié et harmonieux, reflet de la perfection divine.
De 1750 à 1758, Baumgarten a publié les deux volumes de son Esthétique. Il est aussi l'auteur d'une Éthique (1740), de Droit naturel (1765) et de Philosophie générale (1770).
L'esthétique telle que la conçoit Baumgarten a subi un certain nombre de modifications, notamment avec Kant, qui a établi une distinction entre le beau et le sublime, et avec l'élargissement de la discipline à l'étude du fait artistique lui-même.

Paul-Joseph Barthez

Paul-Joseph Barthez (1734-1806), médecin et philosophe français, fondateur du vitalisme.
Né à Montpellier, Barthez y obtient son diplôme de docteur de la faculté de médecine à l'âge de 19 ans. Il part ensuite pour Paris, où il se lie avec d'Alembert et les milieux intellectuels parisiens. En 1755, il devient médecin ordinaire de l'armée, engagée dans les combats de la guerre de Sept Ans. Il y contracte le typhus des camps et regagne Paris en 1757. Il y obtient un poste de rédacteur au Journal des Savants et collabore à l'Encyclopédie.

En 1760, Barthez obtient un poste de professeur à la faculté de médecine de Montpellier. Il en deviendra chancelier 15 ans plus tard. Il y lance les prémisses de sa théorie du « principe vital » (qui anime l'esprit et le corps), mais se heurte à une telle opposition de la part de ses confrères qu'il démissionne en 1780. Il repart alors pour Paris, passe un doctorat en droit et devient conseiller à la Cour des aides.
En 1781, Barthez est nommé médecin consultant de Louis XVI et du duc d'Orléans, médecin de tous les régiments de dragons et conseiller d'État. En 1789, il adopte une position révolutionnaire et publie un Libre discours sur la prérogative que doit avoir la noblesse dans la constitution et les états généraux de la France. En 1802, il est nommé médecin du gouvernement, et décède à Paris quatre ans plus tard. Sa théorie de la force vitale lui survivra environ jusqu'en 1850.

Jean Le Rond d'Alembert

Jean Le Rond d'Alembert (1717-1783), philosophe rationaliste, physicien et mathématicien français, principal auteur et animateur, avec Denis Diderot, de l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (1751-1772).
Fils illégitime de l'écrivain français Claudine Guérin de Tencin, qui laissa son nouveau-né sur les marches de la chapelle Saint-Jean-Le Rond de Paris, dont il reçut le nom, il fit ses études au collège Mazarin, où il excella en mathématiques, physique et astronomie. À l'âge de vingt-deux ans, il écrivit son premier livre publié, Mémoire sur le calcul intégral (1739). Son œuvre scientifique la plus

importante, qui inaugura une nouvelle ère de la mécanique, est son Traité de dynamique (1743), fondé sur la théorie connue aujourd'hui sous le nom de principe de d'Alembert, que l'auteur découvrit à l'âge de vingt-six ans. En vertu de ce principe, les forces d'inertie internes d'un système isolé sont égales et opposées aux forces responsables de l'accélération du système. Ses Réflexions sur la cause générale des vents (1746) contiennent la première théorie sur la résolution des équations différentielles aux dérivées partielles. En 1749, il proposa la première solution analytique de la précession des équinoxes. En 1750, il s'associa à Denis Diderot pour éditer l'Encyclopédie, dont il rédigea le Discours préliminaire s'inspirant de la philosophie empiriste de John Locke. Bien qu'il se soit retiré de la rédaction en 1758 en raison de l'ingérence du gouvernement dans la publication de l'ouvrage, d'Alembert continua par la suite à fournir des articles sur la science et la philosophie. Son article sur Genève incita Rousseau à écrire sa célèbre Lettre à d'Alembert sur les spectacles (1758). Parmi ses autres ouvrages majeurs figurent les Éléments de musique théorique et pratique suivant les principes de M. Rameau (1752), les Mélanges de littérature et de philosophie (1753) et l'Essai sur les éléments de philosophie (1759). Condorcet publia sa correspondance avec Voltaire (1754).

PHILOSOPHE XIXè SIECLE

Hippolyte Taine

1 PRÉSENTATION

Hippolyte Taine (1828-1893), philosophe, historien, académicien et critique littéraire français, auteur des Origines de la France contemporaine.

2 VIE

Hippolyte Taine naquit à Vouziers dans les Ardennes. Il entra à l'École normale supérieure en 1848 et il s'intéressa vivement à la pensée de Spinoza ainsi qu'à celles de Hegel et d'Aristote. Il se heurta à la résistance des milieux universitaires, puis du pouvoir. Il renonça pour un temps à l'enseignement, avant d'obtenir une chaire d'esthétique à l'École des beaux-arts en 1864. Taine fut élu à l'Académie française en 1878. Il consacra les dernières années de sa vie à la rédaction de l'ouvrage, demeuré inachevé, les Origines de la France contemporaine (3 vol., 1875-1894). Cet ouvrage tentait de déceler les causes de la centralisation du pouvoir politique, responsable, à ses yeux, de l'instabilité politique de la France moderne.

3 ŒUVRE

Son ouvrage, les Philosophes classiques du XIXe siècle en France (1857) constitue une critique de l'éclectisme français, en particulier celle de Victor Cousin. Cette critique lui donna l'occasion d'exposer sa propre méthodologie philosophique. Elle se déploie en deux temps. D'abord, une étape de recherche fondée sur l'analyse puis, une étape constructive qui consiste à organiser déductivement les

concepts obtenus par l'analyse pour faire apparaître leurs relations qui, en même temps, reflètent la structure même du réel.
Taine s'intéressa aux recherches menées en biologie et en psychologie. Il visait à unifier la tradition aristotélicienne avec les données des sciences de son temps. Ceci le rapproche d'Auguste Comte, malgré les différences doctrinales importantes qui demeurent entre les deux penseurs et qui s'opposent principalement par la place qu'ils accordent à la métaphysique. Comte pense qu'il faut la dépasser, alors que Taine soutient qu'elle constitue la discipline ultime de la philosophie. Le but de Taine est en effet de tirer de la science une représentation métaphysique du réel.
Taine accomplit aussi d'importants travaux en critique littéraire et en philosophie de l'art. Il publia une Histoire de la littérature anglaise (1864) et une Philosophie de l'art (5 vol., 1865-1869). Il chercha à montrer que l'art, en dépit des apparences, obéit à des lois strictes. Pour s'en rendre compte, il faut mettre au jour le contexte historique et culturel de l'œuvre, qui l'explique et la détermine. Selon Taine, une œuvre d'art saisit le caractère essentiel de son temps.

Max Stirner

Max Stirner (1806-1856), philosophe allemand.
Sa notion d’égoïsme éthique a exercé une forte influence sur la littérature russe du XIXe siècle (Tourgueniev, Dostoïevski) et la littérature française du XXe siècle (Gide et Breton).

Max Stirner, de son vrai nom Johann Kaspar Schmidt, naît à Bayreuth. De 1826 à 1828, il étudie la philosophie avec Friedrich Schleiermacher et Hegel. À Berlin, il se lie avec la gauche d'inspiration hégélienne, notamment Friedrich Engels, et publie plusieurs articles dans la Gazette rhénane de Karl Marx. Son œuvre maîtresse, l'Unique et sa propriété (Der Einzige und sein Eigentum), paraît en 1844. Le texte fait d'abord sensation, puis tombe rapidement, et pour longtemps, dans l'oubli.

Inspiré par Hegel et Feuerbach, Stirner y expose un solipsisme radical : le Moi individuel est présenté comme la norme exclusive, comme l'unique souverain. Ainsi, tout doit être façonné à son image : confronté au néant, le Moi peut pleinement exercer son pouvoir créateur. Dès lors, la morale de l'œuvre revêt une coloration égoïste marquée : aucune obligation d'ordre supérieur — la loi, la morale, l'amour, la « vérité » véhiculée par le langage — n'est légitime aux yeux de Stirner, et la valeur des objets n'est déterminée que par le profit que l'on peut en retirer.

De même, il refuse aux institutions, tels l'État et l'Église, toute autorité normative : « Le Moi essentiel l'emporte sur le Moi inessentiel ! » Les références au Surhomme (Übermensch) de Nietzsche, empreint d'hédonisme et s'insurgeant contre toute forme d'entrave, sont manifestes. En outre, « l'Histoire des plaisirs » succède selon Stirner à « l'Histoire des sacrifices » (celle de la Chrétienté).

Les conceptions défendues dans l'Unique et sa propriété ont influencé dans une large mesure l'anarchisme, bien que les tendances révolutionnaires et l'humanisme utopique propres à ce mouvement ne se retrouvent pas chez Stirner.

Vladimir Sergueïevitch Soloviev

Vladimir Sergueïevitch Soloviev (1853-1900), philosophe russe, figure majeure de l'idéalisme philosophique en Russie, qui a tenté un syncrétisme de la religion, des connaissances scientifiques et de l'expérience mystique en un système fondé sur l'idée de l'« humanité-Dieu ».
Fils d'un historien célèbre, Soloviev soutient sa thèse de maître à Saint-Pétersbourg sur la Crise de la philosophie occidentale. Contre les positivistes, en 1874, et sa thèse de doctorat, intitulée la Critique des principes abstraits, en 1880. Il enseigne la philosophie à l'université de Saint-Pétersbourg jusqu'en 1881, année où il est suspendu d'enseignement pour avoir réclamé la clémence en faveur des assassins du tsar Alexandre II. En 1891, il devient rédacteur en philosophie du Grand dictionnaire encyclopédique de Brockhaus et Efron.
Profondément influencé par l'idéalisme hégélien, Soloviev insiste sur le processus historique par lequel l'esprit humain parvient progressivement à Dieu. Il croit aussi à l'incarnation de la « sagesse divine » (du grec sophia), entendue comme un fondement métaphysique à la fois de l'existence divine et de l'existence créée. Dans la Russie et l'Église universelle (1889, écrit en français), Soloviev plaide pour l'instauration d'une théocratie chrétienne universelle, impliquant l'union des Églises catholique romaine et orthodoxe ainsi qu'un commun pouvoir du pape et du tsar sur le monde. Mais les Trois entretiens sur la Guerre, le Progrès et la Fin de l'histoire humaine (1899) laissent entendre que ce modèle théocratique aboutirait à la fin apocalyptique de l'histoire.

Arthur Schopenhauer

1 PRÉSENTATION

Arthur Schopenhauer (1788-1860), philosophe allemand, célèbre pour sa philosophie du pessimisme. Né à Dantzig (aujourd'hui Gdańsk, Pologne), Schopenhauer fit ses études aux universités de Göttingen, Berlin et Iéna. Il s'installe ensuite à Francfort-sur-le-Main où il mène une vie solitaire et se consacre à l'étude des doctrines bouddhistes et hindouistes et de la mystique. Il est également influencé par le théologien, mystique et philosophe éclectique allemand de l'ordre des dominicains Maître Eckhart, par le théosophe et mystique allemand Jakob Böhme et par les érudits de la Renaissance et des Lumières .
Dans son ouvrage capital, le Monde comme volonté et comme représentation (1819), il expose les principaux éléments éthiques et métaphysiques de sa philosophie athéiste et pessimiste.

2 VOLONTÉ ET PERCEPTION

En désaccord avec l'idéalisme absolu, Schopenhauer s'oppose vivement aux doctrines de G. W. F. Hegel. Il reprend de préférence, avec quelques réserves, la position d'Emmanuel Kant selon laquelle les phénomènes n'existent que dans la mesure où l'esprit les perçoit en tant qu'idées. Mais il contredit l'opinion de Kant selon laquelle la « chose en soi » (Ding an sich) ou réalité ultime demeurerait totalement inaccessible à l'expérience. Il assimile la « chose en soi » à l'expérience de la volonté. Selon Schopenhauer, toutefois, la volonté ne se limite pas à l'action volontaire et

prévoyante, mais englobe toutes les activités dont le moi fait l'expérience, y compris les fonctions physiologiques. Cette volonté est la nature profonde de tous les êtres sensibles et prend dans le temps et dans l'espace l'apparence d'un corps qui est une idée. Partant du principe que la volonté constitue la nature profonde de son propre corps comme apparence dans le temps et l'espace, Schopenhauer en conclut que la volonté est la réalité sous-jacente à toutes les apparences matérielles et que la réalité absolue est une volonté universelle unique.

3 VOLONTÉ ET SOUFFRANCE

Pour Schopenhauer, le caractère tragique de la vie résulte de la nature de la volonté, qui incite constamment l'individu à poursuivre des buts successifs, dont aucun ne peut satisfaire en permanence l'activité infinie de la force vitale ou volonté. Aussi la volonté mène-t-elle inévitablement à la douleur, à la souffrance et à la mort, dans un cycle sans fin de naissances, de morts et de résurrections ; seule une attitude de résignation peut mettre fin à l'activité de la volonté, car la raison maîtrise la volonté de telle sorte que l'impulsion se trouve suspendue.
C'est la perception de la nature de la conscience comme essentiellement impulsive qui conduit Schopenhauer à cette conception de la source de la vie dans la volonté. Sa métaphysique révèle une forte influence du bouddhisme. Son éthique parvient à faire converger des idées bouddhistes et chrétiennes. En ce qui concerne l'épistémologie, les conceptions de Schopenhauer le rattachent à l'école de la phénoménologie.

4 L’INFLUENCE DE SCHOPENHAUER

Connu pour son attitude hostile envers les femmes, Schopenhauer applique par la suite ses observations à une réflexion sur les principes qui régissent l'activité sexuelle de l'être humain, affirmant que ce ne sont pas les émotions de l'attachement sentimental qui poussent les individus les uns vers les autres, mais les impulsions irrationnelles de la volonté. L'influence de la philosophie de Schopenhauer est perceptible dans les premiers travaux de Friedrich Nietzsche, dans les drames musicaux de Richard Wagner et dans une grande partie de la recherche philosophique et artistique du XXe siècle.

Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling

Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling (1775-1884), philosophe allemand, l’un des principaux représentants de l'idéalisme et du courant romantique de la philosophie.
Né à Leonberg (Wurtemberg), Schelling fait ses études à l'université de Tübingen. Il enseigne dans la plupart des grandes universités allemandes et, en 1841, s'installe à Berlin à la demande du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, où il s'emploie à combattre Hegel.
La philosophie de Schelling est continuellement en évolution. À l'origine, sa pensée repose essentiellement sur l'étude fidèle des idées d'Emmanuel Kant et de Johann Gottlieb Fichte, et sur celles de Baruch Spinoza. Le principe distinctif de cette phase de son œuvre est l'identité du sujet et de l'objet qui devint le fondement d'« une

philosophie de l'identité » qui, dans ses grands traits, était panthéiste, assimilant Dieu aux forces et aux lois de l'univers. Dans une seconde période, rejetant le panthéisme comme étant négatif, Schelling développa ce qu'il appelait une philosophie positive, dans laquelle il définissait l'existence humaine comme étant le mode de conscience de soi de l'Absolu. L'essence de l'humanité est la libre activité créatrice.
Les nombreuses œuvres de Schelling comprennent la Philosophie de l'art (1807), les Recherches sur la liberté humaine (1809) et les Âges du monde (1813).

Charles Renouvier

Charles Renouvier (1815-1903), philosophe français, représentant du néocriticisme et du spiritualisme.
Né à Montpellier, Charles Renouvier entra 1834 à l'École polytechnique, où il découvrit l'œuvre de Descartes et décida de se consacrer à la philosophie (Examen critique du cartésianisme, 1836). Marqué par le saint-simonisme jusqu'en 1851 (Manuel républicain de l'homme et du citoyen, 1848), ce protestant anticatholique, anticlérical, mais non antireligieux, fut toute sa vie attaché à l'idéal républicain et social.
Dans sa première phase, la pensée de Renouvier se caractérise par un néokantisme personnel. En effet, le philosophe reprit le projet de Kant d'établir les conditions permettant d'accéder à la connaissance, mais récusa le concept de chose en soi et s'opposa à toute forme de métaphysique postulant l'existence d'une substance, d'une quelconque réalité absolue. Pour le néocriticisme, dont il fut

le principal représentant en France, il n'existe que des phénomènes, et la seule catégorie qui permet à l'esprit humain de les saisir est celle de relation : le monde phénoménique se révèle à travers les relations numériques, temporelles, spatiales et qualitatives (Essais de critique générale : Traité de logique, 1854). Dans cette conception non déterministe, hostile à la philosophie de Hegel, en particulier à sa thèse sur le progrès à l'œuvre dans l'Histoire, un rôle central revient à l'initiative individuelle sur le plan social : l'Homme dispose du libre arbitre accordé par Dieu, envisagé par Renouvier non pas comme un monarque absolu, mais comme l'inspirateur d'un ordre moral (Uchronie, Esquisse apocryphe du développement de la civilisation européenne, 1876).

Dans sa seconde phase intellectuelle, ouverte en 1886 par l'Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques, Renouvier rejeta le positivisme ainsi que le sociologisme dominants et, renouant avec la philosophie de Jules Lequier (1814-1862), son ancien camarade de l'École polytechnique, il adhéra au spiritualisme (les Dilemmes de la métaphysique pure, 1900). Outre les thèmes religieux, il aborda alors de nouveau la problématique de la liberté et du moi, définie comme volonté.

Charles Renouvier fut reçu, en 1900, à l'Académie des sciences morales et politiques.

Charles Sanders Peirce

Charles Sanders Peirce (1839-1914), philosophe et physicien américain. Né à Cambridge, Massachusetts, il étudia à l'université d'Harvard. Entre 1864 et 1884, Peirce enseigna

la logique et la philosophie de façon intermittente aux universités Johns Hopkins et Harvard et, en 1877, il devint le premier représentant américain au Congrès international de géodésie.
En 1861, Peirce entama une série d'expériences sur le pendule qui contribuèrent à la détermination de la densité et de la forme de la Terre, et entreprit aussi une recherche sur la mesure des ondes lumineuses. En 1867, il se tourna vers le système de logique créé par le logicien et mathématicien britannique George Boole : il travailla au développement de l'algèbre de Boole jusqu'en 1885.
Peirce est célèbre pour son système philosophique, appelé plus tard pragmatisme. Selon sa philosophie pragmatique, aucun objet ou concept ne possède une valeur ou une importance intrinsèque. Leur signification réside seulement dans les effets pratiques qui résultent de leur utilisation ou application. C'est pourquoi la « vérité » d'une idée ou d'un objet peut être mesurée par une recherche empirique sur leur utilité. Cette conception fut développée par les philosophes américains William James et John Dewey et influença profondément la pensée philosophique et sociologique moderne. Les œuvres principales de Peirce sont Recherches photométriques (1878) et Études de logique (1883). Ses essais parurent dans Hasard, Amour et Logique, publié à titre posthume en 1923.

Oshio Heihachiro

Oshio Heihachiro (1793-1837), philosophe, fonctionnaire du gouvernement et rebelle japonais. Oshio naquit à Osaka, dans une famille de samouraïs, policiers de père en fils. Il

étudia le néoconfucianisme, particulièrement celui inspiré par Wang Yangming, et créa sa propre école, le Senshindo. Après avoir succédé à son père comme inspecteur de police, il combattit sans relâche la corruption.
Il démissionna en 1830 pour enseigner, et la publication de ses cours, en 1833, le rendit célèbre dans tout le Japon. Oshio insistait sur l'universalité de la vertu, qui transcende toute distinction sociale. Touché par les souffrances de la population après la famine de 1836-1837, Oshio vendit sa superbe collection de livres pour aider les pauvres. Avec l'aide de gens du peuple et de ses disciples, il fomenta une révolte contre les riches marchands et fonctionnaires d'Osaka. Au cours de l'émeute du 19 février 1837, près d'un quart de la ville fut détruit dans un incendie, et l'armée hétéroclite d'Oshio fut rapidement écrasée. Oshio et son fils se réfugièrent dans la boutique d'un marchand de tissus. Trahis par leurs hôtes et cernés de toutes parts, ils se donnèrent la mort le 27 mars. Oshio est devenu un modèle pour les extrémistes japonais de gauche et de droite.

Friedrich Nietzsche

1 PRÉSENTATION
Friedrich Nietzsche (1844-1900), philosophe allemand, qui formula une critique radicale de la pensée occidentale et de la morale chrétienne.

2 VIE ET ŒUVRE

Nietzsche naquit le 15 octobre 1844 à Röcken (Prusse). Son père, pasteur luthérien, décéda alors qu'il était âgé de cinq

ans et il fut élevé par sa mère dans une maison qui abritait sa grand-mère, deux tantes et une sœur. Il fit des études de philologie classique dans les universités de Bonn et Leipzig et fut nommé professeur de philologie classique à l'université de Bâle à l'âge de vingt-quatre ans. De santé fragile (il souffrit toute sa vie d'une mauvaise vue et de migraines), il fut contraint de prendre sa retraite en 1879. Dix ans plus tard, il eut une dépression nerveuse dont il ne se remit jamais.
À l'influence de la culture grecque sur Nietzsche, et en particulier des philosophies de Platon et d'Aristote, s'ajoutèrent celles d'Arthur Schopenhauer, de la doctrine évolutionniste (voir Évolution biologique) et de Richard Wagner.
Écrivain fécond, il publia notamment la Naissance de la tragédie (1872), Ainsi parlait Zarathoustra (1883), Par-delà le bien et le mal (1886), la Généalogie de la morale (1887), l'Antéchrist (1896), Ecce Homo (1908) et la Volonté de puissance (1901), dont il ne subsiste que des fragments.
Selon une des thèses fondamentales de Nietzsche, les valeurs traditionnelles (représentées essentiellement par le christianisme) ont perdu leur emprise sur la vie des individus : « Dieu est mort », proclamait-il, résumant ainsi le « nihilisme passif » de la civilisation moderne. Les valeurs traditionnelles représentaient, à ses yeux, une « morale d'esclaves », une morale créée par des individus faibles et en proie au ressentiment, qui encourageaient la douceur et la gentillesse pour privilégier des comportements servant leur propres intérêts. Nietzsche soutenait qu'il était possible de remplacer ces valeurs traditionnelles en créant des valeurs

inédites, projet qui l'amena à élaborer la notion de surhomme (Übermensch).
Nietzsche opposait les masses, conformistes, qu'il qualifiait de « troupeau » ou de « populace », à un homme de type nouveau, assuré, indépendant et individualiste à l'extrême.
Le surhomme qu'il appelait de ses vœux a des sentiments profonds mais contrôle rationnellement ses passions. Tourné vers le monde réel plutôt que vers les récompenses promises par la religion dans l'au-delà, le surhomme affirme la vie, y compris la souffrance et la peine qui sont le lot de l'existence humaine. Le surhomme est créateur de valeurs, créateur d'une « morale de maîtres », laquelle reflète la force et l'indépendance de celui qui se libère de toutes les valeurs, à l'exception de celles qu'il juge valables.
Toute conduite humaine, selon Nietzsche, est motivée par la volonté de puissance. Dans son sens positif, la volonté de puissance n'est pas uniquement synonyme de pouvoir sur les autres, mais signifie aussi le pouvoir sur soi, indispensable à la créativité. Une telle puissance est manifeste dans l'indépendance, la créativité et l'originalité du surhomme.
Affirmant clairement que l'idéal de surhomme ne s'était jamais réalisé, Nietzsche fit toutefois mention de plusieurs personnages susceptibles de servir de figure emblématique du surhomme, comme Socrate, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Shakespeare, Goethe, Jules César et Napoléon.
Le concept de surhomme fut souvent associé à l'idée d'une société de maîtres et d'esclaves, mais cette interprétation, inspirée par un recueil de textes publié par la sœur de Nietzsche après la mort de celui-ci, fut souvent contestée.

3 INFLUENCE

Poète reconnu, Nietzsche exerça une profonde influence sur la littérature allemande, ainsi que sur la littérature française et la théologie. Ses thèses furent discutées et reprises par des figures aussi prestigieuses que les philosophes allemands Karl Jaspers et Martin Heidegger, le philosophe juif d'origine allemande Martin Buber, le théologien américain d'origine allemande Paul Tillich, Albert Camus et Jean-Paul Sartre. La proclamation nietzschéenne de la mort de Dieu fut débattue par les théologiens radicaux de l'après-guerre, les Américains Thomas J. J. Altizer et Paul Van Buren, qui s'efforçaient de réhabiliter le christianisme dans les années 1960 et 1970. Voir aussi Existentialisme.

John Stuart Mill

1 PRÉSENTATION
John Stuart Mill (1806-1873), philosophe et économiste britannique.

2.THÉORIES PHILOSOPHIQUES ET ÉCONOMIQUES : LA PRÉVALENCE DE LA LIBERTÉ

Né à Londres, John Stuart Mill reçoit très tôt de son père calviniste (James Mill) une formation complète dans la tradition de l'utilitarisme. Il apprend ainsi le grec, la philosophie, la chimie, la botanique, la psychologie et le droit. La philosophie de John Stuart Mill contient peu d'arguments originaux. Elle reprend et révise l'utilitarisme de Jeremy Bentham (l'Utilitarisme, 1863), et reste dans la tradition de

l’empirisme anglais (Système de logique déductive et inductive, 1843). Cependant, elle contribue à un changement idéologique et épistémologique d’importance – naissance de la sociologie, « remplacement » de la philosophie par les sciences – et à la propagation des thèses libérales. Dans ses essais de philosophie politique, John Stuart Mill insiste sur l’importance de la liberté individuelle et du développement d’individualités fortes.
En économie politique, il défend tout d’abord le libéralisme économique et la politique du laisser-faire. Selon lui, la politique la plus compatible avec la liberté humaine repose sur le libre arbitre, tandis que la tyrannie sociale constitue pour la liberté une menace aussi grande que la tyrannie politique.

3. DU LIBÉRALISME AU SOCIALISME ?

C’est avec son traité De la liberté (1859) qu’il atteint la notoriété, mais il revient plus tard sur les objections qu’il a adressées au socialisme, qu’il considère à la fin de sa vie comme une doctrine économique acceptable. Élu député au Parlement anglais en 1865, il prend notamment des positions radicales en se montrant partisan de la propriété publique des ressources naturelles, de l’égalité des femmes, de l’éducation obligatoire ou du contrôle des naissances prôné par Robert Malthus. Refusant de voir dans l’utilitarisme la justification de l’égoïsme, John Stuart Mill propose de le remplacer par l’altruisme, tandis qu’il considère le bonheur comme le but ultime de nos actes.
Les autres ouvrages majeurs de John Stuart Mill sont Principes d’économie politique (1848), De l’assujettissement

des femmes (1869), son Autobiographie (1873) et Trois Essais sur la religion (1874).

Alexius von Meinong

Alexius von Meinong (1853-1920), philosophe autrichien, élève de Franz Brentano, célèbre pour sa théorie de la représentation mentale et des objets.
Alexius von Meinong naquit à Lemberg, en Galicie. Il étudia sous la direction de Brentano à Vienne entre 1875 et 1878. Il fut privat dozent à Vienne entre 1878 et 1882, puis enseigna à Graz à partir de 1882.
Brentano avait fait de l'intentionalité, le fait d'être dirigé vers un objet, le critère propre du mental. Meinong proposa une théorie des objets intentionnels. Dans la Gegenstandstheorie « Sur la théorie de l'objet », 1904, il soutient que l'objet visé à travers le contenu mental est indépendant de l'esprit et qu'il s'agit d'un référent objectif que la conscience ne peut constituer. Il faut donc distinguer les objets des représentations mentales. Les objets sont de nature très différentes, et comprennent les possibles mathématiques et les objets fictionnels (comme « cercle carré » ou « montagne d'or »).
Cette théorie des objets constitue la contribution de Meinong à la sémantique. Elle sera sévèrement critiquée par Bertrand Russell dans son article de 1905 « Sur la dénotation ». À la suite de cette critique, la pensée de Meinong fut quelque peu négligée. Cependant Meinong sera redécouvert par des philosophes anglo-saxons comme Chisholm et Findlay à partir des années 1960.

Karl Marx

1 PRÉSENTATION

Karl Marx (1818-1883), philosophe politique, économiste et révolutionnaire allemand.

Cofondateur avec Friedrich Engels du socialisme scientifique, Karl Marx est, à ce titre, l'un des initiateurs du mouvement ouvrier international contemporain. Ses théories politiques et économiques sont à l'origine de l'établissement de régimes communistes dans de très nombreux pays, et il demeure l'un des penseurs qui a le plus fortement marqué le XXe siècle de son empreinte.

2 PREMIÈRES ANNÉES

2.1 Un journaliste dérangeant

Né à Trèves (Rhénanie-Palatinat), Karl Marx est issu d'une famille de la bourgeoisie d'origine juive convertie au protestantisme. Il fait ses études de philosophie et de droit aux universités de Bonn, de Berlin et de Iéna. En 1842, peu après la parution de son premier article dans le journal de Cologne, Rheinische Zeitung (la « Gazette rhénane »), de tendance démocratique révolutionnaire, il devient rédacteur en chef de ce journal. Membre du cercle des hégéliens de gauche, ses opinions politiques sont alors plutôt radicales, mais il n'est pas encore communiste. Ses critiques sur les conditions politiques et sociales de l'époque, publiées dans Rheinische Zeitung, lui valent les foudres des autorités prussiennes, qui font interdire le journal, et le poussent à quitter le pays.

2.2.Une rencontre décisive : Friedrich Engels

Karl Marx part alors pour Paris où, après avoir étudié de manière approfondie la philosophie, l'histoire et les sciences politiques, il adopte l'idéologie communiste. Profondément influencé par le saint-simonisme et par les premières formes d'idéologie politique du prolétariat qui voient le jour en France (blanquisme, socialisme et communisme utopique de Charles Fourier, Pierre Joseph Proudhon, etc.), il fréquente assidûment les cercles d'ouvriers socialistes français et allemands émigrés (la Ligue des justes).
En 1844, lors d'une visite de Friedrich Engels, les deux hommes se rendent compte qu'ils sont tous deux arrivés à la même conclusion sur la nature des problèmes révolutionnaires : le communisme, forme la plus radicale de l'idéologie révolutionnaire, leur apparaît alors non plus comme un idéal d'égalitarisme, mais comme « la forme nécessaire et le principe énergétique du futur prochain ».
Ils entreprennent alors de collaborer pour expliquer systématiquement les principes théoriques du communisme scientifique et pour organiser un mouvement international de la classe ouvrière tournée vers ces mêmes principes. Leur collaboration s'achève à la mort de Karl Marx, en 1883.

3.LE MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE

3.1 Naissance de la Ligue communiste

En 1845, Karl Marx est sommé de quitter Paris par François Pierre Guillaume Guizot en raison de ses activités révolutionnaires. Il se réfugie alors à Bruxelles (en Belgique), où il organise et dirige un réseau de groupes

révolutionnaires dispersés à travers l'Europe et connus sous le nom de Comités de correspondance communistes. Il joue un rôle décisif dans la consolidation de ces comités qui, en 1847, prennent le nom de Ligue communiste. Karl Marx et Friedrich Engels sont chargés de rédiger le programme de cette première organisation ouvrière internationale. Le texte qu'ils soumettent alors, connu sous le titre de Manifeste du Parti communiste (1848), est le premier écrit systématique de la doctrine socialiste moderne ; il est rédigé par Karl Marx, en partie d'après des brouillons de Friedrich Engels. Les auteurs y substituent à la première devise des communistes, « Tous les hommes sont frères », le mot d'ordre et de ralliement « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

3.2 La lutte des classes

Les propositions du Manifeste expriment la théorie, expliquée plus tard dans son livre Contribution à la critique de l'économie politique (1859), de la conception matérialiste de l'histoire, ou matérialisme historique. Cette théorie, qui constitue une rupture à la fois philosophique et politique, explique qu'à chaque époque (Antiquité, féodalisme, capitalisme bourgeois), le système économique dominant (fondé sur les rapports de production) donnant naissance à des besoins vitaux détermine la forme de l'organisation politique et juridique de la société (la « superstructure ») et conditionne le processus de la vie politique, sociale, culturelle et intellectuelle de cette même époque. Selon les auteurs du Manifeste, l'humanité a vécu à l'origine dans une société primitive dans laquelle chacun exécutait le travail

nécessaire à sa survie et était libre. En permettant l'accroissement des capacités de production, la division du travail a entraîné l'ascension et l'enrichissement de l'humanité. C'est ainsi que se sont mises en place des classes sociales et, dès lors, l'histoire de la société est devenue une histoire de luttes entre les dirigeants et les exécutants, dominants et dominés, exploitants et exploités, c'est-à-dire un rapport de force entre ceux qui louent leur force de travail (les classes sociales opprimées) et les propriétaires des moyens de production, détenteurs du capital (la classe dominante, la bourgeoisie).
À partir de cette analyse dialectique de l'histoire, Karl Marx tire dans le Manifeste la conclusion que la classe capitaliste devrait être renversée et supprimée à travers une révolution réalisée par les classes ouvrières du monde entier (le prolétariat). En devenant la propriété collective de tous, le capital (ou les moyens de production) ne permettrait plus l'émergence d'un nouvel antagonisme de classe et disparaîtrait au profit d'une société sans classes dans laquelle tous les hommes seraient réellement égaux. À compter de la publication du Manifeste, toute la littérature communiste ainsi que la pensée révolutionnaire s'en trouve profondément modifiée et renouvelée. Bien que peu diffusé lors de sa parution, le Manifeste est ensuite traduit en plusieurs langues et tiré à plusieurs centaines de millions d'exemplaires.

4 EXIL POLITIQUE

4.1 Un révolutionnaire indésirable

Peu après la parution du Manifeste, des révolutions éclatent en France (Révolution de février 1848, IIe République) et en Allemagne. Le gouvernement belge, craignant que cette vague de révolutions ne déferle sur la Belgique, chasse Karl Marx, qui regagne alors Paris, puis la Rhénanie. Il s'installe enfin à Cologne où il fonde et édite un journal communiste, la Neue rheinische Zeitung (la « Nouvelle Gazette rhénane ») et où il dirige la section locale de la Ligue des communistes et fond » une association de travailleurs comptant sept mille adhérents. En 1849, accusé d'organiser des activités révolutionnaires, il est arrêté et jugé à Cologne pour incitation à l'insurrection armée. Il est finalement acquitté, mais expulsé d'Allemagne. Après l'échec des révolutions en France et en Europe, il s'exile alors à Londres (en Angleterre), où il passe le reste de sa vie.

4.2 Le Capital

En Angleterre, Karl Marx se consacre à l'étude et à l'écriture, poursuivant des travaux théoriques acharnés, notamment à la salle de lecture du British Museum. Il travaille également à la construction d'un mouvement communiste international. Il rédige à cette période plusieurs ouvrages considérés comme des grands classiques de la théorie communiste (ou marxiste). Parmi ces ouvrages figurent le Capital (Das Kapital, vol. I, 1867 ; vol. II et III, édités par Friedrich Engels, publiés après sa mort en 1885 et en 1894). Dans cet ouvrage, dont il dit qu'il est « certainement le plus redoutable missile qui ait été lancé à la tête de la bourgeoisie », il fait l'analyse systématique et historique de l'économie du système capitaliste et développe

la théorie de l'exploitation par les capitalistes de la classe ouvrière à travers l'appropriation par les premiers de la « plus-value » produite par le prolétariat.
Dans la Guerre civile en France (1871), Karl Marx fait l'analyse de l'expérience du gouvernement révolutionnaire de courte durée, établi à Paris lors de la guerre franco-allemande, connu sous le nom de Commune de Paris. Dans cet ouvrage, il interprète la formation et l'existence de la Commune comme la confirmation historique de sa théorie sur la nécessité pour les travailleurs de s'emparer du pouvoir politique à travers une insurrection armée, puis de détruire l'État capitaliste. Polémiquant avec Proudhon et les socialistes utopiques, il acclame la Commune comme étant « enfin une institution politique à travers laquelle l'émancipation économique du travail pouvait avoir lieu ».
Cette théorie est explicitement présentée dans Critique du programme de Gotha (1875), ouvrage dans lequel Karl Marx précise le concept de dictature du prolétariat : « Entre le passage d'un système capitaliste à un système communiste s'écoule une période de transformation révolutionnaire d'un système dans l'autre qui correspond à une période de transition politique pendant laquelle l'État ne peut rien faire d'autre que de régner en dictateur révolutionnaire sur le prolétariat. » Une fois close cette période transitoire dont Karl Marx ne précise pas la durée, le droit bourgeois peut être définitivement dépassé et la société peut mettre en pratique le mot d'ordre : « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » (Critique du programme de Gotha).
D'Angleterre, Karl Marx publie également plusieurs articles dans différents journaux d'Europe et des États-Unis sur les

événements politiques et sociaux contemporains. Il est ainsi correspondant du New York Daily Tribune de 1852 à 1861. En 1857 et en 1858, il collabore à des journaux chartistes et socialistes anglais.

4.3 La Ire Internationale

La Ligue communiste est dissoute en 1852, mais Karl Marx continue à correspondre avec des centaines de révolutionnaires dans le but de former une autre organisation révolutionnaire, mieux organisée et plus efficace. Ses efforts, alliés à ceux de nombreux collaborateurs, permettent la création à Londres, en 1864, de l'Association internationale des travailleurs (AIT), connue sous le nom de Ire Internationale. Elle rassemble des organisations ouvrières anglaises, françaises, allemandes, puis italiennes, espagnoles, américaines, etc., d'inspirations idéologiques diverses (proudhoniens, lassalliens, mazziniens, trade-unionistes, etc.) ; leur réunion est, selon Karl Marx, « le produit spontané du mouvement prolétaire, engendré lui-même par les tendances naturelles, irrépressibles, de la société moderne », c'est-à-dire par le développement des luttes politiques et économiques de masses.
Karl Marx délivre le discours d'inauguration (le plus important texte politique du marxisme après le Manifeste du Parti communiste), en rédige les statuts et dirige ensuite les travaux de son Conseil général, ou corps gouvernant. Il fait triompher, contre le projet d'un simple organisme consultatif et de solidarité, la conception d'un internationalisme de direction politique, chargé de mettre au point, à partir de l'expérience des situations de luttes

locales, une tactique unique pour la lutte prolétarienne de la classe ouvrière dans les divers États industrialisés.
Après y avoir imposé plusieurs années durant la ligne d'un « socialisme scientifique », la position de Karl Marx est d'abord affaiblie par le retrait des trade-unionistes anglais du Conseil général, attachés à une transition pacifique vers le socialisme, ensuite par l'influence croissante de Mikhaïl Aleksandrovitch Bakounine et des anarchistes. Lorsque la Commune, à laquelle avaient adhéré des membres de la Ire Internationale, est anéantie, l'Internationale décline et Karl Marx décide de déplacer son quartier général aux États-Unis. L'AIT y est dissoute en 1876.

5 DERNIÈRES ANNÉES

5.1 Projets d'écriture inachevés

Les huit dernières années de la vie de Karl Marx sont marquées par une lutte incessante contre des douleurs physiques qui l'empêchent de mener à bien ses travaux politiques. Au cours de cette période, il entretient des rapports très étroits avec les révolutionnaires russes de la tendance « Volonté du peuple » et évoque la possibilité d'une transition originale au socialisme, sans passer par le stade industriel avancé.
Les manuscrits et les notes trouvés après sa mort (à Londres le 14 mars 1883) révèlent que Karl Marx avait projeté d'écrire un quatrième volume du Capital sur l'histoire des doctrines économiques. Ces fragments de notes sont édités par le socialiste allemand Karl Johann Kautsky et publiés sous le titre les Théories de la plus-value (4 vol., 1905-1910). D'autres travaux ont été découverts,

envisagés mais non réalisés, sur les sciences naturelles, des études mathématiques, des études sur l'application des mathématiques aux problèmes économiques afin de réfuter le malthusianisme et d'autres encore sur les aspects historiques des différents développements technologiques.

5.2 Influence et héritage

L'influence de Karl Marx sur ses contemporains n’est pas très significative de son vivant, mais elle s'accroît considérablement après sa mort, favorisée par l'importance croissante du mouvement ouvrier. Comme praticien de la politique, Karl Marx ne rencontre guère de succès. De même, comme théoricien, il n'exerce une influence sur le mouvement ouvrier que pendant la dernière partie de sa vie. Sa pensée n'a pénétré de larges cercles que sous la forme de slogans superficiels et elle a été mélangée avec d'autres courants intellectuels de l'époque, comme le darwinisme ou le matérialisme mécaniste.
Karl Marx conçoit sa théorie comme une synthèse de la philosophie allemande (Hegel), de l'économie politique anglaise (Adam Smith, David Ricardo) et des théories socialistes françaises, mêlant en permanence la théorie et la pratique, l'action politique et la réflexion intellectuelle. Ses idées et théories ont pris le nom de marxisme, ou socialisme scientifique, qui constitue l'un des principaux courants de la pensée politique contemporaine. Ses analyses sur l'économie capitaliste, alliées à ses théories sur le matérialisme historique, la lutte des classes et la plus-value, sont devenues le fondement des doctrines socialistes au XXe siècle. En regard de son action révolutionnaire, ses théories

sur la nature de l'État capitaliste, la route vers le pouvoir et la dictature du prolétariat, sont d'une importance capitale. Ces doctrines, revues et complétées par la plupart des socialistes après sa mort, ont été reprises par Lénine puis, développées et appliquées, ont constitué le noyau de la théorie et de la pratique du bolchevisme et de la IIIe Internationale. Atténuées, elles ont également profondément influencé le courant du socialisme démocratique et réformiste au XXe siècle, en particulier le socialisme français jusqu'au début des années 1980.

Maine de Biran

1 PRÉSENTATION
Maine de Biran (1766-1824), philosophe français, héritier des Idéologues, qui se trouve à l'origine de la « philosophie réflexive » et fut le promoteur de la notion de « sens intime ».

2. ITINÉRAIRE POLITIQUE ET INTELLECTUEL

Garde du corps de Louis XVI en 1785, Marie François Pierre Gontier de Biran, dit Maine de Biran, se tint à l'écart pendant toute la Révolution. Opposé ensuite à Napoléon, il fut anobli par Louis XVIII, reçut le titre de chevalier et fut nommé conseiller d'État en 1816.
Sa rencontre, en 1798, avec Cabanis et Destutt de Tracy (voir Idéologues) fut déterminante. Il écrivit son mémoire Influence de l'habitude sur la faculté de penser, qui fut couronné par l'Institut en 1802 ; puis un mémoire sur la

Décomposition de la pensée. À la fin de sa vie, il anima une société philosophique avec, notamment, Victor Cousin.
Son œuvre majeure, l'Essai sur les fondements de la psychologie, commencée vers 1812, parut en 1859. Son Journal intime, tenu à partir de 1792, fut publié intégralement en 1927. Maine de Biran eut une profonde influence sur la littérature d'investigation psychologique, notamment sur Marcel Proust.

3 DOCTRINE

L'itinéraire intellectuel de Maine de Biran fait la transition entre le XVIIIe siècle matérialiste et le XIXe spiritualiste : d'abord athée, disciple du sensualisme de Condillac et des idéologues, il rejoignit le christianisme.
La philosophie de Maine de Biran est une philosophie de la subjectivité. Pour lui, le moi n'est pas une substance, mais se confond avec son activité : « Le moi s'identifie complètement avec cette force agissante. » Promouvant la notion de « sens intime », il met en valeur le fait primitif de la conscience, et pose l'expérience interne comme ce qui rend possible l'expérience externe. Distinguant la sensation, passive, de la perception, active, il élabore une notion de sentiment inconscient, sous la forme de ce qu'il appelle « sentiment de l'existence », vie organique de l'individu constituée par les impressions produites par les organes du corps.
À la fin de sa vie, influencé par la lecture de Pascal et de Fénelon, il distingua dans les Nouveaux Essais d'anthropologie la vie animale, constituée des impressions du corps, la vie humaine, vie de la conscience, et la vie de l'esprit, accès à l'absolu divin.

L'œuvre de Maine de Biran apparaît comme la préfiguration de la phénoménologie, et annonce l'œuvre de Henri Bergson et de Jean Nabert (1881-1960).

Ferdinand Lassalle

Ferdinant Lassalle (1825-1864), homme politique, philosophe et économiste allemand, qui a exercé une grande influence sur le mouvement socialiste allemand.
Né à Breslau (aujourd'hui Wrocław) en Pologne, Ferdinand Lassalle fait des études de philosophie et se montre très marqué par l'influence de Hegel. Il sort de l'anonymat en défendant la comtesse von Hatzfzeld lors de son procès contre son mari en 1846. Sa participation à la révolution de 1848 à Düsseldorf, où il fait la connaissance de Karl Marx, lui vaut d'être emprisonné six mois. Il se consacre, par la suite, à la rédaction d'ouvrages philosophiques (la Philosophie d'Héraclite l'obscur, 1857) et se fait le défenseur de l'unité allemande (la Guerre d'Italie et la Mission de la Prusse, 1859). Favorable par nationalisme à l'action de Bismarck, il entre en politique et s'oppose aux progressistes, qu'il juge trop bourgeois, et dont il critique la faiblesse des projets de réformes sociales.
En 1863, il fonde l'Association générale des travailleurs allemands, premier grand parti socialiste d'Europe. Partisan d'un socialisme reposant à la fois sur l'idée de nation et sur le suffrage universel, il préconise la création d'associations de producteurs au bénéfice des travailleurs, tant dans le domaine agricole que dans le domaine industriel ; cependant, il ne remet pas en cause la propriété privée qui doit, selon lui, progressivement être limitée, mais non disparaître. Ces

associations seraient financées par l’État, au moyen d’une banque dont le capital serait fourni par l’impôt. Lassalle accorde ainsi à l’État un rôle très important, rejoignant en ce sens la pensée hégélienne. En effet, l’État doit non seulement apporter le soutien financier, mais également favoriser sur le plan politique la promotion des ouvriers au sein de la société, en instaurant à terme le suffrage universel.
Dans le même temps, il énonce la célèbre « loi d’airain des salaires », selon laquelle les coûts de production limitent au minimum vital les salaires ouvriers. Sa pensée a une très grande influence sur le Parti social-démocrate allemand, mais aussi sur la politique sociale de l’Empire allemand. Certains socialistes, dont les marxistes, lui reprochent à la fois son nationalisme et son autoritarisme, qui ont pu conduire ses disciples à soutenir la politique étrangère menée par Bismarck. Cependant, lassalliens et marxistes s’unissent lors du congrès de Gotha en 1875 pour fonder le Parti social-démocrate allemand (Sozialdemokratische Partei Deutschlands, SPD).
Lassalle trouve la mort lors d’un duel, à Genève, le 31 août 1864.

Félicité Robert de Lamennais

Félicité Robert de Lamennais (1782-1854), philosophe et écrivain français, chrétien libéral, qui tenta d'opérer une synthèse entre le christianisme et la mystique révolutionnaire.
Né à Saint-Malo, autodidacte, il fut ordonné prêtre en 1816, malgré des hésitations personnelles. Il se mit alors au

service de l'Église par la plume, avec l'Essai sur l'indifférence (1817-1823) qui fut accueilli avec enthousiasme par les catholiques. Il renouvelait l'apologétique, en donnant comme seule base à la foi catholique le consentement universel du genre humain, fondé sur une révélation primitive, inspirée par de Bonald. Il fonda en 1828 la congrégation de saint Pierre, destinée à former un clergé savant, capable de répondre aux attaques des philosophes, de mieux comprendre son temps et de rétablir l'autorité du pape en France.
Progressivement, son engagement politique le sépara de la monarchie et de la papauté. En 1830, il fonda le journal l'Avenir, en collaboration avec Henri Lacordaire et le journaliste et homme politique français Charles de Montalembert (1810-1870). Dans ce journal, il réclamait la liberté de conscience, de presse et de religion, ainsi que la séparation de l'Église et de l'État. Il représenta alors le catholicisme libéral français. Mais il s'opposa vite au pape Grégoire XVI qui défendait plus les princes que les peuples, en particulier lors de la répression de la Pologne par le tsar Nicolas Ier en 1831. Il fut condamné par le pape en 1832 (encyclique Mirari vos) et en 1834. Le livre Paroles d'un croyant (1834) scella sa rupture avec l'Église catholique. Il y lançait un appel pressant et prophétique à la liberté et à la fraternité, centre du message du Christ perdu par l'Église. Il y développait les tendances socialistes et démocratiques du message évangélique. Ses amis le quittèrent peu à peu et il perdit peu à peu la foi au profit d'un spiritualisme assez vague qu'il présenta dans son ouvrage, De la religion (1841). Il continua de prendre le parti du peuple, attaqua le gouvernement royal qui l'envoya passer une année en prison.

En 1848, il fut élu député, mais se retira de nouveau peu après dans sa propriété de la Chesnaie, en Bretagne. Il mourut sans s'être réconcilié avec l'Église catholique, tenant par dessus tout à la liberté de la conscience.

Søren Kierkegaard

1 PRÉSENTATION

Søren Kierkegaard (1813-1855), philosophe religieux danois, dont les réflexions sur l'existence et la responsabilité individuelles exercèrent une influence profonde sur la théologie et la philosophie modernes et en particulier sur l'existentialisme.

2 VIE

Né à Copenhague, Kierkegaard fut marqué durablement par son père, un marchand fortuné et luthérien strict, qui s'adonna à une piété austère, tourmentée par son sentiment de culpabilité et sa vive imagination. Kierkegaard étudia la théologie et la philosophie à l'université de Copenhague, où il découvrit la philosophie hégélienne, à laquelle il s'opposa radicalement. Durant ses années d'université, il cessa de pratiquer le luthéranisme et mena pour un temps une vie sociale exubérante, devenant un habitué des cercles d'artistes de théâtre et des cafés de Copenhague. À la mort de son père, en 1838 cependant, il décida de reprendre ses études de théologie. En 1840, il se fiança avec Régine Olsen, alors âgée de dix-sept ans, mais commença presque aussitôt à pressentir que ce mariage était incompatible avec son caractère mélancolique et avec sa vocation philosophique

naissante. Il rompit brusquement ses fiançailles en 1841, mais cet épisode fut déterminant pour toute sa vie, comme en témoignent les allusions jalonnant ses livres. À la même époque, il abandonna le projet de devenir pasteur luthérien. L'héritage de son père lui permit de se consacrer entièrement à l'écriture et, durant les quatorze dernières années de sa vie, il produisit plus de vingt livres.

3 APPROCHE PHILOSOPHIQUE

L'œuvre de Kierkegaard est délibérément non systématique et se compose d'essais, d'aphorismes, de paraboles, de lettres fictives, de journaux et d'autres genres littéraires. Nombre de ses ouvrages furent à l'origine publiés sous des pseudonymes. Il qualifiait sa philosophie d'« existentielle », concevant la philosophie comme l'expression d'une vie individuelle minutieusement observée et non comme la construction d'un système monolithique semblable à celui de G.W.F. Hegel, dont il attaqua l'œuvre dans le Post-Scriptum aux miettes philosophiques (1846). Alors que Hegel prétendait être parvenu à une compréhension rationnelle exhaustive de la vie humaine et de l'histoire, à son tour, Kierkegaard insistait sur l'ambiguïté et la nature paradoxale de la condition humaine. Il considérait que les problèmes fondamentaux de la vie défient l'explication rationnelle objective et que la vérité suprême est de nature subjective.

4 LE CHOIX DE VIE

Kierkegaard reprochait à la pensée systématique non seulement d'imposer une vision erronée de l'existence

humaine, mais aussi de contribuer à éluder les problèmes du choix et de la responsabilité individuels, en envisageant la vie en termes de nécessité logique. Il était persuadé que les individus créent leur propre nature par leurs choix, qui ne reposent nullement sur des critères objectifs et universels. La validité du choix ne peut être déterminée que subjectivement.
Son premier grand ouvrage, Ou bien … ou bien (1843), décrit les deux sphères ou stades de l'existence qui s'offrent au choix de l'individu : le stade esthétique et le stade éthique. Le mode de vie esthétique constitue un hédonisme raffiné, consistant dans la recherche du plaisir et l'épanouissement du désir. L'individu esthétique, comme Don Juan, est continuellement en quête de variété et de nouveauté dans l'espoir de conjurer l'ennui et le désespoir auxquels il devra ultimement se confronter. Le mode de vie éthique est fondé sur un sentiment intense et passionné du devoir, des obligations inconditionnelles, sociales et religieuses. Dans ses œuvres tardives, comme les stades sur le chemin de la vie (1845), Kierkegaard discernait dans une telle soumission au devoir une perte de la responsabilité individuelle, et il envisageait un troisième stade, celui de la soumission à la volonté de Dieu : il définit le stade religieux comme celui de la liberté authentique. Dans Crainte et Tremblement (1843), Kierkegaard se concentre sur le commandement que Dieu fait à Abraham de sacrifier son fils Isaac (Genèse, XXII, 1-19), acte qui outrage les convictions éthiques d'Abraham. Pour prouver sa foi, celui-ci prend la résolution d'obéir au commandement de Dieu en dépit de son désarroi. Cette « suspension de l'éthique », selon la formule de Kierkegaard, permet à Abraham de faire preuve d'un authentique

engagement envers Dieu. Afin d'éviter le désespoir ultime, l'individu doit accomplir un « saut de la foi » similaire dans la vie religieuse, qui est par essence paradoxale, mystérieuse et pleine de risques. On y est appelé par le sentiment d'angoisse (le Concept d'angoisse, 1844), lequel est en dernière analyse, la peur du néant.

5 ŒUVRES TARDIVES

Vers la fin de sa vie, Kierkegaard fut impliqué dans d'âpres controverses, particulièrement avec l'Église luthérienne danoise, qu'il considérait comme matérialiste et corrompue. Ces dernières œuvres, comme la Maladie mortelle (1849), reflètent une vue de plus en plus sombre du christianisme, élevant la souffrance au rang d'essence de la foi authentique. Il redoubla également ses attaques contre la société européenne moderne, qui privilégie les biens matériels au détriment des passions.

6 INFLUENCE

L'influence de Kierkegaard fut d'abord limitée à la Scandinavie et aux pays européens d'expression allemande, où son œuvre eut un puissant impact sur la théologie protestante et sur des écrivains comme le romancier autrichien Franz Kafka. À la suite de l'essor de l'existentialisme en Europe dès les années cinquante, l'œuvre de Kierkegaard fut abondamment traduite et on vit en lui une des grandes figures novatrices de la culture moderne.

Williams James

1 PRÉSENTATION
William James (1842-1910), philosophe américain qui a développé la philosophie du pragmatisme.
Issu d'une famille aisée, James effectue plusieurs voyages en Europe, au Brésil et en Amérique ; il étudie à Harvard, d'abord la médecine, qu'il n'exercera jamais, puis la physiologie et la psychologie. En 1876, il y crée un laboratoire de psychophysique, et devient titulaire, en 1899, de la chaire de philosophie, puis de celle de psychologie. Il quitte Harvard en 1907 pour enseigner à l'université Stanford. Malade, James meurt en 1910.

2 PSYCHOLOGIE

Le premier ouvrage de James, le monumental Principes de psychologie (1890), le consacre comme un des penseurs les plus influents de son temps. Il y introduit le principe du fonctionnalisme en psychologie, modifiant le statut de cette discipline qui, de branche traditionnelle de la philosophie de l'époque, devient une science de laboratoire parmi d'autres, fondée sur la méthode expérimentale. En affirmant que l'étude des états de conscience ne peut être dissociée de celle du comportement, il jette les bases du behaviorisme.

3 PRAGMATISME

Alors que le pragmatisme tel que le conçoit son « inventeur », C. S. Peirce, a une perspective essentiellement logique, et consiste à rendre claires les idées conformément à la

méthode scientifique inductive, la doctrine de James est fondée sur la valeur pratique comme critère de vérité d'une idée. James généralise la méthode pragmatique à partir d'une critique du fondement logique des sciences, dont il fait la base d'évaluation de toute expérience. Le sens des idées ne peut être déterminé que par les conséquences pratiques de celles-ci. Si ces conséquences pratiques n'apparaissent pas dans l'expérience, les idées sont dénuées de sens. Il s'agit là de la méthode à laquelle ont recours les scientifiques pour définir leurs termes et pour vérifier leurs hypothèses qui, si elles sont douées de sens, comportent des prédictions. Les hypothèses sont considérées comme vraies si ces prédictions se réalisent.
Selon le pragmatisme, la vérité est donc ce qui fonctionne, et n'est pas une propriété inhérente des idées. On détermine ce qui fonctionne en vérifiant les propositions dans l'expérience. Au cours de ce processus, certaines propositions se révèlent vraies. Dans les termes de James, « la vérité arrive à une idée, elle devient vraie, est rendue vraie par les événements » (le Pragmatisme, 1911). Ce qui ne signifie pas cependant que tout puisse être vrai : « La vérité n'est qu'un expédient dans la façon dont nous pensons, tout comme " le juste " est un expédient dans notre mode de comportement. » On ne peut pas croire tout ce que l'on veut croire, parce que de telles croyances motivées par l'intérêt personnel ne fonctionneraient pas.
Il est donc clair que la plupart des théories métaphysiques sont dénuées de sens, puisqu'elles n'impliquent aucune prédiction vérifiable. Par ailleurs, James réfute le monisme (la réalité n'a qu'un seul principe constitutif). Dans ses Essais d'empirisme radical (1912), il plaide pour un univers

pluraliste, en refusant la possibilité d’expliquer le monde en terme de force absolue ou de schème qui détermine l’interaction des choses et des événements. Qu’elles servent à réunir les choses ou à les séparer, ces interactions sont, à ses yeux, tout aussi réelles que les choses elles-mêmes.

Georg Wilhelm Friedrich Hegel

1 PRÉSENTATION

Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), philosophe idéaliste allemand, auteur de la Phénoménologie de l'esprit, qui fut l'un des penseurs les plus influents du XIXe siècle.

2 VIE

Né à Stuttgart le 27 août 1770, fils d'un employé des Douanes, Hegel fut élevé dans l'atmosphère du piétisme protestant tout en étudiant les classiques grecs et romains de façon approfondie durant ses études au Gymnasium de Stuttgart (école préparatoire). Encouragé par son père à devenir pasteur, Hegel entra au séminaire à l'université de Tübingen en 1788 où il se lia d'amitié avec le poète Friedrich Hölderlin et le philosophe Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling. Au terme de ses études de philosophie et de théologie, Hegel, qui s'était décidé contre le saint ministère, devint précepteur à Berne, en Suisse, en 1793. En 1797, il occupa un poste similaire à Francfort. Son père décéda deux ans plus tard, lui léguant un héritage assez important pour le libérer du préceptorat.

En 1801, Hegel se rendit à l'université d'Iéna où il poursuivit ses recherches et ses travaux avant d'y obtenir un poste de

professeur libre. C'est à Iéna qu'il acheva la Phénoménologie de l'esprit (1807), un de ses ouvrages majeurs. Il demeura à Iéna jusqu'au mois d'octobre 1806, date à laquelle il fut contraint de fuir devant la prise de la ville par les Français. Ayant épuisé l'héritage de son père, Hegel devint rédacteur du Bamberger Zeitung en Bavière. Mais il détestait le journalisme et partit pour Nuremberg où il occupa un poste de directeur de Gymnasium pendant huit ans.
C'est durant son séjour à Nuremberg qu'il rencontra, puis épousa Marie von Tucher, dont il eut une fille, qui décéda peu après sa naissance, et deux fils, Karl et Emmanuel. Avant son mariage, Hegel avait reconnu un fils illégitime, Ludwig, qui finit par vivre avec la famille Hegel. C'est également à Nuremberg qu'il fit publier sur une période de plusieurs années la Science de la logique (1812, 1813, 1816). En 1816 il accepta une chaire de philosophie à l'université d'Heidelberg. Peu après, il publia, sous une forme résumée, un exposé systématique de toute sa philosophie, intitulé Précis de l'encyclopédie des sciences philosophiques (1817). En 1818 Hegel fut invité à enseigner à l'université de Berlin, où il devait rester. Il mourut à Berlin le 14 novembre 1831, lors d'une épidémie de choléra.

3. COURS ET PUBLICATIONS POSTHUMES

La dernière œuvre de taille publiée par Hegel fut la Philosophie du droit (1821), bien que plusieurs séries de cours, assorties des notes de ses étudiants, aient été publiées après sa mort. Ces écrits posthumes comprennent l'Esthétique (1835-1838), l'Histoire de la philosophie (1833-

1836), la Philosophie de la religion (1832) et la Philosophie de l'histoire (1837).

4 INFLUENCES REÇUES

Fortement influencé par la pensée grecque, Hegel avait également lu les œuvres du philosophe hollandais Baruch Spinoza, de l'écrivain français Jean-Jacques Rousseau et des philosophes allemands Emmanuel Kant, Johann Gottlieb Fichte et Schelling. S'il était souvent en désaccord avec ces philosophes, leur influence n'en est pas moins manifeste dans ses écrits.

5 AMBITION PHILOSOPHIQUE

Hegel nourrissait l'ambition d'élaborer un système philosophique d'une telle envergure qu'il embrasserait les idées de ses prédécesseurs, tout en livrant le cadre conceptuel nécessaire à une compréhension philosophique du passé et de l'avenir. Une telle visée n'impliquait rien de moins qu'une explication complète de la réalité elle-même. C'est pourquoi, pour Hegel, l'objet de la philosophie est la totalité de la réalité. Ce que Hegel appelle l'Absolu, ou Esprit absolu, c'est précisément cette réalité, en tant que totalité du processus de développement de toute chose. Pour Hegel, l'activité philosophique consiste à saisir le déploiement de l'Esprit absolu. Ce qui implique tout d'abord de mettre au jour la structure rationnelle interne de l'Absolu, puis de montrer comment il se manifeste dans la nature et dans l'histoire humaine, et enfin, d'expliquer la

nature téléologique de l'Absolu, en d'autres termes de montrer la fin ou le but auquel tend l'Absolu.

6 DIALECTIQUE

Hegel concevait la structure rationnelle de l'Absolu dans la lignée du philosophe grec Parménide, affirmant que « ce qui est rationnel est réel et ce qui est réel est rationnel ». Affirmation qui doit être comprise à la lueur de l'idée hégélienne de l'Absolu, qui, en dernière analyse, doit être conçue comme pure pensée, ou Esprit, ou intelligence, dans le processus d'auto-développement. La logique qui régit ce processus de déploiement est la dialectique. La méthode dialectique implique l'idée que le mouvement, ou processus, ou progrès est le résultat d'une lutte des contraires. Cette dimension de la pensée hégélienne a traditionnellement été analysée par les catégories de thèse, antithèse, synthèse. Bien que Hegel ait lui-même évité ces termes, ils sont utiles pour comprendre le concept de dialectique. Ainsi, la thèse pourrait-elle être une idée ou un mouvement historique. Idée ou mouvement qui renferment un certain inachèvement, lequel donne naissance à son opposé, ou antithèse, idée ou mouvement contradictoires. De ce conflit naît un troisième point de vue, ou synthèse, qui surmonte le conflit en réconciliant à un niveau supérieur la vérité contenue à la fois dans la thèse et l'antithèse. Cette synthèse devient à son tour une thèse qui génère une nouvelle antithèse, donnant lieu à une autre synthèse, et c'est sur ce mode que se déploie continuellement le processus du développement intellectuel ou historique. Hegel pensait que l'Esprit absolu lui-même (en d'autres termes, la totalité du réel) se

développe selon cette logique dialectique vers un but ultime ou une destination.
C'est pourquoi Hegel comprenait la réalité comme le processus dialectique d'auto-développement de l'Absolu. Au cours de ce développement, l'Absolu se manifeste d'abord dans la nature, puis dans l'histoire humaine. La nature est la pensée absolue ou l'être s'objectivant dans une forme matérielle. Les esprits finis et l'histoire humaine sont le processus d'auto-manifestation de l'Absolu à travers ce qui lui est le plus apparenté, à savoir l'esprit ou la conscience. Dans la Phénoménologie de l'esprit, Hegel retrace les étapes de cette manifestation, du plus simple niveau de la conscience, en passant par la conscience de soi, jusqu'à l'avènement de la raison.

7 SAVOIR DE SOI OU ABSOLU

C'est au niveau de la raison que l'on peut le mieux comprendre le but de ce processus cosmique dialectique. Au fur et à mesure que progresse la compréhension de la raison finie, l'Absolu se rapproche du complet savoir de soi. De fait, l'Absolu parvient au savoir de soi par l'intermédiaire de la compréhension toujours plus parfaite qu'a l'esprit humain de la réalité, ou de l'Absolu. Hegel distingue trois niveaux de progression dans la compréhension humaine : l'art, la religion et la philosophie. L'art saisit l'Absolu sous une forme matérielle, interprétant le rationnel par les formes sensibles du beau. L'art est supplanté par la religion qui saisit l'Absolu au moyen d'images et de symboles. La religion suprême est pour Hegel le christianisme, car la vérité que l'Absolu manifeste lui-même dans le fini est symboliquement

réfléchie dans l'incarnation. Cependant, la philosophie est supérieure sur le plan du concept, parce qu'elle saisit l'Absolu rationnellement. À ce stade, l'Absolu parvient à la pleine conscience de soi et le drame cosmique touche à sa fin et sa destination. C'est uniquement en ce point que Hegel identifie l'Absolu avec Dieu. « Dieu est Dieu », affirme-t-il, « seulement en tant qu'il a le savoir de soi ».

8 PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

Par ses analyses de la nature de l'Esprit absolu, Hegel a fait d'importantes contributions dans différents domaines de la philosophie, notamment dans celui de la philosophie de l'histoire et de l'ordre éthique. En ce qui concerne l'histoire, ses deux concepts clés sont raison et liberté. « La seule idée », affirmait Hegel « que la philosophie apporte ... à l'étude de l'histoire est la simple idée de raison — l'idée que la raison gouverne le monde et que par conséquent l'histoire universelle s'est elle aussi déroulée rationnellement ». En tant que processus rationnel, l'Histoire est la description du développement de la liberté humaine, car l'Histoire humaine est le progrès vers toujours plus de liberté.

9 ÉTHIQUE ET POLITIQUE

C'est dans les réflexions de Hegel sur la moralité (Moralität) et sur l'ordre éthique (Sittlichkeit) que sont exprimées le plus clairement ses vues sociales et politiques. Au niveau de la moralité, le bon et le mauvais relèvent de la conscience individuelle. Mais de là, il faut, selon Hegel,

passer au niveau de l'ordre éthique, car le devoir ne ressortit pas avant tout au jugement individuel. Les individus n'atteignent la plénitude qu'au cœur des relations sociales. Aussi, le seul contexte dans lequel le devoir puisse réellement exister est-il un contexte social. Hegel considérait l'adhésion à l'État comme un des plus hauts devoirs de l'individu. Idéalement, l'État est la manifestation de la volonté générale, qui est la plus haute expression de l'esprit éthique. L'obédience à cette volonté générale est l'acte d'un individu libre et rationnel. Si Hegel apparaît conservateur, il sanctionnait toutefois le totalitarisme et affirmait que toute réduction de la liberté opérée par un État est moralement inacceptable.

10 INFLUENCE

À sa mort, Hegel était reconnu comme le philosophe majeur de l'époque en Allemagne. Ses conceptions dominaient l'enseignement et ses élèves jouissaient d'une grande considération. Ses disciples se divisèrent rapidement en hégéliens de gauche et hégéliens de droite. Sur le plan théologique et politique, les hégéliens de droite livraient une interprétation conservatrice de son œuvre. Ils mettaient en avant la compatibilité de la philosophie hégélienne et du christianisme. Quant aux hégéliens de gauche, ils finirent par adopter une position athéiste. En politique, nombre d'entre eux devinrent des révolutionnaires. Ce groupe de l'aile gauche hégélienne, historiquement très important, comprenait Ludwig Feuerbach, Bruno Bauer, Friedrich Engels et Karl Marx. Engels et Marx furent particulièrement influencés par l'idée hégélienne du mouvement dialectique de

l'histoire, mais ils remplacèrent l'idéalisme philosophique de Hegel par le matérialisme.
L'idéalisme métaphysique de Hegel a eu un impact considérable sur la philosophie britannique du XIXe et du début du XXe siècle, notamment sur celle de Francis Herbert Bradley, sur celle de philosophes américains comme Josiah Royce et sur la philosophie italienne à travers Benedetto Croce. Hegel a également marqué l'existentialisme à travers le philosophe danois Søren Kierkegaard qui l'a fortement combattu. La phénoménologie a été influencée par les idées de Hegel sur la conscience.
L'enjeu de la philosophie du XXe siècle a été, entre autres, de sortir de l'influence de la pensée de Hegel, tant sur le plan de la philosophie de l'histoire que de la conscience. Diverses tentatives, notamment celles du philosophe français Jean Nabert (1881-1960), en philosophie morale, ou celle de Jacques Derrida dans Glas, ont tenté de penser les limites de la pensée hégélienne.

Eduard von Hartmann

Eduard von Hartmann (1842-1906), philosophe pessimiste allemand, auteur d'une philosophie développant le concept d'« inconscient ».
Né à Berlin, Karl-Robert-Eduard von Hartmann, officier de l'armée prussienne, se consacra à la philosophie à partir de 1864, après qu'une blessure l'eut empêché de poursuivre sa carrière militaire. La publication en 1869 de la Philosophie de l'inconscient lui assura la célébrité. Il développa dans le reste de son œuvre les thèses qu'il présenta dans cet

ouvrage, en les appliquant à d'autres domaines de la philosophie.
Hartmann prétendit redonner vie à l'idéalisme en essayant de l'accommoder aux découvertes scientifiques du moment. Il tenta d'articuler certaines des doctrines centrales d'Arthur Schopenhauer, de Gottfried Wilhelm Leibniz, de Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling et de G.W.F. Hegel, en les enrichissant de données provenant des sciences de la nature de son temps, pour constituer ce qu'il appela un « réalisme transcendantal ».
La thèse principale de la philosophie de Hartmann est que la vie consciente constitue le fondement de la vie inconsciente. Cependant, l'inconscient (pris dans un sens non-freudien) n'est pas uniquement la base de l'activité mentale des individus : Hartmann défend une conception en quelque sorte cosmique de l'inconscient, puisque ce dernier est aussi le fondement de l'ordre du monde. L'inconscient, proche de la « chose en soi » kantienne, est une sorte d'âme universelle, qui anime toute choses. C'est pourquoi on peut rapprocher le concept d'inconscient au sens de Hartmann de celui d'esprit absolu chez Hegel, ou de volonté chez Schopenhauer.
On peut citer, parmi les nombreux autres ouvrages d'Hartmann, Wahrheit und Irrthum in Darwinismus (« Le darwinisme, erreur et vérité », 1875), La Religion de l'avenir (1882), et surtout Kritische Grundlegung des transcendentalen Realismus (« Fondements critiques du réalisme transcendantal », 1875).

Ernst Heinrich Haeckel

Ernst Heinrich Haeckel (1834-1919), biologiste et philosophe allemand qui, par ses ouvrages et ses conférences, introduisit les travaux de Charles Darwin dans le monde germanophone.
Né le 16 février 1834 à Potsdam, Haeckel reçut son diplôme de docteur en médecine de l'université de Berlin en 1857, mais il ne pratiqua la médecine que brièvement avant d'accepter un poste de professeur d'anatomie comparée à l'université d'Iéna. Il devint alors un ardent défenseur de la théorie darwinienne en Allemagne.
Haeckel fut attiré par la théorie de Darwin en partie à cause de ses implications philosophiques. Il tenta de se servir de l'évolution pour construire une théorie unifiée de la biologie, de la science en général et même de la religion. D'après Haeckel, chaque animal présente, au cours de son développement embryonnaire, toutes les étapes de l'évolution de l'espèce. Ainsi, un fœtus humain commence son développement sous forme d'une cellule unique, comme les premières formes de vie. Huit jours plus tard, cette cellule devient une sphère creuse (blastula) dont la morphologie est semblable à celle des éponges. L'embryon s'invagine ensuite pour former une structure à deux couches en forme de coupe (gastrula) qui ressemble aux cœlentérés (méduses et coraux). L'embryon humain commence alors à s'allonger et, dans le mois suivant, apparaissent des ébauches de branchies, une queue et des membres en forme de nageoire semblables à ceux des poissons et des amphibiens. L'embryon prend ensuite l'aspect d'un mammifère mais ne ressemble à un primate qu'après deux mois de développement. Selon les mots de Haeckel : « L'ontogenèse résume la phylogenèse. » L'ontogenèse étant

le développement embryonnaire et la phylogenèse l'histoire évolutive.
Les observations de Haeckel furent très pertinentes, mais ses tentatives de reconstruction de lignées évolutives à partir du développement embryonnaire l'ont amené à proposer des phylogenèses que l'on sait maintenant être totalement fausses. La plupart de ses idées sont ainsi faites d'un mélange de perspicacité et d'extrapolations hasardeuses. Il n'en reste pas moins que nombre des pensées de Haeckel annonçaient les progrès de la biologie moderne. Il considérait notamment la psychologie comme une branche de la physiologie et inventa le terme d'écologie pour regrouper l'étude des interactions entre les êtres vivants. Il suggéra également que la sélection sexuelle (le choix des partenaires sexuels) était à l'origine du dimorphisme sexuel qui s'exprime sur la queue des paons et les bois des élans (voir Naturelle, sélection). Haeckel est décédé à Iéna le 8 août 1919.

Charles Fourier

Charles Fourier (1772-1837), philosophe et économiste socialiste français.
Né à Besançon, où il fit ses études, Charles Fourier commença ses études de science politique et d'économie vers 1799. Son premier ouvrage important, Théorie des quatre mouvements et des destinées générales (1808), exposait son projet de société coopérative. Le fouriérisme est fondé sur la croyance en un principe d'harmonie universelle, articulé en quatre domaines : l'univers matériel, la vie organique, la vie animale et la société humaine. Cette

harmonie ne peut s'épanouir avant qu'on n'abolisse les restrictions imposées par le comportement social conventionnel, qui entravent la pleine satisfaction du désir et qui doivent disparaître pour permettre aux hommes de vivre librement et de profiter pleinement de leur existence. Selon Fourier, la société idéale devrait être divisée en phalanges de coopération, ou communautés, chacune étant constituée d'environ 1 600 personnes qui vivraient dans le phalanstère, grand bâtiment communal situé au centre d'une zone agricole. Un système de règles complexes réglementerait la vie à l'intérieur de chaque phalange. En vertu de ce règlement, l'affectation du travail est fonction du talent de chacun. La propriété privée pourrait subsister, mais un mélange des riches et des pauvres devrait faire disparaître la hiérarchie sociale. La richesse communale du phalanstère subviendrait généreusement aux besoins élémentaires de ses membres. Le mariage, au sens courant, devrait être aboli et remplacé par un système complexe réglementant le comportement social de ceux qui mèneraient une vie commune.
Le projet connut peu de résonances et Fourier continua à travailler comme caissier à Lyon. Plus tard, il s'établit à Paris, cherchant sans succès une personne fortunée prête à financer son projet. En 1832, il réussit à réunir un petit groupe adhérant à ses théories. Mais ses tentatives de fonder des phalanges restèrent infructueuses.

Johann Gottlieb Fichte

Johann Gottlieb Fichte (1762-1814), philosophe allemand, théoricien idéaliste, penseur du politique et de l'action morale.
De modeste condition, Fichte peut étudier grâce à un philanthrope, puis traverse une période de grande détresse matérielle, pendant laquelle il songe au suicide. C'est alors qu'il rencontre Kant, qui lui permet de publier sa Critique de toute révélation (1792). Cet essai, paru sans nom d'auteur, est d'abord attribué au philosophe de Königsberg, et cette notoriété est bénéfique à l'ascension de Fichte, qui est nommé professeur de philosophie à Iéna, en 1793.
En 1799, accusé d'athéisme, Fichte est contraint de démissionner. Il devient pourtant titulaire de la chaire de philosophie à Erlangen en 1805 et, en 1810, il sera le premier recteur de la nouvelle université de Berlin.
Durant cette période, les ambitions de Napoléon menacent l'indépendance des États allemands, et Fichte défend avec ferveur le développement d'une conscience nationale allemande. Son Discours à la nation allemande (1808) aura une influence considérable sur les développements ultérieurs de l'histoire politique allemande (pangermanisme).
Fichte est un « faiseur de systèmes » : dans les Principes de la doctrine de la science (première version, 1794), marqués par l'influence de la dialectique transcendantale kantienne, il dresse l'inventaire de toutes les positions philosophiques possibles, du système du savoir, de manière à poser les principes théoriques de sa philosophie première. Fichte soutient que la philosophie doit être une science, c'est-à-dire qu'elle doit être développée de façon systématique à partir d'une unique proposition évidente et qu'elle doit élucider le fondement de toute expérience. Mais l'ouvrage ne

traite ni de physique ni de mathématiques : Fichte s'attache à établir le rapport de la conscience au monde, et à définir l'intersubjectivité.
Si, dans l'ensemble, Fichte accepte la philosophie critique de Kant, il rejette la théorie de l'inconnaissable « chose en soi » tout comme la dichotomie entre raison pratique et raison spéculative. Fichte affirme que le fondement de toute expérience est l'activité pure et spontanée de l'ego, qui peut être saisie par la conscience en sa vérité, grâce à ses intuitions intellectuelles. Pour Fichte, c'est précisément par le fait que l'ego, le moi, appréhende son activité libre qu'il s'auto-affirme et qu'il va inéluctablement à la rencontre du non-moi, le non-ego, l'altérité. La conscience est cette rencontre dynamique du moi avec le non-moi dans laquelle le moi et le monde se définissent et se réalisent réciproquement.
Les principes de la Doctrine de la science seront appliqués au droit, dans le Fondement du droit naturel (1796), puis à la morale (Système de l'éthique, 1798).
L'idéalisme éthique de Fichte, qui met l'accent sur la volonté morale et la liberté, a eu une influence considérable sur la pensée moderne.

Ludwig Feuerbach

Ludwig Feuerbach (1804-1872), philosophe allemand qui a proposé une interprétation psychologique de la religion et de la foi et a développé l'une des premières doctrines matérialistes apparues en Allemagne.
Après des études de théologie à Heidelberg et à Berlin, Feuerbach devient l'élève de Hegel, dont il critiquera la

philosophie idéaliste (Critique de la philosophie hégélienne, 1839) : pour lui, la pensée spéculative ne peut rendre compte de la réalité ; or la philosophie est la science de la réalité, elle-même constituée par la nature. Cette nature, Hegel la dédaigne en fondant la réalité sur l'idée, et Feuerbach va jusqu'à présenter Hegel comme un théologien, dont la doctrine ne serait que « l'expression rationnelle de la doctrine théologique selon laquelle la nature est créée par Dieu ». Dans l'Essence du chritianisme (1841), Feuerbach au contraire soutient que la religion correspond à un besoin psychologique : la préoccupation essentielle de l'individu étant le moi, le culte de Dieu est en réalité un culte du moi idéalisé. Ainsi, l'essence de Dieu n'est que l'essence du moi, et toute religion est réduite à une dimension humaine.
Plus importante encore que la théorie de la religion de Feuerbach est son matérialisme sensualiste, exposé dans les Principes de la philosophie de l'avenir (1843). Feuerbach place les individus et leurs besoins matériels au fondement de la pensée sociale et politique. L'individu, tout comme son esprit, sont les produits de leur environnement. La conscience de l'individu est, en totalité, le résultat de l'interaction des organes sensoriels et du monde extérieur. Friedrich Engels et Karl Marx qui, dans ses Thèses sur Feuerbach (1845), reprend à son compte le concept de l'essence de l'homme auquel se réfère sa théorie de l'aliénation, voient dans la philosophie de Feuerbach, en particulier dans son analyse des besoins, un mouvement vers une interprétation matérialiste de la société dont ils livrent plus tard une formulation dans leur « matérialisme historique ».

Gustav Fechner

Gustav Fechner (1801-1887), naturaliste, philosophe et psychologue allemand.
Né en 1801 à Gross-Särchen (Niederlausitz, près de Muskau), Gustav Theodor Fechner est professeur à Leipzig à partir de 1834. Reconnu comme le fondateur de la psychophysique, il est le représentant d'une philosophie panthéiste de la nature.
Étudiant la question des relations entre le corps et l'âme, il considère ces deux entités comme deux dimensions qui correspondent entre elles. Dans son ouvrage Éléments de psychophysique (Elemente der Psychophysik, 1860), il expose cette relation de correspondance qu'il cherche à utiliser pour mesurer les phénomènes psychiques correspondants. Ses recherches expérimentales sur les relations existant entre stimuli sensoriels physiques et sensations correspondantes l'ont mené à formuler la loi de Weber-Fechner, selon laquelle l'intensité de la sensation est proportionnelle au logarithme de l'excitation (voir Expérimentale, psychologie).

Ralph Waldo Emerson

1 PRÉSENTATION
Ralph Waldo Emerson (1803-1882), philosophe, essayiste et poète américain.
Fondateur du transcendantalisme américain, Ralph Waldo Emerson privilégie la nature comme véhicule idéal de l'épanouissement humain. Anti-conformiste et progressiste,

il insiste parallèlement sur la nécessité d'une indépendance créatrice et intellectuelle de l'Amérique.

2.UNE FOI EN RUPTURE AVEC L'ÉGLISE UNITARIENNE

Né à Boston (Massachusetts), Ralph Waldo Emerson étudie au Harvard College puis entre à la Harvard Divinity School pour devenir, en 1829, comme son père avant lui, pasteur de la seconde Église unitarienne de Boston. En 1832, il renonce à sa charge pour cause de divergences dogmatiques. Influencé par le romantisme anglais de Samuel Taylor Coleridge et de Thomas Carlyle, il prône une foi panthéiste, spontanée et intuitive qui s'accommode mal de l'Église et de ses institutions. Dieu lui apparaît dans toute chose, et en particulier dans la nature. L'homme lui-même possède une « sur-âme » qui rend possible l'union mystique avec Dieu. Ralph Waldo Emerson, qui veut voir « Dieu face à face », ne peut donc s'épanouir au sein de l'Église réformée, qui agit « comme si Dieu était mort ».

3. LA DIFFUSION DES IDÉES TRANSCENDANTALISTES

3.1 Une œuvre clé : Nature

Après un voyage en Angleterre, où il rencontre Thomas Carlyle (avec lequel il correspond pendant plusieurs dizaines d'années), Ralph Waldo Emerson revient aux États-Unis en 1833 et se consacre à la diffusion de ses idées. Son premier essai, Nature (1836), rédigé dans un style métaphorique et émaillé d'aphorismes qui caractérisent toute son œuvre, contient l'essence de sa philosophie : l'homme, à travers la perception et l'imagination, peut s'accomplir par l'observation

de la nature, qui lui enseigne la beauté et la raison. Nature, influencé à la fois par le néo-platonisme (voir Platon) et le mysticisme oriental, constitue l'acte fondateur du mouvement transcendantaliste américain, qui s'organise à partir de 1836.
L'année suivante, Ralph Waldo Emerson commence à Boston le cycle de conférences qui le rendent célèbre. Dans le Penseur américain (The American Scholar, 1837, plus tard intégré à Nature), il exhorte les intellectuels américains à s'affranchir de l'héritage européen et à trouver une nouvelle voie. Ce discours est qualifié de « déclaration d'indépendance intellectuelle américaine » par les commentateurs de l'époque. En 1838, dans un autre discours prononcé à l'université Harvard (Divinity School Address), il réaffirme sa croyance en une relation intuitive avec Dieu. Cette prise de position, opposée aux conceptions calvinistes, lui vaut des critiques véhémentes.
Ralph Waldo Emerson continue d'affirmer ses croyances dans deux volumes successifs regroupant ses Essais (1841 et 1844). On y trouve ses textes les plus célèbres : Confiance et autonomie (Self-Reliance, 1841), Compensation et l'Âme suprême (The Over-Soul, 1841). Il écrit ensuite pour The Dial, la revue du Transcendental Club de Nouvelle-Angleterre fondée en 1840, dont il devient le rédacteur en chef en 1842.

3.2 La réforme de l'individu et de la société

Penseur progressiste et intègre, Ralph Waldo Emerson milite pour la spécificité culturelle des États-Unis : le transcendantalisme est pour lui un moyen de faire prendre

conscience aux Américains qu'ils peuvent refuser le conformisme et construire un monde nouveau, à condition de suivre leur intuition et leur créativité spontanée. Ces réalisations passent avant tout par le perfectionnement individuel : « Tous les hommes se targuent d'améliorer la société, mais aucun homme ne s'améliore. »
La réforme individuelle aboutit nécessairement à la réforme de la société, ce qui amène les transcendantalistes à prendre position sur de nombreux sujets (défense des Indiens, droit de vote des femmes et réforme du système éducatif). De son côté, Ralph Waldo Emerson milite pour la cause abolitionniste en prononçant plusieurs discours contre la loi sur les esclaves fugitifs, puis en rendant hommage aux actions de l'abolitionniste John Brown.

3.3 Un transcendantalisme nuancé

À partir du milieu des années 1840, sous l'influence de plusieurs drames personnels (notamment la mort de son fils, en 1842), la philosophie de Ralph Waldo Emerson évolue. Sa croyance en la liberté absolue de l'homme se teinte de pragmatisme : l'homme est aussi soumis aux forces du destin et de la nécessité. L'ordre naturel lui apparaît alors non plus seulement comme un guide, mais comme une force inévitable, créatrice de déséquilibres. L'homme lui semble néanmoins capable de se transcender pour accéder à ce mélange de sagesse et de scepticisme, à l'image de certains grands hommes comme Montaigne, auquel Ralph Waldo Emerson consacre un chapitre de Représentants de l'humanité (Representative Men, 1850).

Dans ses dernières œuvres, Ralph Waldo Emerson en vient à accepter certaines inégalités entre individus. La richesse, par exemple, lui apparaît comme un aboutissement naturel de l'activité humaine ; cette idée est exprimée dans Wealth, un essai publié dans la Conduite de la vie (The Conduct of Life, 1860). Cependant, les déséquilibres n'empêchent pas l'harmonie ; l'homme peut aussi trouver à s'épanouir dans une expérience collective, telle que l'appartenance à la nation ou la participation à l'effort industriel.

4.UNE FIGURE DOMINANTE DE SON ÉPOQUE

À la mort de Ralph Waldo Emerson, ses compatriotes le considèrent comme l'un des grands philosophes américains. Également auteur d'un récit de voyage, les Traits du caractère anglais (English Traits, 1856), il a publié plusieurs recueils de poésie, dont Parnassus (1874), sélection de ses poèmes favoris. Son œuvre, admirée par Friedrich Nietzsche, a inspiré de nombreux auteurs américains, tels que Henry David Thoreau, Walt Whitman, Emily Dickinson et Robert Frost.

Eugen Karl Dühring

Eugen Karl Dühring (1833-1921), philosophe allemand et théoricien socialiste, né à Berlin. Il fit à Berlin des études de droit et de mathématiques. Devenu aveugle, il renonça à sa carrière de magistrat et se consacra à la philosophie qu'il enseigna à l'université de Berlin de 1864 à 1877.
Dühring est célèbre par ses idées sociales et politiques auxquelles s'opposaient Friedrich Engels et les marxistes. Il

imaginait une société où régnerait l'égalité. Mais, contrairement aux marxistes, Dühring ne voyait pas d'incompatibilité fondamentale entre les intérêts du capital et le travail. Il défendait aussi la propriété privée qu'il considérait justifiée par le travail. Ses vues furent violemment attaquées par Engels dans une œuvre connue sous le titre Anti-Dühring (1878). Les écrits de Dühring, souvent marqués par la ferveur nationaliste et l'antisémitisme, comprennent Kursus der National und Sozialökonomie (« Cours d'économie nationale et sociale », 1873), Kursus der Philosophie (« Cours de philosophie », 1875), et son autobiographie, Sache, Leben und Feinde (« Choses, vie et ennemis »), 1882).

Wilhelm Dilthey

Wilhelm Dilthey (1833-1911), philosophe allemand, spécialiste de philosophie de l'histoire et de la culture, dont les théories ont particulièrement influencé la théologie et la sociologie. Né à Biebrich, Dilthey fit ses études à Heidelberg et à Berlin. Professeur de philosophie aux universités de Bâle, Kiel, Breslau et Berlin, il s'opposait à la domination de l'enseignement par les sciences naturelles « objectives » et cherchait à fonder une science « subjective » des humanités (Geisteswissenschaften). Selon Dilthey, ces sciences humaines subjectives (qui comprennent le droit, la religion, l'art et l'histoire) devraient être centrées sur une « réalité humaine-sociale-historique ». À ses yeux, l'étude des sciences humaines implique l'interaction de l'expérience personnelle, la compréhension réflexive de l'expérience et l'empreinte de l'esprit dans les gestes, les mots et l'art.

Dilthey soutenait que tout enseignement doit être envisagé à la lumière de l'histoire, sans laquelle la connaissance et la compréhension ne sauraient être que partielles. Son Introduction à l'étude des Sciences humaines parut à Paris en 1942, et en 1947, un recueil de ses textes les plus marquants fut traduit sous le titre le Monde de l'esprit.

Victor Cousin

Victor Cousin (1792-1867), philosophe français, fondateur de l'éclectisme. Né à Paris, Cousin fit ses études à l'École normale et dans différentes facultés parisiennes. Chargé de conférences de philosophie à l'École normale alors qu'il avait vingt et un ans, il devint assistant à la faculté des lettres, en 1815, et fut nommé directeur de l'École normale, en 1834. Conseiller d'État sous la monarchie de Juillet, pair de France dès 1832, Victor Cousin joua un rôle éminent dans la vie politique : il fut l'inspirateur de la réforme de Guizot sur l'enseignement primaire (1833) et occupa le poste de ministre de l'Instruction publique pendant huit mois, en 1840, dans le cabinet Thiers ; l'étude de l'histoire de la philosophie fut introduite dans le programme scolaire à son initiative. Convaincu que tout système philosophique est incomplet et défaillant, Cousin fit fusionner des éléments d'idéalisme, de matérialisme, de mysticisme et de scepticisme en un système spiritualiste qu'il nomma éclectisme. Il fut particulièrement influencé par la philosophie du sens commun du philosophe écossais Thomas Reid et par l'idéalisme de G.W.F. Hegel. Ses principales œuvres sont De la métaphysique d'Aristote (1835), Cours de philosophie [...] sur le fondement des idées absolues du vrai,

du beau et du bien (1836), Des Pensées de Pascal (1843) et Leçons sur la philosophie de Kant (1844).

Victor Considérant

Victor Considérant (1808-1893), homme politique français, socialiste utopique, auteur d'ouvrages théoriques marqués par le fouriérisme.
Né à Salins, dans le Jura, Victor Considérant fit des études à l'École polytechnique et devint officier d'artillerie, avant de renoncer, à vingt-trois ans, à la carrière militaire pour se mettre au service des idées développées par Charles Fourier (Exposition du système de Fourier, 1845). La révolte des Canuts en 1831 et 1834 l'incita à s'engager : il écrivit alors dans le Nouveau Monde, la Réforme industrielle et le Phalanstère, puis fonda et dirigea la Phalange (1836-1840) et la Démocratie pacifique. Il publia également de nombreux ouvrages théoriques, comme Destinée sociale (1838) ou Principes du socialisme (1847).
Victor Considérant mena un combat à la fois sur le terrain théorique et politique, comme en témoignent le phalanstère qu'il créa à Condé-sur-Vesgres (mais qui connut un échec) et son ouvrage Description du phalanstère (1848), qui expose les principes sur lesquels repose l'économie communautaire qu'il tenta d'instaurer. Élu représentant du peuple à la Constituante en 1848 et, un an plus tard, à l'Assemblée législative, il se rallia aux Montagnards (regroupant républicains radicaux et socialistes) et prit part à la journée du 13 juin 1849. À la suite de l'échec de cette tentative d'insurrection contre le parti de l'Ordre, majoritaire à l'Assemblée, il fut condamné à la déportation et dut fuir en

Belgique puis au Texas, où il fonda une communauté à laquelle la guerre de Sécession mit fin (Au Texas, 1854). Rentré en France en 1869, il apporta son soutien à la Commune de Paris avant de se retirer de la scène politique.
Critique radical de la société bourgeoise (Théorie du droit de propriété et du droit au travail, 1848), Victor Considérant tenta d'instaurer un autre type de communauté économique et politique, le phalanstère, qui devait à la fois être un lieu de « vie passionnante » et permettre la regénération en profondeur de la société.

Auguste Comte

1 PRÉSENTATION
Auguste Comte (1798-1857), philosophe français fondateur du positivisme.

2 VIE

Comte naquit à Montpellier le 19 janvier 1798. Dès son jeune âge, il rejeta le catholicisme et les vues royalistes de sa famille. De 1814 à 1816, il fréquenta l'École polytechnique à Paris dont il fut expulsé pour avoir participé à une révolte d'étudiants. Il fut le secrétaire de l'illustre socialiste Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon jusqu'à leur rupture en 1824. Il élabora ses Cours de philosophie positive de 1830 à 1842. En 1832, il occupa un poste de répétiteur d'analyse et de mécanique à l'École Polytechnique. Il publia en 1851 le Système de politique positive. Il mourut à Paris le 5 septembre 1857.

3 PHILOSOPHIE

Sensible aux révolutions scientifique, politique et industrielle de son temps, Comte s'intéressait essentiellement à la réorganisation intellectuelle, morale et politique de l'ordre social. Adopter une attitude scientifique, telle était, à ses yeux, la clé d'une telle rénovation.
La méthode générale de Comte consiste à examiner l'histoire des sciences, à rapporter les connaissances scientifiques d'une époque à l'ensemble des manifestations culturelles de celle-ci pour en tirer des conclusions sur les capacités de l'esprit humain. En examinant sa propre époque, Comte parvint à la conclusion que l'élaboration d'une science de l'homme et de la société est possible. La suite du projet, qu'il développa dans ses Cours de philosophie positive consiste à élaborer une philosophie appropriée aux sociétés industrielles, et à réfléchir au type d'organisation politique qui correspond le mieux aux possibilités de celle-ci.
Auguste Comte soutenait qu'une étude empirique des processus historiques et, en particulier, du progrès des différentes sciences interdépendantes, révèle la loi des trois états qui régit le développement humain. Il livra une analyse de ces états dans son œuvre capitale, les six volumes des Cours de philosophie positive (1830-1842). La nature de l'esprit humain est ainsi faite, pensait-il, que chaque science ou branche du savoir traverse « trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, et enfin, l'état scientifique ou positif ». Le stade théologique est caractérisé par une explication immature des phénomènes, renvoyés à la volonté des dieux

ou de Dieu. Au stade métaphysique, l'explication des phénomènes fait appel à des catégories philosophiques abstraites. Le stade final de l'évolution, le stade scientifique, va de pair avec le rejet de toute quête d'explication causale absolue. L'attention est entièrement tournée sur les liens entre les phénomènes, dans le but de parvenir à des généralisations soumises à la vérification par l'observation. L'œuvre de Comte est considérée comme l'expression classique de l'attitude positiviste qui fait des sciences empiriques la seule source appropriée de la connaissance.
Selon Comte, chacun de ces états correspond à certaines évolutions politiques. L'état théologique se reflète dans des notions comme le droit divin des rois. L'état métaphysique implique des concepts comme ceux de contrat social, d'égalité des citoyens et de souveraineté populaire. L'état positiviste entraîne une approche scientifique ou « sociologique » (terme créé par Comte) de l'organisation politique. Passablement critique vis-à-vis des procédures démocratiques, Comte imaginait une société stable, gouvernée par une élite scientifique qui ferait usage des méthodes de la science pour résoudre les problèmes humains et améliorer les conditions sociales.
S'il rejetait toute croyance dans un être transcendant, Comte n'en reconnaissait pas moins la contribution de la religion à la stabilité sociale. Dans les quatre volumes de son Système de politique positive (1851-1854), Comte a exposé sa religion de l'humanité, qui aspirait à encourager le comportement favorable envers la société. L'importance de Comte tient surtout au rôle qu'il a joué dans le développement historique du positivisme.

Samuel Taylor Coleridge

1 PRÉSENTATION

Samuel Taylor Coleridge (1772-1834), poète, critique et philosophe anglais, auteur avec Wordsworth des Ballades lyriques, qui marquent l'origine du mouvement romantique en Grande-Bretagne.

2 UN AUTODIDACTE

Né à Ottery Saint Mary (Devon), Samuel Taylor Coleridge est fils de pasteur. Il étudie à Cambridge de 1791 à 1794, sans grand succès. D'une érudition exceptionnelle, il adopte des idées politiques et théologiques considérées alors comme radicales, saluant la Révolution française et professant la doctrine unitarienne. Il rejoint ensuite à Oxford le poète Robert Southey, avec lequel il souhaite fonder en Pennsylvanie une communauté sans classes, appelée la « pantisocratie », utopie inspirée des idées de William Godwin. Ce projet ne se concrétise pas, mais les liens entre les deux poètes se resserrent quand, en 1795, Coleridge épouse la sœur de la femme de Southey. Après le départ de ce dernier au Portugal, Coleridge, resté en Angleterre, se consacre à l'écriture et donne des conférences ; en 1796, il publie ses Poèmes sur divers sujets (Poems on Various Subjects).

3 AUTOUR DE WILLIAM WORDSWORTH

À la même époque, Coleridge rencontre le poète William Wordsworth et sa sœur Dorothy. Les deux hommes font paraître, en 1798, sous leur double signature un recueil de poésie, les Ballades lyriques (Lyrical Ballads), qui va devenir l'ouvrage fondateur du romantisme anglais. Salué comme le retour à une poésie intimiste et suggestive, qui ouvre néanmoins sur le mystère et sur le surnaturel, le recueil contient la « Ballade du vieux marin » (The Rime of the Ancient Mariner), longue pièce hallucinée et allégorique, contribution majeure de Coleridge au recueil. En 1797 et 1798, les amis vivent près de Nether Stowey, dans le Somerset. Ce sont certainement les deux années les plus fructueuses de la vie de Coleridge, qui compose un court poème symbolique, prétendument conçu sous l'effet de drogues, « Kubla Khan », et commence la rédaction d'un poème narratif mystique, « Christabel », qui ne sera publié, sous sa forme inachevée, qu'en 1816. Il écrit également des « poèmes-conversations », à la fois lyriques et discursifs, tels que « Sous la charmille emprisonné » (This Lime Tree Bower My Prison), « Gel à minuit » (Frost at Midnight) et « le Rossignol » (The Nightingale).

4 LA DÉCOUVERTE DE L'ALLEMAGNE

Au cours de l'automne 1798, Coleridge et Wordsworth entreprennent un voyage sur le continent, et Coleridge choisit de séjourner en Allemagne. Ce séjour sera l'occasion d'une mutation idéologique capitale. Il s'intéresse à la philosophie allemande, tout particulièrement à l'idéalisme d'Emmanuel Kant, aux écrits mystiques de Jakob Böhme et à la critique littéraire du dramaturge Gotthold Ephraim

Lessing. Il amorce alors un retour à des valeurs conservatrices héritées du spiritualisme dogmatique anglican. Il contribue, par ailleurs, à l'introduction du romantisme allemand en Angleterre en traduisant notamment Wallenstein, la trilogie dramatique du poète romantique Friedrich von Schiller.

5 LE CRITIQUE ET LE THÉORICIEN

En 1800, il regagne l'Angleterre pour s'installer avec sa famille et ses amis à Keswick, dans la région des lacs (Lake District), mais dès 1804, il quitte de nouveau sa patrie pour occuper à Malte les fonctions de secrétaire particulier du gouverneur. Il y reste jusqu'en 1806, rongé par l'alcool et l'opium (utilisé originellement comme antalgique contre les douleurs rhumatismales), marqué par un amour malheureux et miné par un fort sentiment d'échec intellectuel. De retour à Londres, il donne de 1808 à 1819 une série de conférences sur la littérature et sur la philosophie — celles qu'il consacre à Shakespeare ont d'ailleurs contribué à remettre le grand dramaturge au goût du jour.
En 1816, Coleridge, séparé de sa femme et toujours miné par son opiomanie, s'établit à Londres chez un admirateur, le médecin James Gillman. Il y écrit sa plus grande œuvre en prose, Biographia Literaria (1817), somme de sa pensée qui regroupe des notes autobiographiques, des exposés philosophiques et des textes de critique littéraire dans lesquels il analyse rétrospectivement sa collaboration avec Wordsworth. À vocation théorique, l'œuvre délivre une véritable poétique du romantisme et interroge le statut de l'artiste comme celui du lecteur. Retiré du monde chez les

Gillman, il compose également les Feuilles sibyllines (Sibylline Leaves, 1817), Aides à la réflexion (Aids to Reflection, 1825), recueil d'aphorismes imprégnés de la philosophie kantienne, et la Constitution de l'Église et de l'État (On the Constitution of Church and State, 1830), essai de philosophie politique qui tente, sous l'influence de Burke, de concilier laïcité et spiritualité.
En opérant, au travers d'une régénération des formes poétiques, la synthèse d'un héritage littéraire hétérogène, à la fois shakespearien et gothique, anglican et germanique, réactionnaire et libéral, Coleridge a contribué grandement à la définition d'une esthétique romantique, qu'il a tenté, par ailleurs, de conceptualiser. Mais ses textes théoriques dépassent la notion même de poétique pour tendre à l'élaboration d'un système politique et religieux dans lequel l'art aurait sa place. Grâce à ses traités et à ses conférences, il reste le plus important critique littéraire et philosophe anglais du XIXe siècle.

Hermann Cohen

Hermann Cohen (1842-1918), philosophe allemand, fondateur de l'école de Marburg.
Né à Coswig, Cohen publie en 1871 Kants Theorie des Erfahrung (« la théorie kantienne de l'expérience »), ouvrage consacré à l'examen critique de l'a priori kantien, dont l'auteur propose une interprétation en rupture avec les conceptions dominantes, dissociant l'a priori métaphysique de l'a priori transcendantal. Il inaugure ainsi les travaux de réflexion qui seront entrepris sur la pensée kantienne à l'université de Marburg, où Cohen enseignera à partir de

1876, donnant naissance à l'école néo-kantienne du même nom.
L'œuvre de Cohen est donc essentiellement un commentaire critique d'Emmanuel Kant. Pour lui, la logique transcendantale est logique de l'origine et la sensation relève de l'a priori.
L'affinement de la méthode transcendantale kantienne opéré par Cohen a été reçu à la fois avec scepticisme et admiration. Il soutient que l'idéalisme éthique de Kant et la théologie juive sont fondamentalement identiques, mais aussi que les croyances religieuses personnelles ne sont pas du ressort de la philosophie.
L'œuvre de Cohen est peu traduite en français. Il a écrit, outre Kants Theorie der Erfahrung (seconde édition, 1885), Die Logik der reinen Erkenntnis (« Logique de la connaissance pure », 1902), System der Philosophie (« Système de la philosophie », 1902-1906), et Der Begriff der Religion im System der Philosophie (« le concept de religion dans le système philosophique », 1915).

Philippe Buchez

Philippe Buchez (1796-1865), philosophe cherchant à promouvoir un socialisme chrétien et homme politique français.
Après avoir été membre de la Charbonnerie (voir Carbonarisme), Philippe-Joseph Buchez devient un temps l'un des artisans des théories de Saint-Simon. En 1829, il se détache du mouvement et revient à la foi catholique inspirée des idées révolutionnaires de 1789.
Précurseur du socialisme chrétien, il participe dès sa parution à la rédaction d'un journal de tendance socialiste,

l'Atelier (1840). C'est au sein des colonnes de ce dernier qu'il soumet l'idée de créer des associations ouvrières de production disposant d'un capital commun inaliénable et perpétuel, ce qui supprimerait le profit patronal et donc le patronat lui-même.
Philippe-Joseph Buchez est élu à l'Assemblée constituante après la révolution de 1848. Momentanément président de l'assemblée, il participe à la rédaction de la constitution de la IIe République. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages philosophiques comme l'Introduction à la science de l'histoire (1833), l'Histoire parlementaire de la Révolution française (1834-1838) et l'Essai d'un traité complet de philosophie du point de vue du catholicisme et du progrès (1838-1840).

Franz Brentano

Franz Brentano (1838-1917), philosophe et psychologue allemand, à l'origine de la psychologie comme science descriptive.
Neveu du poète Clemens Brentano, Franz Brentano naît à Marienberg. Après des études de philosophie, il est ordonné prêtre, en 1864. Enseignant à l'université de Würzburg et à Vienne entre 1866 et 1873, il renonce à la prêtrise et se marie.
En 1874, Brentano rédige son œuvre la plus célèbre, la Psychologie du point de vue empirique. Il devient alors Privatdozent à Vienne. Parmi ses auditeurs et élèves, il comptera Husserl, Meinong, Ehrenfels et Stumpf.
Le but de Brentano est de fonder une philosophie scientifique qui reprendrait la méthodologie expérimentale utilisée par les sciences : selon lui, la « vraie méthode de la

philosophie ne diffère pas de celle de la science de la nature ». Il décide d'envisager la psychologie d'un point de vue descriptif, qui permettrait d'appréhender les faits de conscience par l'examen direct des phénomènes psychiques, de façon à obtenir, « d'un seul coup et sans induction », une connaissance apriorique.
« Science de l'avenir », la psychologie devient la science des phénomènes psychiques.
La psychologie de Brentano est aussi une psychologie de l'acte : les phénomènes psychiques sont des actes mentaux plutôt que des contenus de la conscience. Par ailleurs, ces actes de conscience sont dirigés vers un objet ou un état : modernisant le concept scolastique d'intentio, Brentano propose, pour définir cette relation, la notion de « rapport intentionnel » : c'est l'intentionnalité de l'acte psychique qui détermine le contenu de conscience. Cette notion aura une influence directe sur Husserl et la phénoménologie.
Brentano est aussi l'auteur de Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis (1889), de Die vier Phasen der Philosophie und ihre augenblicken Stand (1895), de Aristoteles und seine Weltanschauung (1911) et de Von der Klassifikation der psychischen Phänomenen (1911).
Voir aussi Connaissance, théorie de la.

Teófilo Braga

Teófilo Braga (1843-1924), écrivain, philosophe et homme politique portugais, président du gouvernement provisoire de 1910-1911 et président de la République en 1915.
Originaire des Açores, Joaquim Teófilo Fernandes Braga obtient son doctorat en droit à l'université de Coimbra, puis

enseigne la littérature moderne à l'université de Lisbonne. Républicain convaincu, il devient président du gouvernement provisoire en 1910, puis président de la République cinq années plus tard. Outre son activité politique, Braga fait porter son travail sur trois domaines : la création et la réflexion littéraires, la philosophie, et la culture portugaise. Son œuvre philosophique contribue d'une manière décisive à l'introduction, puis à la diffusion au Portugal du positivisme, dont il prétend démontrer les principales thèses à partir des découvertes scientifiques modernes. Son travail dans le domaine de l'histoire de la culture portugaise, même s'il suscite en son temps une polémique, est assurément d'un intérêt plus grand. Son Histoire de la Littérature portugaise (1870-1873) servira ainsi de base à l'élaboration et à la reconstruction de l'histoire culturelle du Portugal, bien que Braga y néglige l'apport stylistique et philosophique des textes considérés.

Louis de Bonald

Louis de Bonald (1754-1840), philosophe et écrivain politique français contre-révolutionnaire.
Louis de Bonald fut l'un des principaux représentants de la pensée contre-révolutionnaire. Son œuvre se compose essentiellement de la Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société démontrée par le raisonnement et par l'histoire (1796). Ses autres ouvrages reprennent les éléments de cette théorie.
Louis de Bonald s'opposa à la théorie du contrat social de Jean-Jacques Rousseau. Les individus n'ont, d'après lui, aucune possibilité d'action sur les lois qui régissent nos

sociétés. Ils en sont encore moins les acteurs. Selon lui, l'autorité n'émane pas de la volonté populaire, car la société est antérieure à l'individu. Elle est un fait qui s'impose à lui. L'Homme serait donc un produit de la société.
Toutes les institutions religion, famille, gouvernement sont sur le même modèle. Dans chacune, nous sommes en face d'un pouvoir (Dieu, le roi, le père), des ministres (sacerdoce, noblesse, mère) et des sujets (fidèles, vassaux, enfants).
Fervent monarchiste et catholique, il critiqua la Déclaration des droits de l'homme avec véhémence, et prôna une déclaration des devoirs.
Bonald créa, en outre, une théorie métaphysique du langage, que nous pouvons résumer dans cette formule : « L'Homme pense sa parole avant de penser sa pensée ». La pensée est postérieure à la parole. L'Homme ne l'a pas inventée. Il ne pense pas sans le secours du langage ; il ne parle pas non plus sans la pensée. Le langage est alors la clé de toute organisation sociale. Peut-être Bonald est-il ainsi un lointain précurseur du structuralisme linguistique ?

Bruno Bauer

1 PRÉSENTATION
Bruno Bauer (1809-1882), philosophe, historien et exégète biblique allemand qui a influencé nombre de philosophes tels que Marx, Engels, Stirner et Nietzsche.

2 UN THÉOLOGIEN HÉGÉLIEN

D'abord théologien hégélien dans la droite ligne du maître, Bauer prône l'accord entre religion et philosophie. En 1835,

David Friedrich Strauss montre dans sa Vie de Jésus (1835-1836) que la méthode historique hégélienne permet d'invalider la vérité historique des Évangiles. À sa suite, et après l'avoir critiqué, Bauer s'attache, entreprenant une lecture historique des Écritures, à montrer que l'Ancien et le Nouveau Testament présentent deux aspects et deux moments différents de la révélation divine. En 1839, il se lance dans une Critique de l'histoire évangélique des synoptiques qui ne sera publiée qu'en 1842.

3 LE TOURNANT

En 1840 paraît la Critique de l'histoire évangélique de saint Jean, ainsi qu'un pamphlet anonyme, dont la rédaction est soutenue par Marx, la Trompette du Jugement dernier, sur Hegel, les athées et antéchrists. Il y montre que Hegel, en ne faisant de Dieu qu'une simple et pure idée, ramène le christianisme à un panthéisme, et par là même révèle une forme d'athéisme.
Bauer poursuit en se livrant à une critique du christianisme dans ses fondements judaïques, considérés comme mystificateurs. Cette démarche aboutira à la Question juive de 1843, teintée d'un certain antisémitisme. Bauer reproche en effet aux juifs de rester confinés entre eux dans leur ghetto, plutôt que d'essayer de participer à la vie publique : or le juif (comme le chrétien) doit rejeter foi et appartenance religieuse communautaire pour se fondre activement dans le peuple ou la nation. Bauer s'opposera toutefois à Marx, en revendiquant l'individualité de l'homme-citoyen, et en rejetant fermement le concept de « masse »

déjà présent chez Hegel ; il évitera cependant de verser dans l'individualisme anarchique de son ami Stirner.

4 UN RÉVOLUTIONNAIRE LIBÉRAL

Après avoir été révoqué en 1840 du poste de maître de conférences dont il était titulaire depuis 1834 à Berlin, Bauer dirige plusieurs journaux ouvertement révolutionnaires (l'avènement de Frédéric-Guillaume IV de Prusse, en 1840, a entraîné l'interdiction de la presse libérale). Avec son frère Edgar, il participe à la constitution de groupuscules politiques hostiles au gouvernement. La critique théologique de Bauer servira de détonateur aux idées révolutionnaires des « jeunes hégéliens », qui couvent déjà chez Hegel.
Mais l'opposition de Marx à Bauer montre la fracture qui se fait jour entre les socialistes et les libéraux. Marx s'en tient pourtant dans sa Sainte Famille, à une critique respectueusement philosophique de Bauer. Il y dénonce, en particulier, son évolution conceptuelle et son « a priorisme ». Bauer prétend faire la critique de la philosophie critique idéaliste et du dogmatisme, sans se rendre compte qu'il aboutit à ce qu'il entend décrier. Il parle en effet de « critique absolue », accorde contre tout l'exclusivité à la seule pensée, et remplace la transcendance de la critique par l'immanence pure du moi.
Des idées philosophiques de Bauer, on retiendra son attachement au « soi », à la « conscience de soi » autoréférente, et à la saisie rationnelle possible du contenu de l'esprit. Pour lui, le réel, l'objectivité et l'extériorité sont en fait des idéaux, subjectifs et intérieurs. Il soutient

également l'idée que la religion chrétienne est devenue religion d'État en raison de son interprétation par la culture gréco-latine, qui l'a ainsi totalement transformée.
Suite aux critiques justifiées de Marx, mais aussi de Stirner, quant aux contradictions de sa philosophie, Bauer ne se consacrera plus qu'à des travaux historiques jusqu'à la fin de sa vie.

PHILOSOPHE XXè SIECLE et +

Ludwig Wittgenstein

1 PRÉSENTATION
Ludwig Wittgenstein (1889-1951), philosophe britannique d'origine autrichienne, l'un des penseurs les plus influents du XXe siècle, particulièrement célèbre pour sa contribution au mouvement connu sous le nom de philosophie analytique et linguistique.

2 VIE

Né à Vienne, Wittgenstein fut élevé au sein d'une famille fortunée et cultivée. Après avoir fréquenté l'école à Linz et Berlin, il se rendit au Royaume-Uni pour faire des études d'ingénieur à l'université de Manchester. Porté par son intérêt pour les mathématiques pures, il alla au Trinity Collège de Cambridge pour suivre les cours de Bertrand Russell. C'est alors qu'il s'orienta vers la philosophie. Dès 1918, Wittgenstein avait achevé son Tractatus logico-

philosophicus (1921), lequel, pensait-il alors, apportait la « solution définitive » aux problèmes philosophiques. Aussi se détourna-t-il de la philosophie et exerça-t-il le métier d'instituteur dans un village autrichien durant sept ans. En 1929, il retourna à Cambridge pour reprendre ses recherches en philosophie et fut nommé à la faculté du Trinity College. Il commença bientôt à rejeter certaines conclusions du Tractatus et à développer la position exposée dans son œuvre posthume, les Investigations philosophiques (1953).
De caractère sensible, souvent en quête de solitude, Wittgenstein avait cependant une personnalité très ferme. Il prit sa retraite en 1947 et mourut à Cambridge.

3 ŒUVRE

On peut diviser la philosophie de Wittgenstein en deux phases distinctes : une première période représentée par le Tractatus, et une seconde représentée par les Investigations philosophiques. Durant pratiquement toute sa vie, Wittgenstein ne cessa cependant jamais de concevoir la philosophie comme une analyse linguistique ou conceptuelle. Dans le Tractatus, il affirmait que « le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée » et dans les Investigations philosophiques, il maintenait que « la philosophie est un combat contre l'ensorcellement de notre entendement par le moyen de notre langue ».

3.1 Le Tractatus

Dans le Tractatus, Wittgenstein soutient que le langage est composé de propositions complexes que l'on peut analyser en propositions moins complexes jusqu'à ce qu'on arrive aux propositions simples ou élémentaires. De la même manière, le monde est composé de faits complexes qui peuvent être analysés en faits moins complexes jusqu'à ce qu'on arrive aux faits simples ou « atomiques ». Le monde est la totalité de ces faits. Selon la théorie du langage-image de Wittgenstein, il est dans la nature des propositions simples de donner un tableau logique des « faits atomiques » ou « états de fait ». Il soutenait que la nature du langage nécessite des propositions élémentaires et sa théorie de la signification exigeait qu'il y ait des « faits atomiques » représentés par les propositions élémentaires. Suivant cette analyse, seules les propositions qui représentent des faits, « les propositions de la science », sont pourvues de sens du point de vue cognitif. Les énoncés métaphysiques et éthiques ne sont pas des propositions douées de sens. Cette théorie eut des répercussions sur le positivisme logique et le cercle de Vienne fut considérablement influencé par cette conclusion.

3.2 Investigations philosophiques

Wittgenstein en vint cependant à penser que l'idée étroite du langage développée dans le Tractatus était erronée. Dans les Investigations philosophiques, il affirmait que si l'on examine de près la façon dont est utilisé le langage, on met au jour la variété des différents usages linguistiques. Les mots sont comme des outils, et, tout comme les outils, les expressions linguistiques remplissent, elles aussi, plusieurs

fonctions. Si certaines propositions sont employées pour représenter des faits, d'autres le sont pour commander, questionner, prier, remercier, maudire, etc. Cette reconnaissance de la flexibilité et de la variété du langage fut à l'origine de la conception wittgensteinienne des jeux de langage. En témoigne, selon lui, l'homme de science, par exemple, qui est impliqué dans un jeu de langage différent de celui du théologien. En outre, le sens d'une proposition doit être compris en termes de contexte, c'est-à-dire en termes de règles du jeu dont cette proposition fait partie. La clé de la résolution des énigmes philosophiques est la méthode thérapeutique consistant à examiner et à décrire le langage dans son usage.
Les autres ouvrages de Wittgenstein, tous posthumes, comprennent les Remarques sur les fondements des mathématiques (1956), le Cahier bleu et le Cahier brun (1958) et Carnets 1914-1916 (1961).

Alfred North Whitehead

Alfred North Whitehead (1861-1947), philosophe et mathématicien britannique, naturalisé américain.
Après avoir enseigné les mathématiques de 1885 à 1924 à Cambridge puis à Londres, il devient professeur de philosophie à l’université Harvard de 1924 à 1936, université dont il sera nommé professeur émérite en 1937.
Whitehead a apporté une contribution durable aux recherches logiques et mathématiques. Son travail sur les fondements des mathématiques et l’épistémologie (voir Connaissance, théorie de la) a permis un développement remarquable de la logique symbolique. C’est en collaboration

avec son élève à Cambridge, le mathématicien et philosophe britannique Bertrand Russell, qu'il rédige les trois volumes de Principia Mathematica (1910-1913), une des plus importantes œuvres de logique et de mathématiques à ce jour.
À contre-courant des concepts du matérialisme scientifique, Whitehead formule dès 1905 sa « méthode d'abstraction extensive » (On Mathematical Concepts of Material World), par laquelle il s'efforce de définir les abstractions géométriques (par exemple, le point) comme des notions limites que l'on obtient à partir de données concrètes telles que celles de l'espace (soit en termes de leurs propriétés). En examinant des concepts qui, bien qu'acceptables pour le scientifique pur comme hypothèses inexpliquées, doivent être expliqués et vérifiés par sa méthode d'analyse philosophique, Whitehead se révèle comme le philosophe de l'expérience. Il privilégie deux types d'entités : l'événement, qui rend compte de la nature changeante, en devenir, de notre expérience, et les objets, qui sont les propriétés récurrentes de celui-ci. Cette analyse sera développée dans deux ouvrages : An Enquiry Concerning the Principles of Natural Knowledge (1919) et The Concept of Nature (1920). Dépassant la perspective purement épistémologique de ces deux ouvrages, Whitehead élabore un nouveau schème conceptuel dans Process and Reality (1929). Il propose ici une perspective ontologique (voir Métaphysique), en développant une distinction en termes d'objets éternels et d'entités réelles qui, sans la recouvrir, reprend celle entre objets et événements.
Dans son œuvre tardive, Whitehead se tourne vers la métaphysique et la philosophie de la religion. De cette

période datent Religion in the Making (1926), The Function of Reason (1929), Adventures of Ideas (1933). Avec The Aims of Education and other Essays (1929), son apport n'est pas négligeable en philosophie de l'éducation.

Simone Weil

1 PRÉSENTATION
Simone Weil (1909-1943), philosophe française.
Auteur d'une œuvre marquée par l'exigence spirituelle, le sens de la justice et la question sociale, Simone Weil n'a publié de son vivant que des articles, qui furent repris dans ses ouvrages posthumes.

2 ENGAGEMENT SOCIAL

Élève d'Alain, dont la doctrine d'inspiration kantienne l'influence dans sa première philosophie, Simone Weil intègre l'École normale supérieure en 1928 et est agrégée de philosophie en 1931.
Dès la rédaction de sa thèse intitulée Science et perception dans Descartes (1930), elle développe une pensée originale tournée vers la quête du bien et du détachement vis-à-vis des choses. Déjà, elle manifeste un intérêt majeur pour la compréhension des maux de la société humaine. Mettant en parallèle l'ignorance naturelle décrite par Rousseau et celle des travailleurs dans les sociétés industrialisées, elle pose le principe que « l'Homme commence non par l'ignorance, mais par l'erreur ». Chacune de ses recherches épistémologiques, rassemblées dans l'ouvrage Sur la science (1966), est animée par la volonté de servir l'Homme.

La période qui s'étale de 1934 à 1940 est celle des expériences décisives et de l'engagement politique. En 1934, elle quitte l'enseignement et s'engage comme ouvrière d'usine, d'abord chez Alsthom puis chez Renault. Elle tient alors son Journal d'usine et entreprend un examen systématique de la condition ouvrière et de l'aliénation qu'elle génère ; elle rédige de nombreux articles, rassemblés dans la Condition ouvrière (1951), les Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale (1955) et les Écrits historiques et politiques (1960). Dans ce dernier texte, elle s'attache à démontrer que la montée du nazisme est due à cette « maladie de l'âme moderne » qu'elle explique par la démission intellectuelle des élites bourgeoises.
En 1936, malgré une santé sans cesse déclinante, c'est aux côtés des républicains espagnols qu'elle ira militer.

3 ENGAGEMENT RELIGIEUX

Si l'engagement politique donne à Simone Weil ses premiers outils d'analyse de la société moderne, c'est vers la voie de la religion qu'elle se tourne peu à peu, tout en n'adhérant à aucune Église particulière.
Sa vie en usine et au contact de la misère et de l'inégalité lui font prendre conscience de ce que le malheur de l'Homme provient de l'absurdité de sa condition, et implique souffrance physique et déchéance. L'Homme est « déraciné » (l'Enracinement, 1949), dans un monde radicalement mauvais, mais, au cœur du réel, il y a l'ordre suprême, divin, qu'il faut approcher grâce à l'expérience mystique. Il s'agit donc d'établir une relation entre l'humain et le divin, rendue possible par l'attention, où le moi s'oublie au profit de la

réalité. Cette relation, c'est l'analogie, l'harmonie invisible qui unit Dieu et le monde, la beauté dont sont faites les choses de la Création (Attente de Dieu, 1950). L'expérience mystique de Simone Weil ne réside pas dans la quête du salut, elle consiste en une purification de l'âme, en une libération de la « pesanteur » de celle-ci, et passe nécessairement par la souffrance, qui est la loi humaine.
Ce sacrifice à la souffrance est ce qui fait de la philosophie de Simone Weil une mystique de l'abandon, du renoncement : néantisation du moi, de manière à s'élever dans l'impersonnel.
Exilée à Londres au commencement de la Seconde Guerre mondiale, affaiblie, Simone Weil se laisse mourir en 1943, s'infligeant les mêmes privations que les habitants de la France occupée.

Jean Wahl

Jean Wahl (1888-1974), philosophe français, influencé par l'existentialisme et introducteur de la pensée de Kierkeggard en France.
Agrégé de philosophie en 1910, il soutient en 1920 sa thèse sur les philosophes pluralistes d'Angleterre et d'Amérique, et est ainsi l'un des premiers à insister auprès du public français sur l'importance de la pensée anglo-saxonne.
Professeur à la Sorbonne, puis aux États-Unis de 1941 à 1945, il revient enseigner en France après la guerre. La carrière d'enseignant de Wahl est aussi marquée par une activité extra-universitaire : en 1946, il fonde le Collège philosophique, où il permet aux penseurs non universitaires de venir s'exprimer. Il sera par ailleurs directeur de la Revue de Métaphysique et de Morale à partir de 1950.

Spécialiste de Platon (Étude sur le Parménide de Platon), Wahl se révèle anti-hégélien (le Malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel, 1930), et amorce son virage vers l’existentialisme et les philosophes de l’existence (Sur le concret, 1932). Reprenant le concept kierkegaardien d’angoisse, il s’interroge sur la question du tragique, condition de l’ascension de l’esprit. Wahl prône une métaphysique de « l’extrême subjectivité », une philosophie du cœur face à la métaphysique de l’être (Aristote ou saint Thomas d’Aquin) ou de la totalité (Hegel), et ne cherche pas à systématiser.
L’œuvre de Jean Wahl peut paraître impressionniste. Elle oppose une « vision poétique du réel » à une « vision scientifique » : la science capte selon lui les « relations des choses », mais l’art et la poésie, « leur substance profonde ».

Michel Villey

Michel Villey (1914-1988), philosophe français du droit.
Né à Caen, Michel Villey suit d'abord une formation d'historien du droit. Après une thèse sur les croisades, ses premiers ouvrages portent sur le droit romain. À partir de 1949, nommé à Strasbourg, Villey oriente ses travaux vers l'histoire de la philosophie du droit. Après avoir tenté de démontrer l’influence de la philosophie juridique d'Aristote dans le droit romain, il s'interroge sur les origines de la notion de droit subjectif et, plus généralement, sur la fracture qui sépare à ses yeux la conception antique du droit et sa conception moderne.

L'œuvre qui émerge de cette interrogation est monumentale. Sa première synthèse d'envergure, la Formation de la pensée juridique moderne (1968), se présente comme une histoire de la philosophie du droit, depuis les origines jusqu'à la modernité incarnée par Hobbes. Villey tente d'y démontrer l'opposition irréductible entre la philosophie classique du droit naturel, fondée sur l'idée qu'il existerait un ordre du droit inscrit dans la nature des choses et accessible par la recherche, et la philosophie moderne du droit, tout entière focalisée sur l'individu et sur ses droits subjectifs. La démonstration est subordonnée à une fin polémique, qui porte l'auteur à interpréter de façon très personnelle — et parfois discutable — certains auteurs ou certains courants. C'est que Villey, proche par la pensée d'Aristote et surtout de Thomas d'Aquin, entend démontrer que la pensée juridique moderne ne mène en réalité à rien. Détachée de la réalité des choses, excessivement individualiste, la modernité juridique n'aboutirait qu'à susciter des conflits entre les hommes sans donner les moyens de les résoudre.
Il n'est pas étonnant, dès lors, que les nombreuses études historiques et philosophiques de Villey l'aient porté tantôt à se rapprocher d'auteurs tels que Perelman, dont la réhabilitation de la rhétorique ne pouvait que séduire le fidèle d'Aristote, tantôt à vilipender les positivistes contemporains et les défenseurs des droits de l'homme (cf. son ouvrage le Droit et les Droits de l'Homme, 1983). La pensée de Villey est donc homogène, fondée sur une anthropologie et une théologie pessimistes, ainsi que le révèlent les superbes Carnets posthumes (1995). Elle présente l'intérêt de dévider sur la longueur d'une vie le fil

d'une intuition philosophique forte en la renouvelant à l'épreuve d'un apprentissage constant.
Professeur émérite à l'université Paris II et docteur honoris causa de l'université de Genève, Michel Villey est l'une des plus importantes figures de la philosophie du droit de la seconde moitié du XXe siècle.

Paul Johannes Tillich

Paul Johannes Tillich (1886-1965), philosophe et théologien américain d'origine allemande.
Né à Starzeddel (Prusse), Tillich est le fils d'un pasteur luthérien. Après avoir étudié la théologie aux universités de Berlin, Tübingen et Halle, il est ordonné pasteur de l'Église évangélique luthérienne en 1912, et sert comme aumônier dans l'armée allemande durant la Première Guerre mondiale.
De 1919 à 1933, il enseigne les sciences de la religion dans les universités de Marbourg, Dresde, Francfort, mais la publication en 1933 de son livre Sozialistische Entscheidung, qui constitue une des premières critiques du national-socialisme, lui vaut son exclusion de l'enseignement et son exil vers les États-Unis. Il sera professeur à l'Union Seminary de New York, puis à Harvard et, en 1962, à la Divinity School de l'université de Chicago.
Les trois volumes de la Théologie systématique (1951-1966) constituent l'œuvre théologique de Tillich : il y recommande préalablement la révision formelle des dogmes chrétiens et l'abandon de symboles devenus désuets. Dans le Courage d'être (1952), il s'interroge sur l'aliénation de l'individu dans la société, et affirme que l'existence s'enracine en Dieu, qui est au fondement de tout être. Cherchant à renouer le

dialogue entre la foi et la culture, Tillich affirme que la théologie chrétienne, malgré sa particularité, porte en elle le sens universel et qu'elle est en mesure d'intégrer l'attitude critique et les concepts scientifiques de la pensée contemporaine sans ébranler la notion de révélation (Theology of Culture, 1959).

Pierre Teilhard De Chardin

1 PRÉSENTATION

Pierre Teilhard De Chardin (1881-1955), prêtre jésuite français, géologue, paléontologue, philosophe et théologien, connu pour son interprétation évolutionniste de l'humanité et de l'univers qu'il pense compatible avec la foi chrétienne.

2 SA VIE

Teilhard de Chardin naquit au château de Sarcenat près de Clermont-Ferrand, dans une famille catholique de la petite noblesse terrienne, le 1er mai 1881. Dès son enfance, il prit goût aux sciences naturelles. Élevé dans des collèges jésuites, il entra au scolasticat jésuite de Jersey en 1899. Il s'intéressa très tôt à la géologie. Il poursuivit ses études à la Sorbonne, interrompues par la Première Guerre mondiale qu'il fit comme infirmier au front. Il soutint sa thèse de paléontologie sous la direction de Marcellin Boulle, le spécialiste de l'homme de Neandertal, en 1922. Dans sa thèse intitulée Les mammifères de l'éocène inférieur en France, il affirmait déjà l'accord possible entre la science et la foi. Il obtint une chaire de géologie à l'Institut catholique de Paris et entama une série de nombreuses

missions scientifiques en Extrême-Orient. En 1929, il participa aux fouilles de Zhoukoudian près de Pékin, découvrant l'environnement culturel qui qualifiait d'Homo faber le sinanthrope, connu sous le nom d'homme de Pékin. Il fut choisi pour participer à la fameuse Croisière jaune Haardt-Citroën (1931-1932). Il fit ensuite des expéditions en Inde (1935-1936), en Birmanie et à Java (1937-1938). À partir de son installation à New York en 1951, il participa aux fouilles de gisements d'australopithèques en Afrique australe. Il émit alors l'hypothèse d'une origine africaine de l'Homme (Homo sapiens). Il mourut à New York le 10 avril 1955.

3 SA PENSÉE

L'étude des développements de l'homme préhistorique conduit Teilhard à une conception globale de la place de l'Homme dans l'univers. La clé de sa pensée repose sur un évolutionnisme optimiste qui s'efforce de concilier science et foi catholique. Les traits majeurs de cette évolution teilhardienne sont la convergence et l'unification. L'humanité rassemblée aspire efficacement à son unification réelle, accomplissant ainsi les promesses de solidarité et de surconscience contenue dans la genèse du monde. La pensée de Teilhard s'enracine dans une intuition de l'unité foncière du temps. Affolante et désespérante, la pluralité des choses et des êtres ne peut pas, selon Teilhard, être la vérité ultime du monde. Il est donc nécessaire qu'il y ait un projet, un dessein, un sens qui résolve l'énigme du monde. L'évolution qui a abouti à l'Homme va quelque part ; elle ne

saurait être le résultat d'un processus hasardeux et aveugle.
Son ouvrage principal, le Phénomène humain (1955), est une tentative pour mettre en forme une vision évolutionniste complète qui réponde aux problèmes scientifiques et religieux. Il interprète l'évolution comme un processus ayant un objectif dans lequel la matière-énergie de l'univers a continuellement changé vers une complexité croissante. Avec l'émergence de l'humanité, l'évolution entre dans une nouvelle dimension. L'Homme, comme une flèche, désigne le sens de l'univers. Teilhard apparut comme un homme de foi et la méditation christologique eut sa place dans toute sa pensée. Pour Teilhard, il n'y a rien de profane pour qui sait voir ; tout est « milieu divin » ; tout peut être transformé, l'histoire étant le devenir de Dieu. L'évolution est croissance même du corps du Christ qui fait la consistance de l'humanité. Les étapes de l'évolution : cosmogenèse (naissance et développement de l'univers), biogenèse (de la vie) et noogenèse (de l'esprit) telles qu'il les décrit le conduisirent à voir une spiritualisation progressive de la matière dont l'Homme est la clé et Dieu le point initial et final, l'alpha et l'oméga, comme il est dit dans le livre de l'Apocalypse (XXII, 13).
L'œuvre de Teilhard provoqua d'une part le reproche de l'Église catholique pour laquelle la dimension cosmique qu'il donnait au Christ tendait vers le panthéisme, et d'autre part, la critique de savants tel Jacques Monod qui l'accusa de faire de la « méta-science » en ajoutant un élément spirituel à la mécanique du monde. L'Église lui reprocha par ailleurs d'évincer le mal et le péché en développant une théorie du progrès continu qu'elle estimait trop optimiste.

Teilhard ne fut pas autorisé à publier ses écrits autres que ses travaux scientifiques de son vivant. Lorsqu'ils purent paraître après sa mort, le Saint-Office lança un appel (1962) de mise en garde à leur sujet. Le Phénomène humain parut en 1955 et le Milieu divin, essai de vie intérieure parut en 1957.

Charles Taylor (Canada)

1 PRÉSENTATION
Charles Taylor (Canada) (1931-), philosophe canadien. Immergé dans les problèmes multiculturalistes de son pays, Taylor a longtemps essayé de mettre en pratique ses idées au travers d'une activité engagée. Sa réflexion philosophique morale et politique traite des problèmes d'identité et d'intégration ethnique et culturelle au sein d'un espace libéral pluraliste. Il y a, pour lui, une diversité des biens dans laquelle « il faut rendre justice à la différence et à l'unité ». L'efficience pratique prend donc une importance réelle.

2.LES SOURCES DE L'IDENTITÉ MODERNE

L'idéal moral est lié à l'histoire et aux évolutions culturelles. Il s'accomplit dans la recherche d'une « authenticité » (histoire, traditions, culture) dont les sources sont celles du sentiment moderne d'identité personnelle où « chacun de nous est sa propre mesure ». Il y a deux types de revendications humaines qu'il s'agit de concilier : l'une est celle de l'appartenance à la communauté humaine dans son ensemble, et l'autre exige que l'on reconnaisse la différence, l'individualité, la dignité de la personne au sein de la communauté.

Les sources du moi ne peuvent être situées dans le moi lui-même : on ne peut devenir un « moi » sans référence à ce qui nous entoure. Il ne peut y avoir d'« identité » en dehors de tout cadre extérieur à soi et de toutes dimensions communicationnelles.

3 UNE MORALE RÉALISTE

Taylor plaide pour une morale réaliste, qui prendrait en compte l'histoire et la psychologie, et qui permettrait d'articuler les exigences morales avec les possibilités de les réaliser effectivement. Prendre en compte la nature humaine permettrait d'éviter les utopies les plus désastreuses. Aussi Taylor entend fonder sa réflexion sur une « anthropologie philosophique » qui créerait une nouvelle ontologie, afin d'échapper à la prééminence actuelle de l'épistémologie. En particulier, il lui paraît intéressant d'étudier le rapport chair-langage-société : « retrouver le corps vécu, redécouvrir la chair, c'est recouvrer la société » !

4 BIENS ET SOCIÉTÉ

Les biens constituent des normes pour le désir. Taylor donne la priorité au Bien sur le juste (à l'inverse de Rawls) et s'élève contre l'emprise des droits et de la justice procédurale dans le libéralisme contemporain, bien qu'il place au-dessus de tout, la justice, la bienveillance et les droits de l'individu. Les définitions des biens données par Taylor sont fondamentales : on se réferera à ses écrits pour

l'explicitation de ce qu'il entend par « biens de vie », « biens constitutifs », « biens convergents » et « biens communs ».
Refusant la distinction entre les faits et les valeurs, il considère que notre rapport au monde consiste à interpréter sans cesse notre orientation vers le Bien.
Plutôt que de théoriser gratuitement, Taylor nous touche dans la mesure où il est en prise directe avec les problèmes vivants de la société occidentale contemporaine.
Les ouvrages principaux de Charles Taylor sont les Sources du moi (1998), la Liberté des modernes (1997) et Malaise de la modernité (1994).

Peter Frederick Strawson

1 PRÉSENTATION
Peter Frederick Strawson (1919-2006), philosophe britannique.
Né à Londres, Peter Strawson étudie la littérature et la philosophie à l'université d'Oxford. Après de nombreuses années d'enseignement (il devient maître-assistant en 1946), il est élu en 1968 à la Waynflete Chair of Metaphysical Philosophy, chaire qu'il conserve jusqu'en 1987.

2 RICHESSE DU LANGAGE ORDINAIRE

Dans son premier ouvrage, Introduction à la théorie logique (Introduction To Logical Theory, 1952), Peter Strawson analyse la relation entre la logique formelle et les aspects logiques du langage ordinaire (voir philosophie analytique et linguistique) au regard de la théorie russellienne de la description. Pour Bertrand Russell, un énoncé est soit vrai,

soit faux, soit dénué de sens. Peter Strawson met alors en lumière l'inadéquation de la logique formelle face à la complexité du langage ordinaire (« la langue ordinaire n'a pas de logique exacte »), montrant par exemple la difficulté d'une proposition telle que « le roi de France est sage » (On Referring, 1950) en affirmant que l'analyse de celle-ci nécessite l'emploi d'une conception nouvelle de la signification : il faut distinguer entre la valeur de vérité d'un énoncé assertant et la signification d'une expression dont on ne se soucie pas de savoir si elle dénote ou non quelque chose d'existant.

3 MÉTAPHYSIQUE DESCRIPTIVE

Dans les Individus (Individuals, 1959), Peter Strawson énonce les fondements de sa « métaphysique descriptive », par laquelle il entend décrire la manière dont les individus appréhendent le monde, soit nos manières ordinaires de dire et de réfléchir aux conditions de possibilité de fonctionnement de ce langage ordinaire. Il aboutit à la conclusion que les catégories « corps matériel » (particuliers de base de notre schème d'appréhension du monde) et « personne » occupent une place prépondérante dans la structure conceptuelle du monde.

Leo Strauss

Leo Strauss (1899-1973), philosophe et historien allemand. Né à Kirchain dans une famille juive orthodoxe, Leo Strauss étudie à l'université de Fribourg, où il suit les cours d'Edmund Husserl et de son assistant Martin Heidegger. Il

séjourne ensuite à Berlin, avant de quitter l'Allemagne pour la France, en 1932, puis les États-Unis, où il enseigne notamment aux universités d'Annapolis (Maryland) et de Chicago (Illinois).
Les travaux de Leo Strauss portent sur la philosophie grecque, sur Baruch Spinoza et sur Maïmonide. Toutefois, son œuvre concerne surtout les faits et les valeurs politiques. Il se penche ainsi sur l'origine du droit naturel (au travers des œuvres de Platon, Thucydide et Thomas Hobbes) et sur la crise du droit moderne (dans Droit naturel et Histoire, 1963). Il analyse l'histoire de la pensée politique grecque à travers les œuvres de Platon, d'Aristote et de Thucydide (la Cité et l'Homme, 1964). La réflexion de Leo Strauss importe également par ses idées sur l'histoire de la naissance de la modernité (Essais politiques, 1975). Il estime que trois philosophes ont opéré une coupure entre la pensée antique et la pensée moderne : d'abord Machiavel, dans la lignée duquel il situe Thomas Hobbes, par sa réduction du problème moral à un problème technique ; puis Jean-Jacques Rousseau, qui oppose nature et histoire ; et enfin Friedrich Nietzsche, par la volonté de puissance et le renversement des valeurs qu'il préconise pour l'arrivée du « surhomme » ; il voit dans ce dernier la naissance théorique du fascisme.

Rudolf Steiner

Rudolf Steiner (1861-1925), philosophe et savant autrichien, père du mouvement spirituel appelé « anthroposophie ».
Né à Kraljevic (auj. en Croatie), Steiner étudie les sciences naturelles à l'université de Vienne et commence peu après ses études à élaborer sa doctrine philosophique, «

l'anthroposophie », distincte de la théosophie en ce qu'elle est centrée sur l'être humain et non pas sur Dieu, et dans laquelle il soutient que le monde spirituel est accessible à toute forme d'intellect. Le terme « anthroposophie » désigne « une connaissance émanant du moi supérieur ». Steiner considère que les capacités spirituelles innées de l'individu ont depuis longtemps été occultées au profit du matérialisme ; il affirme cependant que cet esprit matérialiste peut être dépassé grâce à la méditation et à la concentration.
En 1912, Steiner fonde la Société anthroposophique afin d'assurer la diffusion de ses idées. En 1913, il crée le « Goetheanum », une « école de science spirituelle » à Dornach (Suisse), destinée à mettre en pratique ses méthodes d'éducation. Ses enseignements sont aussi à la base du mouvement de l'École Waldorf, toujours vivace en Europe et aux États-Unis. Steiner est l'auteur de nombreux ouvrages, dont la Philosophie de la liberté (1894).

George Steiner

1 PRÉSENTATION
George Steiner (1929-), homme de lettres et philosophe américain qui poursuit une réflexion sur les rapports entre culture et barbarie.

2.UNE PRESTIGIEUSE CARRIÈRE UNIVERSITAIRE

Né à Paris, George Steiner vit l'essentiel de son enfance à Vienne auprès d'un père juriste d'origine austro-tchèque et d'une mère autrichienne parlant aussi bien l'allemand que

l'anglais et le français, une triple influence qui favorise son intérêt précoce pour les œuvres littéraires qui ont marqué ces trois cultures.
Peu avant la Seconde Guerre mondiale, George Steiner quitte l'Europe avec les siens sous la menace imminente du nazisme. Il poursuit ses études à Harvard aux États-Unis et à Oxford en Angleterre. Après une formation en sciences physiques et mathématiques, il s'oriente vers la littérature qui devient son domaine de prédilection (plus spécifiquement la littérature comparée), discipline qu'il va enseigner à l'université de Genève en Suisse puis à celle de Cambridge en Angleterre.

3.L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DES IDÉES

Parallèlement à sa carrière universitaire, George Steiner écrit de nombreux articles comme critique littéraire au New Yorker dans les années 1960 et publie ses premiers livres en anglais : Death of Tragedy (1961, la Mort de la tragédie), Language and Silence (1967, Langage et Silence) et After Babel (1975, Après Babel : une poétique du dire et de la traduction), dans lesquels il interroge les chefs-d'œuvre qui ont marqué l'imaginaire occidental, d'Eschyle à Homère et de Goethe à Schiller en passant par Tolstoï et Dostoïevski. Dans les Antigones (1984), ouvrage qui lui vaut une renommée internationale, l'écrivain étudie les multiples versions du mythe depuis Sophocle.

4 LANGAGE, CULTURE ET BARBARIE

Pour George Steiner, dont la pensée prend appui aussi bien sur la tradition biblique que sur la pensée grecque, le langage, loin de se réduire à une « fonction » symbolique, témoigne de la vocation de l'homme à assumer le sens originel de sa destinée. « Du chant de Gilgamesh fait de révolte et de tristesse devant la mort de son compagnon, de l'énigmatique parole d'Anaximandre sur le secret de l'équité dans le cosmos et la vie de l'homme qui respecte les lois, jusqu'à l'époque contemporaine, ou presque (et c'est ce presque que je cherche à situer et à définir) la relation entre le monde et le mot, entre intérieur et extérieur a fait l'objet d'une confiance », écrit George Steiner dans Réelles présences (1989), ouvrage où il critique la vision « déconstructionniste » du langage, chère à Jacques Derrida. C'est cette confiance entre les mots et le monde qui, affirme-t-il, a été rompue par la montée en puissance, à la fin du XIXe siècle, d'une « culture » de masse qui a facilité le mensonge totalitaire et l’usage détourné du verbe par des idéologies nihilistes. Le nazisme hante ainsi l'auteur en tant que juif, mais également en tant que philosophe, qui y voit l’expression du détournement toujours possible de la culture par la barbarie. « Buchenwald est situé à quelques kilomètres du jardin de Goethe », explique George Steiner qui ne cesse, livre après livre, d'interroger « les congruités intimes entre l'humain et l'inhumain ».

5.« L’APRÈS-CULTURE » OU LES LIMITES DE LA CULTURE CONTEMPORAINE

Délibérément élitiste — « je ne me fais guère d'illusion, si on met aux voix le Bingo et Eschyle, c'est le Bingo qui

l'emporte » —, George Steiner a une vision sombre de notre époque qu'il caractérise comme étant celle de « l'après-culture », en partie parce que les grandes œuvres de la tradition occidentale ne sont plus lues, mais aussi du fait de l'indifférence vis-à-vis de la vérité, indifférence qui lui semble être une des caractéristiques d'un temps soumis au règne de l'utilitaire. « Nous rentrons dans une culture planétaire et une hiérarchie de valeurs de plus en plus dominée par les sciences et leur application technologique », affirme George Steiner, qui fidèle à l'esprit du messianisme juif, ne condamne pas pour autant l'avenir : « Jusque dans les pires heures, je suis incapable de renoncer à l'idée que l'amour et l'invention du temps futur sont les deux prodiges qui font la valeur de l'existence mortelle », écrit le philosophe en conclusion de Errata (1997), ouvrage dans lequel il retrace son parcours intellectuel. Cette espérance est indissociable d'une certaine idée du langage comme expression privilégiée de la transcendance dont dépend la pérennité de notre civilisation sur laquelle il entend poser un regard neuf (Dans le château de Barbe-Bleue : notes pour une redéfinition de la culture, 1986 pour la première traduction française).

Edith Stein

Edith Stein (1891-1942), philosophe allemande.
Née à Breslau, onzième enfant d'une famille de commerçants juifs, Edith Stein étudie la philosophie avec Husserl, dont elle devient l'assistante de 1916 à 1918. En 1917, elle soutient sa thèse de doctorat sur le Problème de l'empathie (Zum Problem der Einfühlug). Cinq ans plus tard, Edith Stein

se convertit au catholicisme et, de 1922 à 1932, elle exerce une activité de conférencière dans divers établissements, jusqu'à son entrée au Carmel en 1933, après avoir été frappée d'interdiction d'enseigner par les nazis. Elle meurt à Auschwitz en 1942. Edith Stein est canonisée en novembre 1998 par le pape Jean-Paul II, et le jour de sa mort est déclaré jour du souvenir de la Shoah pour les catholiques.
La philosophie d'Edith Stein est une phénoménologie essentialiste : elle tente d'associer la méthode phénoménologique husserlienne à la pensée thomiste (saint Thomas d'Aquin). Son œuvre maîtresse est sans conteste l'ontologie chrétienne Endliches und ewiges Sein (« Finitude et Éternité », 1950). Fortement empreinte des dogmes catholiques, sa pensée est fondée sur le postulat que l'Homme doit s'efforcer d'atteindre la sagesse en entamant une quête de la vérité axée sur la croyance religieuse. Edith Stein écrit à ce titre dans Endliches und ewiges Sein : « La finalité première de la philosophie en tant que quête de la sagesse est de tendre vers la sagesse divine elle-même, cette image pure dans laquelle s'inscrivent Dieu lui-même et tout ce qui a été créé. [...] L'on peut approcher au mieux ce but suprême lors de la vie terrestre en affectant de croire. Il existe cependant une étape supérieure, pour laquelle ce grand talent n'est pas requis, et c'est la croyance véritable et vivace. »

Oswald Spengler

OS Waldorf Spengler (1880-1936), idéologue allemand qui a tenté d'interpréter l'évolution et la succession des civilisations comme celles d'organismes biologiques.

Né à Blankenburg, il obtient en 1904 un doctorat en philosophie avec une thèse sur Héraclite. Hostile à la République de Weimar, il approuve l'idéologie national-socialiste en 1933, mais refuse à Hitler le titre de héros dont le peuple a besoin.
La pensée de Spengler est influencée par la méthode comparative d'étude historique mise au point par le philosophe italien Giambattista Vico. Dans son principal ouvrage, le Déclin de l'Occident (1918-1922), Spengler s'emploie à montrer que chaque civilisation possède une « âme » unique, c'est-à-dire un style d'art et de pensée, et que toutes les civilisations parcourent un cycle de vie, de la croissance au déclin, comparable au cycle biologique des organismes vivants.
Analysant l'histoire de l'Europe occidentale en reprenant la distinction nietzschéenne entre culture apollinienne et culture dionysienne (« faustienne », c'est-à-dire celle qui regarde vers l'avenir), Spengler estime que la civilisation européenne est parvenue au stade final de l'évolution de sa culture, et qu'elle est entrée dans une période d'expansion technologique et politique.
Avec l'Homme et la Technique (1931), Spengler continue son analyse de la civilisation technicienne, parlant, avant Heidegger, de la main et de l'outil, et pose la notion de « la pensée de la main », qu'il considère comme caractéristique de l'Homme. Mais Spengler prévoit aussi « la nausée des machines », et pour cette raison sera discrédité par les nazis qui ne verront que pessimisme dans cette interprétation.

Georg Simmel

Georg Simmel (1858-1918), philosophe et sociologue allemand, dont la « philosophie de la vie » se caractérise par des tendances mystiques. Né à Berlin dans une famille juive, Simmel occupa dans sa ville natale un poste d'assistant non salarié durant presque toute sa carrière, avant de devenir professeur à l'université de Strasbourg en 1914.
L'œuvre de Simmel est d'une ampleur considérable, couvrant la philosophie de l'histoire, la sociologie, l'éthique, l'art et la métaphysique. Appartenant au courant de pensée connu sous le nom de « philosophie critique de l'histoire », Simmel insistait sur la nécessité pour l'historien de saisir la dimension psychologique des époques étudiées et de révéler la multiplicité des mondes (ceux de la religion, de la philosophie, de l'art et de la science). La sociologie à son tour doit étudier les actions réciproques (en allemand Wechselwirkung) entre les hommes : « supériorité et subordination, concurrence, division du travail, formation des partis, représentation, solidarité interne doublée d'ostracisme envers l'extérieur » font partie des éléments invariants qui permettent une approche formelle de toute société. L'influence de Simmel tient non seulement à ses réflexions systématiques mais aussi à ses essais pénétrants sur des thèmes aussi variés que l'étranger, l'aventure, le secret et les sociétés secrètes, l'importance esthétique du visage, l'individu solitaire, la dyade et la triade. Ses conceptions éthiques étaient inspirées de Goethe et de Nietzsche : pour lui, la perfection de l'individu est une valeur objective, quelle que soit son importance pour les autres ou pour le bonheur personnel de l'individu. Sa conception de la mort a influencé Martin Heidegger. Le fait

que nous soyons appelés à mourir, mais à un moment qui nous demeure inconnu, marque notre vie entière. La mort est semblable au point qui donne forme à la phrase, tout en y mettant fin.
Au nombre de ses ouvrages figurent les Problèmes de la philosophie de l'histoire (1892), la Philosophie de l'argent (1900), Einleitung in die Moralwissenschaft (« Introduction à la science morale », 1892-1893), Soziologie : Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung (« Sociologie : Recherches sur les formes de la socialisation », 1908) et Lebensanschauung : Vier metaphysische Kapitel (« Vision de la vie : quatre chapitres métaphysiques », 1918).

Michel Serres

1 PRÉSENTATION
Michel Serres (1930-), philosophe français, auteur d'une œuvre multiforme recouvrant la philosophie, l'histoire des sciences et la littérature, et centrée autour de la question de la communication.

2.ÉLÉMENTS DE BIOGRAPHIE : ENTRE ENSEIGNEMENT ET MÉDIATISATION

Né à Agen, Michel Serres se destine initialement à l'École navale avant de se consacrer aux études de philosophie. Après avoir obtenu l'agrégation, il soutient une thèse de doctorat sur Leibniz (le Système de Leibniz et ses modèles mathématiques, 1968). Il enseigne à l'université de Clermont-Ferrand, puis à la Sorbonne où il est professeur

d'histoire des sciences au département d'histoire. À partir de 1976, il enseigne à l'université Stanford, aux États-Unis. Bien qu'il soit considéré comme une personnalité de l'univers culturel français, sa philosophie reste méconnue, ignorée par les philosophes et par l'Université. Michel Serres a été élu à l'Académie française en 1990.

3 ANALYSE DE L'ŒUVRE

3.1 L'influence de Leibniz

Leibniz reste la référence de ce penseur pluridisciplinaire rêvant de la possibilité d'une actuelle encyclopédie qui, plutôt qu'un bilan clos du savoir actuel, serait ouverte à toute interférence possible entre les sciences. Comme Leibniz, qui a su garder l'idéal de clarté cartésien sans craindre de penser « l'obscur comme tel », Michel Serres se propose de relier la raison avec ce qui ne relève pas d'elle, de réconcilier la pensée classique cartésienne et mathématique avec les techniques d'analyse symbolique issues du romantisme et de son attrait pour tout langage autre que rationnel. Sensible au « passage » entre les sciences exactes et les sciences humaines, Serres considère que l'épistémologie est pluraliste au sens où lui-même ne peut admettre qu'une science puisse superviser les autres : il propose un nouveau « nouvel esprit scientifique » dont toute hiérarchie serait exclue. Le thème leibnizien de l'invention est repris par Michel Serres : l'invention relève pour lui de la méthode mais surtout du hasard, car toute découverte est miraculeuse. L'inventeur est un messager du réel, un homme de communication.

Cinq des ouvrages de Michel Serres ont pour titre général Hermès (I-la Communication, 1968 ; II-l'Interférence, 1972 ; III-la Traduction, 1974 ; IV-la Distribution, 1977 et V-le Passage du Nord-Ouest, 1981), dieu « des chemins et des carrefours », messager du philosophe qui prône la paix par le savoir et refuse toute polémique au profit de la conciliation grâce à une communication réussie.

3.2 Une pensée humaniste et écologique

Outre des ouvrages philosophiques, comme les Origines de la géométrie (1993) ou les Cinq Sens (1985), Michel Serres a écrit plusieurs essais sur l'art et sur la littérature, parmi lesquels figurent Esthétiques sur Carpaccio (1975) et Jouvences sur Jules Verne (1974). Dans le Contrat naturel (1990), il se tourne vers une réflexion écologique et explore la possibilité qu'auraient les hommes de passer un contrat avec la nature. Attaché aux questions de la pédagogie (le Tiers instruit, 1991), il s'efforce en outre de promouvoir l'enseignement à distance par les autoroutes de l'information et a proposé un nouveau système de validation des connaissances.

John Searle

John Searle (1932-), philosophe américain.
Né à Denver (Colorado), John Rogers Searle étudie la philosophie à l'université d'Oxford. En 1959, il devient professeur de philosophie du langage à l'université de Californie, à Berkeley.

Searle aborde la linguistique principalement sous l'angle de la pragmatique, à la lumière de la théorie des actes de langage énoncée par J. L. Austin, qu'il a par ailleurs enrichie.
Alors que Saussure considère que l'énonciation échappe à la langue et n'existe que dans le champ de la parole, Searle prétend qu'elle est assujettie à des règles et à des conventions, dont il s'engage à établir la liste. De même, il met en cause la notion de signification, privilégiant celle de communication, qu'il partage avec Benveniste.
Ce changement est important, puisqu'il déplace le questionnement sur le langage au niveau de l'unité de la phrase, et non plus du mot.
L'apport essentiel de Searle est d'avoir centré la discussion sur la production de ces phrases, sur l'acte de langage, ou acte de discours. Dans les Actes de langage ; essai de philosophie du langage (Speech Acts, 1969), il s'intéresse donc au rapport entre l'énonciation et les actes afférents accomplis tant par le locuteur que l'allocutaire. Il établit en outre une distinction entre énoncés constatifs (L'aspirateur est vert) et énoncés performatifs, qui traduisent la réalisation d'une action (Je te fais ici chevalier). À ce titre, les énoncés performatifs, qu'il qualifie à l'instar d'Austin d'« actes illocutoires », permettent d'exprimer cinq types d'actes différents : expressifs, directifs, assertifs, commissifs et déclaratifs. Ces derniers ne sont rendus possibles que par l'institutionnalisation d'une convention, d'une règle constitutive. De même, ils fonctionnent à l'aide de marqueurs de force illocutoire, c'est-à-dire qui marquent l'intention du locuteur (l'Intentionnalité, Intentionality, 1983).

Parmi sa production, on retiendra également Sens et Expression ; études de théorie des actes de langage (Expression and Meaning, 1979) et la Redécouverte de l'esprit (The Rediscovery of Mind, 1992).

Carl Schmitt

Carl Schmitt (1888-1985), juriste et philosophe politique allemand, spécialiste en droit constitutionnel et en droit international.
Carl Schmitt est une personnalité très influente, mais aussi très controversée de l'entre-deux-guerres.
Pendant la République de Weimar, il enseigne dans diverses universités allemandes et mène une carrière d'essayiste, où il entreprend une critique du positivisme juridique et de la théorie pure du droit (ou normativisme) de Kelsen.
En 1933, devenu juriste officiel du national-socialisme, il jette les bases juridiques du régime hitlérien (loi des pleins pouvoirs, loi instituant le IIIe Reich, désignation du Führer comme chef suprême), mais est évincé par les tenants de l'extrémisme nazi au crépuscule du Reich.
Certains des concepts énoncés par Carl Schmitt, en ce qui concerne notamment la souveraineté de la dictature, l'État totalitaire, le parlementarisme, la constitution, la démocratie, attisent encore aujourd'hui de vives polémiques.
Ses principaux ouvrages sont : Die Diktatur (1921), Théologie politique (1922-1970), Théorie de la constitution (1928), la Notion de politique (1932), Der Nomos der Erde (1950).

Moritz Schlick

Moritz Schlick (1882-1936), philosophe allemand. Un des chefs de file du positivisme logique, fondateur du cercle de Vienne.
Au terme d'études en philosophie et en physique, notamment avec Max Planck, il enseigne dans les universités de Rostock et de Kiel, puis obtient la chaire de philosophie des sciences inductives à Vienne, où il meurt assassiné par un étudiant.
Influencé par Ernst Mach et Hermann von Helmholtz, Schlick tente de fonder une épistémologie plus rigoureuse que celle proposée par les néo-kantiens (Hermann Cohen, Ernst Cassirer) et la phénoménologie husserlienne (Espace et temps dans la physique contemporaine, 1917). Suivant les traces de Carnap et Wittgenstein, il propose, pour ce qui concerne l'essence de la connaissance, l'idée d'un réalisme empirique. Ainsi, dans Théorie générale de la connaissance (Allgemeine Erkenntnislehre, 1918), Schlick échafaude un système de pensée empirique qui place en opposition radicale la « connaissance » objective et l'« expérience », empreinte de subjectivité, tentant par là de réduire à néant certaines « erreurs » traditionnelles de la métaphysique (dont le concept d'a priori énoncé par Kant et la notion d'intuition défendue par Bergson, Brentano et Husserl).
Les autres œuvres de Schlick sont, entre autres, Questions d'éthique (Fragen der Ethik, 1930), Principes fondamentaux de la philosophie naturelle (Grunzüge der Naturphilosophie, publié à titre posthume en 1948) et Culture et nature (Kultur und Natur, publié à titre posthume en 1952).

Max Scheler

Max Scheler (1874-1928), philosophe allemand.
Si Max Scheler est le fondateur avec Husserl de l'École phénoménologique, sa curiosité ne s'est pas arrêtée là ; ses centres d'intérêt ont été multiples, tout comme ses convictions religieuses, aussi fluctuantes que son existence mouvementée : passant de l'épistémologie à l'éthique, il ne dédaignera pas non plus la psychologie, ni la sociologie. On le surnommera de ce fait le « Nietzsche catholique ».
Après des études de médecine, il étudie la philosophie et la sociologie à Berlin. Il rencontre Husserl en 1901, fréquente le cercle phénoménologique de l'époque, puis devient codirecteur de la revue Jahrbuch für Phänomenologische Forschung (« Bulletin pour la recherche phénoménologique »).
Dans Nature et Formes de la sympathie (1913), Scheler applique la méthode de description phénoménologique aux émotions collectives qui relient les êtres humains entre eux, en particulier l'amour et la haine. À ce livre succède le Formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs (2 volumes, 1913-1916), qui critique l'approche formelle de l'éthique de Kant et lui substitue une étude des valeurs particulières telles qu'elles se présentent directement à la conscience.
Après sa « reconversion » au catholicisme en 1920, Scheler écrit De l'éternel dans l'homme (1921). Mais son intérêt se porte aussi sur la sociologie, depuis l'Homme du ressentiment (1912), où il se livre à une critique de la culture bourgeoise. Il publie ainsi en 1926 une importante étude en sociologie de la connaissance, les Formes du savoir et la société (1926). À partir de 1925, il rejette le catholicisme et développe une

philosophie fondée sur la science, qui considère la connaissance abstraite et les valeurs religieuses comme une sublimation des pulsions fondamentales de l'Homme. C'est l'objet de son dernier ouvrage, la Situation de l'homme dans le monde (1928).

Jean-Paul Sartre

1 PRÉSENTATION
Jean-Paul Sartre (1905-1980), philosophe, dramaturge, romancier et journaliste politique français qui fut une personnalité majeure de la vie intellectuelle française de la seconde moitié du XXe siècle et la figure de proue de l'existentialisme.

2 PARCOURS

Jean-Paul Sartre naquit à Paris le 21 juin 1905. Il intégra l'École normale supérieure en 1924, passa l'agrégation de philosophie en 1929. Il eut pour condisciples Paul Nizan, Raymond Aron, Georges Canguilhem, Maurice Merleau-Ponty. C'est à cette époque qu'il fit la rencontre de Simone de Beauvoir. Il fut nommé professeur au lycée du Havre en 1929, puis séjourna à Berlin de 1933 à 1934, où il découvrit la pensée d'Edmund Husserl, qui aura une grande importance pour l'élaboration de sa propre pensée.
Sartre connut la célébrité en publiant un roman, la Nausée (1938), et un recueil de nouvelles, le Mur (1939), qui contient en particulier l'Enfance d'un chef. La Nausée est un roman philosophique où est présentée l'expérience de la contingence, c'est-à-dire le fait pour l'homme d'être, sans

justification, au même titre que les objets du monde. Cette expérience est vécue comme une nausée que subit Antoine Roquentin, le personnage principal.
Sartre fut mobilisé en 1939, fait prisonnier en 1940 et libéré en 1941. Il participa à la Résistance en fondant le réseau Socialisme et Liberté qui n'eut qu'une existence brève, et en étant membre du Comité national des Écrivains. La publication de l'Être et le Néant en 1943 et la représentation de deux de ses pièces, les Mouches en 1943 et Huis clos en 1944, firent de lui un des grands représentants de la philosophie de la liberté et des idées de la Résistance. Le philosophe français Vladimir Jankélévitch a cependant affirmé que, selon lui, l'insistance de Sartre sur l'idée de liberté venait en partie compenser son absence d'engagement politique véritable auprès de la Résistance durant l'occupation allemande en France.
À la fin de la guerre, Sartre abandonna l'enseignement et fonda les Temps Modernes en 1945 qui deviendra une revue importante de la gauche intellectuelle. Son contenu sera essentiellement politique.
Sartre fut la figure principale de l'existentialisme athée à partir des années cinquante. Il entretint des relations difficiles avec le Parti communiste. D'abord compagnon de route de 1952 à 1956, date de la répression de l'insurrection hongroise, il critiqua le marxisme dogmatique et tenta de proposer une version existentialiste du marxisme fondée sur la pratique individuelle dans Critique de la raison dialectique (1958-1960). Il continua à entretenir un dialogue avec les communistes pendant les années soixante, mais rompit avec eux après l'écrasement du Printemps de Prague. Sartre s'engagea dans le combat contre le colonialisme lors des

conflits d'Indochine, d'Algérie, du Viêt Nam et de la révolution cubaine. En mai 1968, il soutint les maoïstes et milita à leurs côtés.
Il a laissé un étonnant récit autobiographique dans lequel il relata son enfance et sa venue à l'écriture, les Mots (1964).

3 PHILOSOPHIE

Le travail philosophique de Sartre est marqué par l'école phénoménologique allemande qu'il découvrit à Berlin dans les années trente. La Transcendance de l'ego, publié en 1937, témoigne déjà de son intérêt pour cette approche, puisqu'il y critique la notion de sujet transcendantal telle qu'elle apparaît chez Kant et chez Husserl. Sartre considère qu'on peut faire l'économie d'un concept de « je » comme principe d'unification fondateur de la conscience d'objet. Cet intérêt pour la phénoménologie est aussi apparent dans ses œuvres consacrées à l'Imagination (1936) et à l'Imaginaire (1940). Le premier de ces textes était envisagé par Sartre comme une introduction au second, il se présente comme un examen critique des théories de l'image de Descartes, Spinoza, Leibniz, des théories psychologiques ayant un fondement empirique proposées par Taine, Ribot et enfin Bergson. Le second de ces textes présente une théorie de la conscience imageante (c'est-à-dire productrice d'images). L'imaginaire est une disposition de la conscience intentionnelle qui consiste à former des images en s'extrayant du réel, qui est l'objet de la perception. Sartre insiste sur la fonction irréalisante de la conscience imageante et l'oppose fermement à la conscience perceptive. En effet, l'objet de la première est absent, alors que celui de la seconde est

présent. Sartre soutient que ces deux types de conscience ne peuvent être mis en œuvre simultanément.
L'œuvre philosophique la plus célèbre de Sartre est certainement l'Être et le Néant qui est une réflexion sur les rapports entre la conscience et la liberté. Sartre élabora ses thèses à travers un dialogue et une réélaboration des pensées de Hegel, Husserl et Heidegger. Dans son surgissement premier, la conscience a à la fois conscience d'être et conscience qu'elle n'est pas ce dont elle a conscience. Cette étape est celle du cogito (voir Descartes, René) préréflexif. Sartre appelle l'en-soi ce qui est et que la conscience appréhende comme différent d'elle-même. L'en-soi est pure coïncidence avec lui-même. Ce qui caractérise, en revanche, la conscience, c'est l'être-pour-soi, à savoir la distance par rapport à soi-même. L'être propre de la réalité humaine, qui se présente sur le mode de l'attente, de l'angoisse et du regret, est remise en cause de son être en tant que réalité, c'est-à-dire négation de l'en-soi. Dans cette négation, le pour-soi se saisit comme liberté en faisant l'expérience de l'indétermination des possibles. La liberté est vécue comme angoisse. À ce moment, la conscience fait l'expérience de la mauvaise foi et de l'esprit de sérieux, qui sont deux façons de fuir la liberté. Cette analyse débouche sur une pensée de la nécessité de la liberté et de la situation historique de l'homme. L'étape suivante consiste à examiner le statut d'autrui dans la constitution de la conscience. J'affronte l'existence d'autrui, ce non-moi qui n'est pas un objet, dans l'expérience du regard. Le regard de l'autre m'objective et me dépossède du monde. Le fondement de la relation à autrui est le conflit.

Le succès de la philosophie de Sartre en France et la diffusion de sa pensée dans les programmes scolaires ont éclipsé toute la tradition philosophique d'avant-guerre en France, notamment la philosophie réflexive, développée par Jules Lagneau (1851-1894) puis, en philosophie morale, par Jean Nabert (1881-1960), au profit de la philosophie existentielle et de la phénoménologie de Heidegger revisitées par Sartre.

4 LITTÉRATURE

Bien qu'il apparût souvent comme un virtuose de l'expression littéraire, Sartre, qui refusa le prix Nobel de littérature en 1964, ne s'est voulu un écrivain que dans la mesure où il souhaitait mettre ses thèses philosophiques en lumière. On comprend dans ces conditions qu'il ait été attiré autant par le théâtre — Huis clos (1944), la P...[putain] respectueuse (1946), les Mains sales (1948), le Diable et le Bon Dieu (1951) et les Séquestrés d'Altona (1959) —, que par le roman — la Nausée (1938) et le cycle romanesque les Chemins de la liberté, demeuré inachevé, comprenant l'Âge de raison (1945), le Sursis (1945) et la Mort dans l'âme (1949) qui raconte, dans un style inspiré notamment par l'écrivain américain John dos Passos, l'itinéraire d'un homme durant la Seconde Guerre mondiale —, genre qui lui permettait de mettre en scène aussi bien le raisonnement que l'émotion. Sans être à proprement parler un théoricien de la littérature, il mena, parallèlement à sa carrière de philosophe et d'écrivain, une activité de critique littéraire qui le conduisit notamment à publier un essai où il proposa une définition de la littérature en termes de morale

existentialiste (Qu'est-ce que la littérature, 1947), un livre sur l'écrivain français Jean Genet, Saint Genet, comédien et martyr (1952), ainsi qu'une étude sur Flaubert (l'Idiot de la famille, 1971-1972), véritable « psychanalyse existentielle » dont le projet avait été annoncé dans l'Être et le Néant. Or, à travers la volonté de créer « une anthropologie nouvelle qui rende compte de l'homme — d'un homme — dans sa totalité », en l'occurence des fantasmes et de la névrose de Flaubert, Sartre se projette lui-même en tant qu'écrivain, cessant, pour la première fois peut-être, d'être en prise directe avec les grands débats d'idées contemporains.

George Santayana

George Santayana (1863-1952), philosophe américain.
Né à Madrid, Santayana part pour Boston avec son père en 1872. Diplômé d'Harvard, il poursuit ses études en Allemagne (Berlin), et au Royaume-Uni (Cambridge), jusqu'à son retour aux États-Unis en 1889. Il enseignera la philosophie à Harvard jusqu'en 1912. Santayana quitte alors Harvard pour Oxford, et s'installe à Rome après la Première Guerre mondiale, jusqu'à sa mort, en 1952.
Santayana livre un exposé systématique de sa philosophie morale dans sa première œuvre majeure, The Life of Reason (« la Vie de la raison », 1905-1906). Dans cet ouvrage, il cherche à unifier science, art et religion sur une base naturaliste, en les interprétant comme autant de formes différentes de symbolisme, de valeur égale. Membre influent de l'école philosophique du réalisme critique qui se développe aux États-Unis dans les années vingt, Santayana soutient que la réalité est purement extérieure à la

conscience et qu'en conséquence, on ne peut la connaître que par voie d'inférence, à partir des données sensorielles.
Santayana élabore une théorie complexe sur la structure de la réalité et de sa relation à la conscience dans Scepticism and Animal Faith (« Scepticisme et Foi animale », 1923) ainsi que dans The Realms of Being (« les Règnes de l'être », 1927-1940). En ramenant l'esprit à une propriété émergente de la matière, il affirme la réalité matérielle des essences, c'est-à-dire la qualité et la forme qui sont de pures possibilités, et il soutient que toutes les croyances sur le monde extérieur reposent sur ce qu'il appelle la « foi animale ».
Santayana a exercé une influence marquante sur la pensée américaine sans même avoir fondé d'école philosophique. Ses critiques du pragmatisme ont ainsi incité John Dewey à affiner ses positions. En accordant à l'objectivité désintéressée et à la contemplation esthétique la même importance qu'aux réalisations pratiques, il a contribué à faire du pragmatisme une philosophie plus subtile et plus complète. Le style élégant de Santayana, fait d'un mélange de sensibilité esthétique et de pensée rationnelle, confère une note littéraire et humaniste au discours philosophique américain.
Au nombre des autres œuvres philosophiques et critiques de Santayana, on peut encore compter The Sense of Beauty (« le Sens de la beauté », 1896) et Dominations and Powers (« Dominations et Puissances », 1951).

Bertrand Russell

1 PRÉSENTATION

Bertrand Russell (1872-1970), philosophe et logicien britannique, lauréat du prix Nobel de littérature, dont les recherches en logique ont influencé le cours de la philosophie du XXe siècle.

2 SOCIALISTE ET PACIFISTE

Né à Trelleck, Bertrand Russell fréquenta le Trinity College, à l'université de Cambridge. En 1894, au terme de ses études, il voyagea en France, en Allemagne et aux États-Unis, avant de devenir enseignant au Trinity College. Dès son jeune âge, il développa un sens profond de la conscience sociale, en même temps qu'un vif intérêt pour les questions logiques et mathématiques.
Russell condamna les deux camps de la Première Guerre mondiale, intransigeance qui lui valut une amende, une incarcération et une suspension d'enseignement à Cambridge. Après la guerre, il se rendit en URSS ; son livre la Théorie et la Pratique du bolchevisme (1920) exprime sa déception vis-à-vis du socialisme tel qu'il était mis en pratique, jugeant intolérables les méthodes employées pour réaliser un système communiste.
Il enseigna en Chine, à l'université de Pékin, en 1921 et 1922. De 1928 à 1932, à son retour au Royaume-Uni, il dirigea la Beacon Hill School, établissement privé expérimental pour jeunes enfants. De 1938 à 1944, il donna des cours dans différentes institutions scolaires aux États-Unis. Toutefois, il fut interdit d'enseignement au New York City College par la Cour suprême de l'État de New York parce qu'il avait attaqué la religion dans Ce que je crois (1925), défendu la liberté sexuelle, dans les Mœurs et les Principes moraux

(1929), et fait preuve, d'une manière générale, d'anticonformisme, notamment dans Éducation et Ordre social (1932).
Rentré au Royaume-Uni en 1944, il fut rétabli dans ses fonctions au Trinity College. S'il renonça au pacifisme pour soutenir la cause des Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale, il participa activement au mouvement d'opposition à l'armement nucléaire. En 1949, il fut décoré de l'ordre du Mérite par George VI.
Bertrand Russell se vit décerner le prix Nobel de littérature en 1950 en tant que « porte-parole de la pensée libre, de la raison et de l'humanité ». À la fin des années 1950, il devint le chef de file d'un mouvement en faveur du désarmement nucléaire unilatéral du Royaume-Uni et fut incarcéré, à l'âge de 89 ans, à la suite d'une manifestation antinucléaire. Il continua cependant d'observer l'Impact de la science sur la société (1952) et, fidèle à son engagement, publia une étude des Crimes de guerre au Viêt-Nam (1967).

3 PHILOSOPHE ET ÉCRIVAIN

Russell se rendit célèbre par son premier ouvrage majeur, Principes des mathématiques (1903). Il travailla ensuite pendant huit ans à rédiger, en collaboration avec le philosophe et mathématicien britannique Alfred North Whitehead, les Principia Mathematica (3 volumes, 1910-1912). Unique dans l'histoire des idées, cet ouvrage réalise l'idéal visé par Spinoza de philosopher « à la manière des géomètres » en abandonnant l'usage du langage courant pour développer son argumentation en une suite de formules logiques. L'objectif de Russell était de fonder les

mathématiques sur la logique, entreprise que l'on appelle le logicisme. Il s'agissait de réduire les concepts mathématiques à des concepts purement logiques, ce qui réclamait une réforme de la logique elle-même. Accomplie dans les Principia Mathematica, cette réforme consistait à modifier la logique classique, à construire une logique formelle des relations et à élaborer un nouveau symbolisme. Dans les logiques traditionnelles, que ce soit la logique fondée depuis Aristote sur la distinction entre la substance et ses attributs, ou celle fondée sur l'opposition entre le sujet et ses prédicats, on prenait pour éléments de base des termes et pour objet d'étude leurs relations. Les Principia Mathematica renversèrent cette manière de penser. Partant des relations, prises comme unités, ils se donnèrent pour objet d'études les termes formés par ces relations. Il est possible de comparer cette réforme logique avec le renversement des perspectives que l'on obtiendrait dans l'étude d'un groupe humain si, délaissant l'observation des individus et de leurs comportements, on se mettait à prendre d'abord en considération leurs relations parentales ou sociales. Cette entreprise eut des conséquences sur le statut de la logique elle-même, qui ne fut plus conçue comme une explicitation des lois de la pensée, comme dans la logique de Boole, mais devint une théorie de l'implication et un calcul.
Russell envisagea également les conséquences philosophiques des théories physiques contemporaines, en particulier dans l'ABC de la relativité (1925).
L'œuvre de Russell fut à l'origine du développement du positivisme logique. Ludwig Wittgenstein, étudiant de Russell à Cambridge et qui devint l'une des figures marquantes de la

philosophie analytique et linguistique, fut profondément influencé par sa conception originale de l'atomisme logique. Avec ses recherches sur la nature et les limites de Notre connaissance du monde extérieur (1926), Russell amorça le renouveau de l'empirisme dans le domaine de la théorie de la connaissance. Il élabora de ce point de vue Une histoire de la philosophie (1945), qu'il prolongea dans Recherche sur la signification et la vérité (1962), en proposant des modèles de construction des connaissances factuelles à partir de l'expérience immédiate.
Russell a par deux fois entrepris de réfléchir sur son évolution personnelle. Il rédigea un ouvrage sur son parcours intellectuel, Histoire de mes idées philosophiques (1959), dans lequel il montra que sa préoccupation constante avait été de « préciser le degré de certitude ou d'incertitude » des connaissances humaines, et publia l'Autobiographie de Bertrand Russell (3 volumes, 1967-1969).

Franz Rosenzweig

Franz Rosenzweig (1886-1929), philosophe juif allemand, un des plus influents penseurs de la philosophie juive, dont l'œuvre s'inscrit dans la mouvance de l'existentialisme. Né à Kassel, Rosenzweig étudia l'histoire et la philosophie aux universités de Göttingen, Munich et Fribourg-en-Brisgau. Ses recherches sur la philosophie politique de G.W.F. Hegel en vue d'une thèse de doctorat (Hegel et l'État, 1920) le conduisirent à la rupture avec l'idéalisme absolu de celui-ci et à placer au cœur de ses investigations la finitude de l'existence humaine et les expériences concrètes du Moi, rejoignant par là la « pensée nouvelle » de Schopenhauer,

Kierkegaard et Nietzsche. En 1913, après une crise religieuse, il se tourna vers la philosophie juive. Son ouvrage principal, Étoile de la rédemption (1921), est imprégnée d'une critique de la philosophie occidentale, qui porte en particulier sur le système de pensée de Hegel qu'il taxe d'être contraire à l'expérience et qu'il met en cause pour avoir tenté de réduire les trois éléments de la réalité (Dieu, le monde et l'Homme) à la pensée et à la conscience. Bien que, dans la pensée païenne, ces trois éléments soient indépendants les uns des autres, la religion biblique permet de faire l'expérience de leur relation réciproque.
Rosenzweig collabora également avec Martin Buber à une nouvelle traduction de l'Ancien Testament, dans l'intention de mettre en lumière les enseignements qu'on peut en tirer sur l'expérience concrète de l'existence humaine.

Richard Rorty

Richard Rorty (1931-2007), philosophe américain.
Né à New York (État de New York), Richard Rorty fait des études de philosophie avant d'enseigner cette discipline à l'université de Princeton (New Jersey). Mais, pour des raisons liées à sa conception même de la philosophie et de ses limites, il quitte sa chaire en 1983 et devient professeur au département des humanités de l'université de Virginie ; il est également professeur émérite de littérature comparée et de philosophie à l'université Stanford (Californie).
Dans ses premiers travaux, notamment The Linguistic Turn (« le Tournant linguistique », 1967), Richard Rorty s'attache à l'étude du langage, à partir du pragmatisme développé par William James et John Dewey dans la première moitié du

XXe siècle. Partant de cet angle pragmatique, il aborde la logique, principalement à travers l'œuvre de Donald Davidson et surtout celle de Willard Quine, pour qui tout énoncé peut être tenu pour vrai si on le place dans un système adéquat. Il approfondit ces perspectives et celles plus générales du cercle de Vienne et du courant américain « postanalytique ».
Richard Rorty refuse le concept de représentation et d'essence, s'appuyant sur le conventionnalisme de Willard Quine et de Pierre Duhem, comme en témoigne l'Homme spéculaire (Philosophy and Mirror of Nature, 1979). Se référant à Ludwig Wittgenstein et à Martin Heidegger (Essays on Heidegger and Others, 1991), il « incite » la philosophie à abandonner sa prétention à saisir l'être, la vérité et l'absolu, au profit d'un discours spécifique capable de représenter le monde.
Dans les années 1990, Richard Rorty oriente sa pensée vers la notion de solidarité (Science et Solidarité, 1991), qui est selon lui la source d'un monde plus humaniste. Parmi ses derniers écrits figure par ailleurs Philosophy and Social Hope (1999), ouvrage dans lequel il promeut l'utilisation — concrète — des idées au service d'une plus grande justice sociale, d'une meilleure démocratie.

Paul Ricœur

Paul Ricœur (1913-2005), philosophe français.
Philosophe de confession protestante dont la pensée se situe au confluent de la phénoménologie husserlienne et de la philosophie de l'existence, Paul Ricœur a élaboré une herméneutique philosophique qui dialogue avec la

phénoménologie de la religion, la linguistique, la psychanalyse et l'exégèse biblique.
Ancien élève du philosophe français Jean Nabert (1881-1960) et du philosophe existentialiste chrétien Gabriel Marcel, traducteur de Husserl, Ricœur a enseigné aux universités de Strasbourg (1950-1955), de la Sorbonne (à partir de 1956), de Nanterre (1966-1978) puis enfin de Chicago (comme professeur émérite de théologie).
Les premières publications de Ricœur sont des études sur Edmund Husserl, Martin Heidegger, Karl Jaspers, et Gabriel Marcel. Dans la Philosophie de la volonté, il s'efforce de cerner, après une étude du « volontaire » et de « l'involontaire », la notion de « faillibilité » : « La limitation propre à un être qui ne coïncide pas avec lui-même est la faiblesse originaire d'où le mal procède. »
Ricœur développe ensuite, dans des ouvrages comme la Symbolique du Mal (1960), à la suite de l'Essai sur le mal de Jean Nabert, une théorie herméneutique inspirée du double héritage des traditions de pensée spirituelle et philosophique. Il s'est attaché à réconcilier des perspectives divergentes — phénoménologie, existentialisme, herméneutique, psychanalyse, structuralisme, théorie narrative et déconstruction. Si sa pensée ne peut être érigée en système, son cheminement n'en est pas moins cohérent. Le souci majeur de sa pensée est d'élaborer une méthode capable de pondérer les exigences de la pensée moderne, celle de la révélation. Cette méthode lui semble la seule capable d'éviter, d'une part, les excès du dogmatisme religieux et, d'autre part, les limites d'une perspective rationaliste, fermée à toutes les sources d'inspiration imaginative. C'est dans cet esprit qu'il

s'efforce de repenser la « vieille querelle » (comme la désignait déjà Platon) entre poésie et philosophie, foi et raison, ou intuition créatrice et compréhension éclairée autocritique.
La philosophie herméneutique telle que la conçoit Ricœur est portée à admettre tout ce qui donne sens, à se laisser interpeller par le symbole (« le symbole donne à penser », écrit-il dans la Symbolique du mal), tout en conservant une réflexion philosophique rationnelle. Il met en valeur un « conflit des interprétations », problème majeur par lequel l'herméneutique devient philosophique.
Les écrits ultérieurs de Ricœur développent les conséquences de cette « double herméneutique » dans les champs les plus variés : la psychanalyse, dans De l'interprétation. Essai sur Freud (1965), la théorie de la métaphore, l'historiographie et l'éthique (notamment dans Soi-même comme un autre, 1990), la théorie politique et la philosophie de l'esprit et de la connaissance. Son œuvre la plus imposante est sans nul doute Temps et Récit (trois tomes publiés entre 1983 et 1985), ouvrage dans lequel Ricœur livre un exposé synoptique des diverses modalités de la conscience du temps — objective et subjective, historique et fictive, chronométrique et phénoménologique — telle qu'elle est décrite ou transparaît implicitement dans les œuvres d'historiens, de théologiens, de romanciers, d'artistes et de philosophes occidentaux depuis Aristote.

Heinrich Rickert

Heinrich Rickert (1863-1936), philosophe allemand, représentant du néokantisme, qui consacra ses travaux à l'étude des valeurs et de l'histoire.
Né à Dantzig, Heinrich Rickert fit des études de philosophie et fut l'élève et le disciple de Wilhelm Windelband (1848-1915), initiateur de la « philosophie des valeurs » et fondateur de l'école néokantienne, dite école de Bade ou école axiologique, qui refusait le concept de chose en soi, introduit par Kant. Adhérant au néokantisme — philosophie institutionnelle en Allemagne —, Rickert devint professeur de philosophie à Fribourg, puis à Heidelberg, où il succéda notamment à Windelband. Ses cours et son enseignement constituèrent plus un approfondissement d'un courant déjà constitué par Eduard Zeller (1814-1908) et Kuno Fischer (1824-1907) qu'une œuvre originale.
Rickert, qui concevait la philosophie comme à la fois systématique, scientifique et rigoureuse, explora en priorité l'axiologie — la théorie des valeurs — et soutint que le problème de la connaissance ne renvoie pas à des questions de méthode, de procédure et de vérification, ni à la confrontation entre la théorie et l'expérience, mais essentiellement à une action d'un sujet qui met en œuvre des propositions en fonction de certaines valeurs privilégiées. Cette approche axiologique débouchait sur un idéalisme, dans la mesure où c'est le sujet et ses valeurs, et non l'objet et sa résistance, qui constituent le garant de la connaissance (Die Logik des Prädikats und das Problem der Ontologie, « la Logique du prédicat et le Problème de l'ontologie », 1930).
La connaissance historique, selon Rickert, implique avant tout l'étude des valeurs partagées par les individus à une époque donnée. Comme l'affirme le philosophe dans

Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft (« Science de la culture et science de la nature », 1899), l'histoire n'obéit point à des lois scientifiques, dans la mesure où, contrairement aux thèses de Hegel, elle ne se déploie pas selon les lois et la Raison universelle. Succession d'événements singuliers et d'essences diverses, l'histoire est marquée par la subjectivité singulière du sujet et par ses normes culturelles.

Jean-François Revel

1 PRÉSENTATION
Jean-François Revel (1924-2006), journaliste et philosophe français.

2 JOURNALISME ET ÉDITION

Né à Marseille (Bouches-du-Rhône), de son vrai nom Jean-François Ricard, Jean-François Revel intègre l'École normale supérieure et obtient l'agrégation de philosophie, discipline qu'il enseigne successivement, de 1953 à 1956, à Tlemcen (Algérie), Mexico (Mexique) et Florence (Italie), puis à Lille et à Paris. Il abandonne ensuite l'enseignement pour le journalisme : il écrit dans France Observateur (de 1960 à 1963), dans l'Express (de 1966 à 1978), dont il devient le directeur de 1979 à 1981, et dans le Point (de 1982 à 2006), où il occupe le poste de directeur de la rédaction. Il remplit également des fonctions importantes dans l'édition (Julliard, Pauvert, Robert Laffont).

3 UN ESSAYISTE POLÉMISTE

En 1957, Jean-François Revel publie Pourquoi des philosophes ?, ouvrage dans lequel il critique l'académisme de l'enseignement de la philosophie dans l'université française, s'en prenant notamment à Maurice Merleau-Ponty, Jean-Paul Sartre, Claude Lévi-Strauss et Jacques Lacan, personnalités « intouchables » de l'époque. Pour lui, la philosophie doit être un dialogue ouvert et accessible à tous et, plus que la constitution d'un système ou son approfondissement, elle doit faire preuve d'esprit critique en s'opposant aux idéologies et aux préjugés. Auteur d'une Histoire de la philosophie occidentale, de Thalès à Kant (1976), il aborde à nouveau la problématique de la vocation de la philosophie dans Descartes, inutile et incertain (1976) : réfutant le lien entre cartésianisme et rationalité, il y démontre, à l'inverse, l'arbitraire de la pensée de Descartes.

4.UN FERVENT DÉFENSEUR DU LIBÉRALISME

Adversaire résolu de l'idéologie marxiste et du système communiste (Ni Marx, ni Jésus, 1971 ; la Tentation totalitaire, 1976), et plus profondément de toute pensée systémique, de droite comme de gauche, démocrate convaincu (le Terrorisme contre les démocraties, 1987), Jean-François Revel est souvent invité à participer à des débats idéologiques et politiques majeurs dans les médias : il y développe des positions libérales teintées de pessimisme, au fil desquelles il se montre attentif à la modernité de son époque. En 1997, il publie un livre d'entretiens avec son fils Matthieu Ricard (le Moine et le Philosophe, 1997), dialogue

et confrontation entre le spiritualisme bouddhique et les valeurs humanistes héritées de la philosophie antique.
En 1997, Jean-François Revel est élu à l'Académie française.

Hans Reichenbach

Hans Reichenbach (1891-1953), mathématicien, physicien et philosophe allemand, figure importante du positivisme logique.
Né à Hambourg, Hans Friedrich Herbert Günther Reichenbach étudie la physique et les mathématiques, tout en lisant Descartes, Spinoza et Kant. Après avoir rédigé une thèse sur les fondements philosophiques de la notion de probabilité, il enseigne de 1920 à 1926 à l'institut de physique de l'École supérieure technique de Stuttgart. À partir de 1926, il est professeur de philosophie scientifique à l'université de Berlin. En 1933, il quitte l'Allemagne, persécuté par les nazis en raison de ses origines juives, donne des cours à Istanbul, puis à l'université de Californie, jusqu'à sa mort.
Cherchant à fonder une « philosophie scientifique », Reichenbach crée en 1928 la Gesellschaft für empirische Philosophie (société pour une philosophie empirique), groupe de philosophes et de savants qui sera en contact étroit avec l'association Ernst Mach (Moritz Schlick, Rudolf Carnap). Ensemble, ils fonderont en 1930 la revue Erkenntnis.
C'est sous l'angle épistémologique que Reichenbach analyse les bouleversements survenus dans le domaine de la physique, au lendemain des grandes découvertes scientifiques, notamment de la théorie de la relativité dégagée par Albert Einstein (Relativitätstheorie und

Erkenntnis apriori, 1920). Cette dernière a brutalement remis en question des systèmes de pensée établis de longue date, telle la géométrie euclidienne. Dans la Philosophie scientifique (Ziele und Wege der heutigen Naturphilosophie, 1931), Reichenbach tente de montrer que la connaissance se constitue de différents composants qui ne requièrent aucun principe rationnel mais plutôt des conventions admises par des actes de volonté. Les théories scientifiques procèdent donc tant de conventions que d'une démarche empirique.
Les travaux de Reichenbach, notamment sur la théorie quantique et le concept de temps, ont eu une influence majeure sur les développements de la théorie de la connaissance au XXe siècle.

John Rawls

1 PRÉSENTATION
John Rawls (1921-2002), philosophe et penseur politique américain connu pour sa théorie de la « justice équitable ».

2.ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES : UN PROFESSEUR DE RENOM

Né à Baltimore (Maryland), John Rawls poursuit ses études supérieures à l'université de Princeton, puis enseigne à l'université Cornell et au Massachusetts Institute of Technology (MIT) avant d'exercer à Harvard. Il obtient une réputation mondiale à la faveur de la publication de son ouvrage Théorie de la justice (A Theory of Justice, 1971). Auteur de nombreux articles, il a également écrit Libéralisme politique (Political Liberalism, 1993).

3.UNE ŒUVRE FONDATRICE : THÉORIE DE LA JUSTICE

3.1.Une nouvelle interprétation du contrat social

Dans la Théorie de la justice, John Rawls développe l'idée du contrat social exploité avant lui de différentes façons par Thomas Hobbes, John Locke, Jean-Jacques Rousseau et Emmanuel Kant. L'idée fondamentale partagée par tous ces penseurs est la suivante : puisque les hommes peuvent exercer le droit naturel de se gouverner eux-mêmes et que nul ne possède le droit naturel de gouverner autrui, chacun devrait consentir à un ordre politique qui serait juste et légitime. La tradition n'explique pas de façon convaincante dans quelle mesure les gouvernements peuvent être justes si les gouvernés sont déjà pauvres ou exploités, ou s'ils sont simplement nés dans une condition à laquelle ils n'ont jamais explicitement consenti ; pour pallier ce manque, John Rawls réinterprète l'idée du contrat social comme une hypothèse valable dans des conditions garantissant l'équité des principes de justice retenus.

3.2.L'individu libre au cœur de la sphère politique

John Rawls prétend qu'il serait injuste de choisir des principes de justice en fonction de notre position dans la société ou de nos talents. Ceux-ci doivent être cachés par un « voile d'ignorance » afin que ceux qui choisissent puissent le faire en toute impartialité, indépendamment de leurs intérêts propres ou de leurs préjugés. Ils opèrent leur choix en sachant seulement qu'ils ont un projet de vie rationnel et qu'ils doivent respecter autrui. John Rawls précise que dans

une telle « situation originelle », il serait très logique d'opter pour deux principes de justice spécifiques : le premier principe prône la liberté pour tous, à condition que la liberté des uns n'entrave pas celle des autres ; le second principe établit la juste égalité des chances. Quant aux inégalités sociales, elles doivent être à l'avantage des membres les plus défavorisés de la société.

3.3.Libéralisme politique ou l'application de la théorie

Dans Libéralisme politique, John Rawls défend ces principes et examine comment ils pourraient être durablement acceptés par ceux qui ont des conceptions différentes de la notion du bien. Sa théorie se fonde sur des idées intuitives relatives au respect de l'équité politique et à la société envisagée comme un juste système de coopération. John Rawls argumente en invoquant la méthode de l'« équilibre réfléchi », qui permet d'ajuster la culture politique d'une société donnée à la cohérence de la théorie dans son ensemble.

Willard Quine

Willard Quine (1908-2000), philosophe, logicien et mathématicien américain, l'un des penseurs les plus importants de ce siècle. Ses travaux concernent essentiellement la théorie de la connaissance.
Né à Akron (Ohio), Quine s'attache à montrer que la philosophie, et plus spécialement l'épistémologie, loin d'être une métascience, est « une partie intégrante de la science » et qu'il convient de clarifier conceptuellement les questions

philosophiques, donc scientifiques : si la philosophie n'a pas pour vocation de fonder la réflexion sur la science, elle est néanmoins le lieu de clarification du discours de celle-ci.
Quine aborde la théorie de la connaissance sur le terrain de l'ontologie : confronté à la question « Qu'est-ce qui est ? », il adopte la perspective naturaliste, selon laquelle toute métaphysique au sens de philosophie première est impossible. Discutant la distinction traditionnelle entre les jugements synthétiques (propositions empiriques ou factuelles) et les jugements analytiques (propositions nécessairement vraies), il considère que cette question doit être envisagée d'un point de vue empiriste, en vertu duquel ce que nous connaissons du monde nous vient de l'expérience ; Quine propose, en parlant de l'empirisme, une « théorie de l'évidence », soit un argument confirmatif dont on pourrait se servir, comme d'une preuve, dans une discussion.
Quine est proche de Dewey, qui affirme qu'on ne peut appréhender la question ontologique que d'un point de vue qui concilie connaissance, esprit et signification, « qui font partie du même univers, auquel ils se rapportent ».
Par ailleurs, un ensemble de connaissances constitue une théorie, à laquelle on accède via le langage. La position de Quine à l'égard de la connaissance scientifique est l'holisme épistémologique, selon lequel une hypothèse, un énoncé théorique, ne peuvent être vérifiés isolément par les données de l'expérience, et qu'il faut les soumettre à la doctrine vérificationniste de la signification.
La doctrine des catégories de Quine montre ainsi que c'est l'usage du langage qui détermine le genre de choses dont on admet ou non l'existence. D'autre part, les raisons invoquées pour parler d'une façon plutôt que d'une autre, tout comme

celles que l'on invoque en faveur d'un système conceptuel plutôt que d'un autre, sont purement pratiques.
La langue formelle universelle qui permet à Quine d'échapper aux contingences d'une langue particulière sera alors la logique symbolique — celle des Principia mathematica de Russell et Whitehead, qu'il commente, et qu'il tente de débarrasser de ses scories, tout en la considérant comme un outil capable de procéder à une reconstruction rationnelle du savoir.
Les principaux ouvrages de Quine sont :Mathematical Logic (« Logique mathématique », 1940), From a Logical Point of View (« D'un point de vue logique », 1953), le Mot et la Chose (Word and Object, 1960, traduction française 1978), Set Theory and Its Logic (« la Théorie des ensembles et sa logique », 1963), la Relativité de l'ontologie (Ontological Relativity and Other Essays, 1969, traduction française 1977), Philosophie de la logique (Philosophy of Logic, 1975, traduction française 1975), Quiddités (Quiddities, 1987) et la Poursuite de la vérité (The Pursuit of Truth, 1993).

Hilary Putnam

Hilary Putnam (1926-), philosophe américain de tradition analytique.
Il enseigne successivement à Princeton, puis au MIT comme professeur de philosophie des sciences. Depuis 1965, il est professeur de philosophie et de logique mathématique à Harvard. Il est également membre de diverses académies et associations de philosophie aux États-Unis.
Putnam est d'abord formé à l'école du positivisme logique avec Reichenbach et Carnap. Disciple assidu de Quine, il finit

par devenir l'un de ses contradicteurs les plus pertinents. Sa critique du positivisme se fonde sur le fait que la connaissance (par exemple les sense data, ou données fournies par nos sens) n'a aucun fondement irréfutable, ni aucun principe constant de vérification, et que, par conséquent, nos jugements ne peuvent pas être individuellement jaugés en vrai ou faux.
Putnam s'en prend aussi à ce qu'il appelle le « réalisme métaphysique », en vertu duquel il existerait un point de vue « olympien », une sorte « d'œil divin » qui pourrait nous fournir la seule et unique explication valable de la nature de l'Univers. Il préconise, au contraire, le « réalisme interne », qui pose qu'il n'y a pas de théorie ou description vraie, mais qu'il y a pour nous des descriptions objectivement justes. Putnam prétend que cette attitude permet de mieux rendre compte de la notion de subjectivité dans le domaine des sciences et de l'éthique.
L'essentiel des écrits de Putnam est regroupé dans les Philosophical Papers (3 volumes : Mathematics, Matter and Method (1975) ; Language, Mind and Reality (1975) ; Realism and reason (1983). Un de ses textes les plus récents, Raison, Vérité et Histoire (Reason, Truth and History, 1984), remet en question la dichotomie entre fait et valeur.

---

sir Karl Raimund Popper

sir Karl Raimund Popper (1902-1994), philosophe des sciences britannique d'origine autrichienne, célèbre par sa théorie de la méthode scientifique et sa critique du déterminisme historique.

Popper naquit à Vienne, où il étudia les mathématiques, la physique et la philosophie. Il obtint un doctorat de philosophie de l'université de Vienne en 1928. Il fut proche du cercle de Vienne (voir positivisme), tout en critiquant certaines thèses centrales de ce mouvement. Il enseigna à l'université de Canterbury, en Nouvelle-Zélande, de 1937 à 1945, puis à l'université de Londres. Il mourut le 17 septembre 1994.
La contribution la plus importante de Popper à la philosophie des sciences fut sa définition de la méthode scientifique. Dans la Logique de la découverte scientifique (1959), il s'opposa à l'idée que l'induction soit la méthode qui préside à la constitution de la science. Selon lui, l'induction ne permet ni la découverte ni la confirmation des hypothèses scientifiques. Il soutient que ces dernières ne sont pas formées inductivement, c'est-à-dire à partir de l'observation de régularités, mais sont le fruit de l'imagination créatrice du scientifique. De plus, l'accumulation d'énoncés d'observations particuliers ne suffit jamais à justifier un énoncé général, et les hypothèses scientifiques sont des énoncés généraux.
Selon Popper, les hypothèses scientifiques sont testées déductivement : on dérive d'elles des énoncés singuliers testables empiriquement. Si le test est négatif, l'hypothèse elle-même est réfutée. Popper soutient que l'activité scientifique consiste à tenter de falsifier des hypothèses. Si une hypothèse résiste à cette entreprise, elle peut être provisoirement acceptée. Mais aucune théorie scientifique ne saurait être établie définitivement. La falsifiabilité des énoncés scientifiques est le critère qui permet de distinguer les sciences de ce que Popper appelle les « pseudo-sciences

». Les énoncés de ces dernières disciplines sont vagues et disent peu de choses sur le monde. De ce fait, il est toujours possible de les rendre compatibles avec des faits contradictoires. Les exemples de pseudo-sciences les plus marquants du XXe siècle sont, selon Popper, la psychanalyse et le marxisme.
Dans la Société ouverte et ses ennemis (1945) et dans Misère de l'historicisme (1944-1945), Popper donne des arguments contre l'historicisme, position qui consiste à soutenir qu'il existe des lois générales du développement historique. Ceci aurait pour conséquence l'idée que les événements sont inéluctables et prédictibles. Il procède à la critique de cette théorie à travers l'examen de la pensée de Platon, de Hegel et de Karl Marx, et dénonce les implications totalitaires de la théorie politique historiciste, qu'il considère dangereuse pour la démocratie.

José Ortega y Gasset

José Ortega y Gasset (1883-1955), écrivain et philosophe espagnol, connu pour sa critique humaniste de la civilisation moderne. Né à Madrid, Ortega y Gasset fit ses études à l'université de Madrid. Il séjourna trois ans en Allemagne, notamment à Marbourg et, en 1910, il fut nommé professeur de métaphysique à l'université de Madrid. En 1914, il créa la Ligue de l'éducation politique espagnole, puis il fonda, en 1923, la Revue de l'Occident. Ses articles, ses cours et ses essais sur des sujets philosophiques et politiques ont contribué à une renaissance intellectuelle espagnole dans les premières décennies du XXe siècle et à la chute de la monarchie espagnole en 1931. De 1931 à 1933, il fut député

aux Cortes, qui promulguèrent la constitution républicaine. Après le déclenchement de la guerre civile en 1936, il vécut à l'étranger et lorsqu'il rentra en Espagne en 1948, il refusa toute collaboration avec Franco.
Les réflexions d'Ortega y Gasset sur les problèmes de la civilisation moderne sont contenues dans la Révolte des masses (1930), œuvre qui lui valut un renom international. Sur le plan psychologique, il distingua les hommes capables d'ascèse et les « jouisseurs » qui peuvent déployer des efforts, mais seulement sous l'impulsion des premiers. Aujourd'hui, la masse refuse l'impulsion de l'élite intellectuelle et morale et encourage ainsi la montée du totalitarisme. Les principaux ouvrages d'Ortega y Gasset sont le Thème de notre temps (1923), l'Espagne invertébrée (1922), la Déshumanisation de l'art (1925), l'Histoire comme système (1935) et Leçons de métaphysique (publié à titre posthume en 1970).

Paul Nizan

1 PRÉSENTATION
Nizan, Paul (1905-1940), philosophe, essayiste, journaliste et romancier français, l'une des figures marquantes de la littérature engagée de l'entre-deux-guerres.

2 LE PAMPHLÉTAIRE MILITANT

Né à Tours, fils d'ingénieur, Paul Nizan fait de brillantes études au lycée Henri IV, à Paris, où il se lie d'amitié avec Jean-Paul Sartre, puis il entre à l'École normale supérieure. De tempérament dépressif, il interrompt sa scolarité et part

pour Aden, sur la mer Rouge, où il devient précepteur. L'organisation de la vie coloniale qu'il découvre sur place explique en partie son adhésion au Parti communiste en 1927, à son retour en France. Il reprend ses études et obtient en 1929 l'agrégation de philosophie, en même temps que Sartre et Simone de Beauvoir. Il enseigne quelque temps au lycée de Bourg-en-Bresse, puis décide de se consacrer entièrement à la littérature et publie ses premiers pamphlets : Aden Arabie (1931), violent réquisitoire contre la bourgeoisie, et les Chiens de garde (1932), dans lequel il s'attaque à l'idéalisme universitaire et à la « philosophie de chambre ».
En 1932, celui que la presse surnomme « le messie rouge » s'engage dans la vie politique et se présente aux élections législatives dans l'Ain. Cette unique tentative est un échec.

3 LE ROMANCIER ENGAGÉ

En 1933 paraît Antoine Bloyé, dans lequel Paul Nizan met en scène les dérives d'un ouvrier qui s'est embourgeoisé. Ce premier roman est probablement inspiré par la vie ratée de son père, qui avait selon lui trahi sa classe sociale. Toujours très critique vis-à-vis de la bourgeoisie, il espère que « les hommes n'oublieront pas éternellement leur indigence, leur douleur et leur humiliation. Ils ne seront pas indéfiniment dupés par les grands appareils d'illusion, les décors artificiels à l'abri desquels la bourgeoisie maintient son impitoyable pouvoir. »
En 1934, il effectue un long voyage en URSS et participe au Premier Congrès des écrivains soviétiques qui se tient à Moscou. Il y accueille d'autres hommes de lettres français

proches des idées du Parti communiste, notamment André Malraux, Louis Aragon et Jean-Richard Bloch (1884-1947).
De retour en France, il publie son deuxième roman, le Cheval de Troie (1935), récit d'une grève dans une ville de province, puis devient collaborateur à l'Humanité, où il est chargé de la rubrique de politique étrangère. En 1936, il publie un essai sur les Matérialistes de l'Antiquité et, l'année suivante, il entre au quotidien communiste Ce Soir. Il obtient le prix Interallié avec la Conspiration (1938), son troisième roman, qui rapporte l'histoire de jeunes bourgeois entichés de révolution, qui conspirent contre leur classe sociale.
En septembre 1939, au lendemain du pacte germano-soviétique, il quitte le Parti communiste. Ce geste de protestation lui vaut l'hostilité de plusieurs écrivains. Peu après, il publie ses Chroniques de septembre, essai historique portant sur les accords de Munich. Mobilisé pendant la guerre, il meurt lors de la bataille de Dunkerque, le 23 mai 1940.

4 L'« AFFAIRE NIZAN »

À la Libération, les livres de Paul Nizan sont retirés du comptoir des Écrivains combattants. Le Parti communiste, y compris Louis Aragon, condamne publiquement Nizan et son œuvre. Il faut attendre 1960 et la réédition de Aden Arabie, précédé d'une préface remarquable de Jean-Paul Sartre, pour le voir faire une seconde entrée dans le monde littéraire, qui lui vaut cette fois bien plus qu'un simple succès d'estime.
Son œuvre constitue l'un des rares exemples français de romans politiques de qualité. Acerbe, lucide, passionné et

pessimiste, Paul Nizan a toujours refusé l'idée qu'une utopie puisse justifier la mort d'un homme, au point de remettre en question la volonté de « changer le monde » proclamée par certains de ses personnages.

Jean-Luc Nancy

Jean-Luc Nancy (1940-), philosophe français. Il enseigne depuis 1968 à l'université de Strasbourg.
La lecture de Hegel tient une place importante dans la première formation de Jean-Luc Nancy (l'un de ses derniers ouvrages lui est consacré : Hegel : l'inquiétude du négatif, 1997). Après la rencontre marquante de Jacques Derrida en 1969, il s'engage dans une œuvre souvent écrite dans les années qui suivent en collaboration avec Philippe Lacoue-Labarthe : le Titre de la lettre, 1972 ; l'Absolu littéraire, 1978. Cette collaboration suivie n'est pas exclusive, d'autres collaborations ponctuelles ont lieu (Bailly, Borch-Jacobsen, Éric Michaud) et accompagnent une œuvre singulière dès les débuts (la Remarque spéculative, 1973 ; le Discours de la syncope, I. Logodaedalus, 1976).
L'œuvre aux directions apparemment multiples de Jean-Luc Nancy est marquée par la nécessité de penser la tâche d'une philosophie d'après Heidegger, ou plus précisément d'après Benjamin, Heidegger et Wittgenstein. Ces noms valent aussi « comme une manière de signalement pour tout un réseau de noms qu'ils entraînent avec eux : Nietzsche et Marx, Bataille et Proust, Hölderlin et Baudelaire... » (l'Oubli de la philosophie, 1986). En récusant la tentative — tentation — vouée à l'échec de tout retour à un sens perdu de quelque

valeur, de tout retour à et de tout sens de, Jean-Luc Nancy pose le sens lui-même en question.
Cette question du sens peut constituer comme un fil conducteur dans la lecture de son œuvre et se pose dans les ordres de la vérité, de la politique, du langage, de l'art ou de la liberté.
Dans la Communauté désœuvrée (1986), ouvrage salué par Maurice Blanchot (la Communauté inavouable) et saluant lui-même Georges Bataille, Jean-Luc Nancy oppose à l'alternative contemporaine d'un choix entre totalitarisme et individualisme la pensée d'une communauté « désœuvrée ». Cette communauté est celle, toujours déjà là, des singularités finies qui s'exposent et comparaissent aux autres singularités finies. Elle n'est pas la communion des communautés immanentes et autoconstituées que sont par exemple celles que fondent une mythologie commune. La communauté est ainsi un espace reçu en partage par les singularités.
Dans l'Expérience de la liberté (1988), l'existence est pensée comme liberté, non dérivée d'une essence fondatrice. Toujours exposition et surprise, la liberté est expérience et, selon les termes heideggeriens, « décision résolue » d'une ouverture dans la finitude à la générosité de l'être, à l'il y a (es gibt).
Se présentant sous des formes très diverses, l'œuvre de Jean-Luc Nancy compte de nombreux titres : le Partage des voix (1982, sur l'Ion de Platon et les enjeux de l'interprétation, hermeneia), Une pensée finie (1990), la Comparution (1991, thème des plus importants dans son œuvre), le Mythe nazi (1991, avec Lacoue-Labarthe, sur l'esthétisation du politique), Corpus (1992, sur le corps, la

chute, le poids), les Muses (1994, pourquoi des arts et pas un seul, l'Art ?), Être singulier pluriel (1996).
Jean-Luc Nancy a également traduit de l'allemand Nietzsche (Fragments posthumes, avec M. Haar, 1977) ou encore Jean-Paul (Cours préparatoire d'esthétique, avec A.-M. Lang, 1979).

Ernest Nagel

1 PRÉSENTATION
Ernest Nagel (1937-), philosophe américain. Il s'intéresse plus particulièrement à la philosophie morale et sociale, et à la théorie de la connaissance.

2 ALTRUISME
Nagel comprend l'altruisme à partir de la prudence, qui est la manifestation d'une perception et d'une conception de soi-même comme d'« une personne parmi d'autres ». La motivation morale à la vie collective ne trouve pas ses fondements dans les désirs ou les passions.

3.LA POSSIBILITÉ D'UN POINT DE VUE OBJECTIF

Il y a tension entre la vie individuelle et la réalité impersonnelle objective, entre le subjectif et l'objectif. Nagel s'interroge sur la possibilité de combiner le point de vue d'une personne particulière à l'intérieur du monde, avec une vue objective de ce même monde susceptible d'inclure la personne et son point de vue. En fait, la réalité se révèle quand nous nous détachons des contingences du moi.

Dans tous les cas, nous ne pouvons avoir qu'une compréhension partielle du monde, un point de vue. Or, le problème est de pouvoir intégrer les différents points de vue. L'objectivité conduit à reconnaître que nos propres capacités sont limitées (scepticisme). Elle peut aussi nous permettre de dépasser nos particularités : pour cela, il est nécessaire de prendre un point de vue impersonnel, afin d'aboutir à la constitution d'un « moi objectif ». Nagel croit que la recherche philosophique de la vérité est encore possible.

4 CONCILIER LES POINTS DE VUE

En ce qui concerne les organisations sociales et politiques, cette conciliation indispensable doit déjà apparaître dans la relation de l'individu avec lui-même. Il est nécessaire qu'il résolve ses conflits intérieurs sur la base d'une relation juste entre son point de vue personnel et un point de vue impersonnel représentant les exigences de la collectivité, fondement de la moralité.

5 KANTISME ET VIE SOCIALE

Le critère d'équité permet d'évaluer les institutions, bien souvent en contradiction avec les critères moraux raisonnables régissant la conduite morale individuelle. Le but est de tendre vers l'unanimité dans les choix collectifs, mais faute de pouvoir l'atteindre, le contrat social permet tout au moins l'accord, selon le kantisme de Nagel. Pour lui, la solidarité ne peut malheureusement pas échapper à un certain ethnocentrisme et, comme l'accord entre les

citoyens est difficile, l'idéal égalitaire doit être imposé. Malgré cela, il s'agit de construire une harmonie interpersonnelle, consistant à pouvoir prendre simultanément tous les points de vue. La liberté de mouvement doit être protégée par des droits universels. Nagel substitue aux notions kantiennes du devoir et de l'obligation, celle de la « raison d'agir ».
Parmi les ouvrages de Thomas Nagel, on peut citer Point de vue de nulle part (1993) et Égalité et partialité (1994).

Iris Murdoch

Iris Murdoch (1919-1999), romancière, moraliste et philosophe britannique.
Née à Dublin, Jean Iris Murdoch (à la ville, Mrs. O. J. Bailey depuis 1956) a fait des études de lettres classiques ; diplômée de l'université d'Oxford, elle a occupé divers emplois administratifs avant de devenir, en 1948, chargée de cours et assistante en philosophie à Oxford.
Lectrice de Marx, elle adhère au parti communiste, puis son expérience de la guerre (et de son lot de tragédies) ainsi que la lecture de Kierkegaard, de Camus et de Sartre la rapprochent de l'existentialisme. Son premier livre, publié bien plus tard, en 1953, Sartre, rationaliste romantique, est d'ailleurs une prise de position critique à l'égard de ce mouvement de pensée auquel elle consacrera également son ultime essai (Existentialists and Mystics, 1997, ouvrage non encore traduit en France). Elle adopte parallèlement une attitude politique plus modérée et, sur le plan philosophique, marque un intérêt privilégié à Platon (la Souveraineté du bien, 1970).

Sur le plan littéraire, c'est Sous le filet (1954) qui marque le début de sa véritable carrière de romancière. Elle écrit Une tête coupée (1961), adapté à la scène par J. B. Priestley en 1963. Parmi ses nombreux autres romans figurent les Angéliques (1968), Une défaite juste et honorable (1970), le Prince noir (1973), mais aussi Amour sacré, amour profane (1974), la Mer, la mer (1978), qui lui vaut le Booker Prize, l'Apprenti du bien (1985) et le Chevalier vert (1994). Son style, virtuose mais d'une indubitable complexité, est empreint d'un mélange de naturalisme et de macabre, de familier et de magique. Dans ses fictions, elle met en scène ses préoccupations philosophiques et métaphysiques : les questions du bien et du mal, de la sexualité, de la responsabilité, de la religion, etc. La problématique principale de ses personnages tourne autour du thème de la liberté, liberté qu'ils tiennent pour illusoire : au-delà des entraves qui leur appartiennent en propre, ces personnages ont aussi à subir celles que leur imposent la société et tout un ensemble de forces naturelles.
Iris Murdoch a publié en 1995 son dernier roman le Dilemme de Jackson (1999 pour l'édition française) alors qu'elle subissait les premiers effets de la maladie d'Alzheimer dont elle mourra en 1999. Comblée d'honneurs et de prix, elle avait été élevée au rang de Dame Commander of the British Empire en 1987.

Emmanuel Mounier

Emammanuel Mounier (1905-1950), philosophe français, fondateur de la revue Esprit et du personnalisme. Disciple de Bergson et de Péguy, catholique militant, Emmanuel

Mounier fonda, en 1932, la revue Esprit et joua un rôle important dans le mouvement intellectuel français entre les deux guerres. Sa philosophie, qu'il développa largement dans la revue Esprit, est une forme d'humanisme chrétien connu sous le nom de personnalisme.
Hostile à l'égoïsme capitaliste et bourgeois, Mounier tenta de concilier christianisme et socialisme. Le personnalisme a comme souci fondamental d'élever la conscience de l'Homme pour en faire une personne libre, active, solidaire et appelée à la transcendance.
Ses principaux ouvrages sont De la propriété capitaliste à la propriété humaine (1936), l'Affrontement chrétien (1944), Traité du caractère (1946), Introduction aux existentialismes (1946) et le Personnalisme (1949).

George Edward Moore

George Edward Moore (1873-1958), philosophe britannique, célèbre pour son rôle dans le développement de la philosophie contemporaine, pour sa contribution à la théorie morale et sa défense du réalisme philosophique. Né à Upper Norwood, Londres, le 4 novembre 1873, Moore fréquenta le Trinity College de l'université de Cambridge. Son condisciple Bertrand Russell l'incita à étudier la philosophie. Il commença à enseigner à Cambridge en 1911 et prit sa retraite en 1939. Il mourut à Cambridge le 24 octobre 1958.
Le but de la philosophie consiste pour Moore à fournir un inventaire de l'univers, c'est-à-dire à citer toutes les entités dont on a connaissance. Elle consiste aussi à étudier et classer les différents types de connaissance. Il considérait que la philosophie est une entreprise de

clarification. Selon lui, beaucoup de problèmes et de confusions en philosophie ont pour origine la structure de la grammaire du langage ordinaire. Il est donc nécessaire d'analyser les énoncés problématiques en les ramenant à des énoncés clairs qui leur sont logiquement équivalents. Puis il faut déterminer s'il existe ou non des raisons qui justifient notre croyance en cet énoncé. Le caractère exemplaire des analyses conceptuelles proposées par Moore firent de lui un des fondateurs du courant analytique et linguistique en philosophie.
Dans les Principia Ethica (1903), Moore soutint la thèse que le concept de « bien » désigne une qualité simple, qu'on ne peut donc ni analyser ni définir. C'est une qualité non naturelle, parce qu'elle n'est pas appréhendée au moyen des sens mais par une sorte d'intuition morale. La qualité de bonté est immédiatement évidente, affirmait Moore, dans l'expérience de l'amitié ou dans celle de la jouissance esthétique.
Plusieurs des essais de Moore, notamment la Réfutation de l'idéalisme (1903), contribuèrent au développement du réalisme philosophique moderne. Moore soutient que l'on perçoit directement les choses naturelles et défend la thèse de l'existence des universaux (voir Nominalisme).
Empiriste dans son approche de la connaissance, il n'identifiait pas expérience avec expérience sensorielle. Il en vint à défendre le point de vue du sens commun qui suggère que l'expérience provient de la connaissance d'un monde extérieur indépendant de l'esprit.
Moore publia également une Éthique (1912), des Études philosophiques (1922) et des Œuvres philosophiques (1959).

Il fut rédacteur de la revue de philosophie britannique Mind de 1921 à 1947.

Maurice Merleau-Ponty

1 PRÉSENTATION

Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), philosophe français, influencé par la phénoménologie de Husserl et la Gestalttheorie (théorie de la forme), dont il a tiré une pensée originale orientée vers l'étude du rôle du sensible et du corps dans l'expérience humaine de connaissance du monde.

2.MERLEAU-PONTY ET LA SCIENCE : LA PRIMAUTÉ DE LA SUBJECTIVITÉ

La carrière philosophique de Merleau-Ponty s'ouvre avec deux ouvrages majeurs : la Structure du comportement (1942) et la Phénoménologie de la perception (1945). Pour aborder le problème du sens, il choisit donc le terrain de la psychologie, dont il critique la prétention à se constituer en science. Dans son cheminement, la philosophie de Merleau-Ponty est marquée par un constant désaveu de la science : à celle-ci, il reproche son explication aride des phénomènes, et à la psychologie d'occulter la subjectivité dont sont empreintes les données qu'elle a recueillies.
Or, ce que revendique le philosophe — à l'instar de Husserl notamment —, c'est le retour à ce « monde de la vie », ce « retour aux choses mêmes » : la philosophie de Merleau-Ponty, proche de celle d'Heidegger, est une phénoménologie existentielle en ce qu'elle prône, dans sa tentative de

compréhension du monde, une description du milieu concret où le sujet pensant se trouve en situation. Ainsi, à la naïveté de la prétendue objectivité de la science, Merleau-Ponty oppose la naïveté subjective du penseur, qui doit « formuler une expérience du monde, un contact avec le monde qui précède toute pensée sur le monde » (Sens et Non-Sens, 1948).

3 PERCEPTION ET SENS

Merleau-Ponty se propose donc d'observer et de percevoir le monde d'avant la connaissance, mais ce monde est pour lui déjà chargé de significations : percevoir, c'est percevoir du sens ; toute sensation est déjà engagée dans le sens. L'être est ainsi voué au sens et inscrit dans la texture du monde. Être signifiant, c'est par son corps qu'il est signifié à autrui. L'ego ne peut donc se constituer que dans l'intersubjectivité : contrairement à Sartre, Merleau-Ponty rejette la notion de conscience pure et transparente à elle-même, désincarnée.

4.RÉFLEXIONS SUR L'ART ET L'HISTOIRE

Ces réflexions sur le sujet voyant et visible mènent tout naturellement Merleau-Ponty à s'intéresser aux œuvres d'art. Dans l'Œil et l'Esprit (1961), comme dans son ouvrage inachevé, le Visible et l'Invisible (1964), le philosophe cherchera à construire une ontologie du sensible.
Aux côtés de Sartre, avec qui il fonde la revue les Temps modernes, Merleau-Ponty s'interroge enfin sur le sens de l'histoire, en s'inspirant des analyses du marxisme (les Aventures de la dialectique, 1945).

George Herbert Mead

George Herbert Mead (1863-1931), philosophe pragmatiste américain et spécialiste de psychologie sociale, né à South Hadley, Massachusetts. Formé dans différentes universités aux États-Unis et en Europe, il enseigna à l'université de Chicago, de 1894 jusqu'à sa mort.
Influencé par la théorie évolutionniste et convaincu de la nature sociale de l'expérience et du comportement, Mead insistait sur l'émergence naturelle du soi (self) et de l'esprit (mind) au sein de l'ordre social. Le soi, affirmait-il, émerge à partir d'un processus social au cours duquel l'organisme accède à la conscience de soi. Cette conscience se constitue par interaction de l'organisme avec son environnement, y compris par la communication avec d'autres organismes. Le geste vocal (langage) est le mécanisme qui rend possible ce processus. L'esprit, lui aussi, est un produit social. L'esprit, ou intelligence, est un instrument développé par l'individu pour « permettre d'apporter des solutions rationnelles [...] aux problèmes ». Mead a particulièrement insisté sur l'application de la méthode scientifique dans les domaines de l'action et de la réforme sociales.
Mead n'a fait paraître que des articles de son vivant. Ses livres, qui ont été publiés à titre posthume à partir de manuscrits et de notes de ses étudiants, comprennent la Philosophie du présent (1932), l'Esprit, le soi et la société du point de vue d'un behavioriste social (1934), et la Philosophie de l'acte (1938).

Jacques Maritain

Jacques Maritain (1882-1973), philosophe français connu pour son apport au renouvellement des études thomistes. Né à Paris le 18 novembre 1882, Maritain étudia à la Sorbonne où il fut influencé par le philosophe Henri Bergson, et à l'université de Heidelberg. D'éducation protestante, Maritain se convertit au catholicisme en 1906. Il étudia la philosophie de saint Thomas d'Aquin, montrant sa modernité. Maritain enseigna à l'Institut catholique de Paris (1914-1933), à l'Institut d'études médiévales à Toronto (1933-1945), et à l'université de Princeton (1948-1952). De 1945 à 1948, il fut ambassadeur de France au Vatican. Il se retira à Toulouse (Haute-Garonne) où il mourut le 28 avril 1973. L'approche des problèmes philosophiques propre à Maritain prenait en considération les données de l'anthropologie, de la sociologie et de la psychologie. Ses travaux les plus profonds et les plus durables furent consacrés à l'épistémologie : il étudia les différents degrés de la connaissance et leurs relations. Ses écrits soulignent que la réalité peut être connue de différentes manières, par exemple, par la science, la philosophie, l'art et le mysticisme, chacune apportant quelque chose de distinct à la connaissance humaine. Maritain soutenait qu'exister signifie agir, la coopération étant toujours possible lorsque l'humanité poursuit un bien commun. Il a aussi beaucoup écrit dans le domaine de l'esthétique. Ses travaux comprennent Art et Scolastique (1920), les Degrés du savoir (1932), Art et Poésie (1935), Humanisme intégral (1947), Court traité de l'existence et de l'existant (1947), et Morale et Philosophie (1960). Le centre Jacques-Maritain,

établi en 1958 à l'université de Notre-Dame, encourage la recherche et l'étude de la pensée de Maritain.

Herbert Marcuse

1 PRÉSENTATION
Herbert Marcuse (1898-1979), philosophe américain d'origine allemande, théoricien de la gauche radicale et membre de l'école de Francfort.

2.UN PHILOSOPHE ENGAGÉ CONTRE LE NAZISME

Né à Berlin dans une riche famille de commerçants, Herbert Marcuse fait ses études aux universités de Berlin et de Fribourg, puis rejoint l'Institut pour la recherche sociale de Francfort, dont il reste membre jusqu'en 1933, date de l'arrivée au pouvoir du Parti national-socialiste allemand des travailleurs (NSDAP).
Herbert Marcuse émigre alors aux États-Unis et entre à l'Institut de recherche sociale de l'université Columbia de New York en 1934. Durant les années 1940, il participe à la lutte contre le nazisme en collaborant avec différentes agences de renseignement du gouvernement fédéral américain. Après 1950, il enseigne successivement dans les universités Columbia, Harvard et Brandels, ainsi qu'à l'université de Californie à San Diego.
En 2003, le Land de Berlin et les autorités allemandes ont rendu un hommage posthume à Herbert Marcuse — et à sa pensée — en lui élevant un « monument d’honneur ».

3.UN THÉORICIEN DE LA CONTRE-CULTURE

Le mouvement estudiantin et la contre-culture de la fin des années 1960, contestataires et revendicateurs, se sont reconnus dans la pensée politique de Herbert Marcuse, qui affirme la nécessité de freiner le processus démocratique pour résoudre certains problèmes sociaux. Selon le philosophe, le plus grand défi jeté à l'ordre établi dans l'avenir émanera des étudiants et de groupes minoritaires — voire marginaux — plutôt que des travailleurs, en passe d'après lui d'entériner le statu quo et de s'intégrer au système dominant.
La philosophie sociale de Herbert Marcuse, influencée par le marxisme et la psychanalyse, est exposée dans Éros et Civilisation (1955) et l'Homme unidimensionnel (1964).

Gabriel Marcel

Gabriel Marcel (1889-1973), philosophe existentialiste et catholique français, auteur dramatique et critique. Né à Paris, Gabriel Marcel perdit sa mère dans son jeune âge, et ce deuil fut sans doute à l'origine de sa vocation philosophique et de sa conversion au catholicisme en 1929. Il fut élevé par sa grand-mère et sa tante, laquelle devint sa belle-mère par la suite, qui l'entourèrent d'affection. Il écrivit de nombreuses pièces de théâtre, dont certaines furent représentées de son vivant, comme le Cœur des autres (1921) et Un homme de Dieu (1925).
Dans son premier livre, Journal métaphysique (1927), Gabriel Marcel plaidait pour une philosophie concrète qui reconnaît que le fait d'être incarné dans un corps et dans une situation historique conditionne fondamentalement la

personne humaine. Il établit une distinction entre la réflexion primaire, qui a trait aux objets et aux abstractions et qui culmine dans la science et la technologie, et la « réflexion seconde » préconisée par lui, qui porte sur des aspects de l'existence humaine, tels que le corps et la situation de l'être humain. La réflexion seconde considère les « mystères » de l'existence et livre un type de vérité (philosophique, morale et religieuse) qui ne peut pas être vérifiée scientifiquement mais qui est confirmée dès lors qu'elle illumine la vie de l'individu. À la différence d'autres tenants de l'existentialisme, Gabriel Marcel mit en relief la participation nécessaire de l'individu à la vie de la communauté plutôt que la solitude ascétique de l'homme. Dans Être et Avoir (1935) et Du refus à l'invocation (1940), il poursuivit sa réflexion sur l'opposition entre l'ontologie et l'existentialisme, mise en rapport avec l'opposition qui existe entre l'avoir, règne des choses et de la possession, et l'être, qui délivre du désespoir. Ces idées qui sont au cœur de ses ouvrages philosophiques se retrouvent également dans ses pièces de théâtre, dont les personnages se débattent dans des situations où ils doivent choisir entre deux voies : s'abandonner au désespoir ou chercher des relations harmonieuses avec autrui et avec Dieu.

Ecole de Marburg

Ecole de Marburg, groupe de philosophes néo-kantiens fondé par Hermann Cohen et Paul Natorp (1854-1924).
Défendant l’idée selon laquelle la philosophie et, somme toute, la connaissance dans son ensemble ne peuvent être fondées sur la notion d’être existant indépendamment de la

pensée, et affirmant à l'inverse que l'être est un produit de la pensée elle-même, les représentants de l'école de Marburg entendent s'inscrire dans le prolongement de la Critique de la raison pure d'Emmanuel Kant, mais s'en éloignent par leurs préoccupations d'ordre plus social.
À l'instar de Paul Natorp dans son ouvrage les Fondements logiques des sciences exactes (Die logischen Grundlagen der exakten Wissenschaften, 1910), ils élaborent un système de pensée logique et mathématique qui doit permettre d'appréhender l'existence sous un angle scientifique.
L'existence, ou l'être, est à ce titre perçue comme un inter-ensemble de relations logiques.
Outre Cohen et Natorp, les principaux représentants de l'école de Marburg sont Ernst Cassirer, Friedrich Albert Lange et Albert Görland. Nicolai Hartmann a également été influencé par ce courant de pensée à ses débuts.

Bernard-Henri Lévy

1 PRÉSENTATION
Bernard-Henri Lévy (1948-), philosophe, essayiste, romancier et cinéaste français.
Personnalité à la fois populaire et contestée, Bernard-Henri Lévy décrypte la place de l'intellectuel dans la société en proposant une démarche philosophique fondée sur l'action et sur l'appréhension de questions contemporaines telles que les conflits internationaux.

2.UN BRILLANT PARCOURS UNIVERSITAIRE ET MÉDIATIQUE

Né à Béni-Saf, en Algérie, fils d'un homme d'affaires, Bernard-Henri Lévy entre en 1968 à l'École normale supérieure où il est l'élève de Jacques Derrida et Louis Althusser. En 1971, il est brillamment reçu à l'agrégation de philosophie. Chef de file du courant dit des « nouveaux philosophes » popularisé par les médias et rassemblant un certain nombre de philosophes dont André Glucksmann, il réussit dans l'édition à la fois comme directeur de collection chez Grasset à partir de 1973 et comme auteur à succès de livres de philosophie et de romans : le Diable en tête (1984, prix Médicis), les Derniers Jours de Charles Baudelaire (1988, prix Interallié). Bernard-Henri Lévy (souvent appelé « BHL » dans les médias) devient également directeur de revue (la Règle du jeu, à partir de 1990) et réalise des films et des émissions télévisées (les Aventures de la liberté, 1991).

3.UNE PHILOSOPHIE INÉDITE, AU CŒUR DES DÉBATS DE SOCIÉTÉ

Intellectuel « antibarbare », Bernard-Henri Lévy se fait connaître avec la Barbarie à visage humain (1977), ouvrage dans lequel il instruit le procès du marxisme, du socialisme et de tout progressisme, considérés comme des promesses de bonheur conduisant au pire des malheurs, à la « mort absolue ». Selon l'auteur, la révolution et le progrès sont des leurres, et la philosophie doit « regarder l'horreur en face ». Avec le Testament de Dieu (1979), il vulgarise quelques thèses chères à Emmanuel Levinas, selon lesquelles il faut se remettre à l'écoute de ce que dit Dieu dans la Bible : la résistance à l'ordre du monde et aux violences est le maître

mot ; la loi doit être suivie par le sujet d'autant plus qu'elle le constitue.
Bernard-Henri Lévy aborde ensuite le pétainisme (l'Idéologie française, 1981) et l'art (Mondrian et Piero della Francesca, 1992), et s'interroge sur la place et le rôle des intellectuels dans la société (Éloge des intellectuels, 1992). Défenseur inlassable des droits de l'homme, il soutient la cause des musulmans de Bosnie, comme en témoignent le documentaire Bosna ! (1994) et le livre le Lys et la Cendre, sous-titré « Journal d'un écrivain en temps de guerre en Bosnie » (1996). Après avoir connu en 1997 un échec critique et commercial retentissant avec son premier film de fiction, le Jour et la Nuit, Bernard-Henri Lévy connaît un grand succès public avec son ouvrage le Siècle de Sartre (2000).
En 2002, quelques mois après les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis, il est chargé d'une mission en Afghanistan par Jacques Chirac et Lionel Jospin et rédige un « Rapport au président de la République et au Premier ministre sur la contribution de la France à la reconstruction de l'Afghanistan ». L'année suivante, il enquête sur l'enlèvement et l'assassinat d'un journaliste américain (Daniel Pearl) au Pakistan par un groupe islamiste et publie Qui a tué Daniel Pearl ? (2003), qui suscite une vive polémique relative aux méthodes d'investigation de l'auteur. Puis, au terme d'un long « reportages d'idées » mené pendant neuf mois aux États-Unis sur les traces d'Alexis de Tocqueville, Bernard-Henri Lévy publie American Vertigo (2006), interrogeant notamment l'anti-américanisme et la démocratie.

Jean-François Lyotard

Jean-François Lyotard (1924-1998), philosophe français. Professeur de philosophie à l'université de Vincennes-Saint Denis (Paris VIII), Jean-François Lyotard est un représentant de la philosophie du désir. Ancien militant du groupe réuni autour de la revue Socialisme ou Barbarie, il dénonce l'engagement militant et y repère un dispositif analogue à celui de l'espace religieux. En 1973, il publie Dérive à partir de Marx et de Freud où il manifeste son éloignement tant vis-à-vis du marxisme que de la psychanalyse.
Discours, figure. Un essai d'esthétique (1971) met l'accent sur le désir à l'œuvre dans la parole et la perception. L'œuvre d'art exprime la subversion du désir. Elle prend la psychanalyse à contre-pied : prendre en compte la profondeur de la révolution picturale, c'est rencontrer une autre scène, un autre espace, celui de l'art abstrait. Il propose ici une esthétique libidinale.
Dans Économie libidinale (1974), Jean-François Lyotard abolit toute réalité qui ne serait pas le flux du désir, « ça jouit partout », mais, sauf à se faire censeur, il ne saurait être question de désigner les bonnes jouissances. Lyotard ne range cependant pas tout dans la catégorie de l'énergie. Il estime qu'il est nécessaire de maintenir une discrimination des signes.
Dans la Condition postmoderne (1979), il analyse la faillite de l'universel et constate la remise en question de la pensée de Hegel ou de Marx au XXe siècle, estimant, cependant, que toute action n'est pas à écarter. Jean-François Lyotard propose une politique favorable aux minorités. Il postule un horizon qui conduit à refuser toute forme de terreur et de totalitarisme.

György Lukács

1 PRÉSENTATION
György Lukács (1885-1971), philosophe, théoricien de la littérature et homme politique hongrois, représentant majeur de la critique marxiste.

2. ÉLABORATION D'UNE ESTHÉTIQUE MARXISTE

Né à Budapest, dans la haute bourgeoisie juive assimilée, György Lukács enfant mène une stratégie de « guérilla » contre sa mère, archétype de la tactique de « partisan » qu'il assignera au poète et au philosophe dans l'armée régulière d'un parti communiste. Amateur passionné de tous les arts, il étudie la philosophie à Budapest puis à Berlin avec le sociologue Georg Simmel. Devenu rédacteur à la revue moderniste Nyugat (« Occident »), qui rassemble les auteurs hongrois les plus importants de la première moitié du siècle, il obtient un prix littéraire (1908) avec son Histoire du développement du drame moderne, et, en 1909, un doctorat en esthétique. Une amitié profonde et douloureuse, répétant celle de Kierkegaard et de sa fiancée Régine Olsen, le lie au peintre Irma Seidler, qui se suicidera en 1911. L'Âme et les Formes (1911) montre cette thématique existentielle romantique, encore présente dans la Théorie du roman (1920), ouvrage essentiel qui pose les bases de l'analyse structurale de la création littéraire.
De 1912 à la fin de 1917, à Heidelberg, Lukács est membre du « cercle Max Weber », lit Dostoïevski, Hegel et Marx. Un étrange mariage « expérimental » avec une jeune

révolutionnaire russe signifie son refus de « l'esprit de protocole » familial, rappel des Affinités électives de Goethe et fidélité au mot d'ordre de son poète préféré Endre Ady (1877-1919) : le « veto » absolu. Anticapitaliste par « idéalisme subjectif » (Fichte), il vit le présent, dans le désespoir, comme « l'époque de la culpabilité absolue », et rêve de « l'homme générique ».

3. HISTOIRE ET CONSCIENCE DE CLASSE

La révolution russe d'Octobre 1917 marque une rupture dans l'histoire de Lukács. L'heureuse rencontre avec Gertrud Janossy, l'adhésion au Parti communiste hongrois, sa participation au renversement du gouvernement de Károlyi en 1919 produisent sa relecture de Hegel, Feuerbach et Marx : optimisme et utopie messianique marquent ainsi Histoire et Conscience de classe (1923), livre clé de la pensée marxiste de la première moitié du siècle. Contre le positivisme scientiste dominant, Lukács restitue la dimension épique et morale de la guerre des classes, mais l'échec du gouvernement révolutionnaire de Béla Kun et le repli général de l'offensive ouvrière lui valent de vives critiques de Lénine lui-même et le contraignent à l'exil.

4 L'EXIL ET LE RETOUR

Soldat ou dirigeant, Lukács obéit désormais aux ordres de mutation : travail clandestin entre Vienne et la Hongrie, à Berlin de 1931 à 1933 puis à Moscou jusqu'en 1944. Dès 1927, interdisant la réédition de ses œuvres de jeunesse, il s'incline devant l'évident pouvoir de Staline, menant de front

la lutte antifasciste et sa propre guerre de partisan, maniant Engels contre Jdanov. La Destruction de la raison (1954) substitue l'opposition rationalisme étroit/irrationalisme à l'opposition rituelle matérialisme/idéalisme du marxisme officiel. Le Roman historique (1955) et la Signification présente du réalisme critique (1958) élaborent l'idée de « grand réalisme » contre la réduction de l'art à l'idéologie.
En 1944, Lukács retrouve Budapest, se laissant utiliser puis rejeter par le Parti, laissé « sans carte » de 1956 à 1967 (il est membre du Parlement de 1949 à 1956 et ministre du gouvernement réformiste lors de l'insurrection hongroise de 1956). Existentialisme ou Marxisme ? (1955) restituait le choix fait dans sa jeunesse de cet « Himalaya » qu'est le marxisme. Vers une ontologie (1971) est son ultime projet.
Outre les ouvrages déjà cités, on retiendra aussi, parmi les ouvrages de Lukács, son Balzac et le réalisme français (1951), série d'articles écrits en 1934-1935 et proposant une relecture marxiste de Balzac, le recueil de notes autobiographiques Pensées vécues, Mémoires parlés (1971) et Philosophie de l'art 1912-1914 (posthume), qui éclaire le rôle central de Lukács dans le renouveau de la pensée esthétique au XXe siècle.

Emmanuel Levinas

Emmanuel Levinas (1905-1995), philosophe français d'origine lituanienne, auteur d'une éthique de l'altérité et de nombreux commentaires du Talmud, et qui a contribué à faire connaître en France la phénoménologie d'Edmund Husserl.

Né à Kaunas (Lituanie), au sein d'une famille de la bourgeoisie juive, Emmanuel Levinas fait des études secondaires en Lituanie et en Russie, puis étudie la philosophie à Strasbourg, de 1923 à 1930. Lors d'un séjour à Fribourg en 1928-1929, il suit les cours de Husserl et de Martin Heidegger. Il décide par la suite de s'installer en France. Il y enseigne la philosophie, puis est nommé directeur de l'école normale israélite orientale, avant d'acquérir une chaire de professeur de philosophie à l'université de Poitiers en 1964, puis à l'université de Nanterre (1967) et enfin à la Sorbonne (1973).
Influencé par la phénoménologie de Husserl et par la philosophie de Heidegger, Levinas se démarque rapidement de ses maîtres, dénonçant la pensée occidentale comme pensée de la Totalité au mépris de l'idée d'Infini. Levinas reproche à la pensée occidentale de s'être plus soucié du Vrai que du Bien. Son principal sujet de réflexion est l'éthique et son projet est de promouvoir l'idée d'un Bien indépendant du Vrai, d'une éthique comme alternative à la métaphysique.
L'essentiel des thèses de Levinas est exposé dans Totalité et Infini (1961). Il y développe l'idée que la présence d'Autrui, et plus particulièrement le visage d'Autrui qui appelle la conscience morale à refuser toute violence à l'égard de l'autre, est une expérience fondamentale que méconnaissent les philosophies de la Totalité, réduisant l'« autre » au « même ». C'est une expérience concrète qui nous engage en tant que sujet moral sans qu'il n'y ait entre Autrui et nous un quelconque contrat : notre devoir envers Autrui est inconditionnel, et c'est ce qui fonde l'humanité de

l'Homme. Par l'éthique, l'Homme est « autrement qu'être » (Autrement qu'être ou au-delà de l'essence, 1974).
La relation éthique qu'impose le visage de l'Autre conduit Levinas à Dieu, dont on peut lire la trace sur le visage d'Autrui. La loi observée fait « venir Dieu à l'idée » (De Dieu qui vient à l'idée, 1982). Sans être théologien, Levinas a cependant trouvé dans le judaïsme une source d'inspiration pour sa réflexion. Pour lui, le judaïsme est une religion fondamentalement éthique et condamne par ailleurs ce qu'il désigne comme « consolations de la religion » : c'est-à-dire une certaine mystique et une certaine sacralité, toute sacralité relevant pour lui de la magie alors que seule l'éthique a un sens qui dépasse la mort. Pour Levinas, les activités sociales, la science, la technique sont, dans la mesure où elles ont pour but de venir au secours de l'Homme, plus « religieuses » que toute forme de sacralité. Cette mise en évidence de la possibilité de sainteté en dehors de toute sacralité, si elle a isolé Levinas des milieux juifs alors qu'il est très apprécié des milieux chrétiens, est sans doute l'apport le plus original de sa pensée, qui a contribué à une certaine « démythologisation » de Dieu (Difficile Liberté, 1963 ; Lectures talmudiques, 1968 et 1977 ; Du sacré au saint, 1977 ; l'Au-Delà du verset, 1982).

Thomas Samuel Kuhn

Thomas Samuel Kuhn (1922-1996), historien et philosophe des sciences américain, auteur d'une théorie des paradigmes.
Né à Cincinnati, Kuhn obtient un doctorat en physique théorique à l'université Harvard en 1949. Il enseigne l'histoire et la philosophie des sciences à Harvard, à

Berkeley, à Princeton, ainsi qu'au Massachusetts Institute of Technology (MIT).
En 1962, Kuhn publie la Structure des révolutions scientifiques, où il expose une conception non cumulative du développement des sciences de la nature. Selon Kuhn, l'activité scientifique est fondée sur des théories qui sont reconnues par la communauté scientifique, et qui laissent ouverts certains problèmes, sur lesquels porte la recherche. Des théories de ce genre constituent ce que Kuhn appelle des « paradigmes ». Selon lui, le développement de la science comprend deux phases. La « science normale » consiste à travailler dans le cadre du paradigme, et à vérifier les prédictions qu'on peut dériver de celui-ci. Cependant, certains faits ou découvertes peuvent constituer des problèmes que la science normale ne peut résoudre, parce qu'ils contredisent le paradigme. Ces crises provoquent l'apparition de nouvelles théories destinées à fournir des instruments conceptuels nouveaux qui permettent d'expliquer ces faits. Ces changements conduisent à l'élaboration d'un nouveau paradigme qui marque l'abolition du précédent. Les périodes de crise où de nouvelles théories voient le jour constituent les phases de « science extraordinaire ». Une révolution scientifique consiste donc en un changement de paradigme. Ce changement n'est pas un processus cumulatif : les paradigmes sont incommensurables. L'œuvre de Kuhn a une importance considérable dans le développement de l'épistémologie de ce siècle.

Alexandre Kojève

1 PRÉSENTATION

Alexandre Kojève (1902-1968), philosophe français dont le nom reste principalement attaché à l'interprétation qu'il a donnée de la pensée de Hegel, plus précisément de la Phénoménologie de l'esprit.

2. UNE LECTURE DE L'ŒUVRE HÉGÉLIENNE

Né à Moscou, Alexandre Kojevnikov, dit Alexandre Kojève, s'exile en 1919 pour l'Allemagne, puis la France. Tout au long du cours qu'il dispense à l'École des Hautes Études de 1933 à 1939, et qui constitue une véritable initiation à Hegel pour des intellectuels français aussi divers que Lacan, Bataille, Queneau (qui édite le cours à partir de ses notes, sous le titre Introduction à la lecture de Hegel), Aron ou Merleau-Ponty, Kojève met en lumière la profondeur de certaines « figures » hégéliennes, notamment la fameuse « dialectique du maître et de l'esclave » et la question (récemment reprise par Fukuyama dans le contexte de l'effondrement du communisme) de la « fin de l'Histoire » (Voir aussi histoire de l'histoire).

3 LE PRINCIPE DE RECONNAISSANCE

3.1 « Maîtres » et « esclaves »

Dans le cadre d'une interprétation « athée » de Hegel largement inspirée par Marx, Kojève fait du désir — proprement humain — de reconnaissance — et de la lutte entre les consciences menée dans ce but — le moteur de l'Histoire. Pour faire reconnaître sa « valeur infinie » par autrui, pour se faire reconnaître comme liberté, il faut parvenir à dépasser son statut de créature seulement «

naturelle » et dépendante : l'épreuve décisive est à cet égard la capacité à affronter le risque de la mort. Celui qui préfère devenir esclave plutôt que de sacrifier sa vie reconnaît par là-même le droit de celui qui « préfère sa liberté à sa vie » de le dominer : la lutte débouche ainsi sur la division entre les « maîtres » et les « esclaves ». Toutefois la situation ainsi créée reste précaire et dynamique : le maître peut certes se décharger sur ses esclaves de tout travail, de toute tâche de transformation de la Nature ; mais outre la transformation du donné naturel, le travail permet aussi la « formation » et la transformation du travailleur lui-même. Le travail est par conséquent (parallèlement à la lutte, et de façon croissante dans l'Histoire) non seulement la source d'une reconnaissance possible de la valeur de la conscience (qui se manifeste à travers ce qu'elle fait), mais également la voie vers l'émancipation des « esclaves ».

3.2 La fin de l’Histoire ?

L'état — « démocratique » – de reconnaissance réciproque des consciences marquerait la fin de l'Histoire : celle-ci est-elle cependant advenue avec l'État moderne napoléonien et la reconnaissance de l'égalité des droits (comme a pu le penser Hegel) ou bien n'adviendra-t-elle qu'avec « l'État mondial » et socialement homogène ? Kojève privilégie la seconde hypothèse. Une investigation des conséquences et des dangers de l'idée de fin de l'Histoire (simultanément fin de la philosophie ?) oppose Kojève au philosophe et historien allemand Leo Strauss dans l’ouvrage de ce dernier intitulé De la tyrannie.

Œuvres principales : Introduction à la lecture de Hegel (Gallimard éd., 1947 ; rééd. 1973) ; Esquisse d'une phénoménologie du droit (Gallimard éd., 1981) ; le Concept, le Temps, le Discours (Gallimard éd., 1990).

Hans Jonas

Hans Jonas (1903-1993), philosophe allemand, célèbre pour sa proposition d'un principe de responsabilité morale de l'Homme, le Principe responsabilité (Das Prinzip Verantwortung, 1979).
Au terme d'études en philosophie, en théologie et en histoire de l'art, Jonas rédige en 1928 une thèse sur la gnose (« le Concept de gnose »), sous la direction de Heidegger et Bultmann. Après la prise du pouvoir par Hitler en 1933, il doit fuir les persécutions antisémites du régime nazi. Il enseigne à partir de 1955 à la New School for Social Research de New York.
Jonas rédige ses premiers ouvrages à la lumière de la philosophie antique, traitant notamment de la gnose et de saint Augustin. Il s'intéresse plus particulièrement aux fondements de la pensée gnostique et à son enracinement dans l'existence (Dasein) de l'Homme (Gnosis und spätantiker Geist, « la Gnose et l'esprit de l'Antiquité », 1934).
Il cherche ensuite à déterminer comment l'Homme peut affirmer son humanité de façon identique dans des contextes historiques très divers. Dans son questionnement sur l'évolution de nos modes d'action au sein de la civilisation technologique, Jonas s'attache alors à démontrer que l'homme moderne doit lui aussi aspirer à une existence propre, mais en tendant néanmoins vers un élargissement de

ses connaissances dans le domaine des sciences naturelles, et en étant associé au progrès scientifique et technique. Cette idée passe par une remise en question de l'éthique : Jonas défend l'idée d'un « droit de la nature », selon lequel la liberté d'action dévolue à l'Homme doit être conciliable avec l'épanouissement de la nature (Organismus und Freiheit, « Organisme et liberté », 1973).

Karl Jaspers

Karl Jaspers (1883-1969), philosophe allemand, un des fondateurs de l'existentialisme dont l'œuvre, comprenant trente ouvrages, influença la théologie, la psychiatrie et la philosophie modernes. Né à Oldenbourg, Jaspers étudia le droit et la médecine, et obtint son doctorat en médecine à l'université de Heidelberg. Il enseigna la psychiatrie à cette faculté à partir de 1916, se tourna vers la philosophie et fut titulaire de chaire jusqu'en 1937. Pendant la période du régime nazi, Jaspers, dont l'épouse était juive et qui se refusait à toute concession aux autorités nazies, fut écarté de l'enseignement. En 1948, il accepta la chaire de philosophie à Bâle en Suisse.
Dans son premier ouvrage majeur, Psychopathologie générale (1913), il récusa les prétentions scientifiques de la psychothérapie, les jugeant déterministes et trompeuses. Il publia ensuite la Psychologie der Weltanschauungen (« Psychologie des conceptions du monde », 1919), ouvrage dont l'importance particulière réside dans son inventaire d'attitudes possibles envers la vie.
L'œuvre capitale de Jaspers, intitulée Philosophie (1932), en trois volumes, présente sa vision de l'histoire de la

philosophie et introduit ses thèmes majeurs. Pour lui, la philosophie est la pensée philosophique elle-même et non un ensemble quelconque de thèses diverses. Sa philosophie s'attache à explorer et à décrire les marges et les limites de l'expérience. Il emploie le terme das Umgreifende (« l'englobant ») pour désigner les limites ultimes de l'être, horizon indéfini de toute expérience possible, subjective et objective, mais qui ne peut jamais être appréhendé rationnellement. Existenzphilosohie (« Philosophie de l'existence ») (1938-1971) est un autre ouvrage majeur. Le terme Existenz désigne l'expérience indescriptible de la liberté et de la possibilité qui constitue l'être authentique de l'homme, qui prend conscience de l'englobant en faisant face aux situations limites comme le hasard, la souffrance, le conflit, la faute et la mort. Jaspers écrivit aussi abondamment sur la menace à la liberté de l'homme que présentent la science moderne et les institutions économiques et politiques modernes. Parmi ses écrits politiques, la Culpabilité allemande (1946) rencontra un large écho. Sa correspondance (1926-1969) avec la philosophe américaine d'origine allemande Hannah Arendt révèle l'influence que Jaspers exerça sur la pensée contemporaine.

Vladimir Jankélévitch

Vladimir Jankélévitch (1903-1985), philosophe français d’inspiration bergsonienne, fils du traducteur de Hegel et de Freud, il est l’auteur d’une œuvre à la fois érudite et populaire, qui met l’accent sur l’analyse des sentiments, et qui a renouvelé des champs d’étude en philosophie morale.

Normalien et agrégé de philosophie, il rédige en 1933 sa thèse de doctorat sur l'Odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling, ainsi qu'une thèse complémentaire sur la Mauvaise Conscience, où il aborde l'un des grands thèmes éthiques qu'il développera par la suite, dans ce qu'il convient d'appeler sa philosophie de la vie.
Après avoir été mobilisé en 1939, il est soumis aux lois antisémites du gouvernement de Vichy, est révoqué de ses fonctions d'enseignant et entre dans la Résistance. Après la guerre, il publiera un texte important, le Traité des vertus (1949).
Philosophe de la vie, Jankélévitch s'est aussi engagé dans la vie : fidèle au souvenir des victimes du nazisme, il s'interdira tout contact intellectuel avec l'Allemagne, refusant aux Allemands le pardon que, par ailleurs, ils ne demanderont pas. Il n'hésitera pas à prendre part aux grands débats de société (l'euthanasie, l'engagement politique, l'enseignement de la philosophie, le pardon, etc.).
Ainsi, Jankélévitch est profondément inscrit dans le mouvement du réel ; développant une approche non substantialiste de l'existence humaine, il donne une place prépondérante à l'amour, la volonté, l'action, l'intention. Sa philosophie est à la fois une métaphysique et une philosophie de l'instant, des mouvements infinitésimaux de la conscience : oubli, remords, hypocrisie, sentiment d'impureté, ennui, entre autres. Sa pensée est tissée dans un discours subtil, émaillé de nombreuses citations littéraires (Dostoïevski, Tolstoï), mystiques (Fénelon, saint Jean de la Croix), philosophiques (Platon, Plotin, Schelling, Bergson) ou musicales (Debussy, Liszt). Il déploie une attention particulière à capter ce qui échappe à la compréhension :

reprenant le mot du philosophe espagnol Balthasar Gracián, parlant du yo no se que qui caractérise l'homme de cour, il mènera une réflexion originale sur le « je-ne-sais-quoi » et le « presque-rien ». C'est en effet dans cet insaisissable qu'il perçoit les apparences multiples que prennent les choses dans le temps, qui est lui-même une simple variation de l'être. Car le temps est pour lui à la fois puissance de disparition et de création, et c'est en son sein que se déploie la vie entière.
L'œuvre de Jankélévitch est abondante ; on notera tout particulièrement, outre le Traité des vertus, Henri Bergson (1936), l'Alternative (1938), l'Ironie ou la Bonne Conscience (1950), la Mauvaise Conscience (1951), Philosophie première (1954), l'Austérité de la vie morale (1956), le Je-ne-sais-quoi et le presque-rien (1957), le Pur et l'Impur (1960), la Mort (1966), le Pardon (1967), Quelque part dans l'inachevé (entretiens avec Béatrice Berlowitz, 1978), le Paradoxe de la morale (1981), le Sérieux et l'Intention (1984), les Vertus et l'Amour (1986), l'Imprescriptible (1986). On retiendra aussi de nombreux ouvrages sur la musique, parmi lesquels il faut citer : Debussy et le Mystère (1949), La Musique et l'Ineffable (1961), Liszt et la Rhapsodie (1979), la Musique et les Heures (1988).

Jean Hyppolite

Jean Hyppolite (1907-1968), philosophe français, célèbre pour ses travaux sur Hegel et pour ses cours universitaires. Né en 1907, Jean Hyppolite accomplit le parcours typique du grand professeur : en 1925, il entra à l'École normale supérieure où il fréquenta Jean-Paul Sartre, Maurice

Merleau-Ponty et Georges Canguilhem. Il enseigna successivement dans des lycées de province, à la prestigieuse Première supérieure du lycée Henri-IV à Paris, à l'université de Strasbourg, puis à la Sorbonne en 1949. En 1954, il devint le directeur de l'École normale supérieure, puis entra en 1963 au Collège de France.
Sa traduction en 1939-1941 de la Phénoménologie de l'esprit, de Hegel, suivie en 1946 de son livre Genèse et structure de « la Phénoménologie... » furent essentiels non seulement pour la connaissance et la réévaluation de Hegel, mais aussi pour la philosophie en général : Hyppolite révéla le jeune Hegel, moins dogmatique, parfois plus existentiel. Il insistait sur le rôle de l'aliénation et de l'Aufhebung (le fait de dépasser une contradiction tout en la conservant), du destin et de la ruse de la raison, de la logique et de la dialectique. Ce travail d'historien de la philosophie, qui s'étendait à tous les grands philosophes (Figures de la pensée philosophique, 1971), déboucha sur des analyses inspirées par la pensée hégélienne (Études sur Marx et sur Hegel, 1955) et sur une philosophie très personnelle (Logique et Existence, 1953).
Par ses livres et par la force interrogative de ses cours, Jean Hyppolite marqua ses disciples en les ouvrant à l'autonomie : beaucoup, comme Michel Foucault, furent fidèles à son exigence philosophique, tout en adoptant des positions théoriques différentes.

Edmund Husserl

1 PRÉSENTATION

Edmund Husserl (1859-1938), philosophe et mathématicien allemand, fondateur de la phénoménologie.
Né à Prossnitz en Moravie (actuellement en République tchèque) le 8 avril 1859, Husserl fit des études de science, de philosophie et de mathématiques aux universités de Leipzig, de Berlin et de Vienne et consacra sa thèse de doctorat au problème du calcul des variations. Il commença à s'intéresser au fondement psychologique des mathématiques et, peu après avoir obtenu un poste de maître-assistant en philosophie à l'université de Halle, fit paraître son premier livre, Philosophie de l'arithmétique (1891). À cette époque, Husserl pensait que les vérités mathématiques sont valides indépendamment de la façon dont on est amené à les découvrir et à y croire.

2.DÉVELOPPEMENT DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE

Husserl réfuta cette première position qu'il qualifiait de psychologisme, dans les Recherches logiques (1900-1901). Dans cet ouvrage unique en philosophie, Husserl assigne au philosophe la tâche de contempler l'essence des choses, essence à laquelle on peut remonter en faisant varier systématiquement l'objet dans l'imagination. Husserl entendait montrer que la conscience est toujours conscience de quelque chose. Reprenant chez Brentano un terme d'origine scolastique, il appelait cette visée intentionnalité, et affirmait que la conscience renferme des structures idéales et immuables appelées significations, qui déterminent quel objet est visé par l'esprit à un moment donné.

C'est à Göttingen, où Husserl fut professeur de 1901 à 1916, qu'il attira un grand nombre d'étudiants qui commencèrent à former un groupe de phénoménologues. Il rédigea un ouvrage qui eut un grand retentissement, les Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique en 1913, lequel introduisait le terme de réduction phénoménologique pour qualifier la méthode de réflexion sur les significations qu'utilise l'esprit lorsqu'il contemple un objet. Cette méthode étant centrée sur les significations présentes dans l'esprit, que l'objet présent à la conscience existe réellement ou non, elle impliquait, selon Husserl, une « mise entre parenthèses » de l'existence, c'est-à-dire une suspension de la question de l'existence réelle de l'objet contemplé. Il a procédé à des analyses détaillées des structures mentales impliquées dans la perception de catégories particulières d'objets, par exemple, la perception d'un pommier de son jardin. Si la phénoménologie ne suppose pas l'existence de quoi que ce soit, elle n'en demeure donc pas moins une discipline descriptive. Pour Husserl, la phénoménologie n'a pas pour vocation d'inventer des théories, mais plutôt de décrire « les choses mêmes ».

3 ŒUVRE TARDIVE ET INFLUENCE

À partir de 1916, Husserl enseigna à l'université de Fribourg. La phénoménologie ayant été critiquée comme une méthode fondamentalement solipsiste, confinant le philosophe dans la contemplation de significations privées, Husserl s'employa à montrer dans les Méditations cartésiennes (1931), puis dans la Crise des sciences

européennes et la Phénoménologie transcendantale, comment la conscience individuelle vise autrui, la société et l'histoire. Husserl mourut à Fribourg le 26 avril 1938.
La phénoménologie de Husserl exerça une influence considérable sur son jeune collègue à Fribourg, Martin Heidegger, sur Maurice Merleau-Ponty et sur Jean-Paul Sartre et l'existentialisme en France. La phénoménologie demeure l'un des courants les plus dynamiques de la philosophie contemporaine. Son influence s'est étendue à la théologie, à la linguistique, à la psychologie et aux sciences sociales.

Max Horkheimer

Max Horkheimer (1895-1973), philosophe allemand, l’une des figures de proue de l’école de Francfort.
Né à Stuttgart, fils de fabricant de textile, Max Horkheimer devient en 1930 le directeur de l’Institut de recherche sociale de Francfort, au sein duquel apparaît l’école de Francfort, l’un des plus importants courants de philosophie et de sociologie du XXe siècle. Dans l’enseignement comme dans la recherche, Horkheimer s’appuie sur la philosophie, en particulier sur le marxisme, pour dénoncer l’injustice sociale inhérente au capitalisme et pour combattre le nazisme. En 1933, il doit émigrer aux États-Unis, où il poursuit ses recherches interdisciplinaires et met en œuvre sa théorie critique. De retour en Allemagne, en 1949, il recrée son institut, reprenant ses travaux fondés sur la méthode introduite par le matérialisme historique.

Horkheimer remet en question le travail de connaissance comme pure théorie, affirmant dans ses articles publiés par la Revue pour la recherche sociale que toute doctrine s'inscrit dans un contexte social et politique que les théoriciens doivent chercher à transformer, et non seulement analyser. Philosophe marxiste, il rejette toutefois la pensée mécanique se réclamant de Marx et prétendant posséder la vérité éternelle ; il s'oppose par conséquent aux positions philosophiques défendues par la IIe et la IIIe Internationale et se montre sceptique à l'égard des présupposés d'une certaine philosophie de l'histoire en vertu desquels l'évolution conduit inévitablement vers le progrès et la révolution (Crépuscule,1931). Sa critique de l'organisation bureaucratique des société modernes se développe parallèlement au rejet du capitalisme et du stalinisme.
Dans ses travaux menés en collaboration avec Theodor Adorno, Horkheimer s'interroge sur les implications politiques du rationalisme moderne (la Dialectique de la raison, 1947), cherchant à comprendre comment la raison peut déboucher sur des logiques irrationnelles au détriment des individus. Défenseur de la liberté individuelle contre toutes les pratiques totalitaires, Horkheimer est l'un des maîtres à penser du mouvement de contestation des années soixante.

Jaakko Hintikka

1 PRÉSENTATION
Jaakko Hintikka (1929-), philosophe finlandais.

Hintikka est l'auteur d'une œuvre extrêmement diversifiée portant sur la théorie de la connaissance, et a publié de nombreux écrits techniques sur la logique. Il s'est particulièrement intéressé aux propositions employant des expressions modales telles que « voir que », et les habituels « connaître que », « savoir que » ou « permettre que ». Il privilégie l'abord sémantique au syntaxique. On lui doit aussi deux études critiques importantes : l'une porte sur Kant, dont il tente de réhabiliter l'approche logique, et l'autre sur Wittgenstein, dont il a retenu le concept de « jeux de langage », qui lui permettra de préciser « les liens vitaux entre langage et réalité ».

2 INFORMATION ET COMPLEXITÉ

Dans sa thèse relative aux « Formes normales distributives » (Distributive normal forms in the calculus of Predicates, 1952), Hintikka définit des degrés de complexité dans les propositions. Ceux-ci lui permettent de dégager de nouvelles notions telles que l'information de surface et l'information profonde. Cette complexité est fonction du nombre de quantificateurs et de symboles individuels présents dans les phrases considérées. Il constate que de simples modifications logiques à l'intérieur de celles-ci ne modifient que superficiellement l'information qu'elles contiennent. La démonstration de la vérité peut nécessiter l'augmentation de la complexité des phrases : si ce n'est pas le cas, Hintikka les reconnaît pour analytiques.

3 CONNAISSANCES ET CROYANCES

Pour Hintikka, le savoir, même s'il est réel, s'auto-confirme indépendamment du monde, c'est-à-dire du contexte, alors que la croyance, qui peut être infirmée, en dépend.

4.UNE CONCEPTION ORIGINALE DE LA VÉRITÉ

Toute la réflexion d'Hintikka sur le langage est fondée sur les concepts de dépendance et, surtout, d'indépendance de l'information à l'égard du contexte. Il utilise la théorie des jeux de Von Neumann pour développer ses principales idées. Ainsi, la vérité d'une phrase correspond pour lui à l'existence d'une « stratégie gagnante pour un vérificateur dans un modèle donné ». Hintikka développe une logique concurrente de celle de Tarski, apte à traiter des problèmes posés par le langage naturel. En particulier, ceux où la valeur de la partie dépend du tout, remettant en question le rapport analytique / synthétique.

5.L'ACTIVITÉ CONSTITUTIVE DE LA PENSÉE

Il n'y a pas de chose en soi qu'on puisse décrire et individualiser sans fonder un ordre conceptuel particulier, s'explicitant dans des mondes possibles et dans des fonctions individualisantes. Il n'y a d'objets que de la pensée : ils sont les produits d'une activité constitutive de la part de l'individu. Pour Hintikka, si l'on considère la perception comme intentionnelle, cela implique qu'elle soit un jugement, et qu'elle soit relative à une pluralité de mondes possibles. Le réel émerge comme « possibilité parmi d'autres », issues de notre pensée.

6 DES MONDES POSSIBLES

Un monde possible est une conception alternative au monde réel, destinée à faciliter nos relations avec lui. Dans le cadre de la sémantique des mondes possibles, « l'existence » est un prédicat, semblable à tout autre jugement décrivant un monde possible.
Peu traduits en français, les textes principaux de Jaakko Hintikka sont : Knowledge and Belief (1962), Models for Modalities (1962), Time and Necessity (1973), Logic-Games and Information (1973), l'Intentionnalité et les mondes possibles, (1989), Fondements d'une théorie du langage (1994) et Questions de logique et de phénoménologie (1998).

Lucien Herr

Lucien Herr (1864-1926), érudit français, journaliste et théoricien socialiste, qui marqua de son influence plusieurs générations d'intellectuels.
Né à Altkirch, en Alsace, fils d'instituteur, Lucien Herr entra à l'École normale supérieure en 1883 et obtint l'agrégation de philosophie en 1886. Deux ans après, lors d'un voyage en Allemagne, il décida de s'engager dans le mouvement ouvrier, renonça à la carrière universitaire et à la rédaction d'ouvrages de philosophie. Il choisit en fait de diriger la bibliothèque de l'École normale supérieure pour être le maître à penser de l'élite intellectuelle. De 1888 à 1926, pendant près de quarante ans durant lesquels il occupa ce poste, tous les grands esprits passés par cette institution rencontrèrent Lucien Herr, et beaucoup d'entre eux, tels Jean Jaurès et Léon Blum, adhérèrent à la cause socialiste

sous son influence. Lors de l'affaire Dreyfus, il revendiqua la reconnaissance de l'innocence et la libération du capitaine.
Membre à partir de 1891 du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, fondé par Jean Allemane (1843-1935), Lucien Herr se consacra à la mise en place d'institutions lui permettant de participer aux combats d'idées et à la lutte politique. Ainsi devint-il le secrétaire de rédaction de la Revue de Paris, créa, avec Charles Péguy, la librairie Bellais et la Société nouvelle de librairie et d'édition et fonda, en 1904, avec Jean Jaurès, l'Humanité, puis devint directeur du Musée pédagogique à partir de 1916.
Lucien Herr contribua avec Jaurès, puis avec Blum, à l'unité socialiste et à la naissance de la SFIO en 1905 : républicain marqué par l'esprit de la Révolution française et par la philosophie de Hegel et de Marx, il considérait que le développement de la connaissance libérerait l'humanité des injustices, des pouvoirs oppresseurs et de la religion. Un recueil d'articles de Lucien Herr (Choix d'écrits) fut publié après sa mort.

Michel Henry

1 PRÉSENTATION
Michel Henry (1922-2002) philosophe français, figure majeure de la phénoménologie de la seconde moitié du XXe siècle.

2.UNE « PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA VIE »

Né à Haiphong (Viêt Nam), Michel Henry poursuit ses études à Paris avant de s'engager dans la Résistance pendant la

guerre. Agrégé de philosophie en 1945, il a durant sa carrière principalement enseigné à l'université Paul-Valéry de Montpellier.
L'œuvre philosophique de Michel Henry s'inscrit, non sans difficulté, dans le courant de la phénoménologie. Avec l'Essence de la manifestation (1963), cette inscription et cette distance sont posées, ainsi que le fondement de l'œuvre à venir. Dans un contexte marqué en France par le structuralisme, le marxisme et la psychanalyse, Michel Henry reprend le fil de la phénoménologie tout en en récusant le fondement, qui est aussi celui de toute la philosophie occidentale — et non pas seulement d'Edmund Husserl ou de Martin Heidegger —, celui qu'il qualifie de « monisme ontologique », autrement dit l'assimilation de l'essence à l'idée : « philosophie qui pose que rien ne peut nous être donné qu'à l'intérieur et par la médiation de l'horizon transcendantal de l'être en *général* » (Philosophie et phénoménologie du corps, écrit en 1950 et publié en 1965). Cette tradition retire toujours ce qu'elle donne dans le phénomène et subordonne le donné à l'ordre de la transcendance et de l'extériorité. Philosophie et phénoménologie du corps élabore en outre une philosophie du corps subjectif — du sujet corporel et incarné — préexistant à toute expérience et à tout discours à partir d'une étude approfondie sur Maine de Biran.
Appelant à une « phénoménologie radicale » ou « matérielle », plus héritière de Friedrich Nietzsche ou du René Descartes de la Seconde Méditation que d'Edmund Husserl ou de Martin Heidegger, Michel Henry développe une philosophie de l'immanence absolue à partir des concepts d'« auto-affection » et d'affectivité. Cette interprétation

phénoménologique de l’affectivité aboutit, dans l’« oscillation des tonalités ontologiques », à l’affirmation d’une passivité essentielle et à l’identité du Jouir et du Souffrir. Phénoménologie matérielle (1990) reprend les problèmes et les rapports à la phénoménologie de l’intentionnalité (Husserl).

3.UNE RÉFLEXION TRANSVERSALE SUR LA NOTION DE SUJET

Outre ses analyses phénoménologiques, Michel Henry propose une réinterprétation des écrits strictement philosophiques de Karl Marx. Il publie en 1976 un Marx en deux tomes — I. Une philosophie de la réalité et II. Une philosophie de l’économie — dans lequel il affirme la subjectivité corporelle de l’individu comme définition de son être et de sa condition de travailleur ; cette thèse rejetée par de nombreux marxistes place l’individu et le capital sur un même plan et, selon ses détracteurs, « oublie » de prendre en compte le principe fondamental de valeur ajoutée inhérent au processus de production, ce que conteste Michel Henry pour qui ces considérations relèvent de discours historiques appliqués telle une « grille d’analyse » sur des textes philosophiques. Du communisme au capitalisme. Théorie d’une catastrophe (1990) reprend quant à lui le fil du Marx, manifestant la comparabilité de deux systèmes également abstraits.
La Généalogie de la psychanalyse (1985) inscrit Freud dans la tradition d’une philosophie de la conscience où sont d’abord lus Descartes, Nietzsche et Schopenhauer. L’ontologie de la représentation et l’inconscient conçu comme porteur de

représentations y sont radicalement opposés à une ontologie de la vie où l'inconscient se conçoit comme affectivité. Cet ouvrage comporte un chapitre important sur la Seconde Méditation de Descartes : « Videre videor ».
La Barbarie (1987) poursuit la réflexion d'Edmund Husserl menée dans la Crise des sciences européennes, mais n'en suit pas les visées. La « barbarie » est en effet aujourd'hui celle de la science et de la société sans culture contre la vie et ses manifestations dans l'art, l'éthique et la religion. Dans ce cadre, Voir l'invisible (1988) aborde Wassily Kandinsky et l'art abstrait, tandis que C'est moi la vérité. Pour une philosophie du christianisme (1996), puis Incarnation, une philosophie de la chair (2000), livrent une méditation sur les Évangiles et le christianisme.
Michel Henry est également romancier. Il a obtenu le prix Renaudot en 1976 pour l'Amour les yeux fermés. Il a aussi écrit le Jeune Officier (1954) et le Fils du roi (1981), dont il a tiré la pièce de théâtre La vérité est un cri.

Martin Heidegger

1 PRÉSENTATION
Martin Heidegger (1889-1976), philosophe allemand.

2 LE « PENSEUR DE L'ÊTRE »

Né à Messkirch, en région alémanique, Heidegger entreprend en 1909 des études de théologie catholique à l'université de Fribourg, puis de philosophie et de mathématiques, de sciences de la nature et d'histoire. En 1913, il est promu docteur, puis habilité en 1915 par le néo-kantien Heinrich

Rickert. Mobilisé en 1917, il est nommé « Privatdozent » en 1919 à l'université de Fribourg, où il enseignera jusqu'en 1922. Professeur non titulaire à Marburg à partir de 1923, il publie en 1927 l'Être et le Temps, puis prend en 1928 la succession de Husserl, dont il a été l'élève à la chaire de philosophie de l'université de Fribourg. À cette occasion, il prononce sa leçon inaugurale : Qu'est-ce que la métaphysique ?
Le 21 avril 1933, Heidegger est élu recteur de cette même université, fonction qu'il assume jusqu'en février 1934. Son adhésion en 1933 au parti nazi (NSDAP), suscite aujourd'hui encore de multiples controverses quant à son engagement réel envers l'idéologie hitlérienne, même si, quelques mois plus tard, il quitte le parti. Heidegger n'a en effet jamais regretté officiellement son adhésion, ni les choix qu'elle a impliqués.
Quoi qu'il en soit, il quitte le rectorat en 1934 et ne publie plus jusqu'en 1947, année de la fameuse Lettre sur l'humanisme adressée à Jean Baufret. À la Libération, il est suspendu par les autorités françaises, et ne peut reprendre ses cours qu'en 1951.
Son immense succès en France (où il rencontre Jacques Lacan, Georges Braque et René Char) date pourtant de ces mêmes années (colloque de Cerisy-La-Salle, 1955), et le philosophe exercera sur les penseurs français une influence considérable. Heidegger vivra ses dernières années retiré dans son village natal.

3 DASEIN ET SENS DE L'ÊTRE

On peut diviser la pensée heideggerienne en deux périodes : la première se situe autour de l'année 1927, date de la parution de son œuvre capitale, Être et Temps (Sein und Zeit), la seconde débute dès avant 1935.

3.1 L'analytique existentiale

Penser l'être dans ses multiples variations, telle est pour Heidegger la tâche du philosophe, reprenant à son compte les propos d'Aristote (Métaphysique : « l'Être se prend en de multiples acceptions »). Il convient de renouveler cette pensée dont la métaphysique s'est arrogé le privilège du questionnement — ou, plus précisément, d'en retrouver les fondements.
La question fondamentale que soulève Heidegger est donc celle du sens de l'être, qui se transformera par la suite en question de la vérité de l'être. Le projet heideggerien est, à ce titre, une radicalisation de la phénoménologie telle que l'a développée Husserl.
Pour accéder à l'être, Heidegger pose le concept du Dasein, « être-là » : le porteur du sens de l'être, celui à travers qui l'expérience de l'être advient (da : « là », en situation).
Cette compréhension de l'être peut être atteinte par l'entremise de l'« analytique existentiale », examen par le Dasein de ses propres catégories constitutives (existentiaux).
La structure fondamentale du Dasein possède ainsi trois composantes.
D'abord, l'« être-jeté » au monde (Geworfenheit) définit le Dasein dans la factualité, comme étant « toujours-déjà-là »

dans l'existence (Existenz), et en même temps toujours en pro-jet, tourné vers l'avenir.
Pro-jet de soi dans l'existence, être-au-monde, le Dasein est constamment en proie à la tentation de déchoir dans l'inauthentique, qui lui fait manquer la compréhension de la finitude qui lui est constitutive : son « être-pour-la-mort ».
La découverte de la finitude, marquée du sceau de l'angoisse — Angst, modalité unificatrice du Dasein — ; qui est angoisse devant le néant, coïncide avec celle de la temporalité. Le temps devient ainsi la catégorie fondamentale du Dasein. Et comprendre la finitude, c'est pour l'homme prendre conscience de son destin, de la « possibilité extrême » de son histoire, qui est la mort.
Enfin, le Dasein est toujours un « être-avec », « être-auprès-de » (Sein bei) : il est ainsi toujours déjà en relation avec d'autres étants, présence à l'autre, être humain et « ustensile », qui constituent l'Umwelt, « le monde autour ».
La tâche de l'analyse existentiale consiste donc à mettre en lumière l'être-au-monde ; révéler l'être-au-monde dans sa temporalité ; distinguer le temps comme sens transcendantal de l'être.

3.2 Du sens de l'être à la vérité de l'être

« L'homme est le berger de l'être » : telle est la phrase célèbre de la Lettre sur l'humanisme. Être et homme se définissent mutuellement selon Heidegger ; il faut cependant penser leur différence, qui est la différence ontologique.
Comme on l'a vu précédemment, Heidegger propose donc une interprétation de l'être comme oubli nécessaire de la pensée

de la métaphysique fondée par Platon, qui occulte le sens même de la vérité que les présocratiques avaient mise au jour et qui a été oubliée. En effet, le mythe de la Caverne relaté dans la République scinde l'être en dédoublant l'être et l'apparaître. Or Nietzsche, montrant qu'il n'y a pas d'« arrière-monde » (Hinterwelt) et donc pas de conflit au sein de l'être même, opère le retour de la vérité à son fondement, qui est le « dé-voilement » (du grec a-lêtheia, en allemand Un-Verborgenheit) : l'être se donne à lui-même en tant que volonté de puissance (Holzwege, Chemins qui ne mènent nulle part, 1935).
Le dépassement du nihilisme et la réappropriation de l'oubli de l'être sont les seules voies par lesquelles Heidegger pense sauver la métaphysique.

3.3 Langue, parole et technique

Selon Heidegger, les poètes, comme les penseurs, se sentent plus que quiconque menacés par la toute-puissance de la technique — qui est « la métaphysique poussée jusqu'à son terme » — qui écrase l'homme en l'asservissant à l'« objectité » de l'objet — le chosisme — et ils craignent que la finalité instrumentale ne submerge l'humanité en l'homme. La grande détresse de notre époque est précisément l'absence de questionnement, qui fait que l'outil (pourtant créé par l'homme) est devenu la certitude suprême du quotidien et que le langage est devenu information et communication : la seule échappatoire est celle qu'apporte la parole poétique, seule capable, avec la parole pensante, d'être au plus proche de l'être.

Outre les ouvrages cités, les cours et les articles d'Heidegger ont donné lieu à d'innombrables publications. On peut encore mentionner : Qu'appelle-t-on penser ? (Was heisst denken ?, 1951-1952) et Nietzsche (1961).

Jean Guitton

Jean Guitton (1901-1999), philosophe français, représentant de la pensée catholique contemporaine.
Né à Saint-Étienne, Jean Guitton obtient son agrégation de philosophie en 1923 et soutient en 1933 sa thèse, marquée par la pensée de Maurice Blondel, sur le Temps et l'éternité chez Plotin et saint Augustin. Condamné à la Libération pour son Journal de captivité (1943), il doit attendre 1955 pour devenir professeur à la Sorbonne. En 1961, il est élu à l'Académie française.
Jean Guitton développe sa pensée à partir d'une double certitude. L'une concerne les bouleversements et les crimes de l'histoire récente, qui doivent être intégrés dans les réflexions contemporaines (la Pensée et la Guerre, 1969), car l'humanité ne peut plus entretenir l'espoir d'un progrès généralisé s'étendant au développement des techniques et des valeurs. L'explosion de la bombe atomique à Hiroshima, en 1945, a fait basculer l'humanité dans une nouvelle phase, et il faut développer un Nouvel Art de penser (1946), capable de répondre aux angoisses suscitées par ces forces de destruction.
L'autre conviction de Jean Guitton, exprimée dans le Temps et l'éternité chez Plotin et saint Augustin (1955), consiste à admettre que le Tout existe avant les parties de ce Tout. Il applique cet axiome à la vie humaine, dont il estime, dans son

autobiographie (Un siècle, une vie, 1988), que le sens préexiste, en quelque sorte, aux événements qui le forment. Jean Guitton aborde le Siècle qui s'annonce (1997) avec la certitude que « nous sommes déjà ce que nous serons ». Dans le Nouvel Éloge de la philosophie (1977), Jean Guitton plaide en faveur de la reconnaissance des différences humaines et des valeurs. Ennemi de toute uniformisation, il estime que « le contraste est la condition d'une expérience originale ». Si la connaissance abstraite est, à ses yeux, le plus souvent nuisible, le Travail intellectuel (1951) a une valeur parce qu'il permet de relier les connaissances les unes aux autres et de faire de l'ensemble des expériences vécues une expérience acquise, sur laquelle se forme la personnalité. Penseur chrétien, animé par le désir de vivre une Philosophie de la Résurrection (1978), Jean Guitton a inscrit sa pensée entre l'Amour humain (1948) et l'Amour divin (1971).

Nelson Goodman

1 PRÉSENTATION
Nelson Goodman (1906-1998), important philosophe américain qui s'est intéressé à la logique des langages et à la théorie de la connaissance. Il a développé un pluralisme relativiste rigoureux, appelant à une reconception de la philosophie.

2.LE NOMINALISME ET SES CONSÉQUENCES

Pour un nominaliste, les « individus » que sont les noms, les mots et les signes se substituent à la chose : l'idée, le concept, est réduit au terme qui l'exprime. Pour Goodman, il

n'existe qu'un monde d'individus. Les qualia, qui sont des sortes d'universaux évoquant la qualité des choses, se composent pour constituer les objets phénoménaux, les apparences.

3. SYNTAXE ET SYSTÈMES SYMBOLIQUES

Un système de pensée nominaliste sera tel s'il fonctionne logiquement comme un « calcul » d'individus (noms, mots, signes, etc.) : par exemple, deux individus composés entre eux formeront une « somme » d'individus. L'idée de calcul permet de mettre en évidence les liaisons syntaxiques entre les individus et de ne s'intéresser qu'à elles. L'étude interne d'un système symbolique est alors possible, en faisant abstraction de son contenu sémantique et de la nature des entités. Chaque système est une base de construction pour la réalité, qui n'est ni donnée ni a priori. Pour Goodman, nous créons des systèmes à partir d'autres systèmes déjà constitués. Un réseau d'énoncés et de croyances permet de consolider la justification de quelque chose.

4 EMPIRISME LOGIQUE ET INDUCTION

Dans sa tentative d'élaboration d'une théorie épistémologique fondée sur l'examen du donné phénoménal, Goodman fait porter sa réflexion sur l'opération logique d'induction. En résumé, il aboutit au fait que si l'on dit qu'une émeraude est « verte », plutôt que « vleu », c'est que le terme « verte » est plus enraciné dans notre pratique du langage que « vleu », mot inventé par Goodman pour l'exemple. Aussi dira-t-il que le terme « verte » est plus

facilement projectible (utilisable dans le discours) que le mot « vleu », du fait de nos habitudes de langage.

5 LES VERSIONS DU MONDE

Ainsi, notre appréhension du monde est conditionnée par nos pratiques linguistiques. Et nous ne pouvons que décrire le monde, de nombreuses manières, qui produisent autant de « versions du monde » différentes. Il n'y a donc pas qu'une seule description de la réalité. Le monde n'existe que selon des systèmes symboliques de description, des grilles de décryptages, des codes de lectures, conditionnant ce que nous prenons pour réalité.

6 LES ŒUVRES D'ART

Comme tous les autres systèmes symboliques, les œuvres d'art décrivent le monde et sont des versions du monde. À la question « Qu'est ce que l'art ? », Goodman substitue « Quand y a-t-il art ? », c'est-à-dire « Quand un objet fonctionne-t-il comme œuvre d'art ? ». Il répond : « à certains moments et dans certaines circonstances, et s'il fonctionne symboliquement, suivant certaines caractéristiques » : les symptômes (les densités syntaxiques et sémantiques, la saturation relative, l'exemplification, la référence multiple et complexe), qui ne relèvent pas d'une « mesure de valeur » ou de mérites esthétiques comme le beau ou le bon. Ce ne sont que des identificateurs de l'état d'œuvre d'art.
Nelson Goodman a été professeur à l'université Harvard. Ses ouvrages principaux sont Langages de l'art (1968 ; 1990 pour

la traduction française), Faits, fictions et prédictions (1984) et Manières de faire des mondes (1992 pour l'édition française).

Lucien Goldmann

Lucien Goldmann (1913-1970), sociologue marxiste de la philosophie et de la littérature, selon sa propre définition, dont l'œuvre se distingue par une conception originale de la littérature et par ses analyses de l'histoire des idées et de la culture.
Né à Bucarest en 1913, Lucien Goldmann était un Européen avant tout : à Vienne, il découvrit en 1933 l'austro-marxisme ; à Paris, il fit à partir de 1934 des études de philosophie, d'économie et d'allemand ; à Zurich, il prépara à partir de 1942 sa thèse sur Kant (la Communauté humaine et l'univers chez Kant, 1945) ; à Paris, il entra en 1946 au CNRS, puis en 1959 à l'École pratique des hautes études ; à Bruxelles, il créa en 1961 le Centre de sociologie de la littérature, dont il devint le directeur en 1964.
Marqué par Hegel, Marx et György Lukács, il pensa toute réalité dans le cadre d'un matérialisme dialectique. Pour lui, la philosophie se distingue de l'idéologie, dans la mesure où cette dernière est une vision partielle, détotalisante et habitée par l'illusion d'être le centre de vérité du monde, alors que la philosophie est soit un système conceptuel, soit la manifestation conceptuelle et systématisante d'une vision historique du monde (Recherches dialectiques, 1959).
Goldmann luttait, grâce à un humanisme matérialiste et dialectique, pour une Histoire qui accouche d'un monde sans

classes, ni réification, ni exploitation, en somme un monde d'hommes libres.
À la lumière du matérialisme dialectique et historique, Lucien Goldmann s'efforça de « comprendre et expliquer » toute réalité et toute « la » réalité qu'il considérait comme sans cesse en devenir et comme le fruit d'un autoengendrement dialectique et historique (Marxisme et sciences humaines, 1970). Il tenta d'expliquer la littérature et les œuvres d'art ainsi que la pensée philosophique à l'aide du concept de vision du monde, démontrant ainsi, dans le Dieu caché (1959), que Racine et Pascal étaient habités par la même vision tragique du jansénisme.

André Gluckmann

1 PRÉSENTATION
André Glucksmann (1937-), philosophe français.

2 PHILOSOPHE ET MÉDIAS

Né à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) de parents juifs autrichiens réfugiés, André Glucksmann est élève à l'École normale supérieure de Saint-Cloud. Agrégé et docteur en philosophie, il entre au CNRS où il travaille sous la direction de Raymond Aron sur les questions de guerre et de stratégie nucléaire. Il se fait connaître en tant que membre du courant dit des « nouveaux philosophes » conduit par Bernard-Henri Lévy et n'hésite pas à utiliser la protestation et la force verbale pour lutter contre le totalitarisme et les injustices. Philosophe engagé, il utilise les médias dès les

années 1970 pour faire avancer la cause des boat people ou plus tard celle de la Bosnie.

3 GUERRES ET MORALE

Parallèlement, André Glucksmann réévalue complètement les opinions maoïstes qu'il a émises à l'époque de Mai 68, voyant désormais en Charles de Gaulle le héros de la France, condamnant le pacifisme et abhorrant le marxisme. Ses livres, en particulier le Discours de la guerre (1967), la Cuisinière et le Mangeur d'hommes (1975) et les Maîtres-Penseurs (1977), jouent un rôle important dans la critique du marxisme et dans l'engagement des intellectuels français en faveur des droits de l'homme. Ses ouvrages se distinguent par la force morale, voire moralisatrice des propos de leur auteur.
S'il n'a jamais cessé de se révolter contre les guerres et les essais nucléaires et d'en appeler au sens moral des gouvernants, André Glucksmann explique pourtant dans Ouest contre Ouest (2003) pourquoi il soutient l'intervention militaire américaine en Irak, tandis que le Discours de la haine (2004) étudie le fleurissement de la haine sans limites sur la planète, sur fond de terrorisme. Connu pour son engagement en faveur de la Tchétchénie, il interpelle régulièrement les gouvernements occidentaux sur leur attitude jugée complaisante à l'égard du président russe Vladimir Poutine. En 2006, il publie Une rage d'enfant, ouvrage dans lequel apparaît la genèse de la colère qui l'anime contre le crime d'indifférence et la tendance à nier la réalité et l'universalité du mal, lui qui se présente comme un « penseur aux aguets ».

René Girard

1 PRÉSENTATION
René Girard (1923-), philosophe français.

2.UNE CARRIÈRE UNIVERSITAIRE AUX ÉTATS-UNIS

Né en Avignon (Vaucluse), René Girard entre à l'École des chartes en 1943. Après la Seconde Guerre mondiale, il s'installe aux États-Unis, où il soutient une thèse d'histoire à l'université d'Indiana. Puis il enseigne dans plusieurs universités (Buffalo, John Hopkins, Stanford).
En 2005, il est élu à l'Académie française (Institut de France).

3.UNE ŒUVRE AMBITIEUSE ET CONTESTÉE

L'œuvre de René Girard se caractérise par une vaste ambition à laquelle ont renoncé la plupart des auteurs contemporains : celle de repenser l'ensemble des comportements individuels et sociaux à la lumière de l'apport des différentes sciences humaines : anthropologie, psychologie, sociologie et critique littéraire. La pensée de René Girard, si elle fait l'objet d'un véritable engouement de la part du grand public, en particulier aux États-Unis, a aussi suscité de nombreuses réserves de la part des spécialistes. Ses critiques souvent audacieuses à l'endroit de la psychanalyse et du structuralisme, son insistance sur le fait que les mythes renvoient à un événement « réel », sa façon de mobiliser les disciplines les plus diverses au service de

son hypothèse et son souci de souligner une spécificité radicale du judéo-christianisme par rapport à toutes les autres religions ont en effet provoqué l'irritation des psychologues, des anthropologues et des historiens des religions.

3.1 L'hypothèse du désir mimétique

Mensonge romantique et Vérité romanesque (1961), le premier livre de René Girard, qui le fait connaître du grand public, se présente apparemment comme une œuvre de critique littéraire analysant les principaux romans de la littérature européenne, de Cervantès à Dostoïevski et Proust. Mais l'ambition va déjà bien au-delà : l'auteur y formule sa célèbre hypothèse du « désir mimétique » : l'homme ne sait pas spontanément quoi désirer, et ne désire en fait que par imitation du désir de l'autre. L'homme n'est donc pas seul face à l'objet de son désir, mais il a besoin d'un autre, d'un médiateur par l'intermédiaire duquel seulement il parvient à se rapporter à cet objet. René Girard met cette hypothèse à l'épreuve des romans qu'il étudie et s'en sert comme clé interprétative : il tente de repérer dans l'évolution du roman une évolution du désir mimétique lui-même, passant de la médiation externe (le médiateur est lointain pour le sujet désirant et est un modèle admiré) à la médiation interne (le médiateur est un proche et devient un rival et un obstacle à la possession par le sujet de l'objet désiré).

3.2 Crise mimétique et bouc émissaire

Dans ses ouvrages suivants, la Violence et le Sacré (1972) et Des choses cachées depuis la fondation du monde (1978), René Girard continue d'explorer la fécondité de son hypothèse en l'appliquant aux champs de l'anthropologie et de l'ethnologie. Il tente de montrer que le mimétisme exacerbe les rivalités qui produisent des situations de violence à l'intérieur des groupes humains, ce qu'il appelle la « crise mimétique ». Cette crise se résout elle-même de manière violente, par l'exclusion hors du groupe (voire par la mise à mort) d'un homme ou d'un groupe d'hommes désigné comme responsable de la violence : c'est le phénomène du « bouc émissaire ». L'expulsion violente ramenant le calme et la différenciation dans la société, le bouc émissaire est perçu après coup comme la source de ce retour au calme ; il est « sacralisé ». Le sacré d'une société est la part d'elle-même qu'elle a dû sacrifier pour se maintenir comme société et expulser la violence hors de son sein.

3.3 L'interprétation des mythes

Le Bouc émissaire (1982) développe encore cette hypothèse en l'appliquant à l'interprétation des mythes. René Girard voit dans les mythes essentiellement le récit de cette crise mimétique et de sa résolution. Mais il est alors amené à distinguer nettement deux types de récit : le mythe proprement dit, qui présente les événements dans la perspective de leur résolution violente, qui affirme la culpabilité réelle de ceux qui vont subir l'expulsion violente ; et le récit évangélique, le texte judéo-chrétien, qui serait plutôt un texte de démystification, réaffirmant à travers

tout le récit l'innocence absolue de celui qui a été considéré comme responsable de la violence puis du retour au calme.

Étienne Gilson

Étienne Gilson (1884-1978), philosophe français dont les recherches en philosophie médiévale ont contribué au renouveau du thomisme au début du XXe siècle.
Né à Paris, Gilson étudie à la Sorbonne et obtient l'agrégation de philosophie en 1907, puis soutient une thèse de Lettres sur la Liberté chez Descartes et la théologie (1913). Après avoir enseigné deux ans à l'université de Strasbourg, il obtient une chaire d'histoire de la philosophie du Moyen Âge à la Sorbonne. En 1932, il est élu au Collège de France, où il enseigne jusqu'en 1951. Gilson donnera des conférences dans de nombreuses universités, notamment à Harvard. Il est admis à l'Académie française en 1946.
L'œuvre de Gilson est extrêmement abondante : ses travaux sur saint Augustin, Pierre Abélard, saint Bonaventure, John Duns Scot, Dante, Descartes, saint Thomas d'Aquin ont marqué plusieurs générations d'étudiants. Sa méthode de lecture des grands philosophes médiévaux consiste à replacer l'œuvre de ceux-ci dans le contexte culturel où elle a été écrite. Elle lui permet de montrer comment s'est établi le lien entre philosophie grecque et foi chrétienne, entrepris par les Pères de l'Église.
Au nombre de ses ouvrages principaux figurent la Philosophie au Moyen Âge (1922), Introduction à l'étude de saint Augustin (1929), Héloïse et Abélard (1938). À la fin de sa vie, Gilson a également publié plusieurs textes consacrés

à l'art (Peinture et Réalité, 1958 ; la Société de masse et sa culture, 1964).

Giovanni Gentile

Giovanni Gentile (1875-1944), philosophe italien.
Après ses études, Gentile est professeur dans les universités de Palerme, Rome et Pise. Ministre de l'Instruction publique (1922-1924) sous Benito Mussolini, il participe à la réforme de l'enseignement et s'engage activement dans le mouvement fasciste dont il sera un des idéologues. Il mourra à Florence, exécuté par des partisans.
Les choix idéologiques de Gentile ne doivent cependant pas occulter l'originalité de sa pensée philosophique. Fondateur avec Benedetto Croce de la revue la Critica, rédacteur en chef de l'Enciclopedia italiana (1925-1944), historien de la philosophie particulièrement érudit, il s'est consacré à l'édition et à la traduction de textes de nombreux auteurs classiques. Il est l'auteur de la Réforme de la dialectique hégélienne (1913), de la Théorie générale de l'esprit en tant qu'acte pur (1916), de Sistema di logica come teoria del conoscere (« Système de logique comme théorie de la connaissance », 1917) et de la Philosophie de l'art (1931).
Sa pensée, qu'il dénomme « actualisme », est une forme d'idéalisme actif qui se caractérise par son enracinement dans l'histoire. Elle se réfère à la fois à Kant et à Hegel, à Vico, et aux philosophes italiens de la Renaissance, Bernardino Telesio (1509-1588), Giordano Bruno et Tommaso Campanella. Pour Gentile, toute réalité peut être réduite à de purs actes de l'esprit, et « il n'est rien d'actuel que le penser en acte ». En cela, Gentile est plus proche de Croce

que de Descartes. Le « Je pense » de Gentile est totalement immergé dans le réel, la méthode de l'actualisme se définissant donc comme celle de l'immanence absolue.

Hans-Georg Gadamer

1 PRÉSENTATION
Hans-Georg Gadamer (1900-2002), philosophe allemand, herméneuticien, fortement marqué par la phénoménologie heideggérienne.

2.L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE

Né à Marburg (Hesse), Hans-Georg Gadamer étudie Platon et Emmanuel Kant à l'université, puis rédige en 1922 une thèse de doctorat intitulée l'Essence du plaisir dans les dialogues de Platon (Das Wesen der Lust in den platonischen Dialogen) sous la direction du néo-kantien Paul Natorp, chef de file de l'école de Marburg. En 1931, c'est devant Martin Heidegger qu'il présente sa thèse d'habilitation sur la dialectique platonicienne, l'Éthique dialectique de Platon (Platos dialektische Ethik). Les préoccupations philosophiques de Hans-Georg Gadamer apparaissent donc marquées du sceau de la pensée grecque, en opposition à la pensée dominante de l'époque caractérisée par le néo-kantisme et le positivisme scientifique.

3.VÉRITÉ ET MÉTHODE, ŒUVRE FONDATRICE DE L'HERMÉNEUTIQUE MODERNE
3.1.Connaissance et histoire, conscience et histoire

Parallèlement à l'examen de l'expérience de vérité hors de la science, Hans-Georg Gadamer fonde celle-ci sur une « conscience de la détermination historique », dont il développe l'idée dans son œuvre majeure, Vérité et Méthode (Wahrheit und Methode, 1960).
Ce texte majeur dans l'œuvre de Hans-Georg Gadamer aborde le problème de la compréhension — et les conditions dans lesquelles celle-ci s'exerce — sous l'angle de l'expérience esthétique, qui ne peut plus être envisagée dans les termes kantiens réducteurs de jugement de goût.
L'auteur soutient que l'expérience esthétique est également une expérience de vérité, dans la mesure où celui qui expérimente l'œuvre d'art se trouve modifié dans son rapport au monde. De même, l'œuvre d'art est inscrite dans l'histoire, elle en est un produit, et la lecture qu'on en fait est elle-même partie intégrante de cette histoire : ce sont à la fois le sujet et l'objet qui sont modifiés par l'interprétation.

3.2.Connaissance et langage, conscience et langage

Cette compréhension inscrite dans l'historicité participe à la « signification du monde » qui ne constitue en fait rien moins que le langage, et qui est constituée par lui. Et, considérant que l'homme capable de comprendre est avant tout un être parlant, Hans-Georg Gadamer va jusqu'à identifier l'être au langage : « l'être qui peut arriver à être compris est langage ».
Hans-Georg Gadamer place l'entreprise d'herméneutique philosophique dans le cadre d'une réflexion phénoménologique chère à Edmund Husserl et Martin

Heidegger ; il y adjoint toutefois une dimension analytique — et linguistique — qui le rapproche de Ludwig Wittgenstein.

Ecole de Francfort

1 PRÉSENTATION
Ecole de Francfort, courant de pensée qui doit son nom à l'Institut de recherche sociale de l'université de Francfort où ont enseigné Max Horkheimer, Theodor Adorno et Jürgen Habermas.
Au nombre de ses membres, l'École comptera notamment H. Marcuse, W. Benjamin, L. Löwenthal, E. Fromm et G. Scholem.

2.NAISSANCE DE LA « THÉORIE CRITIQUE »

Lorsque Horkheimer prend la direction de l'Institut en 1930, il entend associer philosophie et recherche empirique. L'Institut réalise ainsi et publie deux grandes enquêtes (une étude sur l'autorité et la famille, en 1936, et sur l'antisémitisme et les potentialités fascistes aux États-Unis, en 1949-1950). Horkheimer expose le programme philosophique et politique de l'école (qui possède par ailleurs son propre journal, Zeitschrift für Sozialforschung) dans son ouvrage Théorie traditionnelle et théorie critique (1937), où il s'attache à tracer les grandes lignes de la « théorie critique » qui vient commenter les systèmes de pensée en vigueur avant la Seconde Guerre mondiale. Parmi ceux-ci, le marxisme, dont Horkheimer soutient la nécessité d'une critique, la philosophie idéaliste et le positivisme du cercle de Vienne et de l'empirisme anglo-saxon.

3 MARXISME ET PESSIMISME

L'École critique radicalement la société capitaliste et son principe de domination. Contrairement à Marx, ses membres perçoivent dans la technologie et dans la domination de la nature par l'Homme un principe indissociable, historiquement, de la domination de l'Homme par l'Homme. Pessimistes face au pouvoir du système capitaliste, ils ne jugent pourtant pas la révolution prolétarienne, libératrice de l'humanité, comme inévitable.
En 1930, Theodor Adorno devient membre de l'Institut. Il radicalise la théorie critique ; dénonçant l'optimisme de la dialectique et du matérialisme, il en entreprend la déconstruction.
En 1933, l'Institut (interdit par le régime nazi) cesse ses activités, et plusieurs de ses membres s'exilent. Il est reconstitué à New York, à la New School for Social Research.
Plusieurs ouvrages paraissent à cette époque : Raison et Révolution (1941) de Marcuse, une interprétation hégélienne de Karl Marx ; la Dialectique de la raison (1947) d'Horkheimer et Adorno ; Minima Moralia (1951) d'Adorno.
Avec le retour des États-Unis d'Horkheimer et d'Adorno, l'Institut reprend ses activités à Francfort au début des années cinquante. Marcuse, comme d'autres, choisit de rester aux États-Unis.

4 THÉORIE ET PRATIQUE

Dans ses grandes lignes, le travail de l'École consiste à identifier les maux de la société moderne et à montrer que seule une transformation radicale de la théorie et de la pratique est en mesure d'y remédier. Si la pensée théorique est relativement indépendante des forces socio-économiques, elle n'y est pas moins ancrée. La théorie critique se donne ainsi pour objectif d'identifier l'origine des théories et des concepts dans les processus sociaux. Elle se refuse à accepter simplement les concepts, comme l'empirisme et le positivisme, une telle démarche revenant en effet à accepter implicitement les processus et les conditions mêmes dont il convient de s'émanciper. Parallèlement, par l'intermédiaire de Fromm et de Marcuse, elle développe l'idée d'une anthropologie fondée à la fois sur Freud et Marx, et intègre la psychanalyse en ce qu'elle présente selon eux une analyse critique de la civilisation. Dans l'optique de l'École, les sciences ne sont pas exemptes de valeurs. Elles impliquent des hypothèses dont l'apparente évidence dissimule le statut de valeur. Ces jugements de valeur, comme le caractère souhaitable de la domination de la nature par la technologie, doivent être démasqués et soumis à la critique.
A partir des années soixante, le plus éminent représentant de l'École aura été Jürgen Habermas. Dans Théorie et Pratique (1963) et Connaissance et Intérêt (1968), Habermas reprend à son compte la thèse d'Horkheimer et Adorno selon laquelle les sciences impliquent des présupposés et des intérêts idéologiques, et il dénonce le rationalisme des Lumières comme un moyen d'oppression. Habermas exerce une influence notoire sur les mouvements contestataires dans les pays occidentaux. Dans sa Théorie

de l’agir communicationnel (1981), il défend un idéal de communication impliquant tous les sujets rationnels et entièrement dénué de domination et d’intérêts.

Michel Foucault

1 PRÉSENTATION

Michel Foucault (1926-1984), philosophe français.

Michel Foucault s’est efforcé de montrer que les représentations globales des phénomènes sociaux et humains, considérées souvent comme des vérités immuables, constituent en fait des unités discursives spécifiques, susceptibles de changer radicalement à mesure que les spécialistes adoptent des approches différentes. Ses recherches s'inscrivent dans la lignée de la pensée de Karl Marx, Sigmund Freud et du positivisme français.

Michel Foucault livre des conceptions novatrices, qui débouchent sur une remise en question de toutes les représentations communes, notamment sur l'hôpital et la « folie », les prisons, la police, le système d'assurance et, de façon générale, tous les phénomènes sociaux qui se situent à la frontière des sphères institutionnelle et idéologique.

2 REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Né à Poitiers (Vienne), Michel Foucault étudie la philosophie et la psychologie, puis il entra à l'École normale supérieure à Paris. Pendant les années 1960, il occupe le poste de directeur du département de philosophie à l'université de Clermont-Ferrand et à l'université de Paris-Vincennes. En 1970, il est élu au Collège de France où il enseigne l'histoire

des systèmes de pensée. Au cours des années 1970 et 1980, sa réputation internationale grandit et il multiplie les conférences à travers le monde.

3.UNE RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE SOUS INFLUENCES

Les deux philosophes qui influencent le plus la pensée de Foucault sont Friedrich Nietzsche et Martin Heidegger. Le premier soutient que la conduite humaine est motivée par une volonté de puissance et que les valeurs traditionnelles ont perdu leur emprise sur la société. Martin Heidegger critique pour sa part ce qu'il appelle « notre compréhension technologique commune de l'être ».
Michel Foucault explore à son tour la mutation des structures du pouvoir au sein de la société et les multiples mécanismes par lesquels le pouvoir se rattache au moi. Il étudie les règles fluctuantes qui sont susceptibles d'entrer en jeu dans les discours politiques des différentes périodes de l'histoire. Il analyse également la façon dont les pratiques quotidiennes permettent aux individus de définir leur identité et de systématiser leur connaissance. Il se présente lui-même comme un archéologue dont l'objet de recherche réside dans la constitution des clivages qui marquent la culture occidentale.

4 UNE PENSÉE NOVATRICE

4.1 Folie et langage

On peut distinguer plusieurs périodes dans le développement de la pensée de Michel Foucault. Tout d'abord, dans

l'Histoire de la folie à l'âge classique (1961), qu'il rédige alors qu'il est lecteur de français à l'université d'Uppsala, en Suède, il retrace comment, dans le monde occidental, la folie, d'abord considérée d'inspiration divine, en est venue à être conçue comme une maladie mentale, une forme de « déraison » qui nécessite l'isolement et l'enfermement. Dans ce livre, où il tente de dégager la spécificité de la folie, il affirme : « le langage est la structure première et dernière de la folie ; il en est la forme constituante. »

4.2 Évolution des sciences humaines

L'œuvre considérée comme la plus importante et la plus achevée de Michel Foucault est les Mots et les Choses (1966). Il y élabore une nouvelle conception de la science historique, en énonçant les deux concepts majeurs de sa pensée : la formation discursive, constitutive du regard de l'homme sur lui-même et ses propres conceptions ; la coupure épistémologique, rupture radicale qui marque la disparition de la précédente vision des choses et l'apparition d'une nouvelle formation discursive. Dans l'Archéologie du savoir (1969), il approfondit ces concepts.

4.3 L'homme et le pouvoir de la société

La dernière période de la pensée de Michel Foucault débute avec la publication de Surveiller et punir en 1975. Cet ouvrage, qui porte explicitement sur la question de savoir si l'emprisonnement est une punition plus humaine que la torture, aborde plus généralement la façon dont la société régit les individus en « dressant » leurs corps (voir histoire

de l’enfermement). Pour Michel Foucault, l'enfermement a pour objectif d'investir « politiquement » les corps ; par la douceur ou la violence, il s'agit d'imposer la notion de norme. Ainsi, la notion de délinquance est le produit direct de la prison.
Les trois derniers ouvrages de Foucault, Histoire de la sexualité, tome I : la Volonté de savoir (1976), l'Usage des plaisirs (1984) et le Souci de soi (1984), font partie d'une histoire de la sexualité demeurée inachevée. Dans ces livres, Foucault parcourt les étapes par lesquelles les individus, dans les sociétés occidentales, en sont venus à se concevoir eux-mêmes comme des êtres sexués et rapporte ce concept de moi sexué à la vie morale et éthique de l'individu.
Dans tous les ouvrages de cette dernière période, Foucault s'efforce de montrer que la société occidentale a engendré une catégorie de pouvoir inédite, qu'il nomme biopouvoir, c'est-à-dire un nouveau système de contrôle que les conceptions traditionnelles de l'autorité sont incapables de comprendre et de critiquer. Loin d'être répressif, ce nouveau pouvoir accroît la vie. L'Histoire de la sexualité traduit ainsi une « histoire des problématiques éthiques faites à partir des pratiques de soi ». Foucault résume cette idée en 1984 dans les termes suivants : « le sexe n'est pas une fatalité ; il est une possibilité d'accéder à une vie créatrice. »

Alain Finkielkraut

Alain Finkielkraut (1949-), essayiste français.
Philosophe de formation, il est en réaction contre son temps et contre ses dérives. Il a ainsi joué, à partir des années

quatre-vingt, un rôle certain dans les débats et réflexions sur le monde d'aujourd'hui. Tandis que ses premiers livres écrits en collaboration avec Pascal Bruckner (le Nouveau Désordre amoureux, 1977 ; Au coin de la rue, l'aventure, 1979) consistaient en une réflexion sur le comportement, il s'est prononcé par la suite sur les questions relatives à la culture, à l'enseignement et à la question juive (l'Avenir d'une négation, réflexion sur la question du génocide, 1982).
Finkielkraut dirige également la revue le Messager européen.
Finkielkraut stigmatise les naïvetés de certains intellectuels de gauche et leurs illusions face aux idéologies du monde contemporain, les qualifiant de « champions de la modernité ou apôtres de la différence » (la Défaite de la pensée, 1987). Il veut réveiller son temps en rappelant la valeur de la République, de l'école, du travail, de la morale, de la pensée, de la culture, de l'engagement, de la France. Il faut replacer la personne humaine au centre de l'action politique, éducative et culturelle, aussi bien dans un pays en crise, comme la France, que dans un pays en guerre, comme la Croatie (Comment peut-on être Croate ?, 1992).
Pour y parvenir, il faut refuser les leurres de la mode qui « baptise culturelles des activités où la pensée n'a aucune part », de même que les préjugés de la postmodernité qui interdisent à chaque homme de réaliser au mieux son humanité et son autonomie. Si l'on renonce à l'exercice du doute, de l'ironie et de la raison, la barbarie douce régnera dans le monde, les fanatismes feront naître leurs intégrismes, la guerre secouera de plus en plus violemment les nations (l'Humanité perdue, 1996).

Par son exigence morale et intellectuelle et par ses analyses de la société contemporaine, Finkielkraut prolonge la pensée d'Hannah Arendt.

Paul Karl Feyerabend

Paul Karl Feyerabend (1924-1994), philosophe autrichien, l'un des représentants du rationalisme critique. Son œuvre intéresse principalement la philosophie des sciences et l'épistémologie.
Né à Vienne, il étudie l'art dramatique à Weimar, ainsi que l'histoire, la physique et l'astronomie. Dans le même temps, il suit les cours de Victor Kraft, qui a été membre du cercle de Vienne, et est reçu docteur en philosophie en 1951. À partir de 1959, il enseigne la philosophie à l'université de Berkeley, puis à l'école supérieure d'enseignement technique de Zurich.
Dans Contre la méthode (Against Method, 1975), Feyerabend esquisse « une théorie anarchiste de la connaissance » : il cherche à démontrer que le progrès scientifique n'est pas le fruit de préceptes méthodiques stricts mais plutôt d'une démarche consistant à s'écarter des idées reçues et des théories (ou des erreurs) dominantes. En énonçant que la méthodologie scientifique tient « tout pour possible », Feyerabend prend clairement position contre les partisans de la scientificité, parmi lesquels Rudolf Carnap et Karl Popper, dont il a suivi l'enseignement dans les années cinquante. Sa critique de l'empirisme anglo-saxon contemporain est construite sur la mise en question de la théorie proposée par Ernest Nagel, selon laquelle il serait possible d'expliquer le développement scientifique par réduction : reprenant Thomas Kuhn, il

s'attache à montrer qu'une « incommensurabilité » sépare deux théories scientifiques, ne serait-ce que parce que, de l'une à l'autre, les mots descriptifs peuvent être complètement différents. Feyerabend va jusqu'à considérer que toutes les théories sont fausses, puisque les unes et les autres cherchent sans cesse à contester leur validité réciproque.
Prônant une sorte d'« anarchisme méthodologique », Feyerabend, dans Science in Free Society (« la Science pour des hommes libres », 1978), plaide en faveur d'une science démocratisée qui, affranchie de tout contrôle étatique, doit œuvrer au vu et au su de tous les citoyens.

Mircea Eliade

1 PRÉSENTATION
Mircea Eliade (1907-1986), philosophe et romancier roumain naturalisé américain, spécialiste de l'étude comparative des mythes et des religions.

2 LES MODÈLES

Né à Bucarest (Roumanie) dans une famille de militaires, Mircea Eliade, très tôt, a deux modèles : Bogdan Hasdeu, fondateur de la linguistique roumaine et du folklorisme comparé, dont il éditera les œuvres complètes en 1937, et Nicolae Iorga, historien, figure intellectuelle dominante de l'entre-deux-guerres, assassiné en 1940 par la Garde de fer, l'extrême droite roumaine. C'est bien avec Iorga, auteur de plus de mille volumes, que le jeune Eliade entend rivaliser. À l'université, il rencontre son maître spirituel, Nae Ionescu,

philosophe, pourtant considéré à partir des années trente comme l'idéologue et le guide spirituel de la Garde de fer.

3 UN POLYGRAPHE FÉCOND

De 1928 à 1932, Eliade étudie la spiritualité indienne et le sanskrit à Calcutta, puis dans un monastère en Himalaya. De retour à Bucarest, il est nommé assistant de Nae Ionescu, collabore à sa revue Cùvantul, publie son roman la Nuit bengali (1933) et soutient sa thèse de doctorat sur le yoga (Essai sur les origines de la mystique indienne, publié en 1936). Eliade, qui se dira plus tard poussé par « l'urgence de l'histoire », fait alors preuve d'une incroyable fécondité qui le hisse au rang de chef de file — à 30 ans — de la jeune génération roumaine. En 1938, il subit les retombées de l'écrasement de la Garde de Fer décidée par le roi Carol II. Envoyé à Londres en 1940 puis à Lisbonne en 1941 pour y exercer la fonction d'attaché culturel, Eliade poursuit sa tâche de « propagande culturelle » : Salazar et la révolution au Portugal (1942). En septembre 1945, il quitte Lisbonne pour Paris, et, la Roumanie devenue démocratie populaire, abandonne sa nationalité contre un visa de réfugié. Introduit par Georges Dumézil dans le cercle très restreint des spécialistes de mythologie comparée, il enseigne un temps à l'École pratique des hautes études en qualité de professeur associé. Son passé faisant obstacle à une titularisation dans les institutions universitaires françaises, il accepte en 1956 l'invitation de l'Université de Chicago, où il enseigne de 1957 à sa mort l'histoire des religions comparées, obtenant en 1970 la nationalité américaine.

4.UNE INTERROGATION CONSTANTE SUR LE SACRÉ

« Polygraphe », comme le dit son ami Cioran, ce touche-à-tout rassemble des fiches sur les mythes, les superstitions, les symboles, les rites. En « encyclopédiste de l'irrationalisme », il veut faire comprendre, mais aussi faire revivre, le paganisme. L'homo religiosus est pour lui à retrouver derrière le vernis chrétien et l'historicisation effectuée par la tradition biblique : religiosité de l'immanence, sacralisation du monde, temps cosmique de la répétition et de l'éternel retour. Ses Mémoires (les Promesses de l'équinoxe, les Moissons du solstice) restituent, de manière malheureusement indiscutable, son déni de toute responsabilité éthique et politique.
Outre ceux déjà cités, ses ouvrages les plus importants (écrits en roumain, français ou anglais) sont : Mademoiselle Christina (roman, 1936), le Mythe de l'éternel retour (essai, 1949), Traité d'histoire des religions (essai, 1949), le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase (essai, 1951), Forêt interdite (roman, 1955), le Sacré et le Profane (essai, 1956), le Vieil Homme et l'Officier (roman, 1968), Histoire des croyances et des idées religieuses (1976-1983).

Hans Adolf Eduard Driesch

Hans Adolf Eduard Driesch (1867-1941), biologiste et philosophe allemand. Ses études en embryologie l'amenèrent à défendre la théorie du vitalisme selon laquelle les processus biologiques sont le résultat d'un principe vital indépendant des lois physico-chimiques.

Driesch naquit à Bad Kreuznach et grandit à Hambourg. Il eut comme professeurs de zoologie deux grands biologistes allemands : à l'université de Fribourg, August Weismann, puis à l'université d'Iena (où il obtint son doctorat en 1889), Ernst Haeckel. Après ses études, Driesch commença ses propres recherches. Il travailla à la station zoologique de Naples entre 1891 et 1900, où il effectua une grande partie de ses travaux. Driesch se tourna en 1909 vers la philosophie. Il fut ensuite nommé professeur de philosophie dans diverses universités entre 1912 et 1933, date à laquelle les nazis le contraignirent à une retraite anticipée. Il continua d'écrire jusqu'à sa mort.
Driesch doit sa réputation de chercheur à une série d'études qu'il entreprit sur le développement des oursins. Il démontra que chaque cellule individuelle contient les informations nécessaires au développement de l'organisme entier. Driesch s'intéressa à la manière dont les organismes se développent à partir de quelques cellules identiques pour donner un ensemble complexe et différencié.

Jean-Toussaint Desanti

1 PRÉSENTATION
Jean-Toussaint Desanti (1914-2002), philosophe et écrivain français.
Philosophe engagé, Jean-Toussaint Desanti laisse une œuvre principalement inspirée par l’épistémologie et la philosophie des mathématiques et marquée par un art de philosopher empreint de malice et de générosité intellectuelles.

2 UNE JEUNESSE INSULAIRE

Né à Ajaccio (Corse-du-Sud), Jean-Toussaint Desanti passe son enfance dans une atmosphère studieuse. Lycéen dans sa ville natale, féru de grec, passionné par l'Iliade qu'il récite de mémoire, il découvre la philosophie en lisant Henri Bergson. Il quitte son île pour la première fois à 18 ans afin de préparer l'agrégation à Paris. « Le fait est qu'à l'âge de 16 ans j'ignorais jusqu'au nom de Freud. Je n'avais jamais entendu parler de Nietzsche », écrit-il dans Un destin philosophique (1982), première œuvre autobiographique conçue à l'adresse d'un ami de jeunesse, lui aussi philosophe, Maurice Clavel.
Dès le départ, la démarche de Jean-Toussaint Desanti s'apparente à une mise entre parenthèses de toute doxa (ou « sens commun ») préétablie, « oubli » propice, selon lui, à l'éclosion de la pensée. « De ce silence tant souhaité, écrit Desanti, semblait naître l'exigence d'une parole que j'aurais à dire, sans l'avoir jamais entendue ».

3.DÉCOUVERTE DE LA PHILOSOPHIE ET ENGAGEMENT POLITIQUE

A l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (où il entre en 1936), Jean-Toussaint Desanti a pour maîtres Maurice Merleau-Ponty et Jean Cavaillès, deux hommes dont les œuvres vont influer sur la sienne, à travers la découverte de la phénoménologie et de l'épistémologie des mathématiques. Sous l'Occupation, en juillet 1942, Jean-Toussaint Desanti, bouleversé par une rafle d'enfants juifs place du Panthéon à Paris, se décide à prendre le « parti de l'éthique », entendu comme une forme d'engagement distinct d'une morale de

convention. Après avoir collaboré au groupe de son ami Jean-Paul Sartre, Socialisme et Liberté, il aide des réseaux armés de la Résistance.
C'est à cette époque qu'il rencontre sa future épouse, Dominique, écrivain avec qui il vit une longue aventure, tant amoureuse qu'intellectuelle, qu'ils retracent à deux voix dans La liberté nous aime encore, conversations-entretiens réalisées en 2001 par Roger-Pol Droit. En 1943, le couple adhère au Parti communiste que le philosophe ne quitte qu'en 1958, après avoir assumé les pires aspects du stalinisme, allant même jusqu'à justifier (dans la Nouvelle Critique dont il est membre du comité de rédaction) la notion de « science prolétarienne ». Errements que Jean-Toussaint Desanti désavoue par la suite, sans pour autant cesser de prendre parti, notamment en faveur de l'Algérie indépendante.

4.UNE PENSÉE PHILOSOPHIQUE EN MOUVEMENT, SANS SYSTÈME

4.1 La notion d'« éclatement »

Avec les Idéalités mathématiques, ouvrage paru en 1968 qui reprend pour l'essentiel sa thèse d'épistémologie mathématique, Jean-Toussaint Desanti interroge de l'intérieur le statut des mathématiques qui ne « sont ni du Ciel ni de la Terre ». Voyage à travers la pensée, qui ne peut s'appuyer sur aucun « point fixe », d'Aristote aux théories des ensembles, où l'auteur conçoit la mathématique non comme une matière hermétique à l'identité déterminée, mais comme une création permanente.

4.2 Partage et dialogue

Enseignant à l'École normale supérieure de Saint-Cloud de 1960 à 1975, puis à la Sorbonne, « Touki » (comme l'appellent ses proches) a notamment comme auditeurs Louis Althusser et Michel Foucault.
Peu disert, celui qui tient pour une vertu essentielle « l'économie de paroles inutiles » est resté en retrait de la scène médiatique. Ses quelques livres n'en sont que plus précieux, notamment le Philosophe et les pouvoirs (1976), avec Blandine Barret-Kriegel, et une Réflexion sur le Temps (1992), conversations avec Dominique-Antoine Grisoni où il évoque saint Augustin, Plotin mais aussi Edmund Husserl et Martin Heidegger. Dans ces dialogues, le philosophe se refuse à délivrer un message globalisant, tente de rendre explicite l'acte de penser, comparé à une « prise de risque » où le philosophe remet constamment sa « mise » en jeu afin de mieux pouvoir accéder au grand jeu de l'esprit.

Jacques Derrida

1 PRÉSENTATION
Jacques Derrida (1930-2004), philosophe français.
La pensée de Jacques Derrida s'articule autour de la notion de « déconstruction », soit la remise en question minutieuse et structurelle des schémas de pensée traditionnels.
Intellectuel engagé et controversé pour son rejet de tout académisme, il est paradoxalement le philosophe français le plus lu et le plus commenté à travers le monde.

2 VIE ET ENSEIGNEMENT
2.1 De l'enfance en Algérie aux premiers voyages

Né à El-Biar, près d'Alger (en Algérie), de parents juifs séfarades, Jaques Derrida — de son vrai nom Jacky Derrida — est exclu de son école à l'âge de 12 ans, déchu de sa nationalité française conformément à l'application des lois anti-juives du gouvernement de Vichy. Plus tard, il reviendra sur cette étape traumatisante dans sa recherche identitaire.
De 1952 à 1953, Jacques Derrida étudie la philosophie à l'École normale supérieure, à Paris. Il y rencontre Louis Althusser, puis, l'année suivante, se lie d'amitié avec Michel Foucault. En 1956, il obtient une bourse pour étudier à l'université Harvard, aux États-Unis. Il effectue son service militaire en Algérie en tant qu'enseignant ; pendant cette période (1957-1959), il fréquente Pierre Bourdieu.

2.2.Un philosophe à la fois indésirable et mondialement reconnu

De 1960 à 1964, Jacques Derrida enseigne la philosophie générale et la logique à la Sorbonne, puis occupe un poste de professeur à l'École normale supérieure de 1964 à 1984. Dès la fin des années 1960 toutefois, tandis que ses premiers livres paraissent, l'accueil très frais qu'il reçoit en France contraste avec les nombreuses propositions (postes et conférences) qui affluent de l'étranger (des États-Unis notamment, mais également d'Angleterre et de Belgique).
À la fin des années 1970, le climat a changé, et il participe aux États généraux de la philosophie à la Sorbonne (1979). Il soutient ensuite une thèse d'État (1980), toujours à la Sorbonne, inaugure le Congrès de philosophie de langue

française à Strasbourg (1980), devient le premier directeur du Collège international de philosophie (1983), puis directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (1984-1999).
Des années 1980 à sa mort, Jacques Derrida partage son temps entre la France et l'étranger : aux États-Unis par exemple, il est professeur de philosophie et de littérature comparée à l'université de Californie d'Irvine et donne régulièrement des conférences dans les prestigieuses universités John Hopkins (État du Maryland) et Yale (Connecticut).
Le parcours de Jacques Derrida est également marqué par un engagement politique, qui prend notamment la forme d'un soutien accordé à des dissidents tchèques (en 1981, il est même emprisonné en Tchécoslovaquie) et d'une participation au collectif d'écrivains Pour Nelson Mandela (1983).

3.UNE ŒUVRE POST-MODERNE : SORTIR DE LA PHILOSOPHIE TRADITIONNELLE

3.1 Un objectif : la déconstruction

En 1967, Jacques Derrida publie simultanément trois ouvrages : la Voix et le phénomène, De la grammatologie et l'Écriture et la Différence. C'est dans ce dernier livre qu'il expose un concept nouveau : la déconstruction, qui consiste à défaire de l'intérieur un système de pensée dominant.
Précédé et influencé par des philosophes tels que Friedrich Nietzsche, Edmund Husserl, Emmanuel Levinas ou Martin Heidegger — qui tous en leurs temps respectifs ont ébranlé les fondations de la métaphysique telle qu'incarnée par René Descartes, Emmanuel Kant et G.W.F. Hegel —, Jacques

Derrida entend repenser, voire mettre à mal, les principaux concepts sur lesquels s'est bâtie la pensée philosophique occidentale : l'être, la vérité, la raison, le progrès, etc. Son travail s'inscrit plus particulièrement dans le sillage de l'entreprise heideggérienne de destruktion de la métaphysique, au cœur de laquelle se trouve le sujet, présent à lui-même dans le langage (c'est le « logocentrisme »).

Porté par un vent de contestation et de remise en cause générale qui prend toute son ampleur et son plus important écho médiatique à l'occasion des événements de Mai 1968, Jacques Derrida dénonce les idées reçues et inaugure un nouveau langage philosophique, exempt de toute idée de système, voire de concept. Chacun dans sa discipline (linguistique, sociologie ou littérature), ses confrères de la Yale School (aux États-Unis) et ses amis Gilles Deleuze, Louis Althusser, Michel Foucault ou Roland Barthes se font également les porte-parole de cette « école » bientôt connue sous le nom de « post-moderne ». L'heure est à la critique des valeurs et des jugements établis (par exemple le bien et le mal, la raison et la folie) et à la subversion. La philosophie n'y échappe pas, mais Jacques Derrida précise : « la déconstruction n'est pas un processus […] marqué par la négativité […], [ni un processus] de démolition […], mais un devoir de garder sa liberté de questionner, de s'indigner, de résister, de désobéir… » (Le Monde de l'éducation, septembre 2000).

3.2.Une méthode : le « discours sur le discours »

L'œuvre de Jacques Derrida est essentiellement celle d'un commentateur : le philosophe propose en effet des « lectures » au fil desquelles il s'attache à trouver une nouvelle façon d'appréhender le discours philosophique et révèle l'inconscient des textes qu'il étudie. Dans ses ouvrages Glas (1974) et la Carte postale, de Socrate à Freud et au-delà (1980), il remet ainsi en cause la forme même de l'écrit, jouant d'artifices typographiques, mêlant, sur deux colonnes, récit et exposé philosophique ou correspondance et réflexion. Il soutient par ailleurs que la façon traditionnelle d'aborder un texte implique un certain nombre de présupposés erronés sur sa nature : le lecteur traditionnel s'imagine que le langage est capable d'exprimer des idées sans les modifier, que, dans la hiérarchie du langage, l'écrit est secondaire par rapport à la parole et que l'auteur d'un texte constitue la source de son sens.
En faisant de la déconstruction un style de lecture, Jacques Derrida renverse ces présupposés et conteste l'idée qu'un texte possède un sens immuable et unique. C'est en prenant appui sur la psychanalyse et sur la linguistique qu'il développe cette approche : selon lui, les intentions de l'auteur qui parle ne peuvent être inconditionnellement acceptées, ce qui multiplie les interprétations légitimes d'un texte. Il met ainsi au jour une force productive de sens et de différences, la « différance », et démontre l'impossibilité d'une analyse finie d'un texte du fait de la « dissémination » de son sens.

3.3 Une pensée de l'écart

En suivant ainsi le « trajet » du sens, l'œuvre de Jacques Derrida élabore une stratégie de « l'écart » : elle s'attache à

mettre en lumière les « marges » (évoquées dans Marges de la philosophie, 1972), c'est-à-dire les digressions du signe (dont il remet en cause l'arbitraire et pointe la versatilité) et d'une réflexion créatrice de mouvement (comme elle est créatrice de « plis » chez Gilles Deleuze). Afin de mener à bien cette démarche d'ouverture de la pensée, le philosophe se déplace aux frontières de la philosophie et convoque des disciplines non philosophiques, notamment la littérature. Il étudie ainsi les textes d'Antonin Artaud, Jean Genet, Maurice Blanchot, Georges Bataille, Francis Ponge, James Joyce ou Paul Celan, autant d'écrivains modernes ayant fait table rase des codes d'écriture traditionnels pour proposer une nouvelle approche du rapport entre le signifiant (l'image acoustique du mot) et le signifié (le concept du mot), et par conséquent une nouvelle façon d'appréhender le mot, le texte et la littérature ; il met également en valeur la dimension ludique du travail de ces écrivains, et par extension la part de jeu présente dans sa propre réflexion. Parallèlement à la littérature et à la philosophie, à l'occasion de ses divers engagements, Jacques Derrida s'interroge sur la responsabilité éthique et politique de la pensée. C'est ainsi qu'apparaît notamment dans son œuvre la notion de pardon. Au gré d'une œuvre riche, foisonnante et particulièrement éclectique, le philosophe aborde en outre des thèmes aussi divers que la religion, l'amitié, le secret, le terrorisme, etc.

Daniel Clement Dennett

1 PRÉSENTATION
Daniel Clement Dennett (1942-), philosophe américain, figure éminente de la philosophie analytique.

Dennett a étudié à Harvard et a été l'élève de Gilbert Ryle à Oxford. Il enseigne aujourd'hui à Tufts. Spécialisé en philosophie de l'esprit, qu'il entreprend de renouveler grâce aux développements récents des sciences cognitives, Dennett a présenté une théorie de la conscience construite sur l'intentionnalité et la stratégie heuristique.

2 L'INTERPRÉTATION

Selon la « théorie des systèmes intentionnels » proposée par Dennett, les comportements s'interprètent en supposant qu'ils doivent obéir à des conditions de rationalité optimales : entre autres, que les « créatures » possèdent des états mentaux, des croyances et des désirs ayant des contenus intentionnels et des relations causales normales, s'appliquant à des agents idéalement rationnels. Cette « posture intentionnelle » doit s'appliquer à des créatures semblant non rationnelles, tel qu'un animal ou un système artificiel. L'intentionnalité de ce dernier se réduit à des mécanismes.

3 RÉALISME

La théorie ne considère pas comme vrais des états réels : les états d'un système sont ceux qu'on leur attribue provisoirement à titre d'instruments hypothétiques prédictifs, que l'on teste et que l'on ajuste aux données afin d'essayer d'expliquer le comportement. Il n'y a pas d'intentionnalité indépendamment de nos interprétations. L'intentionnel et le mental sont le produit de la sélection naturelle, et sont en ce sens réels. Dennett essaie de trouver une position moyenne entre un réalisme fort et un

instrumentalisme d'usage, dans un réalisme qu'il qualifie de « modéré », quant aux croyances et aux contenus intentionnels.

4 CONTRE LE « THÉÂTRE CARTÉSIEN »

Dennett s'oppose à la thèse cartésienne selon laquelle il y a un centre unique de traitement des informations dans le cerveau. Dennett propose le « modèle des versions multiples » de la conscience, caractérisé par : 1) des discriminations localisées ne dépendant pas d'un discriminateur central ; 2) l'indétermination des propriétés temporelles de l'expérience subjective ; 3) le flux de conscience qui est un flux parallèle de contenus sans cesse renouvelés.

5 COGNITIVISME

Pour étudier les mécanismes cognitifs fondamentaux, Dennett s'appuie sur un grand nombre d'expériences, parfois surprenantes, de psychologie expérimentale. De celles-ci, il conclut que la représentation de l'espace ou d'une séquence temporelle d'événements dans le flux de la conscience est le produit du processus interprétatif qui se déroule dans le cerveau. Pour lui, sans aucun doute, la conscience existe (sans pour autant impliquer l'existence d'un mot substantiel), et ses phénomènes pourraient être expliqués par la construction, au cours de l'évolution naturelle, d'une « machine virtuelle » dans le cerveau. La conscience se présenterait sous forme de trames ou « pattern ». Il y a bien des états internes causant le comportement. Même si elle reconsidère la thèse quinienne de l'indétermination, la

position interprétative de Dennett est assez proche de celle-ci, comme de celle de Davidson.
Daniel Dennett a écrit, entre autres, Content and Consciousness (1969), Vues de l'Esprit (The Mind's, I: Fantasies and Reflections on Mind and Soul, 1981) et la Stratégie de l'interprète. Le sens commun et l'univers quotidien (The Intentional Stance, 1987).

Gilles Deleuze

1 PRÉSENTATION
Gilles Deleuze (1925-1995), philosophe français, auteur d'une philosophie de la différence, qui conçoit l'Homme comme une « machine désirante ».
Né à Paris, Gilles Deleuze obtient l'agrégation de philosophie en 1948. À partir de 1969, il enseigne à la faculté de Vincennes-Saint-Denis (Paris VIII), en compagnie de Michel Foucault. Diminué par la maladie, Deleuze choisit de mettre fin à ses jours en 1995, à l'âge de soixante-dix ans.

2 LA MISE EN CAUSE DES SYSTÈMES

La carrière philosophique de Deleuze commence par la publication de monographies de philosophes (Hume, Nietzsche, Kant, Bergson, Spinoza). Il est question, pour Deleuze, de fonder sa critique de la pensée sur l'analyse d'une histoire de celle-ci, sur la confrontation de ses systèmes.
Mettant ainsi à jour les différences par le jeu de la répétition de systèmes historiquement inscrits, Deleuze cherche à faire émerger une philosophie qui sortirait du

système, qui n'identifierait pas, comme l'idéalisme hégélien, l'unité et le multiple en réduisant le même à l'autre (Différence et répétition, 1968). Il s'agit désormais, de faire une philosophie de l'« éternel retour », reproduction d'une pensée à l'identique, du moins conceptuellement, mais en un lieu différent, celui de l'intempestif nietzschéen, une philosophie à venir, de la volonté, qui irait au-delà d'une pensée de l'être, du sujet.

3 UNE PHILOSOPHIE DU DÉSIR

Avec Félix Guattari s'ouvre à partir de 1972 une nouvelle phase dans la pratique deleuzienne du multiple et de l'intempestif. Dans l'Anti-Œdipe (1972), la psychanalyse attire la critique des deux auteurs parce qu'elle ramène la force du désir à l'unique instance de l'œdipe, socle invariant de la névrose. Au contraire, selon Deleuze, le désir est « création de vie », force d'invention et de différence, franchissement des normes.
« Produire des concepts », activité philosophique par excellence (Qu'est-ce que la philosophie ?, 1991), consiste à rechercher de nouveaux moyens d'expression. Deleuze s'essaie donc à déborder le domaine proprement philosophique et à élaborer des « machines » textuelles qui, prenant appui sur la littérature (Proust et les signes, 1970), ou le cinéma (L'image-mouvement, 1983 ; L'image-temps, 1985), rendent compte des « machines désirantes ».
La nouvelle philosophie initiée par Deleuze est donc un éloge des désirs, et attentive aux mouvements singuliers des corps dans l'espace social, un « corps sans organes » dans un espace lisse d'où il émane.

« Il s’agit toujours de plier, déplier, replier », tel est le mouvement que suit la pensée dans le langage deleuzien, qui met ainsi en question tout modèle formel de vérité.
Outre les textes cités, les ouvrages principaux de Gilles Deleuze sont Nietzsche et la philosophie (1962), Présentation de Sacher-Masoch (1967), Logique du sens (1969), Mille Plateaux (avec Guattari, 1980), Foucault (1986) et le Pli (1988).

Michel Deguy

Michel Deguy (1930-), poète et philosophe français, auteur notamment de Gisants.
Né à Paris, agrégé de philosophie, Michel Deguy devient professeur de littérature française à l’université de Paris VIII en 1969. Fondateur de la Revue de poésie (1964) et de Poésie (1976), il est nommé directeur du Collège international de philosophie en 1989. La même année, il reçoit le Grand Prix national de poésie.
L’œuvre de Michel Deguy est une œuvre complexe, qui ne dissocie pas l’écriture poétique elle-même — perçue comme dissimulation autant que désignation des choses — d’une réflexion sur la poésie et sur le monde. Pour Deguy, la poésie naît du désir qu’a le sujet du monde ; elle réalise un échange entre les mots et les choses, l’être et la pensée. Hostile à toute forme de culture, de rhétorique, de « littérature », cette œuvre en refuse l’asservissement et cherche à établir un lien authentique entre les mots et la vie.
Rejetant la dimension statique de l’écriture, Michel Deguy use d’un style bref et mobile, d’une poétique du rapprochement mêlant prose et vers, ainsi que divers

registres de langue, concrets et abstraits : l'hétérogénéité du texte lui permet de désigner celle du monde actuel. Sa pratique poétique acquiert dès lors un sens éthique : il s'agit, par la poésie, de modifier notre rapport au monde.
Après un premier recueil, les Meurtrières (1959), Michel Deguy a publié Fragments du cadastre (1960), Poèmes de la presqu'île (1961), Biefs (1964), Ouï-dire (1966), rassemblés en 1973 dans Poèmes (1960-1970), puis Donnant donnant (1981) et Gisants (1985), sur le thème de l'amour et la mort. On lui doit aussi Arrêts fréquents (1990) et Aux heures d'affluence (1993).
Son travail de réflexion sur la poésie excède cependant le genre poétique à proprement parler et se prolonge dans ses travaux de traduction (Hölderlin, Heidegger, Celan). Il est également l'auteur d'essais tels la Machine matrimoniale ou Marivaux (1982), La poésie n'est pas seule (1988) et la Raison poétique (2000).

Régis Debray

Régis Debray (1940-), philosophe et écrivain français, créateur de la médiologie, connu aussi pour son engagement politique en Amérique latine et en France.
Né à Paris, Régis Debray, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé et docteur en philosophie, fut marqué par le marxisme de Louis Althusser. Il s'engagea dans l'action politique en se rendant en Amérique latine au début des années 1960 pour se battre aux côtés de Fidel Castro, de Che Guevara et des guérilleros. Arrêté et emprisonné en Bolivie en 1967, il fut libéré à la chute du dictateur René Barrientos Ortuño en 1970.

À travers ses livres (Révolution dans la révolution, 1967 ; la Critique des armes, 1974 ; la Politique du Che, 1974), Régis Debray a défendu la thèse selon laquelle la guérilla, ancrée dans le monde paysan, constitue des foyers révolutionnaires permettant au tiers-monde de vaincre l'impérialisme. Ces ouvrages furent considérés comme des références incontournables par les militants latino-américains et les intellectuels de gauche. Après la chute de Salvador Allende en 1974, Debray réfléchit aux limites de la théorie révolutionnaire et se tourna vers la philosophie politique (Critique de la raison politique, 1981). Il poursuivit également des travaux théoriques sur le rôle des médias (le Pouvoir intellectuel en France, 1979) et publia deux romans (l'Indésirable, 1975 ; la Neige brûle, prix Femina 1977).
À l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981, il devint conseiller de François Mitterrand pour le tiers-monde, puis fut nommé en 1985 au Conseil d'État, dont il démissionna peu après ; il s'écarta du président de la République au cours du second septennat, à la fois en raison d'un désaccord politique et pour poursuivre son œuvre centrée sur la médiologie. Il approfondit ses recherches sur « les faits de transmission » (Cours de médiologie générale, 1991), et en conséquence sur les « médiasphères » (Vie et Mort de l'image, 1992). Afin de promouvoir cette nouvelle discipline vouée à l'analyse des processus de médiation par lesquels des idées parviennent à transformer la réalité matérielle, il créa en 1996 la revue les Cahiers de médiologie. Dans Loués soient nos seigneurs (1996), il a donné une vision teintée d'amertume de l'expérience socialiste.

Donald Davidson

1 PRÉSENTATION

Donald Davidson (1917-2003), philosophe américain.
La recherche de Donald Davidson, marquée par une référence constante à la psychologie, porte sur la philosophie du langage et la philosophie de l'action, qui sont pour lui interdépendantes. Sa pensée traverse plusieurs courants philosophiques (analytique, cognitif et pragmatique).

2.UNE FORMATION SOUS INFLUENCES, UNE CARRIÈRE PRESTIGIEUSE

Né à Springfield (Massachusetts), Donald Davidson poursuit des études de littérature et de philosophie à l'université Harvard, où il a comme professeurs Alfred North Whitehead puis Willard Quine ; très marqué par ce dernier, il rédige sa thèse sur le dialogue de Platon intitulé Philèbe. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il intègre les rangs de la marine américaine. Sa carrière est alors partagée entre écriture et enseignement dans quelques-unes des plus prestigieuses universités américaines parmi lesquelles Stanford (1951-1967), Princeton (1967-1970), Rockefeller (1970-1976), Chicago (1976-1981) et Berkeley (1981-2003).

3 SIGNIFICATION ET CAUSALITÉ

3.1.Une interprétation holistique du langage

Comment les mots peuvent-ils signifier ce qu'ils signifient ? Des conditions de vérité déterminent la signification, et le sens d'une phrase dépend de sa relation avec les autres

phrases. Donald Davidson essaie de dégager une théorie de la signification à partir d'une théorie de la vérité devant suffire à l'interprétation-compréhension d'ensembles (holisme) de phrases énoncées dans un langage naturel, et non des propositions logiques indépendantes. Pour les interpréter, nous devons être capables d'y distinguer, dans la trame même des assentiments que nous leur donnons, les rôles joués par la croyance et la signification afin d'éliminer les confusions. On applique alors un « principe de charité » consistant à présupposer vraies les croyances et la rationalité des interlocuteurs. Et c'est en pratique, au fil de la conversation, que l'interprète ajuste instantanément sa théorie interprétative. La théorie n'est donc pas figée. Voir pragmatique.

3.2 Description de l'action

L'action est un mouvement corporel et rationnel (étant donné les raisons et croyances de l'agent). Elle est intentionnelle si l'agent a des raisons (croyances, désirs, etc.) et s'il y a au moins une raison qui en est cause. Une cause est un événement qui en produit un autre, qui est son effet. L'existence d'une relation causale entre deux événements est indépendante de la manière dont ils sont décrits, et peut être énoncée même si l'on ne connaît pas la loi empirique sous laquelle les événements sont subsumés. Voir intention et intentionnalité.

3.3 Le « monisme anomal »

La théorie du monisme anomal développée par Donald Davidson identifie les événements mentaux aux événements physiques (monisme), tout en niant qu'il y ait des lois mentales ou psychophysiques (anomisme). Elle résulte de la distinction effectuée d'une part entre les événements particuliers (mentaux et physiques) et leur description et d'autre part entre les relations et les lois causales.

3.4 L'irrationalité

Nos raisons d'agir sont à traiter comme des causes de nos actions, et nos intentions sont des désirs ou des croyances. Si une cause mentale interne à un esprit unique ne peut être considérée comme une raison, il y a alors irrationalité. Il nous faut admettre que cet esprit est cloisonné en « territoires ». Si un agent intempérant maintenant deux prémisses contradictoires (appartenant chacune à un « territoire ») agit à l'encontre de ce qu'il juge être le meilleur, il est irrationnel : les causes de son action ne sont pas ses raisons (rupture entre rationalité et causalité). En fin de compte, la rationalité est un trait social que seuls possèdent les communicateurs. Voir rationalisme.
Les thèses de Donald Davidson sont surtout connues au travers du recueil d'articles Actions et Événements (Essays on Actions and Events, 1980 et 1993 pour l'édition française). Il a également écrit Paradoxes de l'irrationalité (1982 et 1991) et Enquêtes sur la vérité et l'interprétation (Inquiries into Truth and Interpretation, 1984 et 1994).

Benedetto Croce

Benedetto Croce (1866-1952), philosophe et historien italien.
Originaire de Pescasseroli, dans la province de l'Aquila, Croce, orphelin en 1883, est recueilli à Rome par son oncle. En dépit d'études de théologie, il s'initie au marxisme (qu'il critiquera par la suite) au contact d'Antonio Labriola. De retour à Naples, il entreprend la lecture de Giambattista Vico, mais c'est en définitive l'idéalisme hégélien qui influencera son système philosophique.
Qualifiant sa propre pensée de « philosophie de l'esprit », Croce expose ses idées dans cinq travaux majeurs publiés entre 1902 et 1931 : Esthétique comme science de l'expression et linguistique générale (1902), Logique (1905), Bréviaire d'esthétique (1913), Théorie et histoire de l'historiographie (1912-1913) et Éthique et Politique (1931). Dans ces ouvrages qui embrassent esthétique, logique, éthique et philosophie de l'histoire, le système de Croce apparaît marqué par un spiritualisme absolu et dominé par le concept de puissance créatrice de l'Homme.
Sa théorie esthétique se fonde sur la conviction que l'art, forme de créativité, est un phénomène plus significatif que les sciences ; pour Croce, la beauté en art correspond à la traduction réussie, en une forme communicable, d'une perception fondamentale effectuée dans l'esprit de l'artiste. Croce opère une distinction entre la pensée logique comme système de relations universelles et les formes plus spécifiques de l'intuition individuelle. Il croit au libre arbitre et en un mode de vie fondé sur l'appréciation de la beauté. Parallèlement, il conçoit l'histoire comme philosophie en mouvement et interprétation du passé en termes du présent : la tâche des historiens consistant, selon lui, à décrire les

êtres humains et à cerner la nature comme cause des événements historiques, l'histoire doit être le domaine des philosophes (Histoire de l'Europe au XIXe siècle, 1932).
La plupart des écrits de Croce ont paru dans la Critica, revue qu'il a fondée en 1903 avec Giovanni Gentile. Contrairement à celui-ci, il s'opposera au fascisme et au gouvernement de Benito Mussolini. Plusieurs fois sénateur et membre du gouvernement italien, Croce a joué un rôle politique de première importance.

Maurice Clavel

1 PRÉSENTATION
Maurice Clavel (1920-1979), journaliste, écrivain, essayiste et philosophe français qui, après sa conversion, se fit l'apôtre fervent de la foi chrétienne.

2 ITINÉRAIRE

Originaire de Frontignan, agrégé de philosophie, Maurice Clavel s'engagea dans la Résistance et participa à la libération de Paris. Il se révéla d'abord dramaturge, avec les Incendiaires (1947) et la Terrasse de midi (1949), pièces créées par Jean Vilar en Avignon, puis romancier avec Une fille pour l'été (1957) et le Tiers des étoiles ou On ne sait pas quel ange (prix Médicis 1972).
Gaulliste, anti-marxiste, il apparut comme le père spirituel des « nouveaux philosophes ». Il fut journaliste à Combat puis au Nouvel Observateur. Après sa conversion (1965), il se fit, dans Ce que je crois (1975) et Dieu est Dieu, nom de

Dieu ! (1976), l'ardent défenseur d'une foi catholique retrouvée.

3 HISTOIRE ET PHILOSOPHIE

Pour Clavel, l'Histoire est « Révélation » et il se veut « journaliste transcendantal », prêt à saisir l'Esprit de Dieu dans l'Histoire. Ainsi les événements de Mai 68 lui apparaissent-ils comme le « soulèvement de vie » d'une jeunesse lasse de la société de consommation.
Dans Qui est aliéné ? (1970), il s'efforça de démontrer les contradictions internes du marxisme et tenta d'établir que sans Dieu, ni l'Homme ni l'Histoire ne peuvent être pensés. Critique de Kant (posthume, 1980), son œuvre philosophique majeure, montre, contre Kant, l'infinité en l'Homme. À sa mort, Maurice Clavel laissa en projet l'Être et la Croix, qui dénonce dans la philosophie de Heidegger une fausse transcendance.

Emil Cioran

Emil Cioran (1911-1995), philosophe et moraliste roumain d'expression française, dont l'œuvre nihiliste et ironique est celle d'un penseur radicalement pessimiste.
Après des études de philosophie à Bucarest et une thèse sur Bergson, qui lui valut d'obtenir en 1937 une bourse de l'Institut français, Cioran se rendit en France, où, choisissant le statut d'apatride, il résida jusqu'à sa mort. Son Précis de décomposition (1949), premier texte écrit en français comme par défi envers une langue d'adoption, « aux antipodes de [sa] nature, de [ses] débordements, de [son]

moi véritable », est une manière de se tenir prudemment à distance de son affectivité et de contrer la propension à l'exagération qu'il stigmatise dans tous les comportements humains. Ses autres essais (Syllogismes de l'amertume, 1952 ; la Tentation d'exister, 1956 ; la Chute dans le temps, 1965 ; De l'inconvénient d'être né, 1973) sont autant de réquisitoires virulents et méthodiques contre les idéologies, les religions et les philosophies inventées par l'homme pour justifier son existence et ses actes. Convaincu de la misère fondamentale de la créature humaine, de la dérision de toutes choses, ascétique à l'extrême dans son style et sa pensée comme dans son existence, ce grand admirateur des prosateurs du XVIIIe siècle manie comme eux l'aphorisme, le syllogisme et le paradoxe décapant. Son goût du pire et son amertume d'apocalypse valurent à Cioran d'être présenté comme un « esthète du désespoir » ou un « courtisan du vide », et n'allèrent pas sans quelque complaisance ironique, d'autant qu'il se prêtait lui-même volontiers à l'autocaricature en se décrivant comme un « fossoyeur frotté de métaphysique », « un cafardeux par décret divin » ou « un mort-né de clairvoyance ». Il sut par ailleurs se livrer à des Exercices d'admiration (1986), sur ses auteurs de prédilection.

Francois Châtelet

Francois Châtelet (1925-1985), philosophe français, spécialiste de l’histoire de la philosophie et de la pensée politique, qui a soutenu le mouvement de Mai 68, les luttes contre la guerre du Viêt Nam et pour la libéralisation de l’avortement menées par des intellectuels de gauche.

Né à Boulogne-Billancourt, François Châtelet obtint l'agrégation de philosophie en 1948 et enseigna ensuite à Oran et à Tunis. De retour à Paris, il fut nommé professeur aux lycées Saint-Louis et Louis-le-Grand puis, à partir de 1969, il participa avec Michel Foucault et Gilles Deleuze à la mise en place du département de philosophie à l'université de Vincennes — créée à la suite de Mai 68 — qu'il dirigea pendant plus de dix ans. Proche des organisations trotskistes, puis militant de la CGT, il prit part au mouvement anticolonialiste lors de la guerre d'Algérie et fut membre du parti communiste de 1954 à 1959.
Marqué par Gaston Bachelard et Alexandre Kojève (1902-1968), il plaça au centre de ses réflexions l'histoire, en particulier celle de la Grèce antique (Périclès, 1960 ; la Naissance de l'histoire : la formation de la pensée historique en Grèce, 1961), révélant par là l'influence de Marx sur sa pensée. L'histoire de la philosophie fit l'objet de ses cours universitaires et de plusieurs livres (Platon, 1964 ; Hegel, 1969) ainsi que d'ouvrages collectifs publiés sous sa direction (Histoire de la philosophie, 1972 ; Histoire des idéologies, 1978 ; Histoire des idées politiques, 1982 ; Dictionnaire des idées politiques, 1986). Cofondateur en 1983 du Collège international de philosophie voué à la recherche interdisciplinaire et à l'organisation de séminaires, François Châtelet fut un philosophe ouvert à son temps, à l'instar de Socrate dont il avait brossé dans son Platon un portrait saisissant.

Stanley Cavell

Stanley Cavell (1926-), philosophe américain.

Son œuvre est atypique du fait de la diversité apparente de ses centres d'intérêt : les travaux de Wittgenstein et d'Austin, mais aussi le cinéma américain, le théâtre de Shakespeare, ou Freud.
La recherche de Cavell s'organise autour du commentaire des pensées dominantes aux États-Unis, sous l'éclairage notamment de Thoreau et surtout du « perfectionniste moral » Emerson, qu'il considère comme un précurseur de Wittgenstein et de Heidegger.
Cavell puise donc dans les différentes formes de l'expression humaine ce dont il a besoin pour exemplifier ce qu'il veut exprimer. C'est ainsi que, pour découvrir sa pensée, à moins de s'en tenir à n'y voir qu'un remarquable travail d'exégèse et de critique des auteurs qu'il fréquente, il est nécessaire d'interpréter ses propres interprétations des œuvres des autres, qui portent ainsi sa voix. Nombreux sont ceux qui lui ont reproché l'obscurité de son style, sans voir qu'il est l'expression même de ses préoccupations psychophilosophiques.
L'unité de l'œuvre de Cavell se fait autour de sa réflexion sur le scepticisme et ce qu'il engendre. Pour lui, les critères ne sont pas des conditions d'assertion qui assurent la vérité (la certitude). Le recours aux critères, même s'il tire son importance de la confrontation avec le scepticisme, n'en est pas et n'a pas l'objectif d'en être la réfutation. Le vertige sceptique apparaît lorsque la description ne correspond plus avec la vérité. Le doute s'installe : on ne reconnaît plus ni autrui, ni soi-même. Il y a alors impossibilité de constituer la certitude de soi sans admettre qu'elle se perçoit dans une autre conscience. Le scepticisme apparaît comme la trame de l'incertitude. Il engendre une méconnaissance des autres,

que l'expérience de la vie résoudra peu à peu. Cavell distingue deux genres de scepticisme : sur la connaissance et sur autrui.
Le malheur se révèle dans le manque de congruence entre ce que l'on exprime et ce qu'on veut exprimer : souvent, nos mots se renient eux-mêmes, et perdent leur sens. Nos paroles dépassent ainsi nos pensées : nous sommes davantage possédés par le langage que nous ne le possédons. Ce manque de pouvoir que nous avons sur notre expression fait que nous avons l'impression que les mots nous trahissent, nous quittent. D'où « la terreur d'être expressifs au-delà de nos moyens », bien que nous ayons à « supporter » le langage. Cette crainte d'être expressif au-delà de ce que l'on voudrait, ou au-delà de ce que l'on éprouve, peut bloquer notre communication. Ramener le langage dans sa naturalité originelle, celle du corps et du quotidien, « y renaître » : tel est le projet de Cavell.
Ses principaux ouvrages sont les Voix de la raison (The Claim of Reason, 1979) et Une nouvelle Amérique encore inapprochable (This New Yet Unapproachable America, 1989).

Cornélius Castoriadis

1 PRÉSENTATION
Cornélius Castoriadis (1922-1997), philosophe français.
La pensée de Cornelius Castoriadis ne peut se comprendre en dehors de son engagement politique, tant pour lui l'exercice de la pensée a toujours été inséparable de la recherche de l'autonomie, collective et individuelle. Cela ne veut pas dire qu'il ait sacrifié la rigueur conceptuelle à ses positions

éthiques ou politiques. Mais la philosophie et la lutte pour l'autonomie politique expriment pour Castoriadis toutes deux la même liberté du sujet humain, que n'épuisent pas l'entendement scientifique ou sa traduction politique, la technocratie. Orthodoxe dans l'hétérodoxie, tant par ses références (Aristote) que par sa thématique, Castoriadis a construit une œuvre riche et complexe, qui renouvelle les grandes questions philosophiques (celles du temps, de la création, du sujet) sans penser les épuiser, ce qui aurait été contraire à son ontologie de l'imaginaire créateur.

2.DE L'ENGAGEMENT COMMUNISTE À LA CRITIQUE DU MARXISME

Né en 1922 à Constantinople, Cornelius Castoriadis fait à Athènes des études de droit, d'économie et de philosophie. D'abord inscrit au Parti communiste grec, il devient trotskiste et rejoint en France (où il s'installe à partir de 1945) le Parti communiste internationaliste (PCI), section de la IVe Internationale, où il rencontre Claude Lefort. En 1948, tous deux fondent Socialisme ou Barbarie, après avoir quitté le PCI, dont ils considèrent insuffisante la critique du stalinisme. Socialisme ou Barbarie est également le nom de la revue qui paraîtra de 1949 à 1965, et qui proposera une réflexion d'une ampleur jamais vue jusqu'alors sur la notion de « socialisme » et sur le phénomène bureaucratique. Dès la fin des années quarante, Castoriadis montre, en effet, dans des articles qui seront repris dans la Société bureaucratique, que la bureaucratie soviétique n'est pas une forme parasitaire et transitoire du socialisme, contrairement à ce qu'affirment les trotskistes, mais qu'elle

est une forme neuve des rapports d'exploitation, dans laquelle l'État détient les moyens de production, et qui exclut les individus de toute participation à la gestion de la production.
Le travail de Socialisme ou Barbarie amènera en définitive Castoriadis à s'interroger sur la pertinence du marxisme lui-même comme mode d'analyse des rapports sociaux. C'est ce que fera le philosophe dans « Sur le contenu du socialisme », en 1955-1958, et surtout dans « Marxisme et théorie révolutionnaire », en 1964-1965, qui sera repris dans la première partie de l'Institution imaginaire de la société.
Ces textes marquent la rupture de Castoriadis avec le matérialisme historique. Le marxisme a voulu en effet fonder rationnellement le projet révolutionnaire : or il n'a abouti qu'à une pseudoscience de l'histoire, qui est incapable en tant que telle de rendre compte de l'émergence de nouvelles formes historiques, parce qu'elle fait de l'histoire une totalité qui se déroule selon une logique inéluctable, un processus téléologique où la Raison hégélienne est remplacée par la rationalité économique. Le marxisme est donc une philosophie de l'hétéronomie, un scientisme déterministe, qui rend possible l'idéologie bureaucratique des pays de l'Est.
Pour conserver toute son actualité au projet révolutionnaire, c'est-à-dire à un projet d'autonomie qui n'aliène pas l'homme à des forces ou à des lois transcendantes, il convient donc de rompre avec le marxisme et de promouvoir une philosophie qui considère l'histoire comme création, comme production de l'altérité et non comme répétition ou comme processus rationnel.

3.UNE PENSÉE DE L'IMAGINAIRE INSTITUANT

C’est ce que fait Castoriadis dans son grand œuvre, à savoir la deuxième partie de l’Institution imaginaire de la société. Ce n’est plus le scientisme marxiste qu’il dénonce, mais l’ontologie et la logique (la logique « ensembliste-identitaire ») qui dominent l’Occident depuis les débuts de la philosophie, et d’après lesquelles être c’est être déterminé : or cette ontologie et cette logique nous rendent incapables de penser le social-historique comme lieu d’une création continuée par un imaginaire instituant. La société se définit en effet généralement comme institution hétéronome, comme fondée par Dieu, la Raison ou comme répondant à des besoins (d’après l’idéologie fonctionnaliste). Or il s’agit de la voir comme instituée par un imaginaire social dont la caractéristique est d’être invention de formes, que seule pourrait décrire une « logique des magmas ». Il appartient donc au philosophe qui veut comprendre le monde social de redéfinir l’ontologie et la logique qui ont jusqu’ici présidé à la philosophie socio-historique jusqu’à Marx ; et il lui appartient surtout de saisir plus profondément l’Homme, non plus seulement comme sujet rationnel, mais comme sujet d’un imaginaire qui a jusqu’ici été le « parent pauvre » de la philosophie, et dont Castoriadis trouve en revanche des prémisses dans la psychanalyse freudienne.
La rupture avec Marx, les désaccords sur les questions politiques et sociales, et le tour de plus en plus personnel de la réflexion de Castoriadis provoquent la dissolution de Socialisme ou Barbarie en 1966-1967. Castoriadis, qui contribue à la formation en 1969 de l’Organisation psychanalytique de langue française (OPLF) ou IVe Groupe, devient alors psychanalyste à temps plein, et il publie les

articles qui seront rassemblés dans les cinq volumes des Carrefours du labyrinthe.
Dans ces cinq tomes très composites, les analyses de Castoriadis portent à la fois sur des questions d'épistémologie, de philosophie, de politique et de psychanalyse.
En ce qui concerne la philosophie, Castoriadis tient à rappeler, contre les néopositivistes et ceux qui prophétisent la « fin de la philosophie », la nécessité d'une pensée libre, indissociable d'un projet politique émancipateur, dont la première formulation historique (la démocratie directe de l'Athènes du Ve siècle) coïncide précisément avec l'apparition de la philosophie. C'est pourquoi il met au premier plan la nécessité de constituer une ontologie qui prenne en compte la spécificité du social-historique découverte dans l'Institution imaginaire de la société. Cette ontologie, contrairement à celle de Heidegger, ne sépare pas la réflexion sur l'Être de la réflexion sur les étants et n'abdique pas devant la technoscience, mais montre au contraire que les questions que se posent les sciences sont plus que jamais des questions philosophiques (« Science moderne et interrogation philosophique », dans le tome I des Carrefours du labyrinthe).
En ce qui concerne la psychanalyse, sa lecture extrêmement critique de Lacan l'amène à rejeter la vision structurale de l'inconscient et à faire de l'autonomie du sujet la finalité de la psychanalyse, conformément au vœu de Freud : « Où Ça était, Je dois devenir. »
Devenu directeur de recherches à l'École des hautes études en sciences sociales en 1980, Cornelius Castoriadis est mort des suites d'une maladie cardiaque le 26 décembre 1997. Les

séminaires qu'il a tenus au cours de l'hiver 1986 Sur le "Politique" de Platon ont fait l'objet d'une publication posthume en 1999.

Ernst Cassirer

Ernst Cassirer (1874-1945), philosophe néokantien allemand. Né à Breslau (aujourd'hui Wroclaw, en Pologne), Ernst Cassirer étudia successivement dans les universités de Berlin, de Leipzig, de Munich, de Heidelberg et de Marbourg. Cassirer devint professeur de philosophie à l'université de Hambourg en 1919. Il démissionna de son poste en 1933, à l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler. Il quitta l'Allemagne et enseigna à l'université d'Oxford, à l'université de Göteborg, puis à l'université Yale de 1941 à 1944 et enfin à l'université Columbia en 1944.
Cassirer fut à la fois un historien des sciences et un penseur original. Emmanuel Kant est à la source de son inspiration. Il reprend certaines des thèses fondamentales de Kant, tout en les modifiant pour tenir compte des changements qui sont intervenus dans le domaine de la connaissance au XIXe siècle, tant dans le champ des sciences exactes que dans celui des sciences humaines.
Comme Kant, Cassirer pense que le monde objectif est constitué par l'application de catégories à un divers. C'est grâce à ces catégories qu'on peut saisir ce divers comme un tout unifié et organisé. Cassirer se sépare toutefois de Kant sur deux points. Il ne pense pas que les catégories soient immuables, et il considère qu'elles s'appliquent à d'autres objets que ceux de la connaissance. L'examen de l'état des sciences au XIXe siècle et au début du XXe siècle permet

d'expliquer cette divergence. Kant estimait que les mathématiques et la physique de son temps étaient des sciences achevées qui ne connaîtraient plus de modifications substantielles. Or, le XIXe siècle fut marqué par l'apparition des géométries non euclidiennes et de la méthode axiomatique en mathématique, et par l'élaboration de la théorie de la relativité et de la mécanique quantique.
De plus, le langage, les religions et les mythes — en un mot, les manifestations de la culture — ne faisaient pas l'objet d'une étude scientifique du temps de Kant, ce qui devint le cas au XIXe siècle, durant lequel se constituèrent les sciences humaines.
On peut par conséquent caractériser le projet de Cassirer comme une extension de la critique kantienne à la culture en général, et non plus seulement à la connaissance, afin de mettre au jour l'ensemble des principes généraux qui organisent l'esprit humain.
Ses ouvrages comprennent le Problème de la connaissance (3 volumes, 1906-1920) et la Philosophie des formes symboliques (3 volumes, 1923-1929).

Rudolf Carnap

Rudolf Carnap (1891-1970), philosophe et logicien américain d’origine allemande. Membre parmi les plus actifs du Cercle de Vienne, il a été une figure éminente du positivisme logique.
Né à Ronsdorf en Allemagne, Carnap a étudié les mathématiques, la physique et la philosophie aux universités de Fribourg et d’Iéna. Il reconnaît avoir subi l’influence de

Gottlob Frege dont il a été l'élève, de Bertrand Russell et de Ludwig Wittgenstein.
En 1924, il rencontre Moritz Schlick, fondateur du Cercle de Vienne, aux travaux duquel il participera activement jusqu'à son départ en exil aux États-Unis, en 1935, pour échapper au nazisme. Professeur à Chicago, puis à Los Angeles à partir de 1954, Carnap effectue une brillante carrière philosophique aux États-Unis, où il s'éteint en 1970.
Soucieux de « clarifier les énoncés philosophiques » (Manifeste du Cercle de Vienne) afin de mettre en avant une conception scientifique du monde, Carnap entend dépasser la métaphysique, dont il considère les énoncés comme étant dénués de sens. Il faut donc repenser la philosophie en fonction d'une nouvelle méthodologie, qui sera celle de l'analyse logique du langage. Estimant que seuls les énoncés empiriques de la science ont un contenu factuel significatif, il s'intéresse donc au langage scientifique, qu'il s'agit de fonder logiquement.
Sa première tentative, dans la Construction logique du monde (Der Logische Aufbau der Welt, 1928), de rattacher toute connaissance au langage des données sensibles, de l'expérience vécue, sa préférence grandissante pour le langage physicaliste (qui concerne les objets physiques), ses travaux sur la syntaxe du langage scientifique, dans la Syntaxe logique du langage (Logische Syntax der Sprache, 1934), et ses différents exposés sur la vérifiabilité, la testabilité ou la confirmabilité des énoncés d'expérience témoignent de sa conviction que les problèmes de la philosophie sont réductibles à des problèmes de langage.
Par le principe de tolérance en vertu duquel les formes langagières sont bâties sur des conventions, Carnap a ouvert

la voie à la construction des langages artificiels. Il s'intéresse particulièrement à la construction de systèmes logiques formels. De grande portée ont été aussi ses travaux sur la probabilité, en particulier la distinction qu'il a introduite entre probabilité statistique et probabilité logique (Logical Foundations of Probability, 1950).

Georges Canguilhem

Georges Canguilhem (1904-1995), historien des sciences et épistémologue français, qui s'est particulièrement intéressé à l'histoire de la médecine et au vivant. Avec Gaston Bachelard et Jean Cavaillès, Canguilhem a exercé une influence considérable sur la philosophie des sciences en France.
Georges Canguilhem entre à l'École normale supérieure en 1924 et est agrégé de philosophie en 1927. Il achève des études de médecine commencées à Toulouse où il est professeur, avec une thèse en philosophie médicale, intitulée Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique. Résistant pendant la Seconde Guerre mondiale, il est professeur à l'université de Strasbourg entre 1941 et 1948. En 1953, Canguilhem devient professeur à la Sorbonne, et directeur de l'Institut d'histoire des sciences.
La réflexion de Canguilhem est centrée sur le domaine de la biologie. Célèbre est sa critique du concept de « précurseur », qui désigne le chercheur ayant énoncé une idée ou un concept avant sa formulation ultérieure et canonique. Pour Canguilhem, cette idée repose sur l'illusion que l'on peut projeter dans l'avenir une pensée en l'isolant de l'ensemble conceptuel dans lequel elle s'inscrit. Ainsi montre-t-il dans la

Formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles (1955) que Descartes n'est pas le père du concept de réflexe, même si le terme est présent dans son œuvre. Les préoccupations de Canguilhem portent donc sur la nature d'une recherche, sur les intentions de ceux qui la formulent et sur le sytème conceptuel qui la constitue.
Canguilhem a constamment insisté sur la spécificité irréductible du vivant, au point de procéder à une réhabilitation partielle du vitalisme dans un des articles de la Connaissance du vivant (1952). Cette spécificité du vivant s'explique par son individualité. C'est la raison pour laquelle il refuse, dans le Normal et le Pathologique (1966, réédition augmentée de sa thèse), une notion purement statistique de la normalité et soutient qu'on doit toujours, en quelque manière, la rapporter à l'individualité du vivant.
Canguilhem a également publié des Études d'histoire et de philosophie des sciences (1968) et Idéologie et rationalité (1977).

Albert Camus

1 PRÉSENTATION
Albert Camus (1913-1960), écrivain français, auteur de l'Étranger et de la Peste, l'un des principaux acteurs de la vie intellectuelle française de l'après-guerre.

2 UN INTELLECTUEL ENGAGÉ

Né en Algérie dans une famille très modeste, orphelin de père, Albert Camus commence des études de philosophie au cours desquelles il fait la connaissance du professeur Jean

Grenier, qui l'influencera beaucoup et lui fera découvrir Nietzsche. Atteint de la tuberculose, il ne peut achever ses études, mais soutient cependant en 1936 un diplôme d'études supérieures, « métaphysique chrétienne et néoplatonisme ». Parallèlement, il participe à des projets dramatiques, adaptant ou jouant des pièces de théâtre.
Lors de son bref passage au Parti communiste (1935-1937), il fonde et anime la troupe du Théâtre du Travail avec l'ambition de mettre les œuvres dramatiques classiques et contemporaines à la portée d'un public défavorisé. Il anime ensuite une autre compagnie, le Théâtre de l'Équipe, et publie sa première œuvre, l'Envers et l'Endroit (1937), une compilation d'essais littéraires sur des sujets assez divers où apparaissent, déjà, les grands thèmes de la maturité : la mort, le soleil, la Méditerranée, l'isolement, le destin de l'Homme, le rapprochement entre désespoir et bonheur, etc. Deux ans plus tard paraît Noces, qui mêle l'essai philosophique à la poésie lyrique.
À partir de 1938, Camus embrasse le journalisme, d'abord à Alger (Alger républicain, Soir républicain), puis à Paris (Paris-Soir), où il s'établit définitivement en 1942. C'est là que paraissent simultanément et dans la clandestinité le roman l'Étranger et l'essai le Mythe de Sisyphe (1942) ; deux œuvres remarquées qui exposent la philosophie de Camus et s'inscrivent dans ce que lui-même appelle le « cycle de l'absurde » (cycle que viendront par la suite compléter les pièces le Malentendu, 1944, et Caligula, 1945). Réformé pour raisons de santé en 1939, Camus joue un rôle très actif dans la Résistance, au sein du mouvement Combat. À la Libération, et jusqu'en 1947, il est le rédacteur en chef du journal

Combat, aux côtés de Pascal Pia. Il se met aussi au service des grandes causes humanitaires internationales.
Il n'en poursuit pas moins son œuvre littéraire à un rythme soutenu avec, notamment, la création de ses pièces le Malentendu (1944) et Caligula (1945), puis la publication de son roman la Peste (1947), qui inaugure le cycle de la révolte et de la solidarité, dont font partie l'État de siège (1948) et les Justes (1949), mais surtout l'Homme révolté (1951). Ce dernier essai est à l'origine de la rupture définitive entre Camus et Jean-Paul Sartre, puisqu'il souligne clairement les divergences des deux écrivains sur la question de l'engagement.
En 1952, Albert Camus démissionne de son poste à l'UNESCO pour marquer sa réprobation devant la passivité de cette institution à l'égard de l'Espagne franquiste. Par la suite, en 1956, il s'engage de nouveau en tentant d'intervenir en faveur d'une trêve dans la guerre d'Algérie.
Il publie ensuite la Chute (1956), où il revient sur sa rupture avec l'existentialisme, ainsi qu'un recueil de nouvelles, l'Exil et le Royaume (1957) ; deux œuvres d'où émanent plus que jamais la nostalgie d'une altérité oubliée. La même année, il reçoit le prix Nobel de littérature pour « avoir mis en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des Hommes ». Le 4 janvier 1960, alors qu'il travaille à un autre roman, le Premier Homme (posthume, 1994), il se tue dans un accident de voiture.

3 PHILOSOPHIE DE L'ABSURDE

Les romans, les essais et les pièces de théâtre de Camus sont marqués par sa réflexion philosophique et politique.

L'Étranger (1942), l'un de ses premiers ouvrages, se caractérise par un style extrêmement neutre — une écriture « blanche » — et méthodiquement descriptif. Le héros et narrateur, Meursault, un employé de bureau, y semble « étranger » à lui-même ; dépourvu de sentiments vis-à-vis des êtres et des situations, il donne l'impression d'agir de manière machinale. La lumière, le soleil, la chaleur semblent être la cause d'une soudaine précipitation des événements : sur une plage, à la suite d'une bagarre, il tue un homme de cinq coups de revolver, sans pouvoir fournir de véritable raison à son acte. C'est précisément dans ce décalage entre l'individu et le monde que se situe la dimension absurde de la condition humaine.
L'absurde comme réalité inhérente à la condition humaine est le thème central de la philosophie que Camus développe dans un premier temps. Le Mythe de Sisyphe, essai sur l'absurde, publié la même année que l'Étranger, aborde cette même idée d'un point de vue théorique : comme Sisyphe, condamné à pousser éternellement son rocher, l'Homme est voué à subir un enchaînement automatique d'expériences absurdes. Mais c'est paradoxalement dans la prise de conscience de cette situation qu'il se libère car, délivré de toute illusion, il peut alors chercher le bonheur en profitant du temps présent. Ainsi, à la fin de l'Étranger, dans sa cellule, la nuit précédant son exécution, Meursault, devenu conscient et libre, profite intensément des derniers instants de sa vie.

4 L'HOMME RÉVOLTÉ

Même si le monde n'a pas de sens, l'Homme ne saurait se passer d'une éthique ni renoncer à l'action. C'est donc l'engagement que Camus explore dans un second temps, en particulier dans son roman la Peste (1947). À Oran, dans les années quarante, des rats porteurs de la peste sont découverts et, dès la mort des premières victimes, les habitants placés en quarantaine et confrontés à leur sort présentent différentes formes de réaction : panique, indifférence, mysticisme ou résignation. Le docteur Rieux, bientôt rejoint par d'autres volontaires, décide de résister ; son petit groupe s'organise alors pour soulager la souffrance et combattre le fléau. Dans ce récit symbolique, la peste est naturellement un emblème du mal sous toutes ses formes ; mais elle agit aussi comme un révélateur qui met l'Homme face à lui-même, l'incitant au renoncement ou à la révolte. La réflexion sur le thème de la révolte, commencée dans la Peste, est développée dans l'essai l'Homme révolté (1951). Camus y explique que la révolte naît spontanément dès que quelque chose d'humain est nié, opprimé ; elle s'élève, par exemple, contre la tyrannie et la servitude. Parce que la révolte n'est pas un principe abstrait, mais l'action nécessairement limitée d'un individu, elle représente, pour Camus, la seule « valeur médiatrice » permettant de dépasser — provisoirement — l'absurde.

Mario Bunge

Mario Bunge (1919-), philosophe des sciences argentin. Professeur, depuis 1966, à l'université McGill de Montréal (Canada), Bunge s'intéresse principalement à la philosophie de la physique. Il remet en cause l'opérationnalisme et

entend fonder une « nouvelle philosophie physique » qui s'éloigne des thèses de Wittgenstein et des philosophes des sciences proches du cercle de Vienne. Selon lui, les positivistes logiques se sont davantage intéressés au langage des sciences qu'à la science proprement dite.
Pour fonder sa « philosophie scientifique », Bunge se sert de la logique mathématique et entreprend l'axiomatisation des théories de la physique. Il tente également de montrer la part de la métaphysique dans l'établissement de la physique. Il propose l'idée de « métaphysique exacte » ou protophysique, sorte de discours préliminaire à toute théorie physique.
La perspective générale de son œuvre s'inscrit dans le réalisme épistémologique non ingénu et dans le matérialisme ontologique de type méthodologique. Bunge a notamment écrit la Philosophie de la physique (1973).

Martin Buber

1 PRÉSENTATION
Martin Buber (1878-1965), penseur religieux israélien d'expression allemande, philosophie de la rencontre ou du dialogue.

2 VIE

Né à Vienne le 8 février 1878, Buber étudie à Vienne et à Berlin. Ses premières publications, ouvrages qui contribuent à établir sa réputation littéraire, font revivre des légendes et des fables hassidiques réunies dans les Fables du rabbin Nachman (1907) et la Légende du Baâl chem Tov (1908). En

1916, Buber fonde la revue Der Jude qu'il dirigea jusqu'en 1924 et qui devient sous sa direction l'organe principal des Juifs germanophones. Ses ouvrages les plus connus, le Je et le Tu (1922), expression poétique concise de sa philosophie de la rencontre, synthèse de l'événement et de l'éternité, et De l'esprit du judaïsme (1923), font de lui le chef de file intellectuel de la communauté juive allemande.
Buber est professeur de religion et d'éthique de 1923 à 1933 puis enseigne l'histoire des religions de 1933 à 1938 à l'université de Francfort, en Allemagne. En 1933, lorsque les Juifs sont exclus de toutes les écoles allemandes à la suite de la prise du pouvoir par Adolf Hitler, il est nommé directeur du Bureau central de l'éducation des adultes juifs en Allemagne. En 1938, il émigre en Palestine (aujourd'hui Israël) et, de 1938 à 1951, enseigne la philosophie sociale à l'université hébraïque de Jérusalem. En 1949, il fonde et dirige, jusqu'en 1953, l'Institut israélite pour l'éducation des adultes, qui assure la formation des enseignants pour les immigrants. En 1958, il devient éditeur en chef de l'Encyclopédie de l'éducation israélite. Il est également à la tête de l'association Tchud (mot hébreu signifiant union), qui lutte pour le rapprochement ou la réconciliation entre Juifs et Arabes.

3 CONCEPTIONS PHILOSOPHIQUES

3.1 Un existentialisme religieux

Buber est essentiellement connu pour sa philosophie du dialogue, existentialisme religieux centré sur la distinction entre les relations directes et mutuelles (qu'il appelle la relation « Je-Tu » ou dialogue) où chaque personne confirme

l'autre dans sa singularité, et les relations indirectes et utilitaires (les relations « Je-Cela » ou monologue) où chaque personne connaît et utilise l'autre, sans vraiment le percevoir ou l'apprécier pour lui-même. Appliquant cette distinction entre dialogue et monologue à la religion, Buber insiste sur le fait que la religion signifie parler à Dieu et non parler de Dieu. Selon lui, ce n'est pas le monothéisme, mais le dialogue entre l'homme et Dieu qui fait l'essence du judaïsme biblique. L'homme prend conscience que Dieu s'adresse à lui dans chaque rencontre s'il est ouvert à cette approche et disposé à y répondre de tout son être. La philosophie du dialogue de Buber a exercé une grande influence sur des penseurs de toutes confessions, y compris sur de grands théologiens protestants tels que Karl Barth, Emil Brunner, Paul Tillich et Reinhold Niebuhr.

3.2 Le renouveau du hassidisme

Outre sa philosophie du dialogue et ses travaux ininterrompus de traduction et d'interprétation de la Bible, Buber est célèbre pour avoir recréé et réinterprété le hassidisme, courant mystique populaire très répandu dans les communautés juives de l'Europe de l'Est aux XVIIIe et XIXe siècles. Il fait du hassidisme l’un des grands mouvements mystiques du monde. Son rôle et son influence dans l’évolution du sionisme est également significatif, puisqu’il revendique un renouveau de la culture juive et non des objectifs purement politiques ; l’un des plus influents dirigeants sionistes depuis Theodor Herzl, Buber renouvelle la demande des prophètes : Israël doit construire une

communauté de justice et de paix par de justes moyens, notamment par une politique d'entente avec les Arabes.
Buber reçoit le prix de la paix des éditeurs allemands en 1953 et le prix Érasme de la fondation Érasme aux Pays-Bas en 1963. Il consacre ses dernières années à conseiller des membres de kibboutz à qui il offre son assistance. Il meurt à Jérusalem le 13 juin 1965.
Parmi les ouvrages de Buber figurent en outre Entre homme et homme (1947), la Foi prophétique (1950), Dieu et le mal (1952) et les Connaissances de l'homme (1966).

Louis Bromfield

Louis Bromfield (1896-1956), romancier et philosophe américain, dont l'œuvre prône les vertus de l'individualisme et dénonce l'effet déshumanisant de l'industrialisation.
Considéré au début de sa carrière comme l'un des plus grands romanciers de sa génération, Bromfield voit ensuite sa popularité rapidement décliner lorsqu'il abandonne la littérature romanesque pour des ouvrages où il affiche sa foi dans les valeurs humaines étroitement liées à la terre.
Né à Mansfield, dans l'Ohio, fils de fermier, Bromfield étudie à New York, à l'université de Columbia, qu'il quitte avant la fin de ses études pour s'engager dans l'armée française, au début de la Première Guerre mondiale. Décoré de la croix de guerre française pour ses deux années de service comme ambulancier, il se voit décerner par l'université de Columbia un grade honoris causa d'étudiant-soldat. Il travaille ensuite comme journaliste.
Les premiers romans de Bromfield, une tétralogie qui a pour titre général Évasion (Escape), sont généralement

considérés comme le meilleur de son œuvre. Bromfield les qualifie de romans « à volets » dans la mesure où les caractères, les thèmes abordés et le cadre dans lequel ils s'inscrivent s'imbriquent. Le Vert Laurier (The Green Bay Tree, 1924), Possession (Possession, 1925), Automne Précoce (Early Autumn, 1926, prix Pulitzer) et Une honnête femme (A Good Woman, 1927) mettent tous en scène des femmes fortes et obstinées qui s'efforcent, en vain, de combattre un système de valeurs fondé sur le matérialisme plutôt que sur les individus eux-mêmes.
En 1938, Bromfield, qui occupe un poste de correspondant étranger à Paris depuis 1925, revient dans son Ohio natal pour y acheter trois fermes en ruines qu'il remet en état. Il abandonne la fiction pour se consacrer exclusivement à la description de sa vie de fermier. Pour la plupart des critiques, cette nouvelle orientation littéraire s'avère être un échec dans la mesure où Bromfield ne parvient pas à y développer le talent présent dans ses premiers romans. Il ne retrouvera pas d'ailleurs le succès rencontré au début de sa carrière, où il avait été ovationné tant par ses lecteurs que par la critique.
Il a aussi écrit d'autres romans dont la Ferme (The Farm, 1933), qui retrace la vie dans une ferme de l'Ohio tout au long d'un siècle, et la Mousson (The Rains Came, 1937), roman qui lui a apporté la notoriété du grand public. Parmi les ouvrages non romanesques, on peut citer la Vallée heureuse (Pleasant Valley, 1945), qui dépeint ses expériences de vie rurale, et Quelques vérités premières (A Few Brass Tacks, 1946), œuvre philosophique fustigeant toutes les formes de matérialisme.

Jacques Bouveresse

1 PRÉSENTATION
Bouveresse, Jacques (1940-), philosophe français, professeur au Collège de France.
Spécialiste de la pensée de Wittgenstein et de la philosophie analytique, Jacques Bouveresse s'intéresse à la philosophie du langage, à la logique, à la théorie de la connaissance et aux questions liées à la perception.

2 UNE ÉTHIQUE DE LA PHILOSOPHIE
La question est de savoir ce qui pourrait demeurer de la philosophie après la remise en cause de l'idée de vérité, et avec elle, celle de la justification, depuis plus d'un siècle. Ce qui importe pour Bouveresse, c'est que la possibilité de choix rationnels puisse persister légitimement. Il défend ainsi une éthique de la philosophie centrée sur la défense de la rationalité et le refus du relativisme.

3 L'ESPOIR

La nécessité ne nous est pas imposée par la nature des choses en elles-mêmes, mais par le choix que nous effectuons d'un système de représentation plutôt que d'un autre. S'il lutte contre l'irrationalisme et le cynisme de nos sociétés, Bouveresse semble se débattre pour trouver une issue au scepticisme. En ne recourant pas au langage commun, le philosophe limite son expression et s'enferme dans son propre langage, auquel pourtant il essaie d'échapper : Bouveresse est donc conscient des limites de la raison. Malgré son pessimisme, il continue d'espérer dans «

l'agitation intellectuelle sous contrainte de la rigueur » du raisonnement...
Les principaux ouvrages de Jacques Bouveresse sont : le Mythe de l'intériorité (1976), le Philosophe chez les autophages (1984), Rationalité et Cynisme (1985), Philosophie et Pseudo-science (1991), la Demande philosophique (1997).

Norberto Bobbio

1 PRÉSENTATION
Norberto Bobbio (1909-2004), philosophe italien.
2.UNE BRILLANTE CARRIÈRE UNIVERSITAIRE

Né à Turin, Norberto Bobbio poursuit des études de philosophie et de droit dans sa ville natale, avant d'enseigner la philosophie du droit à Camerino, puis à Sienne et à Padoue ; il obtient la chaire de philosophie politique de la faculté de sciences politiques de Turin en 1973. Si les étapes décisives de sa prestigieuse carrière universitaire se déroulent sous la dictature fasciste de Benito Mussolini, ses ouvrages majeurs sont publiés après la Seconde Guerre mondiale : Politique et Culture (1955), De Hobbes à Marx (1965) ou encore Quel socialisme ? (1977).

3.CONNAISSANCE JURIDIQUE ET ENGAGEMENT POLITIQUE

Norberto Bobbio tente de concilier deux aspects dans sa philosophie : la connaissance et l'engagement. Il souhaite

élaborer une pensée dont l'effort déployé pour la compréhension puisse aboutir à une philosophie militante. Cette tentative de compréhension passe par l'examen de la science juridique, et notamment par la lecture du juriste américain Hans Kelsen. La « théorie pure » du droit de l'école normativiste constitue en effet le fondement de la réflexion de Norberto Bobbio. Pour étudier la structure juridique, et élaborer une théorie de l'État, il propose de confronter la théorie pure à l'analyse du langage, constituant un positivisme juridique réglé sur une méthodologie empiriste.

De la compréhension et de la définition de la norme juridique, Norberto Bobbio passe à l'analyse de la spécificité de la vie politique italienne : selon lui, le pays ne peut être gouverné qu'au centre, étant donné la fragilité de l'implantation démocratique. L'enjeu essentiel ne réside donc pas dans le clivage gauche / droite, mais dans l'élargissement des bases de l'État, afin de maintenir une unité nationale, constamment menacée. Les grandes familles politiques devraient donc souscrire à un pacte garantissant le respect de l'ordre constitutionnel ainsi que le rejet des méthodes non démocratiques, comme la corruption ou le terrorisme. C'est dans le cadre de cette réflexion que Norberto Bobbio suit avec attention la proposition de « compromis historique » faite par le Parti communiste italien à la Démocratie chrétienne au pouvoir, en 1974. Toutefois, l'échec de cette tentative, et l'évolution politique ultérieure de la péninsule, semblent confirmer les analyses de Norberto Bobbio selon lesquelles l'opposition idéologique doit laisser une place au consensus sur les règles du jeu démocratique.

Maurice Blondel

Maurice Blondel (1861-1949), philosophe chrétien français, auteur de L'Action. Originaire de Dijon, Maurice Blondel entra à l'École normale supérieure en 1881 et enseigna aux universités de Montauban, Lille et Aix-Marseille. Les idées qu'il exposa dans sa thèse, L'Action (1893) se heurtèrent à la résistance tant des milieux universitaires que des milieux catholiques. Il est l'auteur d'une trilogie : la Pensée (1934), l'Être et les êtres (1935) et une nouvelle version de L'Action (1936-1937).
Pour Maurice Blondel, le problème de l'action n'est pas un problème partiel, mais pose celui du sens de la vie tout entier. Le terme action désigne pour lui le dynamisme de la vie dans son ensemble. Il comprend toutes les conditions qui déterminent la préparation, la production et le développement d'un acte libre. Le but de Blondel est de déterminer le sens de l'action à travers l'examen de certaines figures comme celle du dilettante ou du pessimiste. Le principe de son analyse est une forme de dialectique : la vérité d'une attitude négative est une affirmation ou en dépend, et inversement. Blondel rejette les positions scientistes et kantiennes. Enfin, selon lui, le sens de la vie humaine n'est pas épuisé par la vie phénoménale.

Isaiah Berlin

1 PRÉSENTATION
Isaiah Berlin (1909-1997), historien des idées (auteur en particulier de travaux sur Vico et Herder), émigré en

Angleterre en 1919. C'est comme essayiste en philosophie politique qu'il est le plus influent.

2 LIBÉRALISME ET PLURALISME

Berlin est le défenseur inconditionnel d'un libéralisme à tendance sociale qui permet, selon lui, la coexistence, l'épanouissement et la valorisation d'une pluralité d'idées. Il constate que de nombreuses formes de Bien existent dans le monde, souvent incompatibles entre elles, et qu'on ne peut comparer leur valeur respective, faute de posséder une échelle universelle de degrés du Bien. Berlin rejette la solution qui consiste à fixer et à imposer une finalité de Bien à l'existence.
Dans l'universalisme des Lumières, il voit le rêve d'imposer une pensée unique valable pour tous. Or l'important est de laisser les gens décider de leur manière de vivre : « ils doivent être libres de faire, non pas "les bons choix", mais les choix » qu'ils veulent (défense de la « liberté négative », opposée à la « liberté positive », dans laquelle être maître de soi dissimule un désir de despotisme).

3 CONFLITS DE VALEURS

Chacun doit pouvoir trouver son autonomie au sein des sociétés, dont la culture et les compromis pragmatiques en vue d'avantages déterminent tel ou tel choix politique au regard de la liberté. La pluralité des valeurs implique naturellement leurs conflits (qui ne sont pas sans reste...), des valeurs comme l'égalité et la liberté n'étant pas

réductibles les unes aux autres. Si l'État intervient, il en résulte toujours une limitation de la liberté.
Berlin se montre sceptique envers les utopies, et fermement antirelativiste en regard de certaines pratiques ou croyances comme le nazisme. Pour lui, la liberté est inscrite dans la nature humaine.
Outre des études sur la pensée russe, ses principaux travaux sont The Age of Enlightment : the Eighteenth Century Philosophers (1969) ; À contre-courant (Against the Current : Essays in the History of Ideas, 1979).

Henri Bergson

1 PRÉSENTATION
Henri Bergson (1859-1941), philosophe français.
Henri Bergson est le philosophe français le plus influent du début du XXe siècle. S'opposant au néokantisme et au positivisme scientifique alors dominants, il a bâti une philosophie de la conscience et du vivant en élaborant une « métaphysique de l'expérience » axée sur le concret, à la fois sur le vécu et sur les choses. Prix Nobel de littérature et diplomate reconnu, il a profondément marqué la vie intellectuelle française.

2.UN INTELLECTUEL INFLUENT ET ENGAGÉ

Né à Paris d'un père immigré juif polonais, Henri Bergson est élève de l'École normale supérieure en même temps que Jean Jaurès. Agrégé de philosophie en 1881, il enseigne dans le secondaire jusqu'en 1898 ; il devient alors professeur à

l'École normale supérieure puis, deux ans plus tard, au Collège de France. En 1914, il est élu à l'Académie française. En 1917, Henri Bergson se rend à plusieurs reprises aux États-Unis où il rencontre le président Thomas Woodrow Wilson pour tenter de le convaincre d'entrer en guerre contre l'Allemagne. En 1921, il démissionne du Collège de France pour se consacrer aux affaires internationales et à la politique. En 1927, il reçoit le prix Nobel de littérature. D'origine juive, il se tourne vers le catholicisme ; pendant les vingt dernières années de sa vie, il ne publie qu'un seul livre (les Deux Sources de la morale et de la religion, en 1932), dans lequel il explore les prolongements religieux de sa philosophie.

3.L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE : UNE PENSÉE LIBÉRATRICE ET CRÉATRICE

3.1.Au-delà de la dialectique, une philosophie « concrète »

Le premier ouvrage publié par Henri Bergson est sa thèse de doctorat : Essai sur les données immédiates de la conscience (1889). À travers une relecture d'Aristote, l'auteur y repose les questions traditionnelles de la philosophie (celles du temps, de la liberté, de la conscience) et renvoie dos à dos les théories antagonistes (le déterminisme et l'indéterminisme notamment) en montrant que la philosophie est restée prisonnière de faux problèmes. Aussi tente-t-il de traiter ces questions de façon « concrète », en suivant les « données immédiates » de la conscience, et de prouver ainsi que les faux problèmes (par exemple les paradoxes de Zénon d'Élée sur le mouvement) s'évanouissent d'eux-mêmes. Avec ce premier ouvrage, Henri Bergson apparaît déjà en

possession d'une partie de ce que sera le « bergsonisme » : opposition entre le temps spatialisé et la véritable durée vécue de la conscience, refus de la dialectique et des faux problèmes, souci de rejoindre l'expérience concrète. Matière et Mémoire (1896) aborde pour sa part le problème des rapports entre la pensée et la matière, et tente de montrer que l'acte de la pensée est irréductible à de simples processus cérébraux. Parallèlement, il développe sa conception de la conscience, présente dans son premier livre, en analysant les différents registres de la mémoire dans laquelle il voit la condition même de la conscience.

3.2.Où la vie et l'art s'opposent au mécanique

Le Rire. Essai sur la signification du comique (1900) explore le phénomène du comique dans ses dimensions psychologique, sociale et métaphysique. Annonçant un thème central de l'Évolution créatrice (1907), Henri Bergson oppose la vie dans ce qu'elle a de spontané, d'inventif et de libre au mécanique dans ce qu'il a de saccadé, de répétitif et d'incontrôlé. Si on ne rit à proprement parler que de l'humain, on rit de l'humain qui semble cesser momentanément d'être humain pour devenir pure mécanique, automate enfermé dans la répétition ou la caricature. D'où la célèbre formule : « Le comique, c'est du mécanique plaqué sur du vivant. »
Comparant dans une dernière partie la tragédie à la comédie, l'auteur est amené à formuler pour la première fois sa théorie de l'art : l'art tente d'atteindre la singularité qui échappe au langage comme à la vie quotidienne, même si la comédie, contrairement à la tragédie, forge des types

(l’avare, le misanthrope, etc.) plutôt que des personnages singuliers.

3.3 L’élan vital

L'Évolution créatrice (1907) entreprend, par un dialogue constant avec la biologie de son temps, de penser le vivant en rejetant aussi bien le mécanisme matérialiste traditionnel que le finalisme métaphysique (notamment développé par Leibniz au XVIIe siècle). Henri Bergson tente de montrer que ces deux positions reviennent en fait au même, consistant à abolir, dans les deux cas, l’action du temps en supposant tout donné d’emblée, d’avance, soit dans les éléments de la matière et l’ordre de l’univers, soit dans l’entendement et les desseins du Créateur.
Insistant sur toutes les situations où la nature semble hésiter entre plusieurs solutions, il en vient à penser l’univers non comme la réalisation d’un plan (déposé dans la matière ou dans l’entendement divin), mais comme l’effet d’une poussée qui se différencie de plus en plus à mesure qu’elle se confronte à la matière : c’est la théorie de l’élan vital. L'unité de cet élan n’est donc pas à chercher à la fin, mais bien au début, avant que cet élan ne se fragmente sous l'effet de la matière qu’il soulève.
Puis Durée et Simultanéité (1922) propose un commentaire sur la théorie de la relativité édifiée par Albert Einstein. À la notion d’espace-temps à quatre dimensions (trois pour l’espace, une pour le temps) dans lequel le mouvement d’un corps est décrit par son déploiement symbolique le long d’une « ligne » universelle, Henri Bergson oppose la

conception d’un temps unique et universel, réel, interne et vécu.

3.4 Société close et société ouverte

Les Deux Sources de la morale et de la religion (1932) applique à ces nouveaux domaines de réflexion les distinctions établies dans l'Évolution créatrice. De même qu’il y a dans la durée, d’une part, son élan créateur et, d’autre part, ses retombées mortes, de même il existe une société « close » et une société « ouverte » (distinctions qui seront reprises par le philosophe britannique Karl Popper), une morale « close » faite d’interdits et d’obligations, expression de la pression sociale, et une morale « ouverte », celle du saint et du héros ; de même existe-t-il aussi une religion statique au service de la cohésion du groupe et une religion « dynamique », celle des mystiques.
Dans la Pensée et le Mouvant (1934, collection d’articles et de conférences datant de 1903 à 1923), Henri Bergson opère (dans deux essais inédits) un retour sur sa pensée philosophique, évoquant de nouveau les thèmes qui ont guidé son œuvre (durée, intuition, etc.) et esquissant les grandes lignes de sa « méthode » intellectuelle.

Nicolaï Berdiaev

Nicolaï Berdiaev (1874-1948), philosophe russe, connu pour son existentialisme chrétien et ses positions personnalistes. Né dans une famille aristocratique le 19 mars 1874, à Kiev, Ukraine, Berdiaev reçut son éducation dans une académie militaire et à l'université de Kiev. En 1898, il fut expulsé de

l'université, emprisonné pendant deux ans puis banni en Russie septentrionale pour ses activités marxistes. Il se rendit à Saint-Pétersbourg en 1904.
Bien que défenseur de la révolution russe à ses débuts, Berdiaev devint très critique à l'égard du marxisme, sans doute parce qu'il idéalisait un système social chrétien plutôt qu'un système théorique. Durant un bref laps de temps, il fut professeur de philosophie à l'université d'État de Moscou, mais, en raison de sa critique des bolcheviks, il dut quitter la Russie en 1922. À Berlin, il fonda l'Académie de Philosophie et de Religion qu'il transféra à Paris en 1924. C'est aussi à Paris qu'il fonda et édita l'influent journal Put (le Chemin, 1925-1940). Il mourut à Clamart en France le 24 mars 1948.
Berdiaev décrit sa méthode philosophique comme « intuitive et aphoristique plutôt que discursive et systématique ». Sa conception du monde repose sur le concept d'Urgrund, mystérieuse liberté primordiale d'où émerge Dieu. De cet Urgrund, ou potentialité incréée, Dieu crée les hommes, êtres spirituels dont la liberté et la faculté créative sont de la plus haute importance pour Berdiaev. Il fut dénommé le philosophe de la liberté. Son souci majeur était de libérer la personnalité de toutes les entraves à la liberté de la créativité. Aussi se battait-il contre la « société collectivisée et mécanisée », imaginant une communauté où les relations religieuses, sociales et politiques viendraient rehausser la liberté personnelle. Berdiaev était persuadé que la créativité est destinée à échouer tragiquement dans ce monde déchu. Cependant, Il croyait en l'avènement final du royaume de Dieu, événement auquel tend l'activité créative du chrétien, engagé dans un dialogue avec Dieu.

Selon la propre appréciation de Berdiaev, ses plus importants ouvrages sont la Signification de l'acte créateur (1916), la Destinée de l'Homme (1931), Solitude et Société (1934), Esprit et Réalité (1937) et Esclavage et Liberté (1939).

Jean Beaufret

Jean Beaufret (1907-1982), philosophe français célèbre pour sa lecture de Heidegger.
Né en 1907 aux Mars, dans la Creuse, Jean Beaufret entra en 1928 à l'École normale supérieure où il rencontra Jean Cavaillès et Maurice Merleau-Ponty ; il y suivit les cours d'Alain et de Léon Brunschvicg et, en 1933, obtint l'agrégation de philosophie. Il travailla alors sur la philosophie allemande (Fichte, Hegel, Marx) et s'intéressa à la littérature, au surréalisme, au romantisme allemand et à la psychanalyse. Sensible à la politique, il fut favorable au Front populaire, adhéra à la Ligue internationale contre l'antisémitisme et entra dans la Résistance, ce qui lui valut la croix de Guerre et la médaille de la Résistance.
C'est à cette époque qu'il découvrit la philosophie de Heidegger et qu'un dialogue s'instaura entre lui et le philosophe allemand. Les cours de khâgne qu'il dispensa au lycée Henri-IV (1949-1953) et au lycée Condorcet (1953-1972) s'enrichissaient de ce dialogue.
Beaufret rencontra Heidegger le 10 septembre 1946 : le premier comprit que le second allait bouleverser de fond en comble son approche de la philosophie ; le second reconnut en Beaufret son lecteur par excellence — c'est à lui qu'il adressa sa Lettre sur l'humanisme (1946).

Beaufret travailla en se référant à Heidegger et publia, outre les quatre volumes de Dialogue avec Heidegger (1973-1985), des ouvrages sur la philosophie (Poème de Parménide, 1955 ; Introduction aux philosophies de l'existence, 1971). « Qu'est-ce que la philosophie ? », telle fut la question qui habita et unifia son œuvre.

Georges Bataille

Georges Bataille (1897-1962), écrivain français qui place l'érotisme et la transgression au cœur de son analyse philosophique et de ses textes de fiction.
Né à Billom (Puy-de-Dôme), bibliothécaire de formation, converti au catholicisme, puis marxiste, ami de savants, d'ethnologues, de philosophes (Kojève) et de psychanalystes (Lacan), il a puisé dans sa vaste culture les fondements de son analyse historique et sociale, sa théorie mystique et son œuvre de fiction. Prolongeant les thèses de Hegel, Bataille montre que l'homme, malgré les lois par lesquelles il organise son activité, reste hanté par la nature, dont il s'arrache à grand-peine (Lascaux, ou la Naissance de l'art, 1955) ; cet attachement primordial se manifeste dans la mort et la sexualité, deux facteurs de désordre contradictoires avec la vie sociale, et sur lesquels, de ce fait, pèsent tabous et interdits. Mais ces derniers fondent en retour le désir de la transgression (l'Érotisme, 1957), qui jadis pouvait s'exprimer dans la fête, le sacrifice ou l'orgie, mais que la société actuelle, la morale judéo-chrétienne aidant, proscrit, laissant les révoltés, tel Gilles de Rais ou le marquis de Sade, abandonnés à eux-mêmes (la Part maudite, 1947). Il s'agit dès lors, dans une démarche qui s'apparente à l'extase

mystique, de faire éclater les barrières du moi et d'atteindre une « hypermorale » (l'Abbé C., 1950), en dehors de toute présupposition éthique ou religieuse.
Dans une trilogie intitulée Somme athéologique (l'Expérience intérieure, 1943 ; le Coupable, 1944 ; Sur Nietzsche, 1945), Bataille rend compte de son cheminement intellectuel vers « la voie ardue, mouvementée, celle de l'homme entier, non mutilé ». C'est la méditation qui doit conduire à cet état d'illumination, sans recours aux hallucinogènes et sans jamais verser dans l'ésotérisme bien qu'elle emprunte aux disciplines ascétiques des mystiques d'Extrême-Orient.
Pierre angulaire de son interprétation de l'Histoire et de la société comme de sa mystique individuelle, l'érotisme est également au cœur de ses récits de fiction. De romans en romans, Bataille développe un érotisme mêlé au sordide, à l'ordure et à l'horreur, qui, sacralisé, cherche à épuiser le possible jusqu'à ce point extrême où le dégoût et la volupté se rejoignent et s'annihilent, permettant à l'homme de surmonter la répulsion de lui-même et de se délivrer des représentations illusoires (Anus solaire, 1927 ; Histoire de l'œil, 1928 ; Madame Edwarda, 1937 ; Alleluiah, 1947 ; le Bleu du ciel, 1957, rédigé en 1935).
L'écriture a chez lui vocation à l'outrance, provocation violente qui refuse la facilité de l'esthétisme (Haine de la poésie, 1947 ; la Littérature et le Mal, 1957). Souvent présenté comme un écrivain maudit et inclassable du fait de sa pensée toujours déroutante, scandaleuse, contradictoire et plurielle, Bataille a eu pourtant une influence déterminante sur les écrivains de son époque.

Alain Badiou

Alain Badiou (1937-), philosophe et écrivain français. Il enseigne à l'université de Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis et au Collège international de philosophie.
Après une « adolescence sartrienne », Alain Badiou entre à l'École normale supérieure. Sa formation conjugue l'influence de ses maîtres (Louis Althusser d'abord, mais aussi Jean Hyppolite, Georges Canguilhem), la psychanalyse avec Jacques Lacan, et les mathématiques (la logique, l'algèbre, les ensembles). Il a pour références « canoniques » Platon, Spinoza, Hegel, Husserl.
On peut distinguer trois moments dans l'élaboration de son œuvre. Il qualifie volontiers la première période des années 1960-1970 de recherche (« tâtonnements », « errances »). Il y publie le Concept de modèle (1969) ; Théorie de la contradiction (1975) ; ou encore De l'idéologie (1976), sur la distinction entre « classe » et « masse ».
Très engagé politiquement (maoïste à partir de 1968), Alain Badiou cherche dans l'isolement de la fin de cette période à « refondre la dialectique dans un cadre qui soit compatible avec les données politiques du temps comme avec [ses] études mallarméennes et mathématiques ». Il publie alors un « livre philosophique de transition » : la Théorie du sujet (1982). Les appuis sont pris chez Hegel, les matérialistes de l'Antiquité et Mallarmé. Suit Peut-on penser la politique ? (1985), opposition entre le politique et la politique qui, prenant acte de la décomposition du marxisme, recompose avec le concept d'événement la politique sur les pensées fondatrices de Pascal, Rousseau, Mallarmé et Lacan.
L'Être et l'Événement (1988) peut être considéré comme le début d'un troisième moment. Cet ouvrage, souvent

considéré comme le plus important, est divisé en trente sept « méditations » sur l'événement où la réponse des mathématiciens est apportée à la question de l'être posée par la philosophie. Un long parcours, où l'ontologie tient une place importante, amène Alain Badiou à considérer que son œuvre s'inscrit dans un rapport étroit mais problématique à celle de Gilles Deleuze, auquel il consacre un essai suivi d'un choix de textes en 1997 : Deleuze, « la Clameur de l'Être ». Son dernier ouvrage est une étude sur Saint Paul (1997).
Alain Badiou poursuit également une œuvre littéraire qui se compose à ce jour d'un livret d'opéra (« romanopéra ») intitulé l'Echarpe rouge (1979), ainsi que de pièces de théâtre et de romans : les Citrouilles (1996), Beckett-l'Increvable désir (1995), ou Calme Bloc ici-bas (1997).

Gaston Bachelard

Gaston Bachelard (1884-1962), philosophe épistémologue et essayiste français.
Bachelard naît à Bar-sur-Aube dans une famille modeste. Au terme de ses études secondaires, il travaille comme employé des Postes à Remiremont jusqu'en 1906, puis à Paris de 1907 à 1913. En dépit de ses soixante heures hebdomadaires de travail, il obtient une licence en mathématiques en 1912. Son désir de devenir ingénieur est contrarié par le déclenchement de la Première Guerre mondiale et son enrôlement dans l'armée. À sa démobilisation, il est nommé professeur de physique et de chimie.
Ses convictions en matière de physique bouleversées par la théorie de la relativité, il se tourne vers la philosophie et, après avoir passé avec succès le concours de l'agrégation, il

obtient son doctorat en 1927 avec une thèse intitulée Essai sur la connaissance approchée, qui sera couronnée par le prix Gegner.
En 1930, Bachelard entame une carrière universitaire classique, à Dijon puis à la Sorbonne, enseignant l'histoire et la philosophie des sciences jusqu'en 1954. Il sera décoré de la Légion d'honneur en 1951 et élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1955.
Un esprit aussi universel ne peut se satisfaire de la seule approche philosophique. Philosophe, critique et épistémologue, Bachelard est aussi homme de science, grand penseur et poète. Son œuvre reflète à la fois sa précision scientifique et sa sensibilité poétique. Dans ses ouvrages, ces deux aspects ne se mêlent pas, mais se succèdent en alternance. En 1934, il publie le Nouvel Esprit scientifique et en 1938 la Formation de l'esprit scientifique : contribution à une analyse de la connaissance objective. Ces deux ouvrages, dont l'importance épistémologique est toujours aussi évidente, n'ont rien perdu de leur pertinence pour les problèmes scientifiques actuels. L'idée-force qui les sous-tend est que la compréhension scientifique repose sur une négation de la connaissance actuelle. Son principal livre d'épistémologie est le Matérialisme rationnel (1953).
Ses analyses de l'imaginaire sont contenues dans les travaux qui proposent une psychanalyse des éléments : la Psychanalyse du feu (1938), l'Eau et les Rêves (1942), l'Air et les Songes (1943), la Terre et les Rêveries de la volonté (1948). Ces ouvrages empruntent beaucoup à Carl Gustav Jung, notamment ses idées sur l'énergie spirituelle et l'opposition animus-anima.

Bachelard consacre la fin de sa vie à une quête plus poétique : la Poétique de l’espace (1957) et la Poétique de la rêverie (1960).

John Langshaw Austin

John Langshaw Austin (1911-1960), philosophe britannique, une des figures de proue de la philosophie analytique et linguistique du XXe siècle.
Né à Lancaster (Lancashire), il fit ses études à l'université d'Oxford. Après avoir servi dans les services de renseignements britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale, Austin rentra à Oxford et y enseigna la philosophie jusqu'à sa mort.
Austin considérait que la tâche fondamentale de la philosophie est l'analyse et la clarification du langage ordinaire. Selon lui, l'analyse du langage ordinaire est le point de départ le plus fécond de la recherche philosophique.
Les travaux d'Austin sur le langage donnèrent naissance à des concepts aussi essentiels que celui de l'« acte de langage ». La théorie du même nom affirme que nombre d'énoncés (du type Je déclare la séance ouverte) ne décrivent pas une quelconque réalité, mais créent eux-mêmes un événement (la séance s'ouvre effectivement par la phrase du président). Les énoncés de ce type, appelés performatifs, constituent l'accomplissement d'un acte, à la différence des énoncés dits constatifs (Le président a ouvert la séance peut avoir la valeur d'un avertissement).
Les principales œuvres d'Austin sont Philosophical Papers (« Articles philosophiques », 1961) Quand dire, c'est faire (1962) et le Langage de la perception (1962).

Raymond Aron

Raymond Aron(1905-1983), philosophe et sociologue français dont l'œuvre a servi de modèle à des générations d'analystes et de politiciens.
Né à Paris, Raymond Aron entre à l'École normale supérieure où il fait la connaissance de Jean-Paul Sartre et de Paul Nizan. Lors d'un séjour à Cologne, en 1930-1931, il découvre la sociologie de Max Weber. Après avoir rédigé en 1938 une thèse intitulée Introduction à la philosophie de l'histoire, il enseigne à Bordeaux puis s'embarque pour Londres où il devient directeur de la France libre, journal créé sous l'impulsion du général de Gaulle.
De retour à Paris à la Libération, Aron enseigne à l'École nationale d'administration, et entre comme éditorialiste à Combat en 1946, puis au Figaro en 1947, fonction qu'il occupera jusqu'en 1977. Son adhésion au Rassemblement du peuple français (RPF), en 1948, lui vaut de se brouiller avec Sartre au sein de l'équipe des Temps modernes, à propos du régime soviétique et de l'idée de la gauche qu'ils veulent promouvoir. Il publie à ce propos, en 1955, l'Opium des intellectuels, ouvrage politique des plus influents de l'après-guerre. Nommé la même année à la chaire de sociologie à la Sorbonne, Aron partage le reste de sa vie entre la réflexion et le journalisme.
La pensée d'Aron concilie donc deux domaines : la philosophie et la sociologie, cette dernière étant fortement influencée par la démarche de Max Weber, qu'il a contribué à faire connaître en France, et dont il a révélé l'apport, en même

temps que celui de Tocqueville (les Étapes de la pensée sociologique, 1967).
Tandis que, dans sa philosophie, Aron s'attache à analyser la condition historique de l'homme, il cherche, dans son œuvre sociologique, à comprendre les événements historiques à la lumière de la compréhension des acteurs eux-mêmes qui les ont accomplis, et du récit qu'ils en effectuent (Dimensions de la conscience historique, 1960). Parallèlement, Aron s'interroge sur les rapports qui s'établissent entre la structure sociale et le régime politique dans les sociétés industrielles (Dix-Huit Leçons sur la société industrielle, 1962). Opposé aux conceptions démocratiques proposées par les régimes de l'Est (Démocratie et Totalitarisme, 1965), il a réfléchi sur la bipolarité du monde contemporain, entre l'Est et l'Ouest, dans son livre Penser la guerre. Clausewitz (1976).

Louis Althusser

Louis Althusser (1918-1990), philosophe français, théoricien marxiste, qui fut un maître à penser des années 1970. Originaire de Birmandreis (Algérie), Althusser passa l'agrégation de philosophie en 1948 et devint professeur répétiteur à l'École normale supérieure. Philosophe officieux du Parti communiste jusqu'à Mai 1968, puis marqué par les idées issues du mouvement estudiantin et les engagements maoïstes de certains de ses élèves, il entra en polémique avec la direction du PCF. En proie à des troubles dépressifs, il fut interné en 1980 à la suite d'un épisode dramatique au cours duquel il étrangla sa femme ; il bénéficia d'un non-lieu

en janvier 1981 et poursuivit ses travaux jusqu'à la fin de sa vie.
Althusser doit sa renommée internationale à la publication de Pour Marx en 1965, suivi, la même année, de Lire « le Capital ». Dans ces ouvrages, il remettait en question l'interprétation dominante du marxisme, empreinte des thèmes humanistes et hégéliens propres aux écrits de jeunesse de Marx et y substituait une lecture structuraliste du marxisme. À ses yeux, la société était composée d'une hiérarchie de structures, distinctes les unes des autres et relativement autonomes, et déterminées en dernière instance par des facteurs économiques. Aussi faisait-il de l'histoire un processus sans sujet, les hommes étant plus les supports, voire les effets, des structures à l'œuvre dans la société. Chez lui, la dialectique est une « théorie de la pratique en général ».
Althusser élabora le concept de « surdétermination d'une contradiction », qui est le propre de l'économique et qui lui fut inspiré par le concept de « coupure épistémologique » de Bachelard. Il aboutit ainsi à un « antihumanisme théorique ». Dans le même temps, il chercha à réévaluer les thèses léninistes en considérant que la philosophie devait permettre l'intervention du politique dans les sciences, constituant « une lutte des classes au sein de la théorie » (Lénine et la philosophie, 1969). Revenant sur ces thèses dans Éléments d'autocritique (1974), il substitua au primat de la théorie celui du politique. Aussi entreprit-il l'analyse et la critique du fonctionnement de l'idéologie structuraliste, y compris la sienne propre. Après sa mort, on a retrouvé divers textes, dont l'un publié en 1992 sous le titre l'Avenir dure

longtemps, qui retrace sa formation philosophique et son destin tragique.

Ferdinand Alquié

Ferdinand Alquié (1906-1985), philosophe français dont les travaux sur l'histoire de la philosophie ont servi de base à une œuvre originale consacrée essentiellement aux concepts de temps et de conscience.
Né à Carcassonne, Ferdinand Alquié est reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1931, puis enseigne successivement en khâgne, à Caen et à Paris, de 1939 à 1950. Sa thèse (la Découverte métaphysique de l'homme chez Descartes, 1950) lui donne accès à l'enseignement supérieur : il est nommé professeur à l'université de Montpellier, puis à la Sorbonne (1952-1976). En 1975, il est reçu à l'Académie des sciences morales et politiques.
Ferdinand Alquié mène de front une double activité de recherche en histoire de la philosophie et d'élaboration d'une œuvre singulière, où il médite la formule « l'objet n'est pas dans l'être ». Ces deux entreprises sont d'autant plus liées que ses études portant sur les grands systèmes philosophiques sont centrées, comme sa pensée propre, sur le rapport entre l'être et la conscience, comme en témoignent la Critique kantienne de la métaphysique (1968), le Cartésianisme de Malebranche (1974) et le Rationalisme de Spinoza (1981).
À la différence de l'historien de la philosophie Martial Guéroult (1891-1976), qui privilégie une approche quasi mathématique des structures des œuvres des mêmes philosophes, Alquié n'hésite pas à utiliser des éléments de la

théorie de la psychanalyse pour examiner le sens des réflexions des grands penseurs rationalistes.
L'œuvre philosophique de Ferdinand Alquié, qui s'appuie donc sur l'analyse des auteurs classiques (Leçons de philosophie, 1939), se distingue par sa méditation sur le temps (le Désir d'éternité, 1943) et sur l'être (la Nostalgie de l'être, 1950), et accorde une place décisive à la passion. Récusant à la fois l'idéalisme et le matérialisme pour leur caractère réducteur, il met en lumière dans la Conscience affective (1979) le rôle décisif de l'affectivité dans la pensée humaine.

Alain

1 PRÉSENTATION
Alain (1868-1951), professeur, philosophe et essayiste français, célèbre pour ses Propos.

2.UN ESPRIT LIBRE ET UN MAÎTRE À PENSER

Né à Mortagne-au-Perche (Orne) d'un père chirurgien vétérinaire, Émile-Auguste Chartier — qui adoptera plus tard le pseudonyme Alain —, fait ses études au lycée de Vanves, près de Paris. Il y reçoit l'enseignement — déterminant pour son évolution intellectuelle — de Jules Lagneau (1851-1894), son professeur de philosophie, pour lequel la pensée philosophique est l'exercice même de la liberté. Élève de l'École normale supérieure puis agrégé de philosophie (1892), il enseigne ensuite dans plusieurs lycées de province, tout en publiant régulièrement des articles dans un journal radical, la Dépêche de Rouen.

Nommé professeur de philosophie et de rhétorique à Paris, il exerce une influence considérable sur des générations d'étudiants (dont beaucoup se feront un nom dans les lettres ou la politique), leur enseignant non pas ce qu'il faut penser, mais comment il faut penser. De la Grande Guerre, au cours de laquelle il sert dans l'artillerie en qualité d'engagé volontaire (à quarante-six ans), il garde un profond pacifisme qui s'exprime dans Mars ou la Guerre jugée (1921). Après l'armistice, il reprend ses activités d'écrivain et de professeur au lycée Henri IV, avant de se retirer au Vésinet, dans les environs de Paris, où ses disciples lui rendent régulièrement visite.
Ses principaux ouvrages sont les Idées et les Âges (1927), Idées (1932), les Dieux (1934) et les Aventures du cœur (1945). En 1951, l'ensemble de son œuvre a été couronnée par le premier grand prix national de littérature, seule distinction qu'il ait jamais acceptée.

3.LES PROPOS, UNE AUTRE IDÉE DE LA PHILOSOPHIE

Occupant une place unique parmi ses écrits, forme originale de textes philosophiques, les Propos (composés à partir de 1906) allient un point de départ journalistique — événement récent, remarque ou discours rapportés — et une démarche philosophique rigoureuse, réalisant ainsi l'ambition philosophique d'Alain : soumettre ce qui arrive au jugement. Ils constituent de fait la plus grande partie de son œuvre écrite. Parus quasi quotidiennement, ces quelque cinq mille articles, exemplaires par leur souci de soumettre les événements, même les plus insignifiants en apparence, à la pensée, ont gardé toute leur puissance. Une sélection de ses

Propos a été regroupée par thèmes : outre ses célèbres Propos sur le bonheur (1928), ses écrits politiques ont été rassemblés en trois séries de Propos : Éléments d'une doctrine radicale (1925), le Citoyen contre les pouvoirs (1926), Propos de politique (1934). Radical, à contre-courant des grands systèmes de pensée et des engouements de l'époque, Alain y prône la vigilance du citoyen à l'égard de tous les pouvoirs et l'impossibilité pour l'esprit de se soumettre à quelconque autorité.

Theodor Adorno

Theodor Adorno (1903-1969), philosophe et musicologue allemand, membre de l'école de Francfort.
Il naquit à Francfort-sur-le-Main le 11 septembre 1903, et poursuivit ses études de doctorat de philosophie à l'université Johann Wolfgang Goethe de Francfort de 1921 à 1924. Il séjourna à Vienne de 1925 à 1928, et fut étudiant du compositeur Alban Berg à Vienne. Il fut un fervent partisan de la musique de la seconde école de Vienne. Il enseigna à Francfort jusqu'en 1933 puis quitta l'Allemagne à l'arrivée au pouvoir de Hitler. Il séjourna d'abord en Grande-Bretagne et enseigna à Oxford. Durant cette période, il publia des articles dans lesquels il développe un projet d'une théorie sociale de la musique. En 1938, il émigra aux États-Unis et travailla avec Max Horkheimer à la rédaction de Dialektik der Aufklärung (« Dialectique de la raison », 1947).
Adorno rentra en Allemagne en 1949 et reprit son enseignement à Francfort en 1951. Une part importante de son enseignement fut consacrée à l'élaboration de sa

Théorie esthétique (1970). Contrairement à Horkheimer, Adorno continua à insister sur l'importance centrale de la structure de classes des sociétés modernes dans des livres comme Minima Moralia : Réflexions sur la vie mutilée (1951), sa réaction à l'effondrement de la civilisation européenne durant la Seconde Guerre mondiale, Jargon der Eigentlichkeit (« Jargon de l'authenticité », 1964), critique du philosophe Martin Heidegger, et dans d'autres ouvrages réfutant la possibilité d'une vérité objective. Il mourut le 6 août 1969.
Adorno doit sans doute son influence la plus durable aux concepts qu'il avait forgés conjointement avec Horkheimer : la « rationalité instrumentale ». La raison, qui constitue un des concepts centraux de la philosophie des Lumières, et qui peut être comprise comme le fondement du développement des sociétés occidentales, est détournée et corrompue par les systèmes de domination. Les classes dominantes subjectivisent la raison et l'infléchissent pour lui faire servir ses intérêts particuliers, à travers « l'industrie de la culture » par exemple, qui transforme les œuvres d'art en marchandises. Voir aussi Marxisme.

Par **Fabien Bekale**